

**ETHNOZOOTECHE N° 84**

# **L'homme et l'animal:**

# **Voix, sons, musique...**

**Journée d'Etude de la Société d'Ethnozootechnie  
et de l'AFMA (Fédération des musées d'agriculture et du patrimoine rural)**

**le 4 décembre 2008  
à l'Académie d'Agriculture**

**Organisée par Mouette BARBOFF et Cozette GRIFFIN-KREMER**

©Société d'Ethnozootechnie 2008  
ISSN 0397-6572/ ISBN 2-901081-74-6

**Les opinions librement émises dans Ethnozootechnie n'engagent que leurs auteurs**

**Société d'Ethnozootechnie, 5 Avenue Foch, 54 200 TOUL**

La Société d’Ethnozootechnie et l’AFMA (Fédération des musées d’agriculture et du patrimoine rural) tiennent à remercier vivement l’Académie d’Agriculture de France, en la personne de son Secrétaire perpétuel, Monsieur Guy PAILLOTIN, pour avoir autorisé la tenue de ce colloque en ses locaux.

Nous voudrions étendre nos remerciements à Madame Christine LEDOUX-DANGUIN, Service de Rédaction et de Communication de l’Académie, pour son aide précieuse, ainsi qu’à Monsieur Jean-Léo DUGAST, photjournaliste, pour le don du document photographique accompagnant l’article de Monsieur Henri BARON.

## **Hommage à Germain DALIN**

C’est avec profonde tristesse que nous avons appris la disparition de Monsieur Germain DALIN, Chevalier de la Légion d’Honneur, Fondateur de la Société d’Ethnozootechnie et Membre de son Conseil d’Administration, Vice Président Honoraire de l’AFMA (Fédération des musées d’agriculture et du patrimoine), Fondateur du FAIR (Festival Animalier International de Rambouillet), Ancien Elève de la Bergerie Nationale, qui a accompagné la préparation de cette Journée d’Etude avec bienveillance et qui espérait si vivement partager cette rencontre avec nous tous.

# Sommaire

Avant-propos (Mouette BARBOFF et Cozette GRIFFIN-KREMER)	5
<b>Marie-Claire Bataille-Benguigui</b> Hina, la fiancée du pêcheur, le requin en Polynésie	7
<b>Narjys El Alaoui</b> Des hommes et des bêtes autour de la céréale précieuse. Chants de dépiquage (Maroc: Anti Atlas)	15
<b>Mouette Barboff</b> Des chars qui chantent ou qui grincent?...	19
<b>Carlos Pereira</b> Les deux voix (ou voies) de l'équitation? Essai d'équitologie comparée	27
<b>Henri Baron</b> Homme et Chevaux: L'Harmonie	37
<b>Michel Valière</b> Petits secrets entre amis, mots et demi-mots d'étalesonniers...	39
<b>Philippe Kuhlmann</b> "Kom sé kalwala, Grivé hai!"	45
<b>Inja Smerdel</b> Le son des mots, la voix des sons - Sur la culture de communication avec les bœufs de travail en Slovénie	49
<b>Cozette Griffin-Kremer</b> La voix qui lie. Les relations entre humains et bovins vues à travers les chansons. Irlande, Ecosse, Pays de Galles	73
<b>Michèle Gardré-Valière</b> Au temps où les bergères chantaient et les brebis écoutaient...	81
<b>Guillaume Lebaudy</b> "Eh bée!" La dimension sonore dans le pastoralisme ovin transhumant du sud de la France	89
<b>Anne-Elène Delavigne, Frédérique Roy</b> Le huchement des bergers et la parole d'une profession : mises en scène cinématographiques de la voix dans la communication des bergers à leurs animaux	99
<b>Alain Desjacques</b> Sur quelques huchements mongols adressés aux «cinq museaux»	107
<b>Marie-Barbara Le Gonidec</b> La relation homme-animal dans les archives sonores du MNATP	115
<b>ADDENDA</b>	117
Lettre de Germain DALIN du 4 Novembre 2008	119
Marcel Théret Bruits utiles chez les animaux	121
Innovation des baladeurs pour vaches	124
<b>VARIA</b>	<b>125</b>
<b>Christophe Blanchard</b> «Errer avec un chien»: état des lieux d'un nouveau type de marginalité	127
<b>Karine Darbellay, David Gerber, Claudine Burton-Jeangros et Annik Dubied</b> Chiens méchants, une nouvelle figure de la dangerosité	131

<b>COMPTE-RENDUS</b>	141
In Memoriam : Germain DALIN	143
Voyage de la société d'ethnozootechnie en Mayenne	143
Réflexions d'un ethnozootechnicien ayant assisté aux 3R, les 15 <sup>ème</sup> Rencontres autour des Recherches sur les Ruminants	147

# AVANT-PROPOS

**Bernard DENIS**, Président de la Société d’Ethnozootechnie, et **Pierre DEL PORTO**, Président de l’AFMA (Fédération des musées d’agriculture et du patrimoine rural), ont présidé la Journée d’Etude.

L’idée de cette Journée d’Etudes est née en octobre 2006, suite au Colloque "Briolages" tenu à la Bergerie Nationale sous l’égide du FAIR (Festival Animalier International de Rambouillet). Son fondateur et Président, Germain DALIN, a suggéré le jour même de donner une suite à la table ronde et aux démonstrations de "briolage" en organisant une journée commune SEZ/AFMA.

L’association de l’homme et de l’animal dans le travail, dans l’élevage et dans la chasse représente une longue histoire dont la profondeur, la complexité et la pertinence pour l’avenir nous interpellent. Le rôle de la voix humaine, des "voix" des animaux, des sons de natures diverses, semble primordial dans ces relations, tout autant que le toucher, l’odorat, l’ouïe...

Les réponses à notre invitation à une journée d’étude intitulée "Homme/Animal: Voix, Sons, Musique..." ouvrent déjà des pistes pour la réflexion. La plupart des enquêtes de nos intervenants portent sur la France, mais nous allons partir aussi vers le Sud de l’Europe et vers les îles du Pacifique et la Mongolie... un voyage à travers les espèces, du poisson au cheval.

A l’intérieur de l’Hexagone, on constate un net intérêt pour le pastoralisme ovin, et cela n’est peut-être pas une coïncidence. Les propositions de nos intervenants montrent clairement qu’ils ne conçoivent pas leur enquête de façon trop anthropocentrique, car la part de l’animal dans cette relation est prise en considération autant que possible. Plusieurs participants nous font remarquer que les divers aspects de la communication avec les animaux – la voix humaine, ses chants, commandes, sifflements, et huchements, mais également la musique des sonnailles et même le grincement des roues de char – sont aussi au service de la communication entre êtres humains. On a souvent dit que le champ des relations homme/animal est un domaine technique presque ‘sans outils’. Nous voyons bien qu’il faut donner un sens plus riche à ces mots et regarder de nouveau avec attention, non seulement l’outil tangible et matériel, mais ces outils intangibles. Les grandes collections d’archives sonores et les travaux déjà effectués peuvent nous être d’un secours considérable.

C’est ainsi que nous vous convions à ‘écouter’ nos intervenants et à enrichir la discussion de ce domaine acoustique à la fois invisible et omniprésent. Nous y trouvons toute la richesse des détails des enquêtes, mais la collaboration d’auteurs venus d’horizons au premier abord si différents, révèle souvent des fils qui traversent toutes les disciplines et tous les pays.

Mouette BARBOFF

Cozette GRIFFIN-KREMER



# HINA, LA FIANCÉE DU PÊCHEUR, LE REQUIN EN POLYNÉSIE

Marie-Claire BATAILLE-BENIGUI (1)

**Résumé:** En Polynésie, le requin est anthropomorphisé dans l'imaginaire des sociétés par de son mythe d'origine. Il est perçu comme une femme de haut rang et traité en conséquence lors de sa capture au nœud coulant. Son approche par les pêcheurs passe par l'observation de rituels, de codes et de comportements qui engendrent de leur part un processus de séduction à haute voix dans un langage métaphorique réservé à la famille royale. Cet animal emblématique est représenté sur de nombreux objets de la vie courante et religieuse. Il est considéré comme un dieu, un justicier, un médiateur dans la société, un passeur entre les mondes des morts et des vivants à l'inverse de la manière dont il est perçu en Occident où il, est en quelque sorte, diabolisé.

**Summary:** In Polynesian societies, the shark is anthropomorphized in the imagination of people because of its origin myth. It is perceived as a high-ranking woman and treated accordingly when captured with a slipknot. Approaching the shark requires the fishermen to use rituals, codes and behaviours which result in a process of seduction, presented aloud in a metaphorical language usually reserved to the royal family. This emblematic animal is represented in many objects of everyday and religious life. It is considered a god, a righter of wrongs, a mediator in society, a messenger between the world of the living and the dead, quite on contrary to the way it is perceived in the Western world, where it is to some extent demonized.

**Mots clés:** Polynésie - Iles Tonga - relations homme / requin - verbalisation – capture

**Key words:** Polynesia – Tonga – human-shark relations – verbalisation - capture

Dans leur imaginaire, la représentation que les Polynésiens se font du requin est le contraire de celle que s'en font les Occidentaux. Dans les sociétés océaniques, le squalo jouit d'un statut emblématique qui en fait un partenaire social doté de qualités d'ordre diverses mais généralement positives alors qu'en Occident, de l'Antiquité jusqu'à S. Spielberg, en passant par J. Verne, H. Melville et E. Hemingway, il est perçu comme un monstre puissant et vorace qui mange les hommes et que l'on fuit. En Océanie, au contraire, on échange en paroles et en actes avec les requins, on dialogue. Le requin est un dieu, un justicier, un médiateur, un garant de l'harmonie et de l'ordre social, une icône que l'on retrouve sur de nombreux objets dans la sphère du quotidien comme dans

celle du religieux. Il est un support symbolique et emblématique puissant dans ces sociétés insulaires en symbiose permanente avec l'Océan. Si le requin est connu sous toutes les latitudes pour être doté d'ouïe et d'odorat, il est aussi anthropomorphisé dans l'imaginaire des hommes qui le rencontrent, le côtoient et le capturent dans les mers chaudes de cet Océan éloigné. Pour tenter de comprendre cette relation privilégiée, nous nous appuyons sur son mythe d'origine qui a imprégné la pensée collective de ces populations au point d'en faire une image récurrente et de le considérer au féminin, comme une fiancée, une femme nommée Hina, que l'on convoite et que l'on séduit.

**Le mythe d'origine du requin aux îles Tonga,** Polynésie occidentale, présente deux versions (plus de nombreuses variantes) d'une histoire d'amour qui fait partie des vérités fondamentales transmises de génération en génération par la tradition orale. Les représentations de l'imaginaire induites par cette perception du squalo vont donner lieu à des pratiques, des paroles et des comportements rituels dans la capture du squalo au nœud coulant, le *no'o'anga*, technique spécifique à cette région du monde. Nous allons examiner tour à tour l'image prêtée au requin, ses représentations abstraites dans l'imaginaire, sa relation socialisée avec les hommes et ses images en deux ou trois dimensions figurant sur les objets océaniques qui donneront à voir l'importance qui lui est attribuée.

Il n'y a pas lieu de relever d'inraisemblances dans les récits qui vont suivre puisqu'il s'agit de héros appartenant à la mythologie qui ne se conduisent pas comme le commun

des mortels et qui évoluent dans un continuum où le monde des morts et des dieux est sans rupture avec celui des vivants. Dans ces récits de mythes, je vais parler au présent comme le font les Tongiens lorsqu'ils vous content une histoire dans laquelle les frontières entre les îles, le ciel et l'océan, n'existent pas. Je resterai également au plus près de la forme verbale utilisée par les informateurs qui m'ont livré leur connaissance, au risque d'introduire quelques répétitions. Qu'ils soient ici remerciés de la confiance qu'ils m'ont accordée.

L'origine du requin est une histoire d'amour entre Sinilau, héros mythique en Polynésie, qui part à la recherche d'une femme très belle dont il distingue la silhouette en train de battre l'écorce d'arbre (le *tapa*) dans le halo de la lune les soirs où celle-ci est pleine.

Sinilau part vers la belle dame, avec des compères ramassés les uns après les autres sur son chemin. Ceux-ci sont dotés de pouvoirs magiques différents et complémentaires pour la réussite de l'expédition. L'un, nommé Loloa (grandir) peut s'allonger à volonté, l'autre, Sio (voir) possède une vue

---

1) Maître de conférence des Universités (honoraire); 5 passage Bullourde, 75011 Paris; marie-claire.bataille@laposte.net

très perçante et le troisième, Pupula (gonfler) a le pouvoir d'enfler son corps à volonté. Ils arrivent au bout de l'île, quittent le rivage, marchent vers le large et lorsqu'ils perdent pied, Sinilau grimpe sur le dos de Loloa, Sio sur son bras droit et Pupula sur son bras gauche. Ils traversent ainsi l'océan à pied sec sur la tête et les bras levés de celui qui grandit au fur et à mesure que l'océan devient profond. Puis le fond de la mer remonte et ils arrivent sur une île mythique, découverte par Sio qui possède une acuité visuelle démesurée. Cette île n'est autre que Pulotu, le "paradis" tongien où résident les dieux et les ancêtres de rang social élevé décédés (dans cette société très hiérarchisée, les gens du commun, jusqu'à la christianisation, n'avaient pas d'âme, donc pas de place au "paradis"). Seul, un couple et leur fille y habitent et les reçoivent, étonnés de la venue de ces étrangers, représentants des mortels. Habités à ces visites d'hommes venant du monde des vivants qui recherchent leur fille, ils leur offrent l'hospitalité.

La jeune fille passe son temps à tourner en rond d'ennui sur l'île. La lune se lève chaque jour pour éclairer sa promenade et, depuis la terre, les mortels distinguent alors sa silhouette sur la lune pleine. Depuis l'origine du monde et des îles, nombreux sont les hommes qui partent à sa recherche tellement elle est belle et qui ne reviennent pas de leur expédition. Sinilau leur succède dans cette quête.

Nos lascars sont alors soumis à une succession d'épreuves et de péripéties dont ils vont sortir victorieux. D'abord, une équipe d'assassins qui hante l'île la nuit veulent pénétrer dans la case où ils dorment pour les tuer. Jusqu'à ce jour, ils ont tué tous les hommes qui sont venus sur l'île. Alors, Pupula qui peut grossir à volonté se met en travers de la porte et les empêche d'entrer. Le matin, les parents, étonnés de les voir toujours vivants, les soumettent à une nouvelle épreuve. Ils leur demandent de retrouver l'anneau en écaille de tortue que leur fille a perdu dans l'océan. Grâce à Sio et à sa vue perçante, ils fouillent l'océan des yeux jusqu'au bout de l'horizon sans succès et le retrouvent enfin tout près de Pulotu, dans le creux d'une pierre à l'entrée du récif. Après ces épreuves dont ils sortent, les premiers, victorieux, les parents leur donnent leur fille, Hina, pour la ramener à Tonga. Les parents lui donnent en cadeau une ceinture faite de dizaines de petits requins pour le voyage et toute l'équipe revient à Tonga. Ils s'arrêtent à plusieurs endroits, dont l'île de Eua'iki avec le chef Tu'itufu puis s'installent sur un récif tabou, Hakautapu au large de la pointe ouest de l'île principale

**Une seconde version abrégée du mythe d'origine du requin** nous fut contée plus tard par Tu'itufu, propriétaire du requin et chef coutumier de l'île de Euaiki et confirme son statut d'excellence. Un jour, le chef d'Euaiki et sa femme attendent un enfant. Ils souhaitent un garçon pour qu'il puisse hériter du nom de Tu'itufu, mais naît une fille et ils sont déçus et mécontents. Le dieu Hikuleo la trouve belle, propose de la prendre avec lui et de l'élever comme sa fille. Il la nomme Hina. La petite fille grandit dans un arbre aux senteurs délicates et tous les garçons viennent la courtiser; alors Hikuleo se transforme en chien furieux et défend qu'on l'approche. L'un d'eux, cependant, suscite l'amour de la jeune fille et Hikuleo l'autorise à le suivre. Il donne au couple pour

et les deux vivent à *Halakalala* (la route des fleurs) à Tonga. Un jour ils partent chacun sur une pirogue pour faire une

Une troisième version du mythe d'origine du requin, recueillie par Gifford en 1924 fait de Hina l'épouse de Sinilau

de Tongatapu. Hina demande à Sinilau de construire un enclos pour y mettre son requin qui enfante alors cent requins (*teau*).

Puis Sinilau commence à délaisser Hina et les petits requins, mécontents, le lui reprochent. Un jour, lorsqu'il revient, agacé par leurs provocations, il les frappe et veut les tuer, les petits requins s'échappent alors par centaines et se dispersent dans l'océan. C'est pourquoi quand les pêcheurs appellent le requin, ils crient *teau, teau* pour qu'ils accourent, faisant référence à Hina et à ses cents requins.

Puis Sinilau furieux renvoie Hina et son requin à Eua'iki, leur premier port d'attache. Elle s'installe auprès du chef Tu'itufu qui devient le propriétaire du requin. Depuis ce temps-là les pêcheurs sont censés demander à Tu'itufu son autorisation lorsqu'ils veulent pêcher le requin au nœud coulant dans l'archipel car il en est le propriétaire.

Ce récit explique pourquoi le requin qui est assimilé à Hina est perçu au féminin et pourquoi son origine, Pulotu, île des dieux et des défunts de haut rang, lui confère un caractère divin, un statut particulier et privilégié dans le monde des hommes. Il devient un interlocuteur, ou plutôt une interlocutrice, un partenaire social de rang élevé, un dieu, voire un passeur entre les deux mondes. Cette image de passeur se confirme par le fait que dans la religion préchrétienne, avant que les missionnaires n'arrivent, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, pour convertir les populations à la croyance en un dieu unique, les dieux rendaient visite aux hommes incarnés dans des créatures zoomorphes, ichtyomorphes et aviaires qui devenaient les *vaka* (les bateaux) des dieux. Cinq de ces *vaka* étaient des requins. Dans ce panthéon fondé en partie sur l'environnement marin et une sémiologie océanique, les prêtres étaient des *taula otua*, les ancres des dieux, qui les renaient à terre parmi les mortels. Un proverbe fidjien (les Iles Fidji sont les plus proches de l'archipel des îles Tonga, à une distance d'environ 760 kms) dit:

"Il faut toujours aller par deux si l'on veut éviter les morsures du requin" (Hocart 1978: 232). L'auteur explique ce proverbe par le fait suivant: dans ces sociétés de pouvoir comme le Royaume de Tonga et les îles Fidji, l'usage voulait que chaque chef ait un second; le requin dans l'imaginaire, faisait office de second du chef, en quelque sorte de gardien et de compagnon. L'ensemble de ce contexte mythologique et religieux fait du requin une icône principale dans la culture des Polynésiens, voire des Océaniens en général, du moins pour ceux qui vivent dans des conditions de micro-insularité.

leur voyage vers l'ouest un petit requin dans une noix de coco pour qu'il survive dans l'eau de la noix, afin que les requins se multiplient à l'autre extrémité de l'île. Puis Hina est délaissée et courtisée par des hommes successifs auprès desquels elle ne sait rester. Elle revient sur son île d'origine, Eua'iki, qu'elle aime et aussi pour retrouver son père Tu'itufu. À chaque homme de passage, elle donne un requin en cadeau et reçoit un autre poisson en échange. C'est pourquoi les gens de Eua'iki lui sont très reconnaissants car le requin comme les autres poissons qu'elle a reçu viennent très nombreux à Eua'iki et permettent aux gens de l'île de se nourrir et de se reproduire. Ici encore, Hina et le requin sont confondus et sont d'origine divine.

et les deux vivent à *Halakalala* (la route des fleurs) à Tonga. Un jour ils partent chacun sur une pirogue pour faire une

course et les deux chavirent. Une autre pirogue vient tenter de les sauver. Hina, prête à se noyer crie:

"Sauvez mon mari car ses gens l'aiment et ont besoin de lui"

au moment d'expirer, elle ajoute, tout bas:

"N'écoutez pas les mots d'amour d'un ingrat qui oublie sa bien aimée dans les moments d'adversité". Hina meurt et Sinilau est sauvé. C'est de l'endroit où s'est noyé Hina, près de l'île d' 'Eua, que jaillissent les requins. Les pêcheurs y vont, les appellent par le nom de Hina, les invitent à venir les rejoindre sur la pirogue, ils arrivent et sont

**La capture du requin au nœud coulant**, le *no'oanga*, est une histoire d'amour accompagnée de tabous et de rituels essentiellement réservés à cette technique de capture. Les nuits qui précèdent une expédition de pêche au requin au nœud coulant, l'équipage (les *siu tahi*, pêcheurs de mer) s'isole sur la plage dans un abri appelé 'maison de pêche' (*fale siu*), qui sera frappée d'interdit tout le temps où ils seront en mer. L'objectif officiel est de préparer les engins de pêche, mais de fait les hommes effectuent un rite de séparation et de purification et se placent dans des conditions d'abstinence sexuelle totale, à l'écart des femmes et de la société du village, afin de se présenter devant Hina, exempts de toute souillure féminine. La mer est un espace réservé aux hommes; elle est perçue comme une femme jalouse qui ne tolère pas de femmes dans son territoire, allant jusqu'à exiger l'abstinence sexuelle ou forçant l'homme à utiliser des subterfuges comme se frotter le corps d'herbes odorantes pour masquer l'odeur d'une femme rencontrée la veille (Johannès 1981: 14 n° 9). Hina non plus ne supporte pas les odeurs féminines qui peuvent imprégner les pêcheurs qui prennent la mer pour la retrouver.

Ce symbolisme sexuel qui caractérise les relations de l'homme avec la mer et les requins à Tonga se rencontre dans de nombreuses îles et archipels d'Océanie. À Hawaii, aux Iles Marquises, les pêcheurs doivent passer également par un rite de purification et dormir dans un endroit sacré d'où les femmes sont absentes, avant de partir en mer. En Nouvelle-Irlande, il y a rivalité amoureuse entre les femmes et le requin. Les jeunes femmes attirent dans les jardins les jeunes hommes qui doivent partir capturer le requin pour les imprégner de leur odeur et conduire le squalo à s'en écarter. Un jeune homme doit capturer un requin pour devenir un homme aux yeux de la société et prétendre avoir le droit de courtiser une femme. Ces codes de comportements et interdits s'étendent à toute la société pendant que les équipages sont en mer.

C'est ainsi que les relations doivent être harmonieuses, sans bruits ni disputes car l'harmonie (*ofa*, l'amour à Tonga) doit régner chez les *siu 'uta* (les pêcheurs de la terre), tout comme dans l'équipage (les *siu tahi*, pêcheurs de mer). À bord, si l'un des membres a commis une faute, selon la morale coutumière ou judéo-chrétienne, il devra rester à terre ou s'excuser publiquement afin de ne pas faire peser son écart de conduite sur tout l'équipage. Tout état individuel ou collectif d'anomie est un facteur d'échec en mer et les requins s'esquiveront.

La pêche est en quelque sorte une affaire collective entre gens de la terre et gens de la mer qui ne prendra fin qu'au retour de ces derniers, une fois levé le tabou du *fale siu* par la consommation publique de nourriture qui réintègrera les pêcheurs dans la société. Les pêcheurs partent alors en mer

capturés au nœud coulant.

Ces différents mythes d'origine ont façonné la perception collective de l'imaginaire des Polynésiens et des Tongiens en particulier, ce qui les conduit à considérer le requin comme un partenaire social et non comme un vulgaire poisson ou animal sujet à la prédation et destiné à leur simple consommation alimentaire. Ce statut d'égal en quelque sorte voire de supérieur du requin conduit les pêcheurs à s'adresser à lui, à haute voix, dans un langage métaphorique réservé à l'étiquette royale, ainsi que nous allons le voir dans la technique de capture au nœud coulant, le *no'oanga*.

jusqu'aux territoires de pêche connus pour être la résidence des requins. Arrivés sur les lieux, ils prêtent l'oreille à la belle Hina; ils frappent le *lali*, tambour à fente, remplacé par le bruit d'un bâton frappé sur la coque de la pirogue pour attirer le requin doté de facultés d'écholocation; ils agitent dans l'eau le *fangongo*, sorte de hochet fait d'un enfilage de demi-noix de coco sur une liane, pour attirer la 'belle' avec le bruit, ils l'appellent à voix haute et entament un discours de séduction:

Ils crient: " *malie, malie*", tu es belle, tu es belle, "Hina, viens plus près, viens plus près, arrête toi là, la cérémonie va commencer. Venez les petits et les gros requins, que vous soyez tous là. Hina, viens jeter un coup d'œil sur ton *fata*, ta couche nuptiale, ton lit dans le fond de la pirogue, là où tu vas venir retrouver Sinilau, ton futur époux, qui est dans le bateau". On lui présente un appât au bout d'un bâton, un morceau de viande, son *taumafa* Il y a 3 niveaux de langage dans le royaume de Tonga. Pour la nourriture, le *taumafa* désigne celle du roi, *me'ailo* celle des nobles et *me'akai* est celle des gens du commun, tout comme *fata* désigne la couche royale. Ces trois registres de langage sont destinés à donner à voir les différentes strates de la société en toutes circonstances.

Les pêcheurs continuent en disant:

"Tourne, tourne donc, jusqu'au but, jusqu'à ce que tu sois près de nous pour que l'on puisse te passer la couronne de fleurs, le *kakala*, préparée par les femmes de Kolonga", métaphore poétique qui désigne la corde avec le nœud coulant qui lui sera passée autour de la mâchoire pour qu'il reste à proximité de l'embarcation, se fatigue en essayant de s'enfuir ou de plonger et que les pêcheurs puissent finir par le hisser à bord, épuisé où il sera assommé avec une massue censée être l'appui-nuque royal qui l'attend.

Et le discours continue toujours dans un langage métaphorique:

"Viens te reposer sur ton *kali hahapo*, ton appui-nuque royal" (c'est-à-dire les pierres qui servent de lest placé au fond du bateau)

On l'appelle à venir se reposer, *malolo*, métaphore pour l'engager à venir mourir.

Et l'informateur, Mailau, de continuer avec les commentaires suivants: "Oui, quand nous, pêcheurs, allons ainsi faire notre pêche, nous ne pensons plus en termes de poissons, mais tout comme si c'était un homme ou plutôt une femme vivante parce que, au moment où elle vient se faire nouer la corde, nous ressentons aussi de la tristesse, de plus elle n'essaie pas de l'éviter pour attraper sa nourriture. On se sent triste quand on la bat en criant *teau* (cent) et quand elle se convulse, on ressent aussi la même chose parce que c'est comme si l'objet de nos sentiments était un être humain. Cela crée un sentiment d'amour de l'appeler et de la voir suivre

tous nos désirs à nous tous dans le bateau. Quand on lui dit de montrer son *siumelo* (son buste), elle émerge; quand on lui dit de montrer sa *tenga'i a'amo*a (cuisse/samoa - cette partie du corps est valorisée dans les critères de beauté des Samoans), alors elle se retourne sur le dos et montre aussi son bas-ventre. Elle se soumet à tout ce qui lui est dit, voilà pourquoi on ressent de l'amour pour le poisson que l'on pêche".

Dans cette partie du monde, l'homme vit en étroite symbiose avec l'Océan, son imaginaire en est imprégné depuis la petite enfance où l'enfant suit sa mère à la pêche à pied sur la plage et plus tard pour les garçons le père en mer. De fait, au cours de sa vie, le Polynésien passe du liquide amniotique maternel à la proximité permanente de l'Océan. Il n'y a pas de rupture entre l'île et l'océan comme il n'y en a pas dans la mythologie et comme il n'y en avait pas vraiment dans la religion polythéiste qui a précédé la christianisation. Ainsi que l'écrit le neurobiologiste J.P. Changeux, à propos de l'exploration d'un tableau par le regard et de l'émotion et du plaisir esthétique (1994: 39): "Le tableau possède une multiplicité de sens parfois contradictoires et dont l'accès dépend de l'imprégnation culturelle du spectateur et, d'une manière générale, de l'information stockée dans sa mémoire à long terme".

Il en est de même de la perception du requin qui est un familier dans le paysage imaginaire des insulaires à cause du mythe d'origine, de la religion préchrétienne dans laquelle il était l'un des véhicules emprunté par les dieux pour venir visiter les mortels, un passeur entre les deux mondes. Cette perception du squalo comme une espèce marine privilégiée et anthropomorphisée, telle que nous l'avons décrit aux Iles Tonga, est étendue à toute l'Océanie et le requin est plus un ami qu'un ennemi contrairement à sa perception sur nos rivages. Le requin, en Océanie, est un animal emblématique, il est inspirateur de poésie voire de chorégraphie et support de nombreuses croyances qui lui donnent un statut et des qualités totalement différentes de celles que les Occidentaux lui confèrent. C'est un médiateur, un protecteur et un garant de l'ordre social, un justicier, un dieu, un passeur entre les mondes et aussi une femme que l'on courtise à voie haute. C'est une figure radicalement opposée à celle de "Léviathan" des mers et à celle, plus récentes, des "dents de la mer" qui a tant abîmé son image et angoissé les foules. Les morsures occasionnelles de requins sont toujours expliquées en Océanie par le fait que la victime a commis un délit, une faute et que le requin a rendu la justice. En ce sens, il protège l'ordre social et évite l'anomie.

Comment ne pas s'adresser à lui (à elle), dialoguer, le (la) séduire à haute voix, interpréter ses réactions et mettre en œuvre les mêmes rapports de séduction qui structurent nos sociétés tant sur le plan des genres que sur celui des relations sociales? Comment ne pas considérer le requin en Polynésie, d'origine divine, comme un interlocuteur, un partenaire, un ami et s'adresser à lui (à elle) dans le langage de la séduction?

Quelques illustrations d'objets ethnographiques, récipients, massues, sculptures présentant parfois un mélange de traits anthropomorphes et ichtyomorphes, sur lesquelles figure l'image du requin en deux ou trois dimensions, ne font que confirmer son importance dans les cultures océaniques (voir photos et dessins en fin d'article et consultation d'ouvrages d'art et d'anthropologie conseillée au lecteur de cette communication).

J'espère avoir réussi à montrer, à partir du requin,

que les espèces ichtyologiques en général jouissent d'un statut privilégié en Océanie tout comme chez les pêcheurs à la ligne en Grande-Bretagne (I. Walton, 1620), où Piscator, le héros pêcheur de l'ouvrage décrit les comportements requis pour que la relation homme/poisson soit harmonieuse, c'est à dire entre autre, productive: "Jamais nous ne recourons aux jurons, car les blasphèmes mettent les poissons en fuite; nous restons assis, immobiles, et nous surveillons nos flotteurs; les pêcheurs ne doivent pas se quereller entre eux" (p: 171). Ici point de paroles mais de la considération pour l'interlocuteur poisson qui "rend belle" la vie du pêcheur!

Toutes les sociétés ont de la considération pour les poissons, qu'il s'agisse des Indiens du Canada pour le saumon retournant à son lieu de naissance dans la Frazer river ou pour ces mêmes poissons revenant dans le fleuve Namdae en Corée (Do-hyun, 2008), et bien d'autres exemples comme chez les Grecs qui admiraient la 'métis' (définie comme intelligence de la ruse) des poissons, cette la métis des poissons qui: "peut prendre mille formes, elle abonde en inventions, elle est toute en surprises..." (Detienne et Vernant, 1974, p.33). Aujourd'hui, nombreux sont les pêcheurs à la ligne qui parlent au poisson, caressent la proie qu'ils ont au bout de leur ligne avant de la décrocher de l'hameçon et de la relâcher dans le courant; les puristes et les artistes en la matière ne sauraient la manger!

Les saumons qui remontent les rivières nous autorisent à quitter discrètement quelques instants le dieu requin et l'Océan pour nous évader dans les eaux douces à truites avec deux auteurs anglo-saxons M. Douglas (2003) et J.D. Voelker (2006). Mary Douglas, de son vivant, m'avait confié la passion de son père, G. C. Tew pour la pêche à la mouche et souhaitait publier ses notes malgré l'étrangeté du sujet au sein de ses préoccupations d'anthropologue! Elle devait s'arrêter (à ma connaissance) à un premier article dans lequel elle s'interroge tout d'abord sur le genre de la truite '*it she or he*' puis met en évidence la relation triangulaire entre la truite, le pêcheur et la mouche dans laquelle le poisson: *as a moral being of high intellectual calibre, volutarily engaged in a fair contest with a human adversary.....The trout is not at all silly, he has become a hero, clever and valiant as well as handsome* (p. 179).

L'auteur décrit ainsi l'esprit des clubs de pêche, l'esprit littéraire et la forte relation avec la nature en Angleterre à la fin du XIXème siècle. Sa conclusion est: que la truite soit 'il' ou 'elle', le pêcheur s'identifie au poisson. Réciproquement: la truite devient le pêcheur qui essaie de capturer la mouche. Pêcheur et truite sont dans une poursuite effrénée: *The equation restores the sexy part of the game: the dry fly is seductive, capricious and beautifully feminine, the trout serious, scientific, skilful, and eager to have her for his lunch*.

J.D. Voelker, brillant homme de droit se définit lui-même comme: "Un magistrat qui a mal tourné pour suivre le chant de sirène des truites .... et se dit entièrement voué à son art de la pêche à la mouche, indolent, insouciant et gentiment fêlé" (p. 9 et 10). Dans son chapitre 'Laisser vivre les belles', il décrit avec tendresse et poésie le moment où la truite et le pêcheur se quittent: "Enfin la vaillante truite se retrouva dans mon filet, exténuée et dégoulinante. Nous étions tous deux hors d'haleine à la suite de notre terrible combat. Je la regardai, et elle roula vers moi ses yeux humides et luisants. Puis, la tenant délicatement comme ceci ... j'ai doucement ôté la mouche, qui s'était miraculeusement prise dans un minuscule bout de cartilage osseux, et, avec une extrême douceur, j'ai remis le grand poisson à l'eau. Il resta là, à

remuer ses grandes nageoires et à activer frénétiquement ses branchies. Je le laissai faire quelques instants, puis lui touchai délicatement la nageoire dorsale, juste une petite caresse d'adieu, et il s'en alla lentement, plongeant dans les profondeurs sombres avec lesquelles il se confondit bientôt. 'Au revoir, vieux camarade de lutte, au revoir et bonne chance'».

Dans son chapitre 'dernier jour', l'auteur conclut: "En se demandant parfois si la pulsion sauvage qui nous pousse à traquer puis à prendre un poisson combattif n'est pas, d'une certaine manière liée à... euh..., disons... liée aux pulsions sexuelles du pêcheur lui-même" (ibid. p. 219).

Oserais-je dire que la boucle est bouclée, que nous

retrouvons dans des histoires d'amour comme avec le requin? Oserai-je écrire: eaux douces - eaux salées, eaux chaudes - eaux froides, même combat ou plutôt même tendresse entre le poisson et le pêcheur?

Ces derniers exemples d'anthropomorphisation du poisson et d'une relation très affective entre l'homme et la truite voire d'une identification de celui-ci au poisson viennent s'ajouter à celui du requin pour nous rappeler que nous conservons peut-être, enfouie dans notre inconscient une mémoire aquatique remontant à la première "sortie des eaux" (Ch. Devillers 1991, p.52). Serions-nous les neveux du vieux N'ba N'ga, notre grand-oncle aquatique (I. Calvino 1968, p. 72-84)?

\* \* \*

**En guise de conclusion**, je souhaite plaider la cause des espèces ichtyologiques en général et faire quelques commentaires sur leur sort en anthropologie. Les poissons ne sont pas maltraités par les anthropologues, ils leur sont simplement étrangers, ils sont en général tout simplement oubliés, méconnus. Ils ne figurent pratiquement dans aucune des expositions ni ouvrages concernant les animaux et les hommes telles qu'ils ont fleuri toutes ces dernières années, pour n'en citer que quelques-uns: *Des animaux et des hommes*, Neuchâtel, 1987, J. Hainard et R. Kaehr - *Des bêtes et des hommes, le rapport à l'animal: un jeu sur la distance*, 1995 - *La plus belle histoire des animaux*, 2000 - *Homme Animal, histoires d'un face à face*, Strasbourg, 2004 - *Bêtes et hommes*, la Villette, 2007, V. Despret, catalogue d'exposition dans lequel toute espèce ichtyologique est absente si ce n'est un clin d'œil avec le milieu aquatique à propos de la loutre!

R. Kaehr (1987 p. 20) écrit à propos des relations homme-animal: "En définitive, nous ne pouvons que constater, partout autour de nous, un effacement progressif de la frontière entre l'homme et certaines espèces animales, dont le chien et le chat constituent l'avant-garde". Mais cette frontière est toujours présente entre nous et l'espèce animale poisson! Je pourrais citer bien d'autres exemples concernant les relations homme animal terrestre, sujet devenu porteur, qu'il s'agisse de généralités ou d'un animal particulier comme le cheval, le loup, le chien ou le chat..., où ceux-ci sont anthropomorphisés, socialisés et deviennent des interlocuteurs, des compagnons, travaux et réflexions dont nous ne pouvons que nous réjouir. Mais où sont les poissons?

Est-ce parce qu'ils vivent dans un milieu qui ne nous est pas familier, qui nous fait peur, que nous ne pouvons maîtriser et dans lequel nous ne pouvons les suivre? Est-ce parce que nous n'avons pas réussi à les domestiquer comme nous l'avons fait pour bien des espèces d'animaux terrestres, pas plus que nous n'avons su domestiquer l'espace dans lequel ils vivent? Toujours est-il que la présence des poissons est pour le moins discrète en anthropologie.

Margaret de Cavendish, Duchesse de Newcastle, entre 1650 et 1660 (In: Thomas 1985 p. 168 qui la décrit comme une écrivaine anglaise excentrique et peu disciplinée) nous fournit ce que l'on pourrait considérer comme un élément d'explication: "Car sait-il l'homme si les poissons n'en savent pas plus sur la nature de l'eau, et sur les marées et

sur la salinité de la mer? ... Mais parce qu'ils n'agissent pas de telle manière ou mode que l'homme, l'homme juge qu'ils sont dénués de sens et de raison; et parce qu'ils ne parlent ni ne bavardent comme l'homme, l'homme croit qu'ils n'ont pas autant d'esprit que lui". Ce point de vue est caractéristique de l'époque où, en Angleterre, on avait tendance à prêter aux animaux des qualités humaines.

L. Bérard (1993: 147 et 155), à propos de la culture (dans le sens d'élevage) du poisson, fournit un autre élément de réponse à nos préoccupations d'abandon de leur ordre: "Les poissons ont souvent été perçus comme des êtres à part. Faisant partie d'un monde qui ne fonctionne pas selon les mêmes règles, ils n'obéissent pas aux mêmes lois que les autres animaux. ... Ces animaux échappant à l'ordre terrestre semblent bénéficier d'une forme de souplesse, quant à leur appartenance à un règne, d'un flou classificatoire susceptibles de les faire parfois osciller entre le monde animal et végétal".

Cependant, sous d'autres cieux et dans d'autres cultures, ils ne sont pas oubliés et font partie de la vie quotidienne. Depuis toujours, en Chine et au Japon, les architectes incluent dans les paysages et les arrangements architecturaux des bassins et des fontaines avec des poissons dans les espaces publics, utilisant les effets bienfaits et thérapeutiques sur le stress que procurent des poissons évoluant dans une pièce d'eau sans oublier le support symbolique de la fécondité, de la richesse et de la culture que les poissons représentent. Les peintres et les poètes s'en inspirent partout largement. Aujourd'hui, dans notre société, on a commencé à reconnaître les effets positifs des aquariums dans les endroits de stress comme les salles d'attente des hôpitaux et des médecins de ville (travaux du Dr Katcher and co, 1984, in: M.C. Bataille, 1993). Des enfants autistes se sont mis à parler en nourrissant certaines espèces de poissons en aquariophilie. Des aquariums ont été réclamés dans les prisons tant par les détenus que par les surveillants. On a même évoqué un temps l'idée d'opérer les grands brûlés dans un bloc opératoire qui serait au centre d'un aquarium pour les effets anxiolytiques que celui-ci engendre.

Essayons donc de quitter de temps en temps la montagne, les prés, les bois, le rivage et de porter notre regard et notre attention vers le large, les milieux aquatiques, eaux douces, saumâtres et salées confondues et les espèces aquatiques qui les habitent et partons à la pêche!

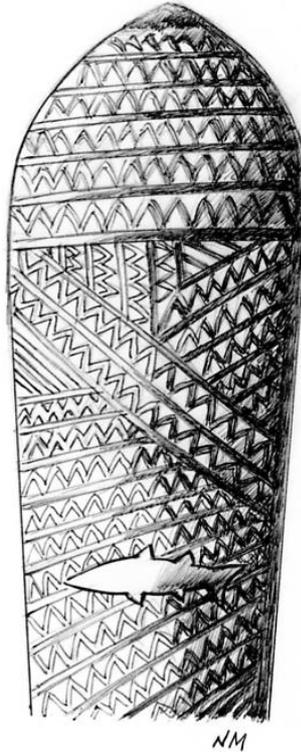
## Bibliographie

- (Des) *Animaux et des Hommes*, HAINARD (J.) et KAEHR (R.) eds. , 1987, Musée d'Ethnographie, Neuchâtel.
- BATAILLE BENGUIGUI (M.C.), 1993, Man-fish relations in the therapy of conflict. *Science and the human-animal relationship*, edited by E.K. HICKS, SISWO Publikatie 374, Amsterdam, p. 209-218.
- ....., 1994, *Le côté de la mer, quotidien et imaginaire aux îles Tonga, Polynésie occidentale*, CRET, Bordeaux Talence, collection Iles et Archipels N° 19.
- ....., 1996, L'homme et le poisson où l'imperceptible des relations homme-animal, *Mémoire d'homme. Tradition et archéologie en Océanie. Hommage à José Garanger*, Publications de la Sorbonne, p. 415-430.
- ....., 2003, Le requin en Océanie. De la perception mentale à l'objet, *Insularités Hommage à Henri Lavondès*, textes réunis par Alain Babadzan, Nanterre, Société d'ethnologie, p. 131-166.
- BERARD (L.), 1993, La culture du poisson, *Etudes rurales, numéro thématique "Sauvage et domestique"* 129-130, pp. 147-156.
- BECK (A) & KATCHER (A), 1984, *Between Pets and People*, Perigee printing.
- CALVINO (I.), 1968, *Cosmicomics*, Le Seuil, Paris, traduit de l'italien *Le Cosmicomiche*, 1963.
- CHANGEUX (J.J.), 1974, *Raison et plaisir*, Editions Odile Jacob, Paris.
- DESPRET (V.), 2008, *Bêtes et Hommes*, Catalogue d'exposition, Grande Halle de la Villette, 12 septembre - 20 janvier, Gallimard, Paris.
- DETIENNE (M.) et VERNANT (J.P.), 1974, *Les ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*, Flammarion, Paris.
- DEVILLERS (Ch.), 1991, Grands ancêtres et jeunes embryons, *On a marché sur la terre, éditions ICH/MNHN*, pp.51-55.
- DO-HYUN (Ahn), 2008, *Saumon*, Editions Ph. Picquier, Arles, traduit de l'anglais *Yeon eo*, 1996.
- DOUGLAS M., 2003, The gender of the trout, *RES Anthropology and Aesthetics*, N° 44, Harvard University, Cambridge, pp. 171-180.
- FRIEDMAN (F), KATCHER (A), SUE (M.), THOMAS (A), JAMES (J), LYNCH (J. P.) & MESSENT (R), 1983, Social interaction and blood pressure, Influence of animal contemplation, *The Journal of Nervous and Mental Disease*, USA, vol. 171 (8), pp. 461-65.
- GIFFORD (E.W.), 1924, *Tongan myths and tales*, B.B.M. Bulletin N°8, Université d'Hawaii.
- HOCART (A.M.), 1978, *Rois et courtisans*, Le Seuil, Paris, traduit de l'anglais *Kings and Councillors*, 1970, Université de Chicago (Réédition de 1936).
- HOMMESANIMAL *Histoires d'un face à face*, 2004, Le Musée de Strasbourg.
- JOHANNES (R.E.), 1981, *Words of the Lagoon. Fishing in Marine Lore in the Palau district of Micronesia*, Los Angeles, University of California Press.
- KATCHER (A), SEGAL (H) & BECK (A), non daté, Contemplation of an aquarium for the reduction of anxiety and discomfort during dental surgery: a comparison of contemplation and hypnosis, University of Pennsylvania, 14 p mst.
- LIZET (B) et RAVIS-GIORDANI (R) ed., 1995, *Des Bêtes et des Hommes, le rapport à l'animal: un jeu sur la distance*, Editions du C.T.H.S., Paris.
- PICK (P), DIGARD (J.P.), CYRULNIK (B), MATIGNON (K.L.), *La plus belle histoire des animaux*, 2000, Le Seuil, Paris.
- THOMAS (K), 1985, *Dans le jardin de la nature*, Gallimard, Paris, traduit de l'anglais *Man and the Natural world. Changing attitudes in England 1500 - 1800*, Penguin 1983.
- VOELKER (J.D.) (ou TRAVER R.), 2006, *Itinéraire d'un pêcheur à la mouche*, Gallmeister, France. Traduit de l'anglais *Trout Madness*, 1992, The Lyons Press.
- WALTON (I.), 1986, *Le parfait pêcheur à la ligne ou le divertissement du contemplatif*, Editions Jérôme Million, France, traduit en français de la première édition *The Compleat Angler*, 1676.

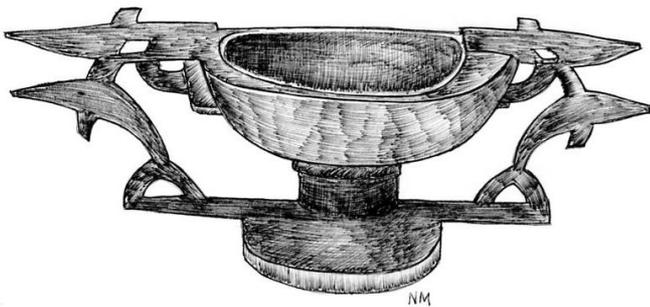
## Illustrations et légendes



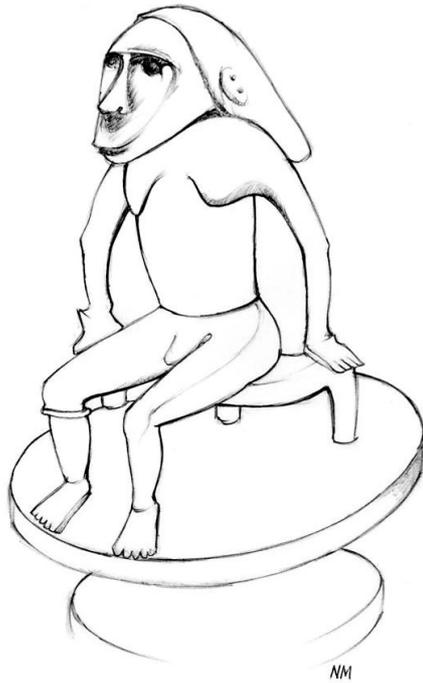
Photo de fangongo, sonnaille faite d'un enfilage de calottes de noix de coco sur une liane, agitée dans l'eau afin que le bruit attire les requins, Iles Tonga, Polynésie occidentale (collection particulière, photo M.-C. Bataille-Benguigui)



Esquisse de sommet de massue en bois de fer, gravée de dessins en zigzag et d'une silhouette de requin supposé accompagner et protéger le guerrier, Iles Tonga, Polynésie occidentale



Esquisses de récipients à nourriture en bois aux extrémités ornées de silhouettes de requins, parfois incrustés de fragments de nacre; longueur: de 20 cm à parfois plus de 100 cm. (Iles Salomon, Mélanésie). Ces récipients sont également souvent ornés de silhouettes de thons et d'oiseaux frégates, trois espèces emblématiques aux Iles Salomon; les oiseaux survolent les thons qui poursuivent les requins.



**Esquisse de *duka*, ces figures anthropomorphes en bois et en position assise ou debout figurent le dieu requin. Elles sont conservées dans les cases des pêcheurs et sont le propos d'offrandes propitiatoires avant et après les expéditions de pêche au requin. Elles peuvent mesurer de 10 à 60 cm. Iles Santa-Cruz, Salomon du Sud.**

**Esquisse de bouchon de gourde à chaux en os orné d'une silhouette hybride, mi-homme, mi-requin, représentant l'esprit du requin (de 20 à 30 cm.), Iles Salomon. Mâcher la noix de bétel avec de la chaux, obtenue à partir de coquillage consommé, est une habitude culturelle répandue en Mélanésie qui permet également de ne pas ressentir la faim.**

## Remerciements

Je remercie Cozette Griffin-Kremer pour m'avoir invitée à participer à cette journée de réflexion sur "*L'homme et l'animal – voix, sons, musique...*" et, par là même, d'avoir donné aux Poissons une place égale à celle des animaux terrestres sauvages comme domestiques. Je remercie également très vivement Nelly Madoulet pour avoir bien voulu réaliser pour moi ces esquisses d'objets ethnographiques qui permettent au lecteur de saisir l'importance des poissons dans la culture océanienne.

# DES HOMMES ET DES BÊTES AUTOUR DE LA CÉRÉALE PRÉCIEUSE. CHANTS DE DÉPIQUAGE (MAROC: ANTI ATLAS)

Narjys EL ALAOUI <sup>(1)</sup>

**Résumé:** Considérer le dépiquage comme une étape du processus agricole, qui induit la moisson jusqu'à l'ensilage de la céréale, permet de dégager une particularité intéressante à la fois la relation de l'homme à l'animal, le statut de l'animal et de la céréale foulée sur une aire sacrée (2). Cette opération, qui se tient d'avril à mai dans l'Anti Atlas central, s'accompagne de chants improvisés, destinés à motiver et à guider le mouvement rapide et régulier des bêtes attelées, mais aussi à clore le cycle de maturation de la céréale. Enregistrés dans un village berbère des Idaw Martini en 1989, ces chants de foulage ont cessé avec la sécheresse et l'exode rural massif. Les terres séculaires cultivées sont aujourd'hui abandonnées.

**Summary:** This examination of treading out as a stage in the agricultural process which takes the harvest up to storage of the grain enables us to highlight a point of interest concerning the human-animal relationship, the status of the animals and of the cereal being treading out on the sacred threshing floor. This operation, which takes place from April to May in the central Anti-Atlas mountains, is accompanied by improvised chants intended to motivate and guide the rapid and regular movement of the harnessed animals, but also to close the cycle of ripening of the grain. Recorded in a Berber village of the Idaw Martini in 1989, these treading-out chants ceased due to drought and the massive rural exodus. These age-old cultivated lands have now been abandoned.

**Mots-clé:** Maroc, Anti Atlas, moisson, dépiquage, céréales, chants accompagnant les animaux pendant le foulage.

**Key words:** Morocco, Anti-Atlas mountains, harvest, treading out, cereal grains, chants accompanying animals during treading out

Faite à la faux par les femmes et souvent à mains nues (sol sec), la moisson nécessite l'intervention constante de l'animal pour le transport de l'orge coupée vers l'aire de foulage qui, à l'instar des huileries (pressoirs et moulins) est située à l'intérieur du village, autrefois préservé par des remparts: en amont, l'aire des plus anciens lignages; en aval, celle des lignages plus récents.

Rassemblée en gerbiers, l'orge est soigneusement étalée sur le pourtour de l'aire, de façon à construire une meule, dont la hauteur manifeste la prospérité. Avant le dépiquage *stricto sensu*, une jeune fille éparpille une poignée de sel sur l'aire dallée soigneusement balayée, ou sous le piquet central de l'aire pour en éloigner les influences funestes. Sur ce piquet, un homme engage un anneau en fer aux extrémités arrondies vers l'intérieur, ou un morceau de bois en forme d'angle droit attaché à une corde, laquelle est reliée à une longe, retenant le cou des ânes pendant le

dépiquage. Cette longe, compartimentée selon le nombre de bêtes, est nouée de manière que chacune tienne en place sans être gênée par son voisin. En poussant les bêtes récalcitrantes, les hommes guident le dépiquage d'un chant "*ayyahu*", déterminé par le rythme du premier âne, choisi selon des distinctions particulières, telles l'endurance et la docilité. Leur rotation autour du piquet se fait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, comme toutes les rotations, séculières ou sacrées. Les bêtes fatiguées sont remplacées.

Au fil de l'opération, l'orge foulée est déplacée sur le bord de l'aire avant d'être réunie en une longue meule au centre de l'aire, dont les extrémités dirigées d'est en ouest favorisent l'égrenage grâce aux vents, en évitant le vent du sud. L'anneau (en fer ou en bois) renseigne la quantité d'orge à fouler, le nombre d'animaux, la condition du paysan, la dimension de ses terres et sa part d'eau dans le calendrier hydraulique.

Dans d'autres régions du Maroc, le foulage est réalisé par des bovidés ou des équidés, plus rarement par des dromadaires. Parmi ces animaux, certains sont destinés à la consommation et à la reproduction, d'autres en sont interdits. C'est là une différence capitale pour qui cherche à aborder d'un point de vue anthropologique le statut de l'animal dans ce type de société. Elle éclaire en tout cas leur place dans le bestiaire sacré qu'ils sous-tendent à travers leur mise à mort (3). Le traitement des animaux domestiques est complexe au sein d'un même groupement territorial, chacun ayant une place et des fonctions assignées dans l'espace domestique, comme à l'extérieur.

---

1) Anthropologue. Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée-Paris. 6, ave du Mahatma Gandhi; 75116 Paris; narjys.elalaoui@culture.gouv.fr Les clichés sont de l'auteure (1989).

2) Dans cette note, il n'a pas été tenu compte des chants accompagnant l'animal au travail: labours du Berry (briolée) et de dépiquage en Corse (enregistrements sonores, collection du MuCEM et en Anti Atlas, qui avaient fait l'objet de ma communication à la journée d'Études de la société d'Ethnozootechnie, Voix, sons, musique..., tenue à l'académie de l'Agriculture (Paris, 4 décembre 2008)). In this brief article, chants accompanying the animals at work could not be included: ploughing in the Berry region (ox-songs) and treading out in Corsica (sound archives in the MuCEM collection and the Anti-Atlas, which were part of my presentation in the Société d'Ethnozootechnie Study Day entitled Voix, sons, musique... (Voice, sound, music...), at the Académie de l'Agriculture (Paris, 4 December 2008)).

---

3) Narjys El Alaoui, *Le Soleil, la Lune et la fiancée végétale, Essai d'anthropologie des rituels*. Edisud, Aix-en-Provence, 2001.



Photo 1

Cependant, le statut de l'âne interroge. Animal de labour et de foulage, de bât et de transport, il appartient comme certains animaux domestiques (chien, chat) ou sauvages (chacal, porc-épic, lièvre, charognards) à la catégorie animale sur laquelle pèse l'interdit alimentaire. À l'opposé des espèces animales rituellement mises à mort (domestiques ou sauvages), la chair de l'âne, dépourvue de force bénéfique, ne suit pas le processus rituel qui passe par les entités supérieures. On note enfin, que les femelles étant exclues du territoire, l'animal ne se reproduit pas.

En examinant la nature du lien qui l'attache à son

maître, on remarque que l'âne occupe dans le bestiaire une place ambivalente. Associé aux difficiles labeurs de l'homme, cet animal de bât (transport de charge), de trait (tire l'araire) et de somme, qui porte les fardeaux (céréales, plantes de montagne, jarres à eau), fait tourner la meule du moulin à huile... meurt de mort "naturelle", à l'instar des animaux domestiques non utilisés. Mais en tenant compte des affirmations de certains agriculteurs selon lesquels l'âne aurait été substitué au bovin après la sécheresse des années soixante, alors notre interrogation s'en trouve éclairée.



Photo 2

A présent, si l'on cherche à aborder la relation qu'entretient la voix de l'homme au mouvement de la bête (qui n'est pas une toile de fond) et à la transformation de la céréale sacrée autour de laquelle les sociétés d'agriculteurs se sont développées, il conviendrait de garder à l'esprit la proximité, voire l'intimité du rapport circulaire homme-bête-céréale. Car dans les chants, suite d'onomatopées répétées comme une sorte de code et qui rappellent ici le braiment des ânes au foulage, il ne s'agit pas seulement de son mais aussi d'écoute, de souffle, de rythmes, de cadence, de transpiration, de vie et de survie communs. Ils suggèrent une communion et

une familiarité très ancienne entre hommes et bêtes (ânes) représentées dans l'art rupestre.

La parole, dite ou chantée, engage une relation aux entités puissantes. Elle se traduit au plan du langage par un message articulé quand s'agit d'attirer vers soi celles dont on sollicite la protection. Cette parole manifeste alors la volonté de communion, au contraire du mutisme. L'absence de langage articulé (mutisme) signifie quant à elle une rupture quand on cherche à satisfaire une entité incompatible, qu'on prend soin de liminariser. C'est dire l'importance du chant de dépiquage auquel les bêtes sont sensibles.

Le foulage animal s'achève sur un chant collectif d'adieu à l'aire de foulage et de joutes entre le poète et les femmes du village et sur un poème chanté à l'adresse du propriétaire de l'aire et de la récolte, avant de les réunir autour d'un repas:

Qui commence ayyahu  
Qui prélude ayyahu  
Dieu glorieux  
Allah toujours Lui  
Qui est le plus généreux  
Dieu glorieux  
Qu'Il maudisse Iblis [Satan]  
Et ceux qui lui obéissent  
Par Dieu, ô maître de l'aire [de la récolte]  
Nous ne mangerons le pain  
Qu'avec le miel des abeilles  
Sûrement pas avec la chèvre!



**Photo 1-3 Foulage à Igiouz. Idaw Martini (Isaffen-Maroc). Clichés Narjys El Alaoui, 1989.**



# DES CHARS QUI CHANTENT OU QUI GRINCENT?...

Mouette BARBOFF <sup>(1)</sup>

**Résumé:** Au Portugal, les chars à deux roues tirés par une paire de boeufs ou de vaches, étaient d'usage courant dans les campagnes. Peu encombrants et polyvalents, ces chars se sont maintenus jusque récemment dans le Minho et le Trás-os-Montes comme j'ai pu le constater.

Certains d'entre eux ont la particularité d'émettre un grincement que les gens appellent le "chant du char". Ce phénomène réside dans la conception-même de ces véhicules en bois, mais ce qui de prime abord, pourrait paraître comme un défaut de fabrication, est au contraire mûrement réfléchi et ardemment souhaité. C'est pourquoi, il ne suffit pas de déceler l'origine de ce bruit, mais d'essayer de comprendre ce qui pousse le paysan à faire grincer son char, coûte que coûte, même lorsque cette pratique tombe sous le coup de la loi!

**Summary:** In Portugal, two-wheeled carts pulled by a pair of oxen or cows were commonly used in the countryside. Relatively small and multi-purpose, these carts continued in use until recently in the Minho and the Trás-os-Montes, as I was able to observe.

Some of these carts had the particularity of giving out a squeaking sound that people called the "chant of the cart". This phenomenon is, so to speak, built into the very conception of these wooden vehicles, but what might at first glance appear to be a defect in the way they were made is, on the contrary, carefully thought out and ardently sought. This is why it is not sufficient to notice the origin of this noise, but to endeavour to understand what motivates a farmer to make his cart squeak, at any price, even when this practice is the object of legal restrictions!

**Mots-clé:** char, plaustrum, chant, grincement, Portugal

**Key words:** cart, plaustrum, chant, squeaking, Portugal

## Un bruit qui nous vient de loin

Le char à deux roues émet un bruit très particulier... Ce bruit qui nous fait traverser les siècles, ne passait pas inaperçu si l'on en croit certains écrivains, voyageurs ou observateurs:

Ainsi, de son temps, (moins d'un siècle avant JC), Virgile parle de *stridula plaustra* (de char strident).

Cervantès, auteur de Don Quichotte, évoque en Espagne "ce bruit aigu et incessant qui met en fuite les loups et les ours".

Giuseppe Baretti, écrivain italien en visite au Portugal en 1760, peu de temps après le tremblement de terre de 1755, est persuadé, après avoir entendu le gémissement des chars en bois, que les Portugais ne savent pas faire de roues!... ignorant apparemment que ce char existait du temps de Virgile et descendait en droite ligne du *plaustrum* romain.

L'auteur précise toutefois que ce grincement "faisait fuir le diable, qui de cette façon, n'attaquait ni le char ni les

bœufs".

Lors de son voyage en Espagne en 1843, Théophile Gautier, décrit le bruit "inouï" des chars basques "semblable à une multitude de geais plumés vifs, d'enfants fouettés, de chats en amour...», mais il ajoute: «Un paysan ne voudrait pas d'un char qui ne chante pas".

Jean Brunhes (père de Mariel Brunhes-Delamarre), qui a séjourné au Laos, mentionne les chars dont les roues "grincement et geignent si fort que de très loin on entend leur musique plaintive".

Car vous l'avez deviné, ces chars ne se trouvent pas seulement dans la péninsule Ibérique, mais également dans l'Europe méditerranéenne, en Anatolie, au Caucase, en Extrême Orient, dans l'Asie péninsulaire, sur les rives du Mékong, et avec l'influence espagnole et portugaise, au Mexique et au Brésil.

## Les chars à deux roues

Au Portugal, ces chars à deux roues tirés par une paire de bœufs ou de vaches, se présentent essentiellement sous deux formes:

Ils sont rectangulaires en Alentejo (1,80m x 1,18m), où ils ont perduré jusqu'aux années 1950.

En 1903, José da Silva Picão, les décrit de la façon suivante:

"De constitution solide, extrêmement lourd, il supporte les très grandes charges et résiste aux chemins

caillouteux, si nombreux dans les campagnes".

L'auteur insiste sur la robustesse de ce char qui portait plusieurs noms: *carro manchego*; *carro macho*; ou *carro chião*, nom qui fait allusion au bruit de l'essieu entraînant les roues (le verbe *chiar* désigne un grincement continu aigu).

Ils sont en forme d'ogive dans le Nord du pays (Tras-os-Montes, Minho), et sont encore en usage de nos jours.

Le plancher, *soalho* ou *sobrado*, (2,50 m de long, 0,90 m de large à l'arrière), est conçu pour emprunter des chemins étroits, caillouteux et accidentés.

Ce char sert principalement au transport des instruments aratoires, des semences, du soufrage, du fumier et des récoltes. Lors du changement de résidence en période de

---

1) Docteur en ethnologie / anthropologie sociale de l'EHESS;  
Présidente de L'Europe, Civilisation du Pain (FMSH)  
6 rue Meynadier, 75019 Paris; mouette.barboff@wanadoo.fr

transhumance, il facilite le déménagement du petit mobilier, des denrées, des personnes et même des animaux domestiques qui ne sont pas en mesure de suivre le convoi.

Débarrassé de ses piquets, le plancher du char est utilisé pour chauber le seigle sur l'aire à battre; dans l'étable,

il sert de mangeoire aux bestiaux; dans la cour, il se transforme en étal le jour de la tuerie du cochon.

La polyvalence de ces chars à deux roues explique leur maintien dans les petites exploitations agricoles.

## Description

Dans un cas comme dans l'autre, le char comprend:

Le bâti, c'est-à-dire le plancher, bordé de chaque côté par deux planches convergentes, - les longerons -, et traversé par le timon dont la flèche se prolonge à l'avant sur une

longueur équivalente à celle du plancher ou même davantage.

Le plancher est armé de piquets disposés à distances égales sur les longerons. (fig. 1)

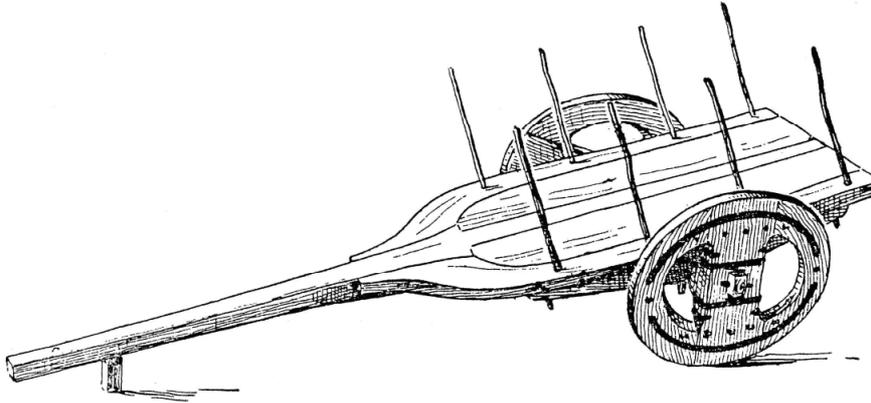


Fig 1. – Un char (Galhano, 1973)

L'essieu et les roues: Les roues discales en bois sont composées de plusieurs morceaux de bois équarris, ajustés, jointés qui forment un disque, d'où leur nom. (Fig. 5)

Une des caractéristiques de ces roues discales est leur montage fixe sur l'essieu. Ce sont des roues discales calées.

En conséquence, l'essieu tourne en même temps que

les roues.

D'après Mariel Brunhes Delamarre, au Portugal où ces chars sont les plus anciens «les roues discales calées, ont été longtemps les plus répandues pour les chars à bœufs en ogive ou rectangulaire». (1999:145)

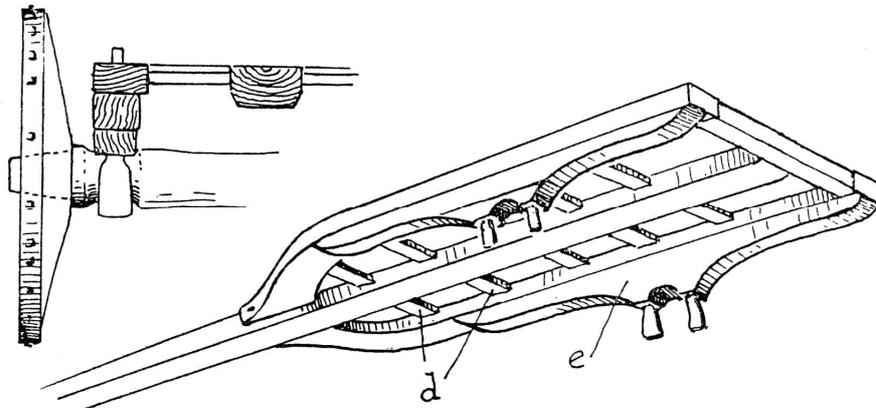


Fig. 2. – Char vu de dessous (Galhano, 1973) Fig. 3 Détail de la roue de profil (Galhano, 1973).

## Caractéristiques:

Alors que sur les autres véhicules, les roues tournent autour de l'essieu qui est fixe, ici c'est le contraire:

Ce sont des chars à essieu mobile: «l'essieu forme un bloc solidaire avec les roues et tourne en même temps qu'elles. (Fig. 3, 4 et 6)

Ce blocage est réputé ménager le timon sur les parcours irréguliers, accidentés, montueux.

On remarque que les têtes de l'essieu encastrées dans le moyeu des roues sont de section quadrangulaire». (Oliveira,

Galhano, Pereira 1987:43) (Fig. 4, 5 et 6)

On remarque également que les têtes de l'essieu entre dans le moyeu des roues en sens inverse l'une par rapport à l'autre, ce qui donne de la solidité au dispositif. (Fig. 4)

Contrairement aux chars à essieu fixe peu bruyants, les chars à essieu mobile se caractérisent par le bruit qu'ils font en roulant, c'est pourquoi on les appelle "*carro de eixo cantante*" (char dont l'essieu chante).

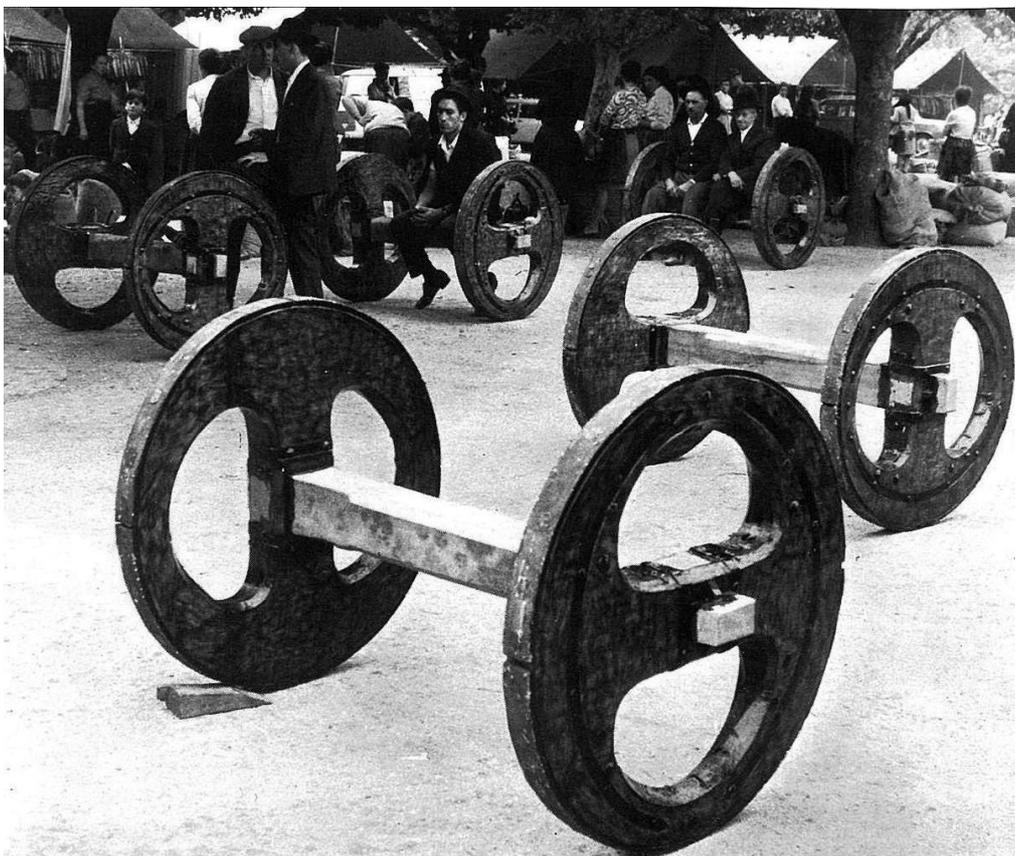


Figure 4. – Essieux de charrettes, foire de Barcelos (Brunhes-Delamarre, 1999)

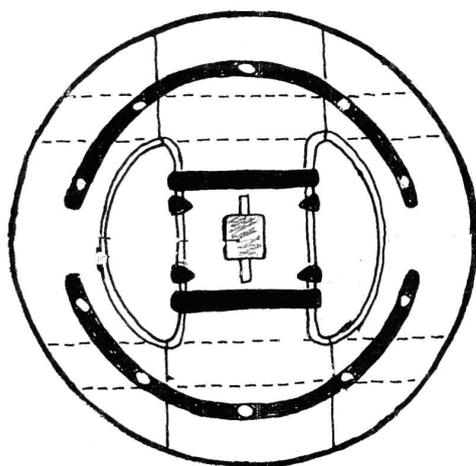


Fig. 5. – La roue (Polanah, 1987)

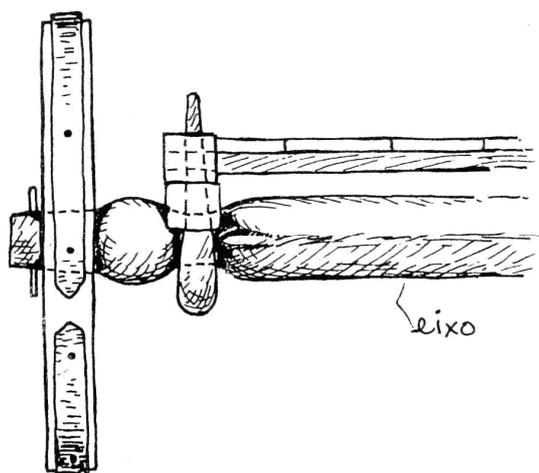


Fig. 6. – L'essieu (Polanah, 1987)

### Les pièces de frottement (Fig. 7, 8, 9 et 10)

Comme vous vous en doutez, les pièces à l'origine de ce grincement sont celles qui sont directement ou indirectement en contact avec l'essieu. (Elles portent un nom

en portugais; la difficulté est de trouver en français des termes équivalents, même après avoir consulté le travail d'Edouard de Laubrie et René Trochet sur les chars).

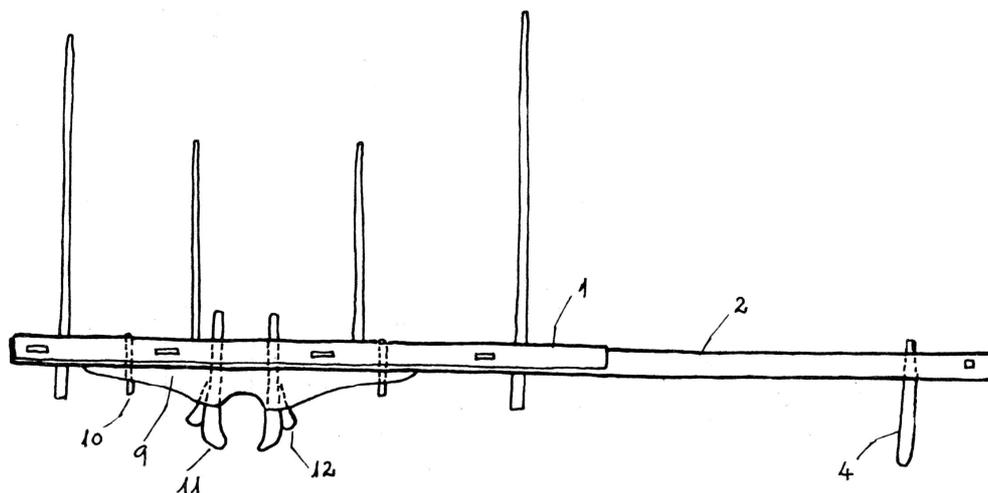


Fig. 7. - Les pièces de frottement, char vu de profil (Polanah, 1987)

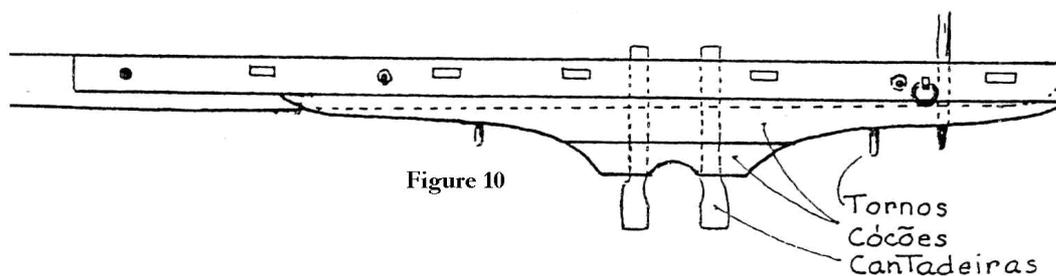
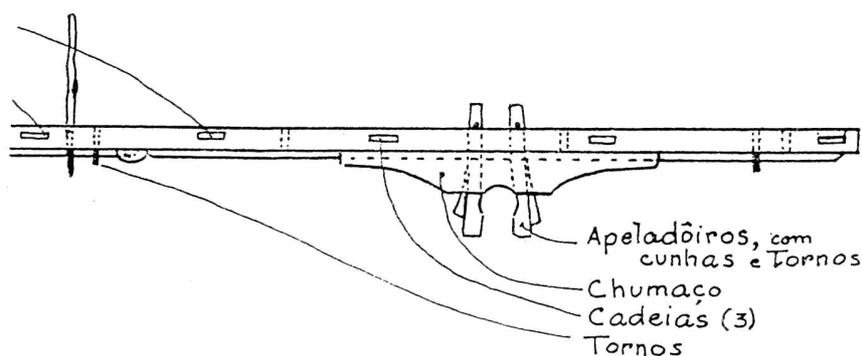
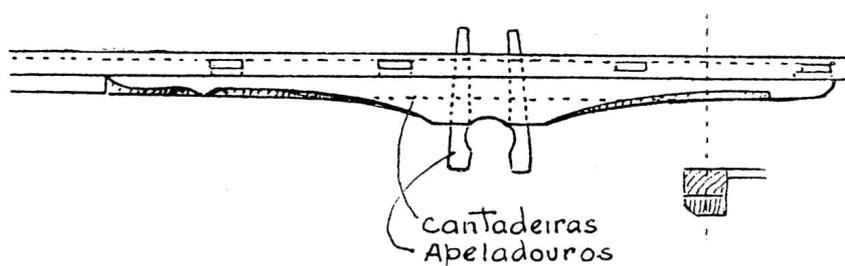


Fig. 8, 9 et 10. - Détails de l'axe du chariot (Galhano, 1973)

## La résonance du bois

La confection des différentes pièces de frottement fait l'objet de soins particuliers comme j'ai pu le constater moi-même au cours de mes enquêtes de terrain.

Chaque année au mois de juin, le menuisier de Castro Laboreiro se rend dans les hameaux pour réparer les chars

endommagés avant la rentrée des foins et des moissons. En 1992, une cultivatrice fit appel à ses services pour remplacer les pièces de frottement d'un char. Après lui avoir exposé son affaire, elle lui indiqua l'endroit où étaient entreposées des billes de bouleau afin qu'il fasse son choix. Le menuisier en

frappa plusieurs successivement en tendant l'oreille, puis finit par se décider: "*ao tocar, tem um som mais fino... toca como o sino!*" (au son, celle-ci est plus aiguë, elle sonne comme une cloche) déclara-t-il satisfait.

Puis, s'adressant à moi il ajouta: "il faut couper le bois en janvier, quand il n'y a ni montée ni descente de sève, quand le bois ne bouge plus!".

## Le choix des essences

Il apparaît que la résonance du bois est capitale, mais si la qualité du son dépend de la coupe, elle dépend aussi du choix des essences de bois utilisées.

Car, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que les pièces de frottement sont taillées dans des essences différentes dans le but manifeste d'obtenir des sonorités différentes, et donc de faire chanter le char, comme en témoignent ces quatrains:

Se queres que o teu carro cante  
pela porta do vizinho  
Poe-lhe o eixo de amieiro  
e as treitoras de sanguinho

(Si tu veux que ton char chante en passant devant la porte de ton voisin, mets-lui un essieu en aulne et des échantignoles, *treitoras*, en cornouiller femelle)

Se queres que o carro cante  
Com'o do nosso vicino  
Botall'o eixe de loureiro  
Y entortas de sangomino

(si tu veux que le char chante comme celui de notre voisin, mets-lui un essieu en laurier et des échantignoles, *entortas*, en cornouiller femelle) (version en galego espagnol).

coucões de amieiro  
apeladouras de giesta  
eixo de noheiro

todo o caminho é uma festa

(*coucões* en aulne, *apeladouras* en genêt, essieu en noyer, tout le chemin est une fête)

Selon Conde d'Aurora, "pour mieux chanter (*para cantar*), les échantignoles, *apeladouras*, du char minhoto doivent être en houx (*azevinho*) ou en genêt (*giesta*)". (sd., p. 312)

Non contents de faire chanter leur char, les agriculteurs connaissent des astuces pour amplifier le son:

Par exemple, en serrant les coins (*cunhas*) qui bloquent les échantignoles, (*apeladoiros*): "plus on serre les échantignoles avec les coins, plus le char chante!", parfois au risque de brûler le bois, c'est pourquoi, "dans la région de l'Entre Douro et Minho, les pièces de frottement sont enduites d'huile d'olive ou de lard pour ne pas brûler". Les paysans avaient coutume de transporter l'huile d'olive dans une corne de bœuf.

Ce même phénomène existe en Galice espagnole où les habitants d'un village craignent que le char ne brûle, compte tenu du grincement produit par les sabots, *las apeloiras* ou *dentoiras*, et le poids de la charge. (José Luis Mingote Calderón, 1998:102)

## Interdictions

Ce désir de faire grincer le char au maximum, n'a pas toujours été au goût de tout le monde. Des ordonnances municipales promulguées dans les années 1950, interdirent le bruit des chars à cause de la nuisance qu'il occasionnait lors de la traversée des localités.

Pendant, si les autorités locales tentèrent d'enrayer ce phénomène, elles ne parvinrent pas à le faire disparaître pour autant, car les paysans prudents mais obstinés, surent

trouver des subterfuges pour échapper à la vigilance des policiers et faire chanter leur char en toute sécurité!

En effet: "si le paysan emporte le savon avec lequel il enduit l'essieu pour rendre le char silencieux sur les routes où la police et le cantonnier risquent d'apparaître, il emporte également du citron qu'il presse sur les rouages afin de raviver le son dès que le char emprunte des chemins plus retirés". (F. Galhano, 1982)

## L'indispensable gémissement

Le chant du char est décrit comme un gémissement:

"Ce mouvement long et pénible de l'essieu produit un son douloureux et aigu quand le char avance lentement, peinant sous le poids de la charge. La rotation et le frottement de l'essieu produisent ces gémissements singuliers, *a cantarela*, des sons que l'on peut entendre de loin, surtout à l'aube et à la nuit tombée, des sons pénétrants, d'une mélancolie suggestive". (Picão, 1903, rééd.1983: 258)

Comme le soulignent plusieurs auteurs, il s'agit d'optimiser le son à tout prix sans se soucier des voisins, bien au contraire!

Mais quelles étaient et quelles sont encore aujourd'hui les motivations profondes des agriculteurs? Des informations glanées ici et là, montrent qu'elles étaient multiples:

La portée du son est sans aucun doute, le moyen de signaler la présence du char dans les chemins étroits où deux véhicules de peuvent se croiser.

Par ailleurs, le chant du char est une forme d'émulation pour faire concurrence aux voisins (il suffit de se reporter aux quatrains précédemment cités).

Il rend compte du chemin parcouru comme l'indique ce dicton: "*carro que canta, a seu dono avança*" (quand le char chante, son maître avance). (sd, p. 336)

Sur la mélancolique solitude d'une route sans fin, c'est une forme d'accompagnement.

C'est un motif de fierté, surtout si la charge est imposante: "tout au long des routes, le chant du char flatte l'orgueil du paysan. (...) Malgré le bruit, il est plaisant d'assister au passage imposant d'un char chargé de céréales, de vin ou de bois, grinçant sur les routes ou dans les villages, tiré par deux gaillards de bœufs, en compagnie du paysan aiguillon au poing". (Vasconcelos, rééd. 1983: 672)

Le chant du char stimule les bêtes: "Pour

enthousiasmer les bœufs, les charretiers laissent gémir les chars, taquinerie et coutume que la sévérité du fisc s'emploie à restreindre de plus en plus". (Virgilio Correia, vol. III.IV, p.125)

Il éloigne le mal: "Si les chars grincent sur les routes, c'est parce que les gens s'imaginent que cela encourage les bœufs et chasse les malheurs". (T. Braga, réed. 1995:114)

Fernando Galhano s'interroge et tente d'analyser ce phénomène au Portugal: "On a donné des raisons fonctionnelles au grincement de ces chars. Pour beaucoup, c'est une stimulation pour les bêtes; pour d'autres, un moyen préventif d'avertir celui qui viendrait en sens inverse dans les chemins étroits où deux chars ne peuvent passer en même temps.

Le fait est que l'essieu mobile provoque de lui-même un bruit strident caractéristique. Un son que l'homme a tendance à utiliser pour son plaisir, et pour lequel il fournit ensuite des explications utilitaires.

Le grincement du char est essentiellement ludique, c'est un effet recherché par le paysan ou le charretier, au même titre que les grelots des mulets pour le muletier, les poteries des ailes des moulins à vent pour les meuniers.

[...] Dans certains cas, on cherche même à amplifier ce son. A Viana do Castelo, lorsqu'on transporte le trousseau de la mariée, il n'est pas rare de serrer les sabots pour rendre le son encore plus strident, et donner aux voisins l'impression d'un grand poids". (1973:140)

Ce stratagème qui tend à valoriser la dot de la mariée, peut aussi bien s'appliquer aux récoltes, symboles d'abondance et de richesse.

C'est d'ailleurs ce que note Manuel Viegas Guerreiro: "lors de la rentrée des foin et des moissons: *dia da carrada* (jour de charroi), les chars dont l'équilibre tient du miracle, craquent et grincent en cahotant sur les chemins, tandis que les vaches arborent leurs plus beaux colliers et leurs mantes à franges, en ce grand jour qui est aussi le leur." (1982: 120 et 145)



Fig. 11. – Casho labouiro – Transport de seigle vers l'aire (Haut Minho, Portugal) (Cliché Mouette Barboff)

## Conclusion

Sans prétendre apporter de réponses définitives à ce phénomène conjoncturel, nous observons d'ores et déjà que le chant du char est un moyen de prévention mais aussi une forme de distraction, d'émulation, de stimulation, de conjuration, de fierté, d'ostentation; en fait, c'est un peu tout cela à la fois.

Au regard de ces quelques informations qui mériteraient d'être approfondies, on constate que ce que les uns qualifient de grincement, est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît.

On a pu voir que le choix des essences permettait de composer un chant et que chaque partition différait d'un char à l'autre.

Bref, des subtilités qui semble-t-il ont complètement échappé aux oreilles de nos observateurs de passage, aussi érudits fussent-ils!

Il y a quelques années, je vous avais parlé des jougs sculptés portugais visant à valoriser l'attelage, on peut dire que le chant du char est à n'en pas douter, une nouvelle preuve d'affection et de fierté que les paysans ressentent pour leurs bêtes.

## Bibliographie

- BRAGA (Teófilo), 1885, réed. 1985, O povo português nos seus costumes, crenças e tradições, publ. Dom Quixote, Lisboa.
- BRUNHES-DELMARRE (Mariel), 1999, La vie agricole et pastorale dans le monde. Techniques et outils traditionnels, Glénat, Grenoble
- CALDERON (José Luis Mingote), 1998, *No todo es trabajo*, Perspectivas, Salamanca.

CONDE D'AURORA, sd, Carros e carroças, *Arte em Portugal*, vol. 3, ed. Verbo, Lisboa.

CORREIA (Virgílio), 1918-1922, O carro rural português, *Terra Portuguesa*, vols. 3 et 4, Lisboa.

DE LAUBRIE (Edouard), TROCHET (Jean-René), 1994, *Véhicules agricoles des régions de France*, Ministère de la Culture et de la francophonie; Mission du Patrimoine ethnologique; MNATP; AFMA.

GALHANO (Fernando), 1973, *O carro de bois em Portugal*, Instituto de Alta Cultura, Centro de Estudos de Etnologia, Lisboa.

GUERREIRO (Manuel Viegas), 1982, *Pitões das Júnias. Esboço de monografia etnográfica*, Serviço Nacional de Parques, Reservas e

Património paisagístico, Lisboa

POLANAH (Luis), 1987, *Comunidades camponesas no parque nacional de Peneda-Gerês*, Serviço Nacional de Parques, Reservas e Conservação da Natureza, Lisboa.

PICÃO (José da Silva), 1903, réed. 1983, *Através dos campos*, publicações Dom Quixote, Lisboa.

OLIVEIRA (Ernesto Veiga de), GALHANO (Fernando), PEREIRA (Benjamim), 1987, *Tecnologia tradicional agrícola dos Açores, Subsídio para o seu estudo*, Instituto Nacional de Investigação Científica, Lisboa.

VASCONCELOS (José Leite de), réed. 1983, *Etnografia Portuguesa*, Casa da Moeda, Lisboa



# LES DEUX VOIX (OU VOIES) DE L'ÉQUITATION? ESSAI D'ÉQUITOLOGIE COMPARÉE

Carlos PEREIRA <sup>(1)</sup>

**Résumé.** – Cet article traitera de l'usage de la voix dans l'éducation du cheval. On évoquera deux théories: une théorie de l'équitation définissant le cheval comme un animal machine, privilégiant une approche biomécanique de l'éducation du cheval et considérant la voix comme inutile; une deuxième théorie de l'équitation plus comportementaliste place la voix au cœur de l'enseignement équestre. En fin d'exposé, nous aborderons l'usage de la voix: la voix expression et la voix action...

**Summary.** - This article will deal with the use of the voice in training horses. Two theories will be explored: the first theory of equitation defining the horse as an animal-machine, emphasizing a biomechanical approach to training and considering the use of the voice as unnecessary; the second theory of equitation, more behaviourist, places the voice at the heart of equestrian training. At the end of the article, we will take up the subject of the use of the voice: voice as expression and voice as action.

**Mots-clé:** équitologie, équitation, communication interspécifique, cheval, éthologie équine.

**Key words:** horse science, equitation, interspecies communication, horse, equine ethology, behaviour

"Alors le dresseur s'écarta et, quoique son mouvement n'eût rien de brusque, Pilgrim sauta comme un chat effarouché et hennit. Mais il ne s'en alla pas. Et lorsque Tom lui fit face, il s'apaisa. Maintenant il distinguait la corde. Tom la tenait à deux mains pour qu'il pût bien la voir. Mais voir n'était pas suffisant. Il lui fallait également la flairer. Pour la première fois, Tom le regardait et disait quelque chose aussi, que Grace n'entendit pas, car elle était trop loin. Elle se mordit les lèvres en suivant la scène, priant pour que le cheval fit le premier pas. Vas-y, il ne te fera aucun mal. Mais la curiosité de l'animal était un encouragement suffisant. Timidement mais avec une confiance croissant à chaque pas, Pilgrim marcha jusqu'à Tom et posa le nez sur la corde. Et une fois qu'il l'eut reniflée, il renifla les mains de Tom, qui ne bougea pas et se laissa faire." (2) Voici l'extrait d'un roman américain intitulé *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* qui fit le tour du monde et inspira un film interprété par le célèbre acteur Robert Redford. Cet événement cinématographique fut aussi le coup d'envoi de la véritable campagne de médiatisation en France des nouveaux maîtres appelés aussi "chuchoteurs". Depuis un peu plus d'une quinzaine d'années, les séminaires professionnels sur les méthodes des nouveaux maîtres se développent de manière très significative puisque les Haras Nationaux et la Fédération Française d'Equitation ont cautionné ces différentes rencontres. Certains de ces nouveaux maîtres organisent de véritables shows à l'américaine comme le célèbre Pat Parelli, inventeur de la méthode PNH ou encore Elisabeth de Corbigny, auteur d'un livre intitulé *Equitation Ethologique* régulièrement épuisé en librairie. Que disent-ils aux chevaux pour les rendre dociles comme des agneaux et convertir des masses de cavaliers? Quels sont leurs secrets de dressage?

Avant de répondre à cette question, nous aimerions faire un deuxième constat. En France, les activités équestres se développent et ont tendance à se diversifier avec

l'apparition de nouvelles pratiques: équitation western, équitation portugaise, attelage de tradition, poney polo, poney-games... le cheval constitue aussi un enjeu financier significatif à travers le développement des courses – 6,5 millions de personnes ont joué au PMU, 8 000 points de vente, 6 milliards d'euros, 1 joueur sur 3 est employé, cadre, cadre supérieur, artisan, ou exerce une profession libérale - le cheval occupe un rang particulier dans le domaine du sport – 432 498 licenciés à la Fédération Française d'Equitation qui apparaît comme la sixième discipline sportive en France (3). De nombreuses initiatives visent à utiliser le cheval comme un médiateur social. Depuis une dizaine d'années, nous pouvons observer le développement de la surveillance à cheval des espaces urbains et l'explosion de l'équitation thérapeutique avec des structures institutionnelles dynamiques comme HandiCheval. Paradoxalement, les chercheurs investissent peu dans le domaine de la connaissance des équidés. Cela est plus significatif du côté des sciences humaines.

Face à ce changement social du statut du cheval, les anthropologues ont commencé à réfléchir sur la place du cheval comme objet d'étude dans le domaine des sciences sociales. Citons les travaux de Bernadette Lizet et de Jean-Pierre Digard. Des programmes d'études ont été ébauchés. En 1998, Jean-Pierre Digard a présenté dans la revue de l'Ecole Nationale d'Equitation les grandes lignes de la recherche dans le domaine des sciences sociales concernant l'univers équestre. Chercheur et ethnologue au CNRS, Jean-Pierre Digard recensait un corpus de 154 titres (4) et constatait l'absence de recherches coordonnées dans le domaine de la connaissance des cultures du cheval. Il proposait la création d'un laboratoire et la constitution d'un réseau de recherche au niveau européen. Voici la conclusion de son article:

Les sciences sociales n'ont nul besoin du cheval pour vivre et progresser. A l'inverse, la filière Cheval ne peut guère continuer à se passer des outils d'analyse de son passé et de son présent, et de réflexion sur son avenir que les sciences sociales sont à même de lui apporter. Pour cela, il faut, non des recherches-alibis ou de façade, mais un véritable dispositif

---

1) Economiste, Docteur ès Etudes du Monde Lusophone, Enseignant Chercheur à l'Université Paris III Sorbonne Nouvelle, Professeur d'Equitation de Tradition Portugaise; 9-10, rue de Paradis, 93600 Aulnay sous Bois, [henriquespereira@wanadoo.fr](mailto:henriquespereira@wanadoo.fr)

2) Evans, Nicholas Evans. *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, Paris: Albin Michel, 1995, p. 289-290

3) Annuaire 2002, ECUS.

4) Digard, Jean-Pierre. "Cheval et Sciences Sociales" in *Equitation*, N° 14, 1998, p. 13-19

de recherche, dont la mise sur pied nécessitera du temps, des moyens et, pour commencer, une volonté commune de s'engager dans cette voie difficile mais incontestablement prometteuse (1).

Face à ce constat, une nouvelle question s'impose: sous quel angle étudier le phénomène "chuchoteurs" et tous les thèmes associés comme la voix qui est le sujet principal de ce séminaire? Nous pourrions aisément traiter ce fait social sous l'angle de la sociologie, de l'anthropologie ou encore de l'ethnologie. Il nous semble par ailleurs que la problématique n'a pas encore été exploitée sous ces divers angles. N'étant pas anthropologue de formation, nous avons choisi une autre option: la voie des musicologues. En effet, étant donné l'importance du cheval dans les différentes sociétés humaines, nous avons été étonnés de constater l'absence d'une véritable science globale du cheval ayant pour vocation entre autre l'étude scientifique des différents systèmes d'éducation des équidés. Cette démarche a été réalisée par les musicologues qui ont inventé la Musicologie qui est une science globale ayant pour objet l'étude de l'histoire de la musique et du phénomène musical. Au cours de nos travaux sur l'histoire de

l'équitation européenne et plus particulièrement sur l'histoire de l'équitation portugaise, nous avons émis l'idée de créer une science globale du cheval que nous avons appelée EQUITOLOGIE. La méthode équitologique s'inspire de la méthode musicologique en ce sens qu'elle cherche à comprendre le présent en étudiant minutieusement le passé. C'est donc à travers l'histoire de l'équitation que nous pouvons appréhender le phénomène "chuchoteurs" et étudier l'importance de la voix dans l'éducation des équidés. Comme les spécialistes des chevaux le savent, il existe plusieurs écoles d'équitation. En revanche, les études comparées sur les systèmes d'éducation des chevaux défendus par ces écoles sont quasi-inexistantes. La mission de l'équitologie est précisément d'étudier ces systèmes. Nous proposons donc d'étudier l'usage de la voix à travers les différentes théories de l'équitation et de l'éducation des équidés de manière plus générale. Nous procéderons en trois étapes: la définition des concepts de communication et de langage et de leurs applications à l'univers équestre; les principaux systèmes d'éducation des équidés et la typologie d'utilisation de la voix avec les équidés.

## De l'intelligence du cheval

L'écuyer en chef de la prestigieuse Ecole Espagnole de Vienne, le Colonel Aloïs Podhajsky disait: "Deux êtres vivants à qui l'on demande de collaborer harmonieusement doivent se comprendre pour parvenir à un résultat" (2). C'est évident! La qualité du dressage d'un cheval ou d'un quelconque animal, ou, de manière plus générale, la qualité de l'éducation de l'homme ou de l'animal est intimement liée à la qualité de la communication et du langage utilisés dans la relation maître-élève. Le succès de l'apprentissage est dépendant du mode de communication établi et des outils du langage utilisés. Lorsque l'on s'intéresse à l'univers de l'équitation, la première question que l'on se pose est: Comment parler au cheval pour être compris? Quels moyens doit-on employer? Quels signes, codes ou mots doit-on utiliser? Il est ici donc important de préciser les concepts de communication animale et de langage:

Communication et langage affichent un certain nombre de propriétés communes. Présente chez la plupart des espèces animales, du moins chez les espèces sociales, la communication peut se définir comme un phénomène social d'échanges entre deux ou plusieurs congénères. A cet effet, elle recourt à un code de signaux spécifiques dans le cadre des finalités globales de survie (reproduction, protection, alimentation) et de cohésion du groupe... Le langage, quant à lui, peut être défini comme un système à la fois communicatif et représentatif. Il repose sur une convention sociale qui attribue à certains substituts représentatifs, les signifiants (qui correspondent aux mots), le pouvoir de désigner d'autres substituts, les signifiés (c'est-à-dire les significations véhiculées par les mots)... (3)

Les travaux les plus poussés sur le langage concernent essentiellement les primates et datent d'une trentaine d'années. Concernant le cheval, les travaux sont

quasi-inexistants et à un stade embryonnaire. Notons néanmoins les recherches de la zoologue britannique Marthe Kiley-Worthington que nous présenterons plus loin.

Pour communiquer, il est nécessaire de connaître l'autre. Lorsqu'il s'agit d'un animal, on est amené à se poser des questions sur sa personnalité, bien entendu, mais aussi sur ses capacités cognitives. Une question apparaît: le cheval est-il suffisamment intelligent pour nous comprendre? La mise en œuvre d'une méthode d'éducation des chevaux dépend de la réponse à cette question.

La majorité des dresseurs et des écuyers ont émis leurs opinions sur ce sujet et généralement en introduction à leurs théories. La subtilité des moyens employés pour communiquer avec les chevaux et développer un langage s'appuie toujours sur un jugement concernant les capacités cognitives du cheval. Comment est perçue l'intelligence des chevaux par les différents courants équestres?

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, l'écuyer portugais Pinto Pacheco considère que le cheval a sept sens:

Le cheval, animal si parfait, outre le fait qu'il possède les cinq sens extérieurs, la vue, l'ouïe, le goût, le toucher et l'odorat, en possède deux autres plus nobles et qui sont le discernement et l'imagination. (4)

Cet auteur rend le lecteur attentif aux capacités cognitives du cheval qu'il ne doit pas sous-estimer et sous-entend que le dressage d'un cheval doit forcément passer par l'appréhension de sa psychologie. Le cheval est très proche de l'homme puisqu'on lui attribue la faculté de créer des images intérieures, ce qui amène Galvam de Andrade, écuyer portugais de la même époque à affirmer aussi que "le cheval est semblable à l'homme":

Traitant dans ce livre de l'Art de la Cavalerie, et observant que le cheval est à l'origine de ce nom, de manière générale comme de manière plus particulière, il m'a semblé

---

1) *Ibid.*, p. 19

2) Podhajsky, Aloïs cité par Maurice Hontang in *Psychologie du Cheval*, Paris: Payot, 1989, p. 295

3) Coppens, Yves; Picq, Pascal. *Aux origines de l'Humanité, le propre de l'homme*, Paris: Fayard, 2001, p. 324

---

4) Pacheco, Pinto. *Tratado da Cavalaria da Gineta*, Lisbonne: Officina Joam da Costa, 1670, p. 27

bon de montrer sa générosité, qui est semblable à celle de l'homme et ne peut être égalée par celle d'aucun autre animal.

Je ne dois pas ignorer qu'il existe plein de choses chez les autres animaux qui sont semblables à celles des hommes, toutefois on doit reconnaître que les mêmes choses que les (animaux) possèdent, le cheval les possède avec plus de perfection et plus de subtilités, s'identifiant mieux à celle des hommes et n'existant pas chez les autres, c'est la raison pour laquelle les chevaux méritent plus de considération. (1)

Si le cheval est semblable à l'homme, il est donc suffisamment intelligent pour nous comprendre! Galvam de Andrade ira plus loin dans ses convictions en développant avant l'heure une réelle démarche "d'éthologue" et en attirant l'attention de ses lecteurs sur les aspects du comportement et de la psychologie équine. Pour cet écuyer le cheval a une personnalité qui est sans aucun doute identique à celle de l'homme et qu'il démontre avec poésie certes mais aussi avec un esprit de chercheur. Voici comment il dépeint les traits de personnalité du cheval en faisant systématiquement une comparaison avec l'homme et en les illustrant par des exemples vécus qu'il interprète selon ses convictions:

### **La joie:**

Les hommes gémissent, les chevaux aussi...les hommes s'approchant des lieux où ils vont avec plaisir, expriment une joie naturelle, les chevaux qui s'approchent des lieux où ils se reposent, montrent la même joie...

### **La colère:**

Lorsque deux hommes qui sont de grands ennemis s'aperçoivent, ils expriment bien dans leur visage et dans leur démarche la haine, la colère; les chevaux en font de même...

### **L'honneur:**

Un homme d'honneur vient au secours de son honneur; j'ai lu qu'il y avait un cheval qui était tenu par un valet à la porte du jeu de paume à Séville; le cheval se mit à jouer avec le valet, et ce dernier le repoussait avec une badine, et fâché parce que le cheval continuait à jouer, le corrigea sévèrement avec la badine, et des coups de poings; le cheval, les ressentant comme un affront, le mit sous lui, et était prêt à le tuer si on ne l'avait pas secouru...

### **La vengeance:**

Il y a des hommes qui, si on les trompe, se vengent sur ceux qui les ont trompés; ainsi il y a eu des chevaux auxquels on a présenté des juments qu'ils ne voulaient pas saillir; on leur mit alors des œillères, et lorsqu'on les enleva, reconnaissant les dites juments, (les chevaux) attaquèrent à coups de dents et de sabots ceux qui les avaient leurrés.

### **La tristesse:**

Les hommes pleurent pour exprimer un sentiment; ainsi j'ai lu qu'il y avait des chevaux qui pleuraient en voyant à leurs pieds leur maître mort; et qu'il en avait d'autres qui en voyant leur maître par terre, le défendaient à coup de dents et de ruades à l'instar de certains hommes qui défendent leurs amis épée à la main.

Galvam de Andrade touche ici un aspect rarement mis en évidence, à savoir celui de l'affectivité et de son rôle crucial dans l'éducation des chevaux et des animaux en

général. Etre cavalier, c'est créer un lien affectif avec le cheval. Jocelyne Porcher, sociologue et zootechnicienne a posé de manière plus vaste la problématique de l'affectivité dans l'énorme champ des relations Homme et Animal, en prenant comme cadre expérimental l'élevage des animaux domestiques. L'affectivité est un point central dans toute étude sur l'animal: "La question des sentiments, de l'affectivité dans la communication entre hommes et animaux, est donc centrale. C'est l'affectivité, l'empathie, la sympathie, l'amitié qui peut permettre d'accéder au monde de l'autre, humain ou non." (2) La relation entre l'Homme et le Cheval est une relation d'amitié. Pour monter à cheval, il faut des sentiments et de manière plus globale il faut le Sentir pour mieux l'appréhender. Il faut de l'empathie pour comprendre l'autre et construire ensemble un projet commun. Certains pourront voir chez cet écuyer une démarche anthropomorphique excessive. Mais l'anthropomorphisme n'est-il pas aussi un chemin parmi d'autres pour se rapprocher de l'imaginaire de l'animal? Empathie et anthropomorphisme ne sont-ils pas synonymes? Marthe Kiley-Worthington préconise l'anthropomorphisme conditionné:

Utiliser, comme première démarche, l'anthropomorphisme conditionné, afin d'essayer de comprendre, au premier abord, la cause d'un comportement donné (comment me comporterais-je dans cette situation?). (3)

Nous remarquons au passage que Galvam de Andrade est un précurseur de l'anthropomorphisme "conditionné" et développera une méthodologie originale d'utilisation de la voix tout comme Marthe Kiley-Worthington, éthologue cognitiviste que nous aborderons plus loin. La voix n'est-elle pas le meilleur moyen pour exprimer son affectivité? Ce courant "comportementaliste" du XVIIème siècle va être sérieusement concurrencé par l'esprit du cartésianisme émergent à la même période. Leurs considérations sur l'intelligence animale sont radicalement opposées. Le problème de l'existence de facultés mentales chez l'animal est une question longuement débattue dans l'histoire de la philosophie. Mais c'est précisément au XVIIème siècle que cette vieille question va être profondément révisée par "la naissance d'une pensée technicienne". "Celle-ci a notamment conduit Descartes à opposer fortement l'activité adaptative des animaux, guidée par l'instinct, à la raison spécifiquement humaine et liée à la présence en l'homme d'une âme immortelle." (4) Le dualisme cartésien figera les positions et donnera naissance à des courants d'écuyers qui tenteront d'appliquer la méthode cartésienne au dressage des chevaux. Contrairement à l'idée que certains écuyers contemporains véhiculent en faisant l'apologie de l'équitation savante du XVIIIème siècle et en la considérant comme une équitation élaborée, artistique jamais égalée depuis, le siècle des Lumières est le siècle du cheval mécanique. La Guérinière, célèbre écuyer de l'Ecole de Versailles et qui influencera des générations d'écuyers européens, proposera une lecture cartésienne de l'équitation, comme le souligne très bien Patrice Franchet d'Espèrey: "En conclusion, il apparaît certain que l'apport de La Guérinière est multiple. Il a reformulé l'œuvre de ses prédécesseurs,

---

2) Porcher, Jocelyne. *Eleveurs et animaux réinventent le lien*, Paris: PUF, 2002, p. 202

3) Kiley-Worthington, Marthe in *L'équitation, le cheval et l'éthologie*, Paris: Belin, 1999, p. 82

4) Coppens, Yves; Picq, Pascal. *Op. cit.*, p. 290

---

1) Andrade, Galvam de. *Arte da Cavallaria de Gineta e estardiota...*, Lisbonne: Officina Joam da Costa, 1678, p.1

précisé le langage, et défini les termes de sa discipline, ouvert la théorisation à l'influence de Descartes, modélisé l'équilibre du cheval d'école..." (1) Manuel Carlos de Andrade, admirateur de La Guérinière et l'ayant traduit en portugais minimise l'intelligence du cheval:

Le cheval n'a pas de liberté, ni de jugement: ses mouvements sont tout simplement spontanés ...; et pour mettre en action naturelle tous les mouvements de ces machines ...les hommes useront avec soin de touches appliquées extérieurement pour conduire ces actions... (2)

Pour mettre en mouvement le cheval-machine, il suffit de maîtriser le langage tactile, nous indique Manuel Carlos de Andrade. Nous sommes proches de la conception cartésienne qui considère que l'animal agit par instinct de manière spontanée. Cette approche de la psychologie équine, bien que très probablement dominante, ne s'impose pas à tous les écuyers du XVIIIème siècle. Voici l'opinion de Gaspard de Saunier, un autre écuyer de l'école française:

Plusieurs personnes, qui n'entendent rien à la cavalerie, se mettent quelquefois à rire, lorsqu'ils entendent dire que les chevaux ont de la conception. Il en est presque de même d'un cheval comme d'un chien; et pour prouver que les chevaux ont de l'entendement et du sentiment, je dirai, combien a-t-on vu de chevaux faire les mêmes tours que des chiens, et surpassaient l'entendement même des personnes qui les voyaient travailler. (3)

Pour Gaspard de Saunier, le cheval est sans aucun doute intelligent et son "entendement" dépasse celui de certaines personnes. Au XIXème siècle, les écuyers ne sont pas toujours unanimes quant à l'intelligence du cheval, et ceci même au sein de la même école. En effet, le XIXème siècle va connaître une révolution en la personne de François Baucher. Appliquant les principes de la physique à l'équitation et inventant des nouveaux airs d'école, Baucher considère néanmoins que le cheval est intelligent:

Il suffit d'avoir vu beaucoup de chevaux, d'avoir fait une étude spéciale de leur nature, pour reconnaître qu'ils sont

intelligents. Les mille et une actions qu'ils font avec connaissance de cause n'en sont-elles pas une preuve convaincante? Ils ont moins d'intelligence que l'homme, c'est possible, mais est-ce une raison pour qu'ils n'en aient point? Je ne vois pas quelle humiliation il y aurait pour notre magnifique espèce humaine à accorder de l'intelligence aux animaux en général et au cheval en particulier. (4)

Ces propos peuvent paraître en décalage avec sa méthode de dressage qui utilise un langage issu de la physique. Son disciple et élève, instructeur en chef de l'Ecole de Cavalerie de Saumur, Adolphe Gerhardt semble n'avoir retenu que les aspects mécanistes de l'œuvre du génie équestre du XIXème siècle. Pour lui, l'équitation se résume en un mot: "résistance". Il faut vaincre les résistances physiques du cheval. Sa philosophie est strictement cartésienne. Gerhardt remet les "pendules à l'heure" en s'attaquant aux naturalistes comme Buffon et autres écuyers ayant dépeint le cheval avec poésie et probablement avec un anthropomorphisme excessif. Il pose une question à tous ces poètes:

Or, je le demande en conscience à tous nos hippiatres, à tous nos écuyers, à tous nos hommes spéciaux en matière chevaline, quels sont les signes extérieurs de l'intelligence si surprenante que quelques-uns persistent à attribuer au cheval, et que, pour mon compte, je n'ai jamais pu saisir?

Le cheval a de la mémoire, nous dira t-il, mais pas de réflexion, et il ajoute en conclusion de son chapitre: "Il n'en est pas moins avant tout une machine soumise à des lois invariables de pondération et de mouvement." (5) Sa philosophie se résume en une phrase: "il faut dominer l'organisme pour annuler la volonté du sujet..." (6)

Ce panorama rapide des représentations de l'intelligence du cheval par les écuyers d'écoles et de courants différents du XVIIème siècle au XIXème siècle, nous permettra de mieux saisir la conception de l'équitation au XXe et XXIe siècles, et notamment l'usage de la voix.

## Quel langage?

Malgré une conception de l'intelligence du cheval qui évolue au cours de l'histoire et selon les auteurs, la majorité des écuyers affirment que l'on dispose de deux langages pour parler aux chevaux: le langage tactile et le langage vocal. Ces deux langages s'expriment à travers les aides du cavalier qui sont de manière simplifiée selon le Général Décarpentry: «... les jambes, la main, la disposition du poids du cavalier, la cravache, la caresse, la voix et l'exploitation des conditions

extérieures." (7) Certains auteurs comme Maurice Hontang ajoutent: l'attitude, les gestes, le regard, la longe, le caveçon, l'éperon... Que l'on soit chuchoteur, éthologue ou écuyer de la tradition classique, on utilise avec plus ou moins d'enthousiasme l'ensemble de ces aides. Où se situe donc la différence? Le langage tactile est incontournable. Elisabeth de Corbigny, qui se positionne comme une cavalière éthologue, considère que la première étape du dressage du jeune cheval passe par une désensibilisation: "Pour ma part, je désensibilise mes poulains dès le premier jour...ne tripotez pas votre poulain pendant des heures au risque d'en faire un poulain très irrespectueux..." (8). Les écuyers modernes développeront le concept de tact. Nuno Oliveira dit à ce sujet: "il y a le tact de la main, le tact des jambes, le tact de l'assiette et le tact de la tête" (9).

La voix apparaît comme la véritable aide du cavalier qui permet d'identifier un courant équestre. Dis-moi comment tu parles à ton cheval et je te dirai qui tu es! Le langage vocal

---

1 ) Franchet d'Espèrey, Patrice. "La Guérinière, héritier ou précurseur" in *François Robichon de La Guérinière, écuyer du roi et d'aujourd'hui*, Paris: Belin, 2000, p. 153

2) Andrade, Manuel Carlos de. *Luz da Liberal e Nobre arte da Cavallaria*, Lisbonne: Officina Typografica, 1790, p. 21

3) Gaspard, de Saunier. *L'art de la cavalerie...*, Paris: Florilège, fac-similé de 1998 à partir du texte de 1756, p.25

4) Baucher, François. *Dictionnaire raisonné d'équitation*, Paris: Jean Michel Place, 1990, p. 287

5) Gerhardt, Adolphe. *Traité des résistances*, Paris: Jean Michel Place, 1988, p. 241 et p. 259

6) *Ibid.*, p. 258

7) Décarpentry (Général). *Equitation académique*, Paris: Lavauzelle, 1991, p. 40

8) Corbigny, Elisabeth. "Education du Cheval" in *Cheval Pratique*, décembre 2002, p. 10

9) Oliveira, Nuno. *L'art équestre*, Paris: Crépin-Leblond, 1991, p. 99

est plus subtil et nous révèle la pensée de l'écuyer et son cadre théorique. Le colonel Christian Carde, dans la préface du livre de Danièle Gossin intitulé *Parler au cheval et être compris*, fait le constat suivant:

Depuis, quarante années de pratique et d'enseignement de l'équitation m'ont amené à constater que la communication entre le cheval et le cavalier est presque exclusivement établie par le langage des aides traditionnelles (jambes, mains...). La parole, nous le savons, n'y est pas répertoriée. Et dans le silence des manèges, la voix que l'on entend n'est souvent que celle de l'enseignant s'adressant à ses élèves... (1)

Michel Henriquet, écuyer contemporain, rapporte un autre fait: "Elle (la voix) est mal vue, interdite même, sans doute parce que trop "cérébrale"..." (2) Il est vrai par exemple que la voix est interdite dans les compétitions de dressage. Pourquoi? Certains juges diront: "il faut que les aides du cavalier soient discrètes"! Aucun écuyer ne s'élève contre l'emploi de la voix. Toutefois, certains la minimisent.

## Dualité des théories de l'éducation du cheval

Les deux voies conduisent à des résultats, comme nous le dit l'écuyer portugais Nuno Oliveira:

"Je connais deux sortes de cavaliers. Les premiers, bien qu'ils soient quelquefois des gens habiles, conduisent le dressage de leurs chevaux comme on élabore une machine et les utilisent ensuite comme des automates.

Il y a heureusement l'autre catégorie, ceux moins nombreux il est vrai, qui aiment leur cheval et qui sont capables de lui laisser, tout en l'assouplissant, le brillant que comporte son ensemble.

Les premiers ne sont pas forcément moins adroits que les seconds. Ils peuvent même, dans certaines catégories de compétitions, se classer en tête. Les seconds, poètes maudits de cet art, quelquefois même ridicules aux yeux de ceux qui ne perçoivent pas la subtilité de leurs idées, pourront être mal classés par ceux qui ne verront pas de différence entre leurs moyens et ceux des autres..." (4)

On ne parle pas à une machine. A quoi bon! Elle ne peut pas comprendre! En revanche, on parle à un être que l'on aime. La pensée de cet écuyer portugais rejoint celle du psychologue équestre. Reconnaître une psychologie c'est reconnaître une sensibilité. Parler c'est laisser s'exprimer cette sensibilité. Ne parlons-nous pas aujourd'hui d'intelligence relationnelle ou émotionnelle?

Le premier groupe de cavaliers considère que l'équitation est la science qui étudie le mouvement de l'homme à cheval. La définition épistémologique de l'équitation sera formulée au XVIIIème siècle par Dupaty de Clam, ancien mousquetaire, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux. Voici son credo lors de son discours sur les rapports de l'équitation avec l'anatomie, la mécanique, la géométrie et la physique et prononcé à son entrée à l'Académie:

Mais quel point d'appui choisir pour former des

Pourquoi? Joseph Desaynard nous éclaire:

Reste que deux manières, deux tendances divergentes de la théorie et de la technique, s'accusent chez les écrivains hippiques, chez les écuyers qui ont fait école, voire, chez les divers peuples cavaliers. Dans les écrits, cela date du jour seulement où l'Art équestre a prétendu au rang de science. Xénophon, certes, n'avait pas ignoré la part du mental dans l'équitation. Mais après lui, les anciens traités, simples recueils de recettes empiriques, ne se sont guère attardés en aperçus d'ordre moral, non plus qu'en considérations expressément tirées des sciences mathématiques..." (3)

Deux courants s'affrontent dans le champ des théories équestres: les partisans des sciences physiques et les partisans de la psychologie. Les premiers considèrent que l'écuyer doit maîtriser la "biomécanique" du cheval pour "recréer" les airs naturels de "l'étalon libre". Les seconds cherchent à comprendre "l'esprit" du cheval pour construire une "alliance" durable s'appuyant sur la "confiance" et "l'amitié".

jugements nouveaux sur des idées qu'aucune lumière n'avait encore éclairées? L'art de l'équitation me paraissait être un labyrinthe de préjugés, qui renfermait quelques vérités qu'on ne pouvait apercevoir qu'en détruisant les murs qui les couvraient. Il fallait tout à la fois déterminer la nature des mouvements de l'homme, dévoiler leur mécanisme, fixer leur valeur, trouver leurs rapports avec ceux qu'ils doivent exciter dans le cheval, soumettre enfin l'équitation à un calcul intelligible et certain tout à la fois: il fallait arracher des mains de l'habitude et de la routine un art vraiment mathématique" (5).

La philosophie de l'équitation française est ainsi résumée dans ces quelques lignes introductives. L'équitation française est cartésienne. Dupaty de Clam souhaite se détacher de l'empirisme équestre pour donner à l'équitation des bases scientifiques. Seules la physique et les mathématiques permettent d'organiser les connaissances équestres et de créer une méthode universelle pour dresser les chevaux. Etudier l'équitation consiste surtout à élucider le mouvement de l'homme à cheval. Le Commandant Licart est de cet avis: "Théoriquement, l'équitation est la science qui traite du mouvement et de l'équilibre du cheval". Nous voyons que cet écuyer français du XXème siècle rejoint la pensée de Dupaty de Clam. Cette théorie issue de la philosophie cartésienne et de l'étude de la mécanique animale se retrouve dans d'autres ouvrages récents.

La pédagogie de l'équitation sportive actuelle est résumée dans le livre de Jean Luc Force. Les fondamentaux de l'équitation sont:

Pour l'équitation, nous avons été obligés de mener le même type de réflexion. En analysant la tâche équestre, nous pouvons faire émerger, comme dans le cas de la natation, trois grands domaines de problèmes auxquels le cavalier est confronté, et ce, quelle que soit la situation équestre dans laquelle il se trouve: s'Equilibrer, Avancer et Tourner. Cette trilogie qui permet de classer autant les habiletés des cavaliers que les tâches qui peuvent leur être proposées, va nous aider à organiser une réflexion didactique adaptée aux

---

1) Gossin, Danièle. *Parler au cheval et être compris*, Paris: Maloine, 2002, p. 13

2) Henriquet, Michel. *Gymnase et dressage*, Paris: Maloine, 2000, p. 34

3) Desaynard, Joseph. "Essai de psychologie équestre" in *Mercur de France*, 34<sup>ème</sup> année, Tome CLXIX, 1<sup>er</sup> janvier 1924, p. 66

4) Cité par Michel Henriquet, in *A la recherche de l'équitation*, Paris: Editions Crépin Leblond, 1968, p. 8

---

5) Dupaty du Clam. *La Science et l'Art de l'équitation...*, Paris: Lavauzelle fac-similé, d'après l'édition de 1776, 2001, p. 4

évolutions actuelles en matière d'enseignement actif. (1)

Cette définition de l'équitation oriente les programmes pédagogiques de la Fédération Française d'Equitation. Elle est en parfaite harmonie avec les théories de l'équitation savante du XVIIIème siècle. Quelle est la place du Sentir et de la voix? Dans le courant "mécaniste", la voix n'est pas ignorée ni de manière plus générale la psychologie équine. Toutefois, nous sommes dans une approche de psychologie objective dans la pure tradition pavlovienne. Quel est le credo de ce courant de pensée:

A un congrès tenu en 1948, le *Hixon Symposium*, auquel participa un petit nombre de psychologues, de physiologistes et de psychiatres distingués, Lashley se fit le porte-parole du groupe et proclama comme article de foi commune (one article of common faith) une phrase qui, à son avis, devait obtenir l'agrément de tous les participants. L'article s'énonçait comme suit: Tous les phénomènes du comportement et de l'esprit peuvent et doivent être décrits en dernière analyse en termes de mathématique et de physique (The phenomons of behavior and mind are ultimately described in the concepts of mathematical and physical science). Il ne s'éleva aucune objection." (2).

L'étude des fondements de la psychologie de Strauss est une œuvre magistrale qui nous permet de comprendre nos relations avec les animaux, mais aussi le sujet qui nous intéresse: notre manière d'Etre à cheval. Erwin Strauss propose une analyse critique du cartésianisme et des psychologies dérivées de cette théorie philosophique, et notamment de la théorie de Pavlov qu'il présente ainsi: "La preuve des affinités historico-philosophiques existant entre les conceptions de Descartes et de Pavlov, apparaît à la lecture du passage capital des *Passions*"<sup>3</sup> Pour Erwin Strauss, la théorie des réflexes conditionnés de Pavlov est un produit tardif de la philosophie cartésienne. Il est évident donc que l'équitation contemporaine présentée par les écuyers théoriciens se fonde sur la psychologie cartésienne et pavlovienne. L'enseignement de l'équitation sportive s'inspire essentiellement de la psychologie objective, l'appliquant au cavalier et au cheval. Nous rejoignons ainsi la pensée de Dupaty du Clam qui comme les psychologues objectivistes fondent leurs théories sur les mathématiques et la physique. Ils séparent le corps de l'âme à la manière de Descartes et pour reprendre la pensée d'Erwin Strauss, ils brisent l'unité du Sentir et du Se-Mouvoir. On analyse séparément le mouvement et l'on oublie le sentiment. L'affectivité qui apparaît comme un socle incontournable de la relation cavalier – cheval est complètement évincée. La psychologie objective appliquée à l'enseignement de l'équitation sportive débouche sur une vision atomiste du vivant. Elle sépare la sensation du mouvement.

Les écuyers, fondant leur théorie sur la mécanique et les mathématiques, modèrent l'usage de la voix. La Guérinière dit dans son chapitre concernant les aides du cavalier:

L'appel de la langue est un son qui se forme en recourbant le bout de la langue, vers le palais, et en la retirant ensuite tout-à-coup, en ouvrant un peu la bouche. Cette aide sert à réveiller un cheval, à le tenir gai en maniant, et à le

rendre attentif aux aides ou aux châtiments qui suivent cette action, s'il n'y répond pas. Mais on doit se servir rarement de cette aide, car il n'y a rien de si choquant que d'entendre un cavalier appeler continuellement de la langue; cela ne fait plus alors d'impression sur l'ouïe, qui est le sens sur lequel elle doit agir. Il ne faut pas non plus appeler trop fort: ce son ne doit, pour ainsi dire, être entendu que du cheval. Il est bon de remarquer en passant qu'il ne faut jamais appeler de la langue, lorsqu'on est à pied, et que quelqu'un passe à cheval devant nous: c'est une impolitesse qui choque le cavalier; cela n'est permis que dans une seule occasion, qui est lorsqu'on fait monter un cheval pour le vendre... (4)

Nous voyons que La Guérinière adopte un langage vocal rudimentaire: "l'appel de la langue". Il n'emploie pas de mots "clés" et la voix est réduite à sa plus simple expression. De plus, il ne faut pas user de la voix dans n'importe quelle circonstance au risque de choquer d'autres cavaliers. Le secret de l'équitation savante réside dans la maîtrise de la biomécanique du cheval. Le cavalier doit affiner le langage des aides supérieures: mains et jambes. C'est le langage tactile qui prédomine dans l'équitation de cour. Manuel Carlos de Andrade admire La Guérinière et s'en inspire. Il invente le cycle de formation du cheval d'école. Dans son programme pédagogique "révolutionnaire" il met lui aussi en garde le lecteur contre l'emploi abusif de l'appel de la langue, en reprenant probablement les recommandations de l'écuyer français:

Les cavaliers doivent se servir de la voix le moins possible; parce que cela gêne celui qui l'entend; et aussi parce que le cheval qui entend continuellement le cavalier parler, finit par ne plus être attentif à la voix. Cette voix ne doit pas être forte, il suffit simplement que le cheval puisse l'entendre... (5)

Nous observons là encore que le langage vocal est fortement diminué lorsque l'équitation enseignée se veut surtout "géométrique" et fidèle aux principes de la physique et de la mécanique. Remarquons aussi que chez cet écuyer portugais, l'équitation est conçue comme une science qui étudie le mouvement du cheval et du cavalier. Ses leçons d'équitation suivent un programme algorithmique que l'on retrouve aujourd'hui en informatique. Notons la précision dans la description de la position du corps et des membres du cavalier. Comme nous l'avons vu précédemment, la psychologie du cheval est quasiment ignorée. Pour Manuel Carlos de Andrade, l'éducation du cheval est plus une question de géométrie que d'intelligence animale. Les écuyers du XVIIIème font de l'équitation une science exacte. A l'opposé de ce courant "mécaniste" se trouve un courant équestre qui se développe aujourd'hui avec les dernières recherches sur l'éthologie animale et les sciences cognitives. Mêlé d'anthropomorphisme, le courant équestre "comportementaliste" se développe au XVème siècle au Portugal à travers la plume du roi Dom Duarte. Illustre représentant de la dynastie d'Avis, frère d'Henri le Navigateur qui ouvrira les portes des grandes découvertes maritimes portugaises, Dom Duarte rédige le premier traité d'équitation post-antique européen. Il préconise l'introspection en s'inspirant de la tradition grecque et chrétienne. L'homme et le cavalier doivent apprendre à se connaître. Sa préoccupation première est de vaincre les émotions et notamment la peur.

1) Force, Jean Luc. *Enseigner l'équitation*, Paris: Lavauzelle, 2001, p. 20

2) Strauss, Erwin. *Du sens des sens, contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, Grenoble: Million, 2000, p. 137

3) *Ibid.*, p. 41

4) La Guérinière, François Robichon de. *Ecole de cavalerie*, Tome 1, fac-similé de l'édition de 1733, Librairie Georges V, p. 168

5) Andrade, Manuel Carlos de. *Op. cit.*, p.159

Pour maîtriser l'art de l'équitation, il faut bien appréhender les différents aspects de la psychologie humaine. Il est nécessaire de comprendre les comportements pour pouvoir les maîtriser. Il proposera plusieurs solutions pour résoudre les problèmes d'émotivité. L'approche est limpide: en maîtrisant ses propres émotions, le cavalier réussit ainsi à maîtriser les réactions négatives de son cheval. L'harmonie du couple Homme-Cheval nous est dévoilée à travers la psychologie mais aussi la "spiritualité" chrétienne, comme le souligne Dom Duarte. Au XVIIème siècle au Portugal, on passe de la psychologie du cavalier à celle du cheval. Pour Galvam de Andrade qui

reconnaît au cheval une véritable personnalité, le langage vocal est primordial et doit être systématiquement employé avec le langage tactile. Il est probablement l'un des précurseurs de l'équitation dite "éthologique", c'est-à-dire s'appuyant sur le comportement du cheval, et de l'exploitation de ses capacités cognitives. La française Danièle Gossin et la britannique Marthe Kiley-Worthington qui se positionnent toutes les deux comme des éthologues emploient des techniques similaires à Galvam de Andrade. Comment est employée la voix par les "comportementalistes" dans l'éducation des chevaux?

## Les deux voix

Dans son *essai de psychologie équestre*, Joseph Desaymard distingue deux modes d'utilisation:

L'influence de la voix est considérable: des éclats de voix affolent le cheval, un ton naturel le rassure, un registre bas, des inflexions câlines, gagnent sa confiance. Son intellect paraît apte à reconnaître certains mots, ou du moins certaines intonations, et à en retenir le sens... (1)

Le cheval est sensible au ton de la voix qui exprime bien souvent l'état psychique du cavalier ou de l'écuyer. Il comprend aussi les mots isolés qui ont un sens et qui correspondent à une action. Pour Maurice Hontang, "le son de la voix de l'homme, utilisé judicieusement, a une influence persuasive supérieure au langage conventionnel des aides tactiles qu'il aidera, à assimiler et que, plus tard, il renforcera...". Il faut savoir que la voix dans l'éducation d'un cheval varie d'une discipline à l'autre. Les paysans utilisaient volontiers la voix et avaient parfois un lexique riche. Voici ce que nous dit le Colonel Carde dans la préface du livre de Danièle Gossin: "Et c'est à la voix seule qu'il donnait au puissant percheron tirant cet attelage hors d'âge les indications nécessaires à la conduite et aux manœuvres..."<sup>2</sup>. Dans le dressage du jeune poulain à la longe, tous les écuyers et cavaliers utilisent la voix avec des mots simples: "trot", "pas", "arrêt"... Au cirque, le langage vocal est très employé, notamment dans le travail en liberté. En attelage, les meneurs utilisent aussi beaucoup la voix. Il semblerait que cet usage soit plus significatif dans l'univers du cheval de trait. De manière schématique, on peut considérer qu'il existe deux fonctions de la voix: la Voix Action et la Voix Expression.

La Voix Action est utilisée lorsque le cavalier souhaite associer un mot à un geste ou une action ou un exercice. Galvam de Andrade a mis au point, en 1678, une méthode pour employer la Voix Action. Il utilise toujours la voix associée à un procédé mécanique dans l'apprentissage de divers exercices: révérence, courbette, couché, piaffer etc... La manière de procéder est toujours identique. Dans notre thèse de doctorat, nous avons étudié plusieurs séquences de dressage. Voici l'extrait de l'une d'elles:

On l'attache à des piliers avec la tête un peu basse, on lui fera un lit et deux voltes et après cette précaution (étape 1); on lui mettra ensuite deux bracelets au milieu des antérieurs, un peu large, et on y fixera deux cordes que deux hommes tiendront en avant, le maître s'approchera avec une gaule et touchera les canons sous les cordes en disant lorsqu'il agit (fait la courtoisie) (étape 2), et tant que durera la leçon du maître, les deux auxiliaires tireront sur les cordes jusqu'à ce que le cheval s'agenouille, et au moment où il tombera, ils le

flatteront, le caresseront et lui donneront une verdure (étape 3). (3)

Galvam de Andrade utilise systématiquement ce procédé dans toutes les aires d'école et lors de tous les exercices d'équitation militaire. Nous remarquons aussi que l'écuyer utilise la Voix Expression: c'est-à-dire qu'il flatte le cheval en le caressant de la voix; il exprime ainsi sa satisfaction. Nous pouvons constater la rigueur de l'écuyer. Dans cet extrait, nous voyons que l'auteur utilise une approche éthologique faisant appel à la théorie du conditionnement animal.

Les cavaliers professionnels du courant "éthologique" recommandent une démarche similaire. C'est le cas de Danièle Gossin qui explique ainsi sa méthode:

Par exemple, vous utiliserez vos aides si vous êtes à cheval, ou une poussée sur le poitrail si vous êtes à pied, pour faire reculer l'animal tout en prononçant "recule". (4)

Nous constatons qu'elle utilise le même procédé que cet écuyer portugais du XVIIème siècle. Danièle Gossin procède par étapes. Dans la première étape qu'elle a nommée "La présentation", elle associe un mot à un geste tout en faisant appel à des moyens mécaniques ou tactiles. Dans la deuxième étape appelée "représentation", elle recommence l'exercice. A la fin, elle prévoit une étape de "contrôle" où elle s'assure que le cheval réagit uniquement au mot sans l'aide d'un procédé mécanique ou tactile. Le cheval doit alors donner une réponse gestuelle.

Marthe Kiley-Worthington, éthologue cognitive, a également réalisé des expériences sur l'apprentissage des mots chez le cheval. Elle préconise, quant à elle, les méthodes éducatives utilisées pour les enfants en période préverbale. Le cheval aurait des comportements d'apprentissage similaires aux primates et aux enfants. Voici ce qu'elle nous rapporte à ce sujet:

Nous avons été particulièrement intéressés par la possibilité de compréhension du langage humain par les équidés. Je n'ai pas le temps ici de développer le sujet. Ce que je peux dire par contre, c'est qu'en utilisant les mêmes méthodes employées avec des enfants en âge préverbal, en seulement 200 heures, ces animaux sont parvenus à comprendre à peu près 200 mots, et j'ajoute que nous n'avons pas établi les résultats finaux de nos recherches. (5)

---

3) Cité par Carlos Pereira in *Naissance et Renaissance de l'équitation portugaise*, thèse de doctorat – étude du Monde Lusophone, Université de la Sorbonne Paris III: soutenue le 6/12/2002, p. 169

4) Gossin, Danièle. *Op. cit.*, p. 34

5) Kiley-Worthington, Marthe. "Psychologie de l'éducation et

---

1) Desaymard, Joseph. *Op. cit.*, p. 85

2) Cité par Danièle Gossin. *Op. cit.*, p. 13

Cette éthologue utilise la Voix Action mais aussi la Voix Expression pour féliciter l'animal qui a bien travaillé. Elle nous dit: "Le plaisir peut être associé à des félicitations verbales, à une friandise ou à des caresses..." Elle a réalisé un petit graphique sur l'usage de la récompense verbale dans l'apprentissage du cheval. En conclusion, la voix est à 60% plus efficace que la caresse et moins pertinente que la friandise qui est efficace à plus de 80% (1).

De nombreux écuyers utilisent la Voix Expression. C'est le cas de l'écuyer Nuno Oliveira qui dit: "Si votre cheval s'énerve, ne vous fâchez pas, caressez-le de la voix". Eugénie Legrand, cavalière d'obstacle dit la même chose: "la voix apaise certains chevaux nerveux ou stressés". La voix exprime notre état comme le dit Michel Robert: "la voix est un indicateur de votre état, essayer de chanter à l'abord d'un obstacle. C'est aussi une aide précieuse pour recentrer (calmer ou préparer une difficulté)."

Il est intéressant de remarquer dans ces opinions de cavaliers un point commun: la voix apparaît comme un régulateur émotionnel. Autrement dit, la voix exprime l'état émotionnel du cavalier, mais elle agit directement aussi sur celui du cheval. La relation cavalier – cheval se développe dans un espace émotionnel. Il est important de rappeler ici que l'émotion renvoie à deux états: l'état de douleur et l'état de plaisir. Selon Antonio R. Damasio, les états de douleur et de plaisir induisent des comportements: " la douleur et le plaisir relèvent de deux généalogies différentes de régulation biologique. La douleur s'aligne sur la punition et est associée à des comportements tels que se retirer ou se figer. Le plaisir, en revanche, s'aligne sur la récompense et est associé à des comportements tels que la recherche et l'approche. La punition conduit les organismes à se refermer sur eux-mêmes, à se figer et à se retirer de leur entourage. La récompense conduit les organismes à s'ouvrir et à se tourner vers leur environnement, à l'approcher, à le rechercher, et ce faisant, à augmenter et leur chance de survie et leur vulnérabilité. Cette dualité fondamentale est manifeste chez une créature aussi simple et probablement aussi peu consciente que peut l'être une anémone de mer" (2). Les grands maîtres d'équitation ont vite appréhendé les systèmes de défense et d'ouverture des chevaux à travers le rôle crucial des émotions. Ils ont compris qu'en augmentant l'état de plaisir du cheval ils bénéficiaient d'émotions induisant des sentiments et des comportements de rapprochement chez le cheval. En lisant les récits de certains grands maîtres, nous pouvons constater les effets de la voix sur l'état de plaisir. Les résultats sont parfois étonnants, comme nous le révèle Nuno Oliveira. Cet écuyer portugais aimait beaucoup l'opéra et travaillait souvent ses chevaux au rythme des chants et de la musique. Dans son livre intitulé *Souvenirs d'un écuyer portugais*, il nous montre de manière surprenante le pouvoir "antalgique" du chant et de la musique:

Euclides est arrivé en boitant et avec un emphysème qui le faisait tousser constamment. Deux ou trois jours après, il partait en Alentejo, au haras où il était né; il y est mort quelques années plus tard, après avoir servi comme étalon. Avant son départ, j'ai eu envie de le monter juste un instant. Après ma journée de travail, ayant donné ma dernière leçon à 5 ou 6 élèves, j'ai sellé Euclides. J'ai mis un disque que j'avais fait enregistrer en Suisse avec diverses musiques et qui m'a

servi pendant des années pour mes présentations et je me suis dirigé vers l'écurie, en me préparant à faire un tour au pas sur un cheval boiteux et toussant. Quel fut mon étonnement quand, l'ayant monté derrière la porte, je vis Euclides pointer les oreilles, entrer au manège plein de vivacité, ni boiteux ni toussant, et sans même que je lui fasse sentir les jambes exécuter son répertoire. Le disque s'est arrêté, j'ai lâché les rênes et Euclides a boité et toussé comme un vieux cheval. Je suis descendu et je me souviens que mes yeux étaient pleins de larmes. Les quelques élèves qui étaient là en ont été témoins et Mlle Thelma Crampé Molière, mon élève hollandaise, en parle encore. Comment expliquer ce fait? Simplement parce que les chevaux ont beaucoup plus de sensibilité que nous ne pouvons l'imaginer." (3)

Ce récit poétique d'un écuyer passionné et sensible montre de toute évidence que l'équitation suppose une relation d'amitié entre l'homme et le cheval. L'équitation, c'est une relation affective où l'émotion est reine.

La voix, qui constitue une aide précieuse du cavalier, nous révèle que l'éducation des chevaux et très probablement de tout animal est un système bipolaire. En effet, la voix est le reflet d'une certaine manière d'appréhender la relation de travail entre le cavalier et le cheval. Dans notre conclusion, nous rejoignons le modèle explicatif de Jocelyne Porcher concernant la relation Homme-Animal au travail et construit à partir d'une étude sur les animaux d'élevage. Jocelyne Porcher montre comment la relation affective avec les animaux débouche sur une conception particulière de l'organisation du travail:

Les résultats des enquêtes par questionnaires montrent que l'affectivité des éleveurs est engagée envers les animaux de manière bipolaire entre affectivité positive et affectivité négative. En termes d'attitudes, la relation affective à l'animal s'ordonne autour de deux axes indépendants l'un de l'autre: un axe regroupant les composantes d'une relation amicale; un axe regroupant celles d'une relation de pouvoir. (4)

Cette réflexion s'adapte bien à l'éducation des chevaux qui est aussi une relation de travail. Les cavaliers professionnels qui développent une relation amicale avec les chevaux et que nous avons appelés les "comportementalistes" utilisent de manière efficace la voix. La voix apparaît comme le moteur d'une action. Le cavalier associe le geste au mot de manière très approfondie. La voix est aussi le vecteur des émotions du cavalier et permet d'agir sur l'état émotionnel du cheval. C'est la voix-expression. La voix contribue à rapprocher l'homme et l'animal et peut avoir très probablement des effets sur l'état biologique comme nous le montre assez bien Antonio R. Damasio. A l'opposé, les cavaliers professionnels qui réduisent l'utilisation de la voix ou qui la négligent, adoptent une relation de pouvoir avec les chevaux. Pour ce groupe d'écuyers, les émotions du cheval révèlent l'absence d'intelligence comme le dit Molier, écuyer de cirque du XIX<sup>ème</sup> siècle:

Pour être sincère, le cheval ne brille pas par l'intelligence; il n'est guère d'animaux ayant aussi peu de raisonnement que lui. Un simple exemple à l'appui de cette opinion: prenez un cheval peureux; placez sur son passage, à droite, un objet susceptible de l'effrayer, un tonneau ou un sac de blé par exemple. Par de bons et habiles procédés, vous

---

concept de bien-être relatifs aux équidés" in *L'équitation, le cheval et l'éthologie*, Paris: Belin, 1999, p. 77-79

1) *Ibid.*, p. 79

2) Damasio, Antonio R. *Le sentiment même de soi, corps, émotions, conscience*, Paris: Odile Jacob, 1999, p. 106

3) Oliveira, Nuno. *Souvenirs d'un écuyer portugais*, Paris: Crépin-Leblond, 1982, p. 61

4) Porcher, Jocelyne. *Op. cit.*, p.107

allez arriver à le mettre en confiance, à lui retirer sa frayeur, pour qu'il passe tranquillement, sans aucune crainte, à côté de l'objet qui l'épouvantait... (1)

Face à cette représentation de l'intelligence du cheval décrite par cet écuyer, nous serions tentés de rapporter les conclusions des neurosciences sur le lien qui existe entre émotion et raison chez l'homme: "Ces découvertes suggèrent que la réduction sélective de l'émotion est au moins aussi préjudiciable à la rationalité que l'émotion excessive. Assurément, il ne semble pas vrai que la raison ait à gagner de fonctionner sans le renfort de l'émotion. Au contraire, il est probable que l'émotion aide le raisonnement, surtout lorsqu'il s'agit de questions personnelles et sociales impliquant risque et conflit..." (2) Nous pouvons extrapoler en affirmant que les émotions chez le cheval n'altèrent probablement pas ses capacités cognitives et donc son intelligence. Fermant cette

parenthèse, nous devons souligner qu'une certaine représentation de l'intelligence et des émotions du cheval conduit certains cavaliers à choisir une approche "mécaniste" de l'équitation. Il faut vaincre "les forces du cheval" par des procédés "biomécaniques". Le cheval apparaît alors comme un automate. Nous sommes alors dans un rapport de domination. Dans cette configuration, à quoi bon parler aux chevaux si les procédés mécaniques suffisent? Hélas, comme nous l'a montré Nuno Oliveira, ces cavaliers obtiennent des résultats parfois même supérieurs aux autres cavaliers qui font de l'équitation un hymne à l'amour. Même dans une dictature, on finit par vivre et par produire! Mais à quel prix? Certains hommes comme certains chevaux acceptent la soumission par crainte et préfèrent ignorer la résistance au risque de trop souffrir!

(Communication présentée au Muséum National d'Histoire Naturelle-Paris animée par Bernadette Lizet mai 2003)

---

1) Molier E. *L'équitation et le cheval*, Paris: Pierre Lafitte et Cie, 1911, p. 23

2) Damasio, Antonio R. *Op., cit.*, p. 59



# HOMME ET CHEVAUX: L'HARMONIE

Henri BARON <sup>(1)</sup>



Chevaux en ligne/Photo Jean-Léo Dugast

## PREAMBULE

La séance commence par quelques commentaires sur la photo (aimablement donné pour l'occasion par Monsieur Jean-Léo Dugast).

Tout d'abord, Monsieur Baron fait remarquer la double bride sur le dos du cheval, surtout le premier à robe clair, ce qui indique qu'ils ne sont pas menés à la voix. «Deux hommes pour faire ce travail - même avec le colosse, la main à la charrue brabant Huard, même dans une terre difficile avec une machine aussi lourde - de mon temps, tout le monde aurait eu honte de ne pas tenir seul!"

"D'habitude, un jeune ouvrier - on l'appelait un "roulier" - c'est la tâche noble dans un élevage de polyculture par rapport à ceux qui s'occupaient des vaches et j'ai pris le fouet à suivre l'employé à seize ans."

"J'ai fait claquer mon fouet il y a quarante-huit heures, parce que les deux branches de la petite ficelle, durement tressées, très, très serrées – il faut que ce soit très serré, ça se sent au bout du doigt – c'est un travail de tricoteuse... Eh, bien, les ficelles se sont un peu reprises, ça ne claquait pas, mais maintenant [claquement!]"

---

1) Paysan à la retraite  
Ancien Président de la Chambre d'Agriculture 44; 8 rue des Œillets; 44660 FERCE;  
Henthe.baron@orange.fr

L'assistance: "Encore, encore [claquements]"

"Le véritable fouet de Perpignan avait un cuir chromé pour résister à toutes les intempéries, la sueur des chevaux, l'herbe mouillée... et une lanière de cuir. Le manche, le "pied du fouet" qu'on l'appelait, en micoucoulier torsadé. J'ai fait un peu de recherches et trouvé quelque chose: il n'y a plus aujourd'hui au monde qu'un seul endroit où on fabrique des pieds de fouet en micoucoulier." [Réf: <http://www.booka-equitation.com/p667.html>]

(Notes à partir de documents sonores, CGK)

**Résumé:** Nous travaillons ensemble; la vieille jument en tête de l'attelage semble diriger son jeune conducteur. Pourtant au fil des jours, c'est lui qui va dominer ses trois lourdes juments de trait, dans la douceur. Ce n'était pas pour un spectacle devant des touristes curieux, c'était pour cultiver notre terre nourricière, pour réussir les récoltes, afin de gagner le pain de la famille. (Discussion de labours utilisant des chevaux attelés en ligne, par seule commande de voix, appuyée par démonstration de conduite virtuelle.)

**Summary:** We work together, the old mare at the head of the line seems to be guiding her young driver. However, as the days go by, he is the one who will come to dominate his three heavy draught mares, softly, softly. This was not done for some show in front of curious tourists, it was to cultivate the land that nourishes us, to succeed with the crops and harvest, to earn the family's daily bread. (Discussion of ploughing using horses hitched in line, obeying solely to voice command, here supported by a demonstration of driving.)

**Mots-clé:** attelage en ligne, cheval, roulier, labour, dressage, fouet, micoucoulier, *Celtis australis*

**Key words:** in-line hitch, horse, ploughing, training, whip, European nettle, *Celtis australis*

## UN JOUR DE LABOUR

Dans la douceur d'un matin de printemps, des naseaux de mes trois juments "Trait Breton" sort un petit nuage de buée au rythme de leur respiration et de leurs pas. Charmante, Kerline, et Nerva sont alignées dans la raie tracée par la charrue brabant. Ma voix, ferme, mais qui ne s'élève jamais trop, les encourage. Aï, Aï. Leurs pas sont rythmés dans l'effort, les chaînes de leurs traits sont tendues sans à coup. On arrive au bout du champ, j'appelle Charmante, la tête de file, pilote de l'attelage – Iouc (à gauche), viens ma belle, viens, Iouc (allez). Tournant à gauche dans un demi-cercle parfait, les trois juments redescendent dans la raie, coordonnent leurs efforts à la perfection. Les genoux s'arc-boutent, les jarrets se tendent, c'est reparti. Un claquement de fouet, leurs trois noms rappelés, Charmante-Kerline-Nerva, la musique de ma voix ou passe une petite tonalité d'amitié envers mes braves bêtes les fait m'obéir sans hésitation.

Si besoin, devant un obstacle, une racine, une trop grosse pierre, un pommier, ou un bourrage sous la rasette, je fais retentir un Oïo sec, ferme. Charmant, la patte en l'air, la rabat instantanément et bloque ses compagnes d'attelage. Cette obéissance pour l'arrêt est un gage de sécurité. La voix s'impose sans crainte ressentie par les bêtes. Je donne un petit coup de main caressant en tapotant l'encolure – c'est le merci de l'homme à l'animal, **harmonie**.

Ceux des rouliers qui criaient voyaient toujours leurs chevaux faire encore quatre ou cinq pas pour s'arrêter. Cela pouvait être dangereux quand l'attelage arrivait sur un pommier ou tirait un tombereau.

A l'autre bout du champ, on tourne à droite: Uiöö, Charmante, viens, Uiöö, viens. La voix toujours un peu chantante, on dirait que la docile jument sourit d'obéir. Un coup de mâchoire à droite, un coup à gauche, alors que la dernière, Nerva, d'un ultime coup de collier a tiré le brabant au bout de la raie, on dit "abouter". Le demi-cercle parfait à droite et c'est reparti pour cinquante à soixante ares labourées dans la journée. Entre la voix de leur maître et les juments, c'est l'Harmonie. L'homme et les animaux complices pour un travail bien fait. On entendait les collègues dans les champs voisins, les fouets se répondaient dans le calme des matins printaniers; les sifflements s'envolaient comme les oiseaux par-dessus les haies d'épine. **Harmonieux**.

# PETITS SECRETS ENTRE AMIS, MOTS ET DEMI-MOTS D'ÉTALONNIERS...

Michel VALIÈRE <sup>(1)</sup>

**Résumé:** Dans cette communication je me propose de rendre compte de mes enquêtes ethnographiques, à partir du milieu des années 60 et antérieures au mouvement de reconstitution de la race asine poitevine dans son bassin, berceau de race originel. Celles-ci m'ont permis d'observer des pratiques gestuelles et vocales d'étalesonniers poitevins, trop facilement qualifiées, à tort et par ignorance, de « folkloriques » et de « piteries ».

Susceptibles de favoriser les performances des baudets-étalesons au moment des saillies, dans le dessein avoué d'un meilleur rendement mulassier, elles étaient réputées personnelles et tenues quasiment « secrètes », assurant l'aura professionnelle de l'étalesonnier, mais aussi, par réflexivité, une image de marque scabreuse. Aussi n'étaient-elles pas communiquées aux maquignons et négociants venus d'ailleurs, acheteurs de sujets reproducteurs...

Elles auront marqué la fin d'un artisanat mulassier autochtone laissant place aujourd'hui aux méthodes les plus avancées de la génétique animale. Les paillettes congelées dans l'azote liquide en auront eu raison !

**Summary:** This article recounts my ethnographic inquiries beginning in the mid-1960s and before the movement to reconstitute the Poitou donkey breed in the original cradle of the breed. These inquiries enabled me to observe the gestural and vocal practices of the Poitou stud-horse masters, that have been too easily qualified – wrongly and out of ignorance – as “folkloric” and “buffooneries”.

These practices underwrote the performance of the donkey stallions during covering, with the avowed purpose of producing a better yield of mule colts, and had a reputation of being highly personal and kept almost “secret”, thus adding to the professional aura of the stud-master, but also, reflexively, a licentious image. Hence, they were not passed on to horse-dealers and traders who came from outside to buy good lines of sires...

Such practices marked the end of a local skill in mule-breeding that has today given way to the most advanced of methods in animal genetics. Those straws frozen in liquid nitrogen have carried the day!

**Mots-clés :** Âne, étalesonnier, mulet, race, reproduction.

**Key words :** Donkey, stud-master, mule, breed, reproduction

En venant ici, à Paris, je me suis rendu à une aimable invitation de Madame Griffin-Kremer qu'il m'est apparu impossible de refuser. En effet, il y a déjà bien longtemps que je ne cours plus assidûment bergeries, étales et écuries de la campagne poitevine du Civraisien et du Montmorillonnais, comme j'ai pu le faire naguère pendant trois décennies depuis le milieu des années soixante. Et pendant une dizaine d'années, j'ai été appuyé en cela par le professeur toulousain, Jean-Louis Fossat, lexicographe-sémanticien, dont nombre de travaux portent sur la pastoralité. Notre collaboration s'est concrétisée par la publication en 1977 du petit ouvrage *Histoire de la vie rurale en Poitou : récits d'un étalesonnier* (2).

Ceci étant, mon travail de terrain dans ce domaine s'est déroulé effectivement et pour l'essentiel en Pays gencéen et plus largement en Pays civraisien (cantons de Charroux, de Civray, de Couhé, de Gençay, mais aussi dans le proche Mellois. C'est donc de ces territoires que j'ai tant arpentés, que je viens m'entretenir ici, et plus particulièrement des savoir-faire qui s'y rattachent et qui concernent l'industrie mulassière historique que l'on condensera sous le concept familier de *mulasse*<sup>3</sup>, savoir partagé par les gardes-étalesons de

l'État, les lignées d'étalesonniers, leurs valets, commis et autres rabatteurs, sans oublier les généticiens, les vétérinaires, les éleveurs, aujourd'hui, les ethnographes<sup>4</sup>, les folkloristes et les rurbains collectionneurs de bêtes de compagnie et autres passionnés et militants (5).

Il ne me reste donc plus qu'à vous raconter, tirée de ma besace et ressortie de mes cartons, l'une de mes « vieilles histoires » préférées et que j'intitulerai pour cette raison et quelques-unes encore : « *Petits secrets entre amis, mots et demi-mots d'étalesonniers...* », où il sera question d'ânes, de « mariages » délicats et de rouerie d'éleveurs du Poitou d'antan.

---

*Poitou et le cheval de trait poitevin*, La Crèche, Geste éditions, 2000 ; et *Mules et mulets, des animaux d'exception*, La Crèche, Geste éditions, 2003.

4) Cf. par exemple, l'ouvrage de Bernadette Lizet, *Le Cheval dans la vie quotidienne...* Paris, Berger-Levrault, 1982.

5) Cf. à ce sujet : Jean-Pierre Digard (1990), *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard, ainsi que l'article de Bernadette Lizet, « Jean-Pierre Digard, *Les Français et leurs animaux* », *L'Homme*, n°157, janvier-mars 2001, [En ligne], mis en ligne le 23 mai 2007. URL : <http://lhomme.revues.org/index5903.html>. Consulté le 03 décembre 2008.

---

1) Ethnologue, Université de Poitiers. 10, rue du 8 Mai, 86160 Gençay, Courriel : [michelvaliere@orange.fr](mailto:michelvaliere@orange.fr).

2) Jean-Louis Fossat et Michel Valière (1977), *Histoire de la vie rurale en Poitou : récits d'un étalesonnier*, Toulouse, Université de Toulouse II- Le Mirail, Centre de sociolinguistique et dialectologie sociale, E.R.A. 352 CNRS.

3) Sur ce sujet, cf. les ouvrages d'Éric Rousseaux : *Le Baudet du*

## 1 - Un sentiment de fierté identitaire : le *baudet* dit du Poitou.

Au début des années 1970, lors d'un entretien à Magné, dans le Pays gencéen, avec l'un de mes « informateurs privilégiés » (dans le langage des ethnographes), étalonnier de son état, celui-ci me dit avec une pointe d'orgueil : « *C'est pas à Paris qu'ils pourraient trouver ça !* ». Dont acte ! Puis il ajoutera : « *Y a pas trente-six ; y a qu'un Poitou* ». Et, sûr de son fait, il avancera encore : « *Y a d'autres endroits qui y ont essayé, mais y a qu'un Poitou.* » Certes, il n'y a bien qu'un Poitou, à ceci près que ses limites ont étrangement évolué au fil des siècles selon les aléas de l'Histoire, et que l'élevage du *Baudet poitevin* a bel et bien existé, n'en déplaise à mon sympathique interlocuteur, en dehors des territoires qu'il subodorait, par exemple en Angoumois, en Aunis, ou encore en Saintonge ; et aujourd'hui, il s'en trouve en maints endroits, chez des collectionneurs comme dans différents jardins zoologiques en France (Paris, Mulhouse, Pau), comme à l'étranger (Munich, Berlin). Mais revenons, pour mémoire, aux fondamentaux de l'élevage de l'âne-étalon, le *baudet*, véritable animal-patrimoine, bien trop rare encore.

Ainsi, en 1974, les zootechniciens du Muséum à Paris, où était exposé un spécimen, le présentaient au public en ces termes : « *Les animaux de cette race, autrefois nombreux en France, étaient spécialisés dans la production des mules et des mulets ; ceux-ci n'étant presque plus utilisés aujourd'hui, l'élevage des ânes du Poitou a beaucoup diminué ; il n'en reste plus qu'une quarantaine chez les éleveurs de la région.* » Les causes de l'éviction de l'âne sont trop connues pour que l'on s'y arrête, mais rappelons que la guerre napoléonienne conduite en Espagne a fermé longtemps ce marché, puis les deux guerres mondiales ont entraîné la mécanisation de l'armée, grande consommatrice de mules, enfin et surtout la mécanisation de l'agriculture. À ces causes historiques sont liées des causes plus immatérielles, disons sociales et psychologiques. En effet, l'âne est associé dans notre culture aux temps bibliques, et symbolise le *temps immobile* versus le *progrès*. Dans le milieu rural poitevin, il a représenté jusqu'à notre époque, certes la rusticité, mais aussi la saleté, et la pauvreté. S'en débarrasser exorcisait la misère des campagnes ; l'âne a bien été sacrifié, mais le blason est resté rivé au Poitou, « *le Pays des ânes* », mais aussi au cœur de passionnés de l'histoire de cet animal on ne peut plus

modeste. Et donc une reconquête s'est engagée, qui se poursuit inlassablement, lutte contre l'hostilité et l'ignorance, parfois la méchanceté, l'indifférence au mieux, et surtout contre la montre. C'est dans ce contexte que s'est inscrite ma curiosité ethnographique et le recueil et l'engrangement de la mémoire d'éleveurs et d'étalonniers.

Depuis, des efforts de sauvegarde entrepris par des éleveurs passionnés, des associations, dont la SABAUD (1), le *Parc interrégional du Marais poitevin* (2), relayé ensuite par le Conseil général de la Charente-Maritime, en partenariat avec les Haras nationaux, la Région Poitou-Charentes, l'Union européenne et la *Maison de l'âne du Poitou*, à La Tillauderie, commune de Blanzay-sur-Boutonne, les effectifs se sont notoirement accrus, et l'on compte environ aujourd'hui 350 sujets (150 étalons et 200 femelles), *grosso modo* ainsi répartis : un tiers sur le « berceau de la race » ; un tiers dans le reste de l'Hexagone ; un tiers pour le reste du monde.

On est encore loin du sauvetage et de la stabilisation des effectifs, puisque l'on estime comme population nécessaire environ 5000 sujets féminins. Cependant il y a lieu de tenir compte du fait que le succès international de cet animal de collection éloigne des reproducteurs potentiels qui sont, de fait, plus ou moins écartés du programme de « conservation génétique » dont on sait qu'il a dû recourir pour son plan d'accouplement (à partir de 1980) à des sujets importés d'Espagne et du Portugal. Ce choix a été légitimé par la considération de « *l'effet maternel favorable* » présenté par ces animaux d'un format important, proche du *baudet* du Poitou, qui a été obtenu dès la première génération. On est donc en droit d'espérer, selon le « schéma de croisement continu d'absorption », proposé par la généticienne Annick Audiot, en 1977, une « race pure » à la septième génération, soit vers 2035.

L'accroissement de la pépinière de jeunes étalons, la congélation des semences dans l'azote liquide et l'insémination artificielle permettent d'envisager le plan de développement avec une certaine sérénité. Tout l'espoir réside donc dans la manipulation de ces fameuses *paillettes*.

Mais, loin des éclats d'une société *bling-bling*, je voudrais maintenant présenter rapidement les sujets, animaux de rente, prédestinés à une union au gré des éleveurs.

## 2 - Un difficile mariage de raison pour une industrie (hier) florissante.

L'homme, en effet, depuis des temps immémoriaux, a favorisé les amours contre nature des ânes et des juments, hybridation entre espèces, sur laquelle Jean-Pierre Digard écrit que « *les succès enregistrés dans ce domaine difficile sont*

*incontestables voire même spectaculaires* » (3). Par cette technique, le praticien espère additionner l'ensemble des qualités congénitales des deux êtres : force du cheval et endurance de l'âne, mais aussi sa rusticité, sa sobriété, la sûreté de son pied, la résistance aux maladies. Ainsi sont nés la mule et son frère le mulot, créés de toute pièce de sa main. Mais le tableau de famille ne serait pas complet si on n'y ajoutait pas des produits moins bien calibrés, et donc moins ou pas recherchés du tout, des sortes de petits mulets ou de petites mules, le *bardeau* (ou *bardot*), et sa femelle dont je n'ai retenu que l'appellatif dialectal de l'Ouest, la *bardine*.

Quasiment fabriqués en série, et je dirai même, littéralement à la chaîne, seuls mulets et mules étaient naguère

---

1) L'Association pour la sauvegarde du *baudet* du Poitou (SABAUD) a été créée fin 1988, à La Crèche (Deux-Sèvres), « en plein cœur de la zone traditionnelle d'élevage », comme le rapporta, non sans humour, *Charente Libre* dans un article du 2 janvier 1989, intitulé « L'âne du Poitou sauvé par... La Crèche ! ».

2) Cf. sur les Parcs, la plaquette d'Annick Audiot et Bernadette Lizet (1983), *Chevaux de trait, ânes et mulets dans les Parcs naturels régionaux. Projet de programme inter-parcs de recherches et de développement*, Paris, Fédération des Parcs naturels de France.

3) (*Ibid.*, p. 204).

l'objet de commandes importantes et de tractations sur de grandes foires aux mules. En effet, nombre de ces animaux étaient utilisés à la traction animale dans les forêts comme dans les vignobles, beaucoup, et uniquement les mules, étaient prisées par l'armée, pour le transport par bâts d'armes, de munitions ou de matériel divers. Il s'en exportait beaucoup vers le monde ibérique, l'Amérique latine, mais aussi l'Italie, le Magrheb, l'Iran et le Moyen-Orient. Les foires duraient deux à trois jours et de nombreux acheteurs, basques, espagnols, argentins, languedociens et provençaux se pressaient sur les foirails et les auberges de l'endroit. Pour ce qui est des plus célèbres lieux de négoce, qui ont marqué la mémoire des éleveurs du Poitou, citons Tusson (Charente), Marans (Charente-Maritime), Valence de Couhé (Vienne), Champdeniers (Deux-Sèvres), pour n'en retenir que quelques-uns, sans oublier les prestigieux comices agricoles et concours où se peaufine à l'examen et l'évaluation des problèmes rédhitoires, aujourd'hui encore, la qualité à la fois des géniteurs, *baudet* et *jument mulassière*, mais aussi de leurs suites.

Mariage difficile ai-je annoncé. En effet, les animaux n'aimant pas tromper la nature, le *baudet* répugne à la copulation avec la jument mulassière, lui préférant ses congénères femelles. Pour l'éta lonnier, en conséquence, tout l'art réside à entretenir un réseau de pouvoir, de circuits économiques allant du législateur à sa propre clientèle qui lui assure des revenus satisfaisants par, et c'est réellement sa raison d'être, l'organisation du contrôle et de la maîtrise des chaleurs du cheptel considéré : chevaux, juments (mulassières) – baudets, ânesses. Ses savoirs techniques ne portent pas tant sur le *baudet* et le Poitou, que sur l'élevage : alimentation, gardiennage ; stabulation ; installations ; négoce.

### 3 - La carotte plutôt que le bâton : le tour de main des étalonniers

C'est de toute évidence la pratique de la saillie des juments par le baudet qui aura frappé les imaginations des témoins « privilégiés » qui y auront assisté, dans l'ombre et le silence des ateliers. En effet, pendant des siècles, il a été conseillé, de génération en génération, d'élever l'âne-étalon reclus dans l'obscurité et privé d'élémentaires soins d'entretien et de propreté (étrillage, entretien des sabots, immobilité complète), contrairement à l'ânesse qui est mise au pré, au gré de l'éleveur. On comprendra que cette réclusion forcée, sous couvert de « tradition » (observée déjà en 1717 (1)), mais aussi de pragmatisme, a fini par rendre ces bêtes moins sociales entre congénères.

C'est à partir de l'âge de trois ans qu'ânes et ânesses sont employés à la reproduction ; mais la frigidité du *baudet* est couramment admise : ils ne sont pas « *francs d'allure* », disent les étalonniers, contrairement à son étymon même, *baud* (du germanique *bald*, en ancien français 'fier', 'gai', mais aussi 'impudique', 'lubrique'). En effet, souvent extrêmement lents à se décider, parfois jusqu'à plusieurs heures avant d'accepter de saillir, il est apparu nécessaire aux acteurs en présence, de diminuer ce temps de réflexion pour améliorer le rendement, et amener leurs excellents sujets jusqu'à dix et onze saillies dans une même journée... Industrie mulassière oblige. D'ailleurs, le vétérinaire Bouin, du dépôt d'étalons de Saint-Maixent, notait en 1816 que

1) La plus ancienne description (sauf erreur) provient d'un mémoire publié par le Conseil du Roi en 1717 (reprise par Huzard, dans l'ouvrage *Instruction sur l'amélioration des chevaux en France, 1801*).

En effet, non seulement l'éta lonnier (qui est dit aussi *paleurfrenier*, *maquignon*, voire *maquereau*) possède ses propres reproducteurs pour renouveler ses animaux, mais encore il reçoit « en pension », parfois pendant un mois ou plus, les femelles à faire saillir le moment venu, à leur période d'œstrus, de mars à septembre. Il doit donc, avec ses clients, mais aussi avec les services vétérinaires et la Commission du *Stud-book* (livre généalogique, créé en 1884) *des animaux mulassiers du Poitou (espèce chevaline & espèce asine)*, concourir à envisager des stratégies de production qui commencent par la sélection des sujets (qui sous-entend d'éventuelles mises à la réforme), selon des critères individuels, collectifs, professionnels et administratifs : ce sont les « examens et autres concours agricoles », souvent primés et qui apportent de la valeur ajoutée aux élevages. Pour faire bref, les éta lonniers sont éleveurs de sujets sélectionnés ce qui fait d'eux, littéralement, les maîtres de l'espèce et du négoce, et conseillers des paysans, certes également éleveurs, mais producteurs et exportateurs de la mulasse avec ses différents paramètres déjà cités (des mules aux bardines).

Mais ce tableau relève désormais de l'histoire, puisque si vers 1950 on comptait encore cinquante haras privés, 300 baudets, 50 étalons mulassiers, 6000 juments mulassières mises au baudet (contre 50 000 en 1867 !) pour une production annuelle de 3000 mules et mulets, vingt ans plus tard, il ne restait qu'un nombre réduit à quelques unités d'ateliers comme d'animaux reproducteurs. Laissons là les questions d'élevage, de gestation et de mise bas, pour nous intéresser de près aux manipulations propres à favoriser la saillie de la jument par l'âne-étalon qui constituent un savoir tout à fait original des éta lonniers dans leur contexte poitevin.

« l'observation des tics [du baudet relativement au coït] compose la science du palefrenier, et le garde-étalon calcule ses gages suivant qu'il est adroit à porter ses baudets à l'acte de génération ». On comprendra que se soit développé tout un art fait de ruses et d'artifices pour gagner un peu de temps... et donc de l'argent, en accélérant la saillie de l'âne-étalon, vu que la flagellation de l'âne ne servait à rien ; maints acheteurs extérieurs au Poitou en ont fait les frais, vu que les éta lonniers ne fournissaient pas en même temps leurs « petits secrets » qu'ils se réservaient pour leur efficacité d'atelier.

La généticienne Annick Audiot, si elle ne met pas en doute l'efficacité du procédé, émet l'hypothèse "qu'un bon dressage sur des animaux 'en état' soit supérieur aux pitreries (*sic*) rapportées (2)" par certains auteurs. Au nombre de celles-ci, chez Ayrault (3) et Sausseau (4): *bruits de chaînes*, *violon*, *grimaces* accompagnées de *chansons obscènes*, etc. L'ethnologue, lui, relèvera davantage les solutions

2) Annick Audiot (1977), *Le Baudet du Poitou et la production mulassière en 1977*, Jouy-en-Josas, Institut National de la Recherche Agronomique, C.N.R.Z., p. 36 et *passim*.

3) Eugène Ayrault (1867), *De l'industrie mulassière en Poitou ou étude de la race chevaline mulassière, de l'âne, du baudet et du mulet*, Paris, Librairie de la Maison rustique. (Ce texte est la première monographie réalisée sur ces races ; les seules références historiques que l'on avait jusqu'alors étant des passages tirés des règlements de haras, ou bien des chapitres contenus dans des ouvrages d'Hartman et d'Huzard.)

4) Léon Sausseau (1925), *L'âne, les chevaux mulassiers et la mule du Poitou*, Paris, Librairie des sciences agricoles.

autochtones apportées à la résolution d'une difficulté particulière. C'est le sens de l'approche *ethnométhodologique*. Aussi, je ne retiendrai pas cette notion de « pitrerie », trop chargée d'ethnocentrisme en regard d'acteurs ruraux, pendant longtemps, très longtemps peu au fait de la génétique scientifique. Mais c'est à l'inventaire et la présentation de ces mots, de ces gestes, de ces sons, que je voudrais m'attacher maintenant puisque nous sommes réunis ici à cet effet.

Nous avons compris et admis que la saillie en question présente un caractère artificiel. La personne qui l'organise recherchera donc des critères favorisant, ce qui relève d'une bonne démarche empirique. Qu'éleveurs, mais aussi vétérinaires, auteurs d'ouvrages zootechniques, gens de lettres et de sciences humaines aient cru bon de noter, de relever les contextes particuliers de cette saillie en divers endroits comme à diverses époques traduit leur étonnement (qui fut aussi le mien !) devant un comportement humain de cette nature face à l'animal rétif. Cet état de fait relève davantage de la phénoménologie que de la « pitrerie » ou du « folklore », au sens péjoratif, comme l'a manifesté, avec un certain agacement, en ma présence, tel ingénieur agricole trop peu au fait des questions d'anthropologie voire d'ethnozootechnie.

Mon propos ne vise surtout pas à opposer tenants de « sciences dures » et d'autres ressortissant de « sciences molles » devant des données particulières pour si étranges qu'elles puissent paraître. « La bonne méthode est celle qui marche », semblent nous dire en chœur ces anciens praticiens « anté-génétiens », désarmés qu'ils étaient devant l'incompréhension du faible enthousiasme de leurs *baudets* derrière toute jument mulassière, pourtant immobilisée dans une petite fosse et entravée par les perches de la *treule* (var. *trolle*) de telle manière qu'elle soit, si j'ose dire, dispose et à sa portée. Revoyons à ce sujet quelques références puisées dans la littérature du genre.

En 1867, Eugène Ayrault raconte que le maquignon chante au baudet une chanson « qui est invariablement composée des monosyllabes tra et la, répétées sur tous les tons, d'où le nom de *trelandage* qu'on lui a donné, et qui a pour but d'accélérer l'érection du baudet. »

Ce vétérinaire appartenant à diverses Sociétés savantes, dont la *Société impériale et centrale d'Agriculture de France*, avait bien, souligné, lui, l'effet des sons pour favoriser le coït de l'animal, et noté que ce phénomène autochtone était bien conceptualisé et nommé : « *trelandage* ».

Dans les années 1960, Michel Gillet (1) m'a rapporté personnellement les propos d'un stagiaire vétérinaire en Poitou, en 1938, qui avait été frappé par la durée de l'opération qui, cependant, s'était conclue :

« [...] L'écurie était faiblement éclairée, l'âne avait un bandeau sur la tête, et un violoneux juché sur un tonneau, tapant du pied pour donner du rythme à sa chanson, jouait en chantant : 'Qu'elle est belle ma bourrique / Qu'elle est belle' »

Les paroles de ce distique tendaient à dire à l'âne qu'il avait devant lui non une jument mais une belle ânesse. D'ailleurs un procédé de substitution subreptice d'un animal par un autre, couramment pratiqué consistait d'abord à présenter une ânesse, mieux acceptée du baudet soit qu'elle fût en chaleur, soit qu'elle ait été arrosée d'urine d'ânesse en chaleur préalablement prélevée par l'éta lonnier dans sa tournée de clientèle ; soit qu'il l'ait obtenue par un artifice en

excitant la vulve d'une ânesse avec du poivre. Ce liquide, qu'il conservait précieusement et dont il avait un flacon dans la poche, était ensuite répandu sur l'échine de l'ânesse et de la jument et jusque sur sa blouse de travail, et particulièrement sur les manches que le baudet n'hésitait pas à mordre avant l'assaut jusqu'à la pénétration finale qui était faite fréquemment avec l'aide de l'éta lonnier qui plaçait la verge en position idoine.

En 1983, un éleveur des Deux-Sèvres pourra dire encore :

« L'éta lonnier caresse le dos et la croupe du baudet, on doit agiter des clochettes... quelquefois chanter pour que le baudet chevauche la jument [...] En Poitou, on raconte que des joueurs de vielle étaient parfois là pour l'accouplement. »

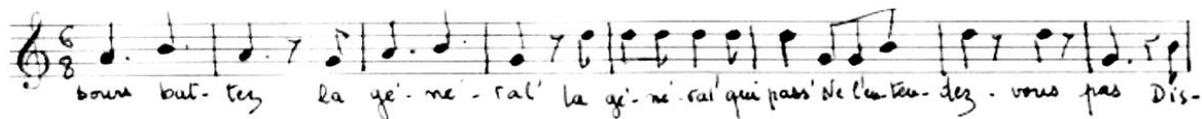
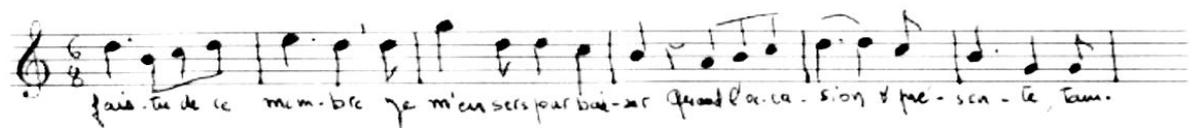
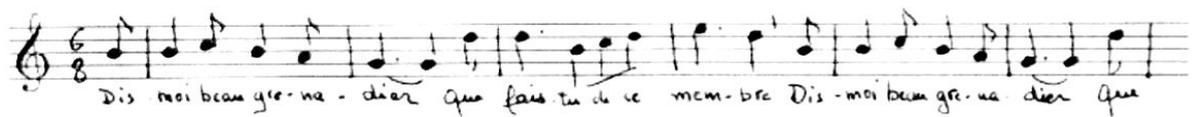
En 1966, je m'intéressai à la chose grâce au vétérinaire de Saint-Maurice-la-Clouère (Vienne) qui me raconta avec talent comment réussissaient dans cet art du *trelandage* (qu'il appelait, lui, *brelandage*, à la manière des gens du pays) les éta lonniers du Civraisien. Parmi eux se distinguaient « les Patrault », une lignée de sept éta lonniers, dont ceux de Baudinière (*sic*) à Saint-Secondin (Vienne), mais aussi du Puy-Rabier à Magné, que j'ai davantage fréquentés et même accompagnés en tournée, non sans avoir omis de consigner le savoir *sui generis*. Ainsi, qu'on imagine le pauvre baudet, dans son espace confiné, attendant la visite de son maître. Lorsque son tour arrive, l'éta lonnier s'annonce en sifflotant et en lui adressant quelques paroles improvisées autour du thème du moment : « *Allez mon vieux, c'est à toi ! ta bourrique t'attend, allez mon vieux, allez !* » et ce disant il commence à agiter une chaîne, la bride, dont les premiers cliquetis ont l'heur de faire braire l'âne de joie ; il se met donc à *rechaner* (montrer les dents en retroussant ses babines, littéralement 'ricaner' (2)). Une fois accompagné jusqu'après de la jument, dont il tente de s'écarter avec une certaine nervosité, l'éta lonnier insiste avec sa bride et chantonne... un air de circonstance sur des paroles en harmonie. C'est ainsi qu'une chanson (3) connue déjà vers 1430 a été détournée et aménagée pour aider le malheureux baudet dans sa tâche laborieuse :

« Dis-moi beau grenadier, que fais-tu de ce membre ? – Je m'en sers pour baiser – Quand l'occasion se présente – Tambour battez, la générale – La générale qui bat – Ne l'entendez-vous pas ? Allez mon vieux, allons ! la voilà ta vieille, la, la la, piu, piu, piu, piu... Une dame de charité – M'fit monter dans sa chambre - Dis-moi beau grenadier, que fais-tu de ce membre ? – Je m'en sers pour baiser – Quand l'occasion se présente – Tambour battez, la générale – La générale qui bat – Ne l'entendez-vous pas ? Allez mon vieux, allons ! la voilà ta vieille qui descend du ciel, la, la la, piu, piu, piu, piu... »

2) *Rechaner*, terme d'ancien français (1121-1134), d'origine normande, qui a pour sens ricaner », « braire » et qui est resté vivace parmi les éta lonniers et les éleveurs en Poitou.

3) Cf. Patrice Coirault (2006), *Répertoire des chansons françaises de tradition orale*. Ouvrage révisé et complété par Georges Delarue, Marlène Belly et Simone Wallon. III *Religion, crimes, divertissements*, Paris, Bnf. Cet auteur classe cette chanson dans la rubrique *120-Obscènes*, sous le numéro 12002 : "*Le grenadier qui revenait des Flandres*", dont une première occurrence figure dès 1430 dans un recueil intitulé *Trois orfèvres à la Saint-Éloi*. Du quartier latin à la salle de garde, En Sorbonne, pour l'esbaudissement des escholiers. Recueil réédité à Paris en 1930, 2 vol.

1) Membre actif de la *Société d'études folkloriques du Centre-Ouest* (créée en 1962).



Une autre du même, mais qui m'a été rapportée le 27 octobre 1968 par un éleveur de Vernon (Vienne) :

« Eh... là mon ami Thomas, tu t'approches de la rabistoquette – Eh... là mon ami Thomas, tu t'approches des pays bas ... To ou ou , To ou ou To ou ou , To ou ou ! Eh là, mon petit gars, eh là – Eh là, mon pauvre vieux, là, là, là...

Allez vas-y » (ad libitum (1).)

Et il en est ainsi à chaque *bridée*, c'est-à-dire à chaque saillie (plusieurs fois par jour), la meilleure au dire des clients étant la première, dès l'aube, *au premier jus* du matin.



\*\*\*

Pour conclure, je voudrais vous livrer deux remarques toutes personnelles :

L'appel aux chants, à la voix, aux sons métalliques, à la musique (instrumentale), avant un acte crucial, confère à cet animal si rustique, à l'allure sauvage avec son pelage *guenilloux*, *bourrailloux*, fait de lambeaux ou de lorettes de poils collés qui fascine tant, une touche d'humanité qui fait rire (pitrerie) pour cacher l'émotion réelle des observateurs témoins, jamais insensibles, étalonniers compris, qui se traduit par des farces, des bons mots, des propos salaces.

Quant à la seconde, elle veut rappeler que décrire un

tel phénomène ethnographique, pour si aberrant qu'il puisse apparaître, ce n'est pas en justifier pour autant les fondements scientifiques (basés sur l'empirisme des praticiens). En revanche, en apparence irrationnel, ce phénomène nous interroge au point de vue du sens, et invite à rechercher par exemple, à quels groupes de sons (voire de fréquences et d'harmoniques), corrélés avec les braiments de l'espèce asine (ce n'est qu'une première hypothèse (2)), réagit le baudet au point de transcender son dysfonctionnement érectile et son absence de désir en présence de la jument.

Je vous remercie de votre attention bienveillante.

1) J'ai déjà publié ces deux textes, la première fois en 1969, puis en 1977. Ils ont été repris d'ailleurs par d'autres auteurs (Lizet-1982, Rousseaux-2000) et donnés également à connaître aux visiteurs de l'Asinerie de Dampierre-sur-Boutonne.

Je tiens à exprimer ma gratitude à Michèle Gardré-Valière d'avoir réalisé et revu ces notations musicales à partir de nos phonogrammes d'enquête.

2) Je remercie Jean-Christophe Valière, professeur d'acoustique à l'Université de Poitiers, de l'attention qu'il a bien voulu porter à

cette communication, et en particulier à cette « première hypothèse ».



# "KOM SÉ KALWALA, GRIVÉ HAÏ!"

PHILIPPE KUHLMANN <sup>(1)</sup>

**Résumé:** De l'imprégnation à la domestication, propos d'un maître bouvier sur le dressage des bœufs de travail.

**Summary:** From an immersive relationship to domestication, some thoughts of a master oxdriver about training working cattle.

**Mots-clé:** bovins, bœufs, vaches, veau, dressage, comportement, joug, licol,

**Keywords:** cattle, oxen, cows, calf, training, behaviour, yoke, halter



**Cliché 1: Philippe Kuhlmann Ecomusée d'Alsace, Mai 2007, Photo Nathalie Bozet**

Les humains entretiennent des relations étroites avec les bovins depuis la plus haute antiquité, allant jusqu'à sacrifier ces derniers. Plus près de nous, des fermes monoblocs permettaient aux paysans de bénéficier de la chaleur dégagée par les bovins, contraignant les habitants à une certaine promiscuité, voire à une atmosphère moite et humide. Dans ce cas, l'imprégnation était naturelle, à double sens d'ailleurs.

En montagne, les populations à nomadisme vertical adaptent leur mode de vie aux exigences des troupeaux, en vivant en symbiose avec ces derniers. Le cas est d'ailleurs plus flagrant en ce qui concerne les troupeaux de bovins qui étaient souvent accompagnés par les familles entières dans

leurs migrations, contrairement aux ovins qui n'avaient souvent que le berger comme accompagnateur. Dans ce contexte, rien d'étonnant à ce que les vaches soient au plus profond des cœurs des humains, jusque dans les chansons populaires. Rien de plus normal également que les veaux suivant les humains comme leur propre mère, parfois même mieux... s'il s'agit de ces petits veaux qui sont séparés de leur mère dès la naissance, et auxquels on donne le lait en les faisant téter l'index immergé dans le seau!

*"Kom se kalvala", "viens donc petit veau"...*

Ce petit veau est souvent sorti au parc à la corde, et je me souviens de beaucoup d'entre eux qui, lors de leur première sortie, âgés de six à huit semaines, ne comprenaient pas qu'ils devaient rester au pré avec leurs congénères, et leur maître devait user de ruses de sious pour rentrer à la maison sans qu'ils ne le suivent!! Ceci est valable trois ou quatre jours puis ces veaux s'attachent souvent à d'autres veaux à peine plus âgés qu'eux, et forment très vite au sein du troupeau une petite bande d'"ados" prêts à faire les quatre cents coups (passer sous les clôtures électriques par exemple!). Lorsque le

---

1) Maître Bouvier, Ecomusée d'Alsace  
Formation, Attelages, Dressage, Vaches vosgiennes  
Gesellenmatt  
Chemin du Londenbach  
68140 Soultzeren  
ph-ac-kuhlmann@voila.fr

troupeau est peu important et ne compte pas d'autre jeune veau, le dernier sorti reste plus proche de l'humain. Ces veaux qui forment la bande d'ados passent alors par un stade où ils ne suivent plus bien, ne marchent pas à la corde et vous narguent quand vous voulez les approcher. Mais l'imprégnation est néanmoins là, et après avoir repassé un hiver à l'étable ou plusieurs semaines en estive, ils sont tout contents de vous voir arriver et viennent à vous.

L'approche est différente en ce qui concerne les "broutards", veaux qui sont au parc avec leurs mères, qu'ils têtent. Les broutards nés en hiver à l'étable sont et restent en moyenne plus familiers que leurs congénères nés en été au pré, et qui ne voient les humains que lors des visites de surveillance. Il est à noter que les éleveurs qui ont fait la reconversion d'un troupeau de vaches laitières à un troupeau d'allaitantes voient une première génération de "tétards" assez familiers puisque leurs mères ont encore été élevées au seau, et qui ont le réflexe d'aller vers l'humain, alors qu'après quelques générations ces mêmes souches deviennent presque aussi sauvages que les chevreuils.

Ce ne sont là que des tendances générales, et je ne me permettrais pas d'en faire une doctrine.

Des bémols s'imposent, et il faut au minimum en poser un à la clef, qui est lié au caractère du bovin, caractère souvent héréditaire pouvant sauter une génération ou surgir de je ne sais où!

Un autre facteur intervenant pour une grande part est lié au tempérament et comportement de l'éleveur lui-même. J'ai connu des fermes où tous les taureaux devenaient méchants, alors que dans d'autres, tous les reproducteurs mâles successifs étaient doux comme des agneaux.

Il y a donc des comportements à prescrire sous peine de se trouver en face d'un taureau agressif:

- ne pas toucher un veau sur le front ou autour des cornes,
- ne pas les battre sans raison ou pour passer ses nerfs, surtout lorsqu'ils sont attachés,
- ne pas se moquer d'eux.

On entend souvent dire que la meilleure méthode pour dresser un bœuf au travail est de le mettre au joug double avec un ancien: il est ainsi obligé de marcher. Ceci n'est pas toujours vrai et j'ai vu des bœufs mis au joug double se buter au point de se laisser tomber et de dénuquer leur congénère. Je trouve personnellement que l'on obtient souvent de bien meilleurs résultats lorsque l'on habitue l'animal en le mettant aux ordres en le promenant quelques fois sans travailler, puis en lui mettant un petit joug simple. Je préfère le joug pour le démarrage et passer au collier par la suite. En effet, les animaux qui ont été habitués au collier y prennent goût et n'aiment plus travailler au joug ensuite, alors que ceux habitués au joug se mettent complaisamment au travail au collier d'épaules et n'en seront que plus forts.

Lorsque je rentre un animal élevé loin des humains (broutard), de plus de deux ans et déjà lourd, la première étape est la familiarisation: je l'inclue donc au troupeau de laitières proches de l'homme dans leurs attitudes et habitudes: ainsi il rentrera à l'étable matin et soir et sera attaché. Cela durera le

temps qu'il faudra pour que ce rituel lui paraisse évident.

C'est là que l'on mettra à profit la propension qu'ont les bovins à mener une vie très rythmée et à prendre rapidement des habitudes. Ce sera l'occasion également d'établir une relation privilégiée avec lui, en lui prodiguant caresses, gratouilles (sans gager!) et quelques friandises.

Ce n'est qu'au bout de cette période d'"acclimatation" que je commence à lui mettre le licol avec caveçon (espèce de pince en métal pouvant exercer une pression sur le chanfrein et donc mieux retenir l'animal que ne le ferait une simple corde). Il peut s'avérer utile d'attacher l'animal durant un ou deux jours au licol plutôt qu'à la chaîne, afin qu'il prenne conscience que le licol peut représenter une limite infranchissable. Si l'animal est puissant, il se peut que malgré toutes les "prises de judo" possibles et tous les caveçons en métal du monde on soit amené à le laisser filer...et une fois cette habitude prise, il sera difficile de la maîtriser par la suite.

L'expérience m'a montré que les animaux les plus difficiles à maîtriser au licol et donc les plus sauvages seront plus faciles à dresser au joug double: en effet, on utilisera leur propension à fuir en avant pour justement les faire avancer, alors que pour d'autres (souvent ceux qui se butent et ne veulent pas faire un pas au joug double), il vaut mieux procéder par familiarisation en simple. Dans tous les cas, je ne les "force" au joug double que dans la mesure où ils ne se sont pas laissés conduire au licol.

Une fois cette première domestication acquise, il faut petit à petit apprendre à l'animal à tirer de plus en plus fort, à prendre la charge comme un bon bœuf, c'est à dire sans se jeter en avant mais en baissant la tête et en tirant très progressivement. (Le bœuf est de nature plus calme et progressif dans sa façon de tirer que le cheval, qui comme un "Steppenfluchtvieh", aura tendance à se jeter dans la charge comme pour prendre la fuite).

Broutards ou veaux élevés au seau, il sera toujours bon de leur parler, de les stimuler de la voix. Bien d'autres l'ont su bien avant nous: les brioleurs allaient jusqu'à chanter d'interminables chansons pour escorter leurs animaux ... et si le briolage pouvait commencer dès le plus jeune âge "Kom se Kalwala kom"...

On ne saura assez insister sur l'émotion qui passe au travers des mots et cette dernière aura finalement une influence beaucoup plus puissante que les mots eux-mêmes. Pour illustrer ces propos:

Un stagiaire débardant un tronc de chêne avec un taureau vosgien de trois ans a réussi à lui faire monter un raidillon menant au sentier en le stimulant de la voix et par l'émotionnel.

Par contre, arrivé sur le sentier très raide descendant vers la ferme, le taureau, qui avait démarré avec une impulsion forte est resté sur cette impulsion et est donc descendu le sentier au grand galop. Reprenant en main taureau et stagiaire, j'expliquai à ce dernier que, arrivé au terme de la trajectoire qui demande un effort violent ou soutenu, il fallait débrancher cette impulsion en passant du "alléééé hai" au "houôla" très mélodieux et apaisant.



**Cliché 2: Reconstitution pour l'équipe de Pierre Pétrequin de travail avec la réplique d'un travois trouvé dans les fouilles du Lac de Chalain en Suisse (voir Pétrequin et al., "Un travois pour les dieux" et Pétrequin et al., *Premiers chariots, premiers araires*) à Soultzeren, Photo Rose-Marie Arbogast**

Nous ne sommes pas là pour un cours de patois ou de linguistique, mais il est des consonnances qui sont de nature à démarrer ou stimuler, et d'autres à calmer un attelage, un animal ou un troupeau. La constance entre le "Kom sè kom" ou "kom sè sè sè sèèèèèèè" des Vosges et le "vèè vèè vèè" des paysans du Massif Central appelant leurs troupeaux est assez étonnante alors qu'émanant de deux cultures très différentes.

Une expérience assez remarquable m'a conforté dans le fait que les bovins (entre autres animaux sûrement) sont sensibles aux sentiments et aux émotions véhiculés par la voix plutôt que par les mots eux-mêmes. R.T., malheureusement décédé à ce jour, m'a appelé de la Haute-Loire à la recherche d'une paire de vaches dressées. Je lui ai donc dressé deux vaches déjà débouffées, et surtout gentilles. R.T., venant du soir, m'a demandé de les atteler et les faire travailler sans me soucier de lui. Observant la scène, ce paysan retraité et à la sensibilité animale innée est intervenu à un moment bien précis, presque sans prévenir et surtout sans transition aucune,

parlant aux deux vaches et leur donnant des ordres dans son patois (j'ai juste compris: "i pia la nera": "un pas, la noire"). Les vaches l'ont suivi comme par enchantement et le couple (trio!) homme-animal paraissait soudé par des siècles de connivence et d'imprégnation commune. Les sons gutturaux de ce paysan et les miens étaient très proches, proches aussi des sons des bergers de Provence, des alpagistes transhumant leurs troupeau.

- Là encore, ce sera bien plus le contenu émotionnel du message que les mots eux-mêmes qui seront porteurs.

- Que ce soit avec un tout petit veau ou avec un taureau d'une tonne, les sentiments négatifs (peur, colère, rancune,...) seront à proscrire.

- Respirer profondément deux à trois fois avant de reprendre contact avec l'animal si l'on sent qu'il y a décalage entre lui et soi-même, puis revenir vers lui avec l'envie de s'adresser à son être intérieur, "d'homme à homme".

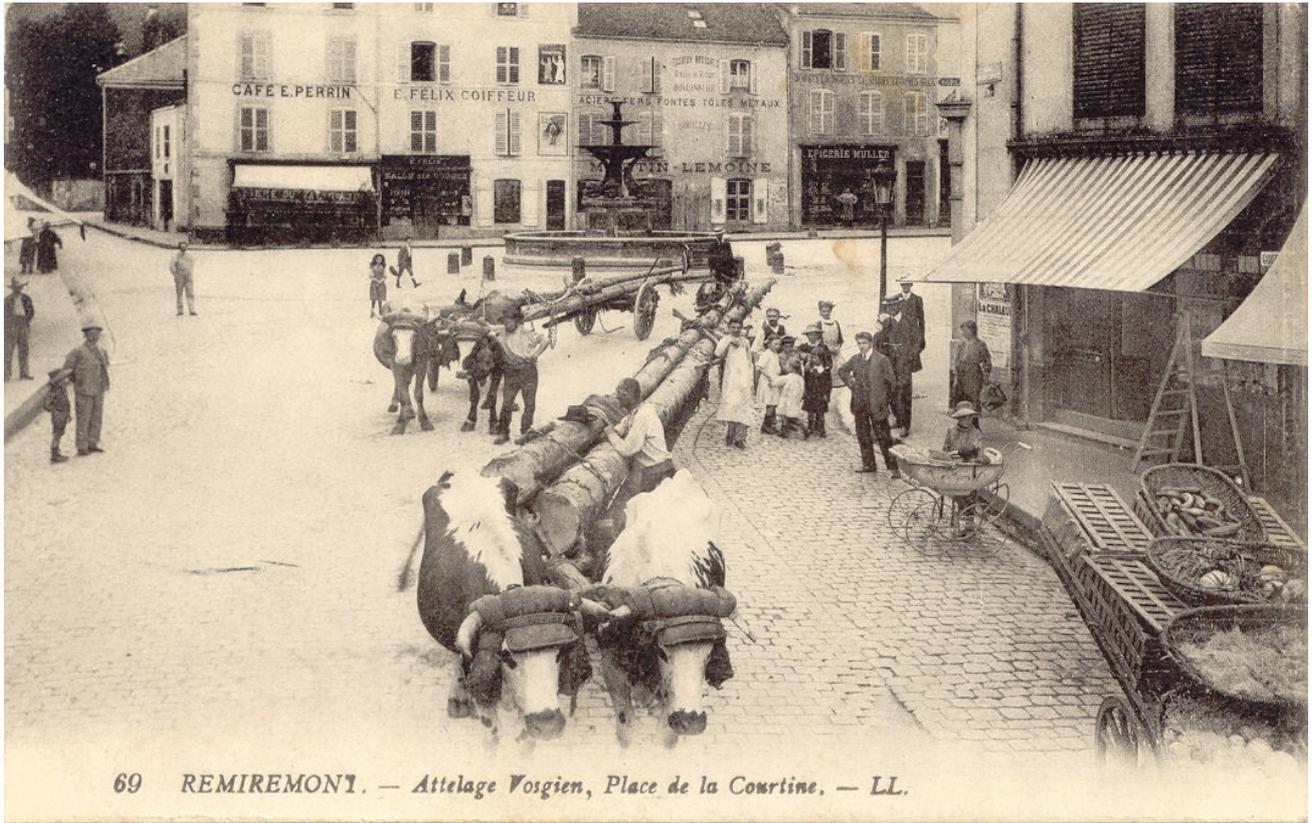
- Tel est le gage de réussite pour domestiquer un veau, un bœuf de travail, une vache laitière, un poney, un chien....

## **Bibliographie / Filmographie**

Pétrequin, Pierre, Rose-Marie Arbogast, Anne-Marie Pétrequin, Samuel van Willigen et Maxence Bailly. *Premiers chariots, premiers araires*. La diffusion de la traction animale en Europe pendant les I et III millénaires avant notre ère. Monographies CRA 29, CNRS Editions, Paris, 2006.

Pétrequin, Pierre, Anne-Marie Pétrequin, Bruno Théry, Adrienne Lo Carmine. "Un travois pour les dieux – Lac de Chalain, 31<sup>e</sup> siècle av. J.-C.". DVD distribué par CERIMES <http://www.cerimes.education.fr/>

Lima, Vasco et Lorène Cancel. "Les Bouviers d'Alsace et d'ailleurs", Rencontre 2008, DVD: Le Trait, Route de Saint Raymond Brassacou, 09100 Pamiers, 05 61 68 27 98, [lorene.cancel@wanadoo.fr](mailto:lorene.cancel@wanadoo.fr)



69 REMIREMONT. — Attelage Vosgien, Place de la Courtine. — LL.

# LE SON DES MOTS, LA VOIX DES SONS SUR LA CULTURE DE COMMUNICATION AVEC LES BŒUFS DE TRAVAIL EN SLOVENIE

Inja SMERDEL <sup>(a)</sup>

**Résumé:** La vie d'un paysan était intimement imbriquée dans celle de ses bœufs. Une communication réciproque était donc indispensable à un travail et un compagnonnage harmonieux, et tous les sens avaient un rôle à jouer: le goût, l'odorat, le toucher et l'ouïe. Cette intervention privilégiera le dernier des quatre, examinant le son des mots – outil intangible de la voix humaine – qui appellent les bœufs par leurs noms, donnent des ordres et entonnent des chants. L'intervention explore aussi deux autres sons utilisés pour communiquer avec les bœufs – le sifflement humain et le claquement du fouet. Ces informations sont basées tout particulièrement sur les témoignages oraux et l'observation ethnographique (ainsi que sur les sources et la littérature pertinentes), enregistrés en 2001 et de 2003 à 2007, dans le cadre d'enquêtes de terrain menées dans quatre régions de la Slovénie. Ces enquêtes témoignent de la situation de l'entre-guerre, du dernier quart du XXe siècle et, dans un nombre limité de cas (des quelques exploitations possédant encore des attelages en activité), se réfèrent au présent.

**Summary:** A farmer's life was tightly interwoven with that of his oxen. Mutual communication was indispensable to a harmonious working companionship and in it all the senses played their role: taste, smell, touch and the sense of hearing. The paper focuses on the latter, dealing with the sound of words – the intangible tool of human voice – calling the oxen by their names, giving commands and singing songs; it also deals with two other sounds applied in communicating with oxen – human whistling and the sound of a whip cracking. The findings of the paper are based in particular on oral testimonies and ethnographic observation (as well as on relevant sources and literature), recorded in 2001 and 2003–07 as part of field research carried out in selected locations in four Slovenian ethnological regions. They are relevant to the decades between the two World Wars, to the third quarter of the 20th century and, in a few cases (rare farms with "active" ox teams), to the present.

**Mots clés:** bœufs de travail, noms propres, commandements, chants, sifflements, musique de communication

**Key words:** working oxen, proper names, commands, chants, songs, whistling, communicational music

## Introduction sur le bœuf, sur la communication avec les bœufs de travail en Slovénie et sur la recherche

"Au début était le bœuf" a écrit récemment le philosophe allemand Andreas Hofbauer (2007) dans un texte coloré intitulé *Le Destin de la force*. Ces dernières dix années, il avait en effet été totalement fasciné et saisi intellectuellement par les bœufs d'Istrie, presque éblouissants de blancheur, aux longues cornes, à la fois majestueux et doux, puissants et persévérants (figure 1). À travers cette vision admirative, il commençait ainsi à parler des êtres qui certes n'ont pas le pouvoir "de la parole", mais qui se "tiennent" fortement et de façon troublante au début de l'alphabet. En effet, dans les langues sémitiques, la première lettre de l'alphabet hébreu *Alef* (d'où vient la lettre grecque *alfa* et le *A* latin) signifiait à l'origine le bœuf ou le bétail, et marquait clairement sa forme par la tête et les cornes (Kallir 1961: 19). Les rapports entre l'homme et le bœuf, tant présents et tant incontournables pendant les siècles de leur "longue histoire" – dans la civilisation rurale européenne et dans de nombreuses autres cultures –, mais pourtant pour beaucoup effacés et indifférents en raison de leur caractère quotidien, surgissent aujourd'hui avec éloquence des profondeurs "de la nuit des temps". À propos du silence de cette histoire, François Sigaut faisait remarquer il y a quelques années (1998: 1082) que "le bœuf de trait a disparu" – malgré

son importance historique par laquelle il n'a rien à envier au cheval – sans que nous parlions de lui. Mais plus tard, surtout en France, des textes assez nombreux furent écrits sur le thème des bœufs de travail (1). Ce fut finalement Cozette Griffin-Kremer qui rendit hommage à ces animaux assistants de l'homme qui, depuis leur domestication et les débuts de leur utilisation dans le travail jusqu'à leur disparition des fermes aux moments cruciaux de la mécanisation, par leur énergie et leur force subjuguée, tiraient troncs et pierres, déplaçaient et entraînaient de nombreux outils, engins et moyens de transport – des araires, charrues, charrettes, traîneaux aux engins à battre, divers types de moulins et semblables installations. Dans son importante étude sur l'attelage et les deux principales formes de joug, elle conclut par les mots: le bœuf était "une formidable machine qui a transformé la surface de la terre" (Griffin-Kremer 2007: 66).

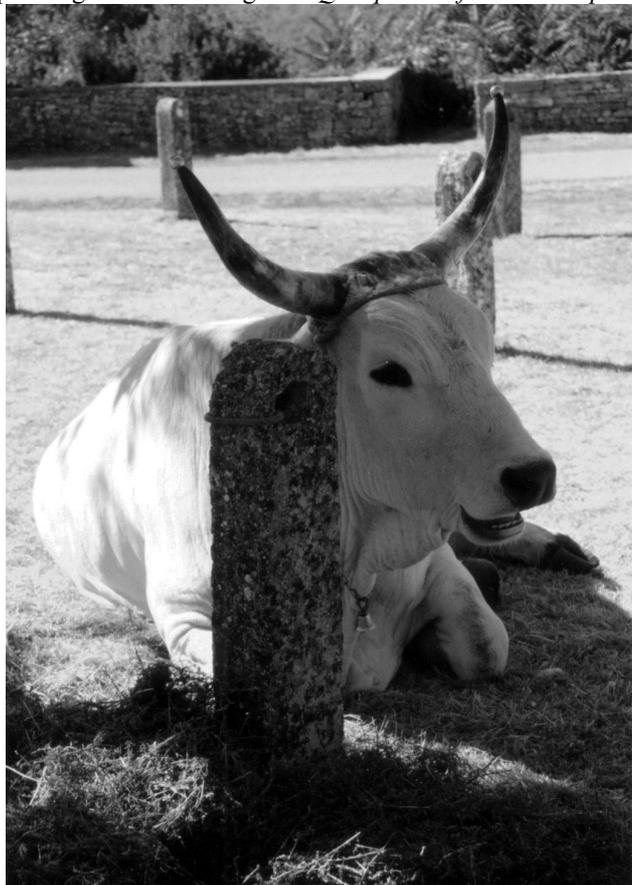
Mais devons-nous vraiment – d'ailleurs trop en accord avec le mécanisme cartésien – caractériser les bœufs d'outils complexes ou de machines, même en métaphore? En effet, ces êtres ne furent nullement que la force des outils, seulement des "installations" vivantes qui par le changement de pièces adaptées exécutaient plusieurs fonctions, comme le fait son remplaçant le tracteur. La machine par exemple ne s'arrête pas devant une pierre fichée en terre pour éviter que le soc ne soit endommagé... Et elle ne conduit pas toute seule le chariot à la ferme, parce qu'elle ne sait pas exactement où se trouve son toit... Les bœufs étaient assurément beaucoup plus. Peut-on qualifier par la métaphore "âmes d'outils" (2) ces

---

a) Chercheure, Ancienne Directrice, Musée Ethnographique Slovène (SEM), Metelkova 4, SI-1000 Ljubljana, Slovénie Ljubljana, Slovénie; [Inja.Smerdel@etno-muzej.si](mailto:Inja.Smerdel@etno-muzej.si)

assistants et compagnons, ces animaux qui permettaient la survie? Révéler les rapports entre l'homme et son animal de trait à la lumière de la continuité des pratiques du labour quotidien d'où est née "la philosophie de la réalité de la vie quotidienne" signifie en effet la constante négation tentante du dualisme philosophique académique du rapport mutuel homme – animal. Dans la proximité de tous les jours, par les mots et par l'importance, les bœufs tenaient bien souvent une place égale à celle des gens: "*Quelque bœuf était aussi plus vif*

*– comme l'homme.*" - "*Il était plus intelligent qu'un homme*" et "*il fallait parler au bœuf comme à un enfant*" sont dans ce sens des phrases éloquentes (3). Dans beaucoup de fermes slovènes, ils étaient considérés comme des membres de la famille; comme la "*familia*" qui trouvait sa place dans les albums de photos ou dans les figures encadrées et accrochées aux endroits visibles des pièces centrales du foyer paysan (figure 2).



**Fig. 1: Le bœuf d'Istrie, l'une des races de bœufs de travail parmi les plus obéissantes et résistantes. (Photo I. Smerdel, 2003)**

La communication réciproque entre le bœuf et le paysan, indispensable pour le compagnonnage dans un travail harmonieux, apporte notamment le témoignage intéressant de leur proximité et de l'interpénétration de leur vie. En cela, tous les sens jouaient leur rôle: le goût, l'odorat, le toucher et l'ouïe. La présente contribution s'attache surtout au dernier, dans la mesure où la voix de l'homme – les paroles dites ou chantées et les interjections –, le son du sifflement et le claquement du fouet furent des instruments immatériels incroyablement efficaces dans les techniques d'élevage. Dans ces techniques, en utilisant des instruments peu nombreux pour des fonctions de travail "sans objets", le rôle prédominant est en effet tenu par des procédés abstraits et des aptitudes de travail et de savoir basées sur l'observation (Digard 1988: 144–147). Et ce sont justement ces types de capacités et de savoir difficilement "capturables" qui, en raison de leur immatérialité insaisissable, sont trop peu étudiés malgré leur indiscutable importance. En essayant dans la présente étude de dévoiler les relations entre l'homme et les bœufs de travail, je pénètre ainsi dans les constituants de leur communication réciproque: j'analyse d'après leur sens "le son des mots" – les noms des bœufs et les commandements de travail ou les ordres, j'aborde les chants de labour et je note

quelques constatations sur les "voix des sons" – sur le claquement du fouet et le sifflement adressés au bœuf pendant l'abreuvement.

Le mot "communiquer" inclut la réciprocité: en effet, les animaux n'entendaient pas seulement la voix humaine ou d'autres sons qui leur étaient adressés. Eux-mêmes y répondaient comme il fallait. Le bœuf réagissait d'une façon tout à fait déterminée aux voix, aux appels, aux mots et aux sons qu'il connaissait ou auxquels il était habitué; d'une façon qui n'exprimait pas seulement la reconnaissance mais aussi la compréhension de leur sens et de leur intention. Ainsi, l'objection tentante défendue par le poststructuralisme linguistique contre la séparation ontologique entre l'animal et l'humain ne se présente-t-elle pas ici? Contre l'affirmation que "sans la langue il n'y a pas d'esprit et que les animaux n'ont ni l'un ni l'autre" (4)? À côté des témoignages parlants sur la vie quotidienne à la ferme, un écrit littéraire pénétrant par exemple nie aussi fermement ce genre d'affirmation. Il s'agit du conte relaté par le journaliste et poète triestin Jurij Paljk sur le dernier bœuf de ferme, *Miško*, qui était selon ses mots "bon et sage" et à propos duquel la mère disait parfois: "Il ne lui manque que la parole"... (Paljk 2001: 162).



**Fig. 2: "C'est notre famille".** Tel était le commentaire de la veuve du bouvier de St Anton au-dessus de Koper en Istrie slovène à propos de la photographie encadrée dans la salle à manger, sur laquelle on peut la voir avec son mari, leurs deux fils et les deux bœufs de la maison. (Photo I. Smerdel, 2007)

En Slovénie, ce sont précisément et avant tout les bœufs qui ont été jusque dans les années 70 du siècle passé le bétail de travail le plus incorporé à la spirale séculaire des cycles annuels naturels et culturels des occupations paysannes et avec lesquels l'homme devait communiquer pendant le déroulement des travaux. Comme cela est visible dans la majorité des régions slovènes – plus particulièrement dans les zones de collines et de montagnes où sur les champs raides le labourage était presque impensable sans eux – et dans la plupart des fermes moyennes les plus nombreuses. Là où les paysans utilisaient surtout les bœufs, les petits paysans en possédaient le plus souvent un, les propriétaires moyens deux soit une paire, et les grands propriétaires deux ou trois paires. En certains lieux, par exemple dans les villages de la plaine de Pivka on raconte que "les riches" travaillaient avec des chevaux, "les moyens" avec des bœufs tandis que les pauvres n'attelaient que des vaches (Smerdel 2005: 357). Dans les pauvres villages d'Istrie slovène où la "misère" était là, la terre argileuse et dure ne permettait de labourer ni avec des chevaux ni avec des ânes, un texte montre par exemple que les riches paysans possédaient une paire de bœufs, "certains quelque âne", tandis que dans les fermes les plus pauvres on ne trouvait pas même un âne à atteler. Dans la campagne slovène, est présente l'idée assez partagée que les chevaux représentaient le statut social, les annonciateurs reconnaissables du riche et le rêve social du paysan pauvre. Mais à côté des milieux villageois et des individus qui estimaient hautement surtout le cheval et ses qualités de travail, l'avancée des recherches sur les relations entre les

paysans et le bétail de trait ont mis à jour de véritables "zones de boeufs". Là "les bœufs étaient de l'or", ils "faisaient le pain" de leurs maîtres, littéralement. C'est par les bœufs que l'on estimait le patrimoine, la mesure de la dote et, le soin apporté à leur santé était souvent plus important que celui accordé à la santé des membres de la famille paysanne... (Smerdel 2005: 375; 2007: 141, 147). Mes constatations sur la communication avec les bœufs de travail se basent sur les témoignages oraux de certains de ces milieux sociaux culturels; sur la documentation recueillie en 2001, 2003-04, 2006 et surtout 2007 par des recherches de terrain dans des lieux choisis dans les quatre zones ethnologiques slovènes (5): pannonienne (Kozjansko et Posavje), au centre de la Slovénie (une partie de Posavje et Zasavje), méditerranéenne (Pivka, Karst, Brkini, et Šavrini en Istrie slovène), et alpine (Pokljuka en Gorenjska et Carinthie). En ce qui concerne l'âge des informateurs (6), il est représentatif pour les décennies entre les deux guerres mondiales, pour le troisième quart du XXe siècle et seulement dans des cas particuliers (sur la base des données de fermes avec des attelages "vivants"), aussi pour le présent. Dans l'analyse des noms, des commandements ou des ordres, j'ai également relevé des détails découverts dans les matériaux du travail d'équipe du Musée ethnographique national, réalisé dans les années 40 et 50 du siècle passé (et des récits recueillis en Dolenjska, Goriška, Brda, Tolminsko et Cerkljansko), quelques extraits littéraires, de rares notes trouvées dans la littérature ethnologique et quelques ingrédients comparatifs que j'ai notés en Istrie et sur l'île de Pag, ou bien obtenus par correspondance.

### Avec les noms propres des bœufs à travers le temps et l'espace

"Lorsque nous nommons, nous avançons encore plus loin sur le chemin du développement cognitif de l'homme", écrit Griffin-Kremer (2001: 174) au sujet de l'appellation du bétail, mettant le doigt sur la complexité de ce processus. Le fait de donner leurs propres noms aux bœufs – surtout sur la base de la couleur de la peau, d'autres particularités physiques

et des comportements – est assurément par le sens un signifiant de premier ordre de leur identité. Mais à ce sujet, certains chercheurs ont exprimé des doutes et se sont demandés s'il s'agissait ici vraiment de noms propres ou simplement de descriptions ou peut-être le plus souvent de noms de communication (*Umgangsnamen*). John T. Killen

(1992: 105) par exemple se posa cette question en déchiffrant les noms de bœufs sur les tablettes de l'écriture linéaire B de Cnossos et, à côté d'Ulrich Bentzien – sur la base de son étude sur les noms propres d'animaux tirés des archives de Mecklenburg –, aussi Hermann Bausinger (1971: 171). La confirmation de l'hypothèse qu'il s'agit finalement le plus probablement de noms propres a été trouvée dans les analogies contemporaines (7). Mais sur ce point, la confirmation la plus parlante, vivante et directe nous vient de Slovénie. Elle a été émise par Jože, paysan de 68 ans propriétaire de la ferme de montagne isolée *Ježernik* de Libeliška gora en Carinthie, qui répondit d'abord à ma question sur la signification du nom de bœuf *Jirs*: "*Comme ça jaune brun*", ajoutant ensuite: "*C'était son nom, comme moi Jože...*".

La première forme écrite d'un nom propre de bœuf vient probablement du palais de Cnossos, du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Les noms comme par exemple: *Ke-ra-no* (*Kelainos* ou le Noir), *Wo-no-qo-so* (qui contient l'expression *woinoq*, la couleur du vin c'est-à-dire rougeâtre, ce qu'Homère citait notamment dans l'Iliade pour les bœufs) et *Ko-so-u-to* (*Ksouthos* ou jaune brunâtre) sont assurément des noms donnés à partir des particularités physiques reconnaissables de l'animal (Killen 1992: 102). Ils furent écrits dans l'écriture syllabaire linéaire B de la culture crétoise mycénienne, datés entre le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle avant J.C., et plus précisément en grec (8). Un des spécialistes, John Killen, s'intéressa aux noms des bœufs de Cnossos en rapport aux conditions de vie et posa l'hypothèse suivante: les raisons ou bien l'objectif qui faisaient donner des noms aux paires de bœufs de travail étaient selon lui reconnaissables dans la volonté d'éviter les possibles tromperies des bouviers, des conducteurs ou des bergers (9); les personnes qui donnaient des noms aux bœufs – il suppose qu'il s'agissait des administrateurs du palais auquel les boeufs appartenaient (Killen 1992: 103) (ce qui est prouvé par l'annotation exacte de leurs noms dans les archives du palais central); et sous condition aussi le moment de l'appellation d'après lequel les animaux obtenaient d'habitude leur nom dès la naissance – puisqu'il écarte les sens des noms qui ne correspondent pas au critère "caractéristiques physiques reconnaissables immédiatement" (10) (cf. Ilievski 1958: 8).

Le fait d'appeler les animaux par leurs caractéristiques physiques, surtout d'après la couleur de leur peau, peut être suivi pour le bétail bovin tout au long des siècles jusqu'à aujourd'hui. À ce sujet, certaines sources de la littérature orale européenne sont notamment des témoignages éloquentes. Par exemple, les dites Triades, "Triades de l'île de Bretagne" de la tradition médiévale irlandaise, ou bien la chanson du Moyen Âge sur le labourage: *The Plough-Song*. Dans les premières, les Triades, Cozette Griffin-Kremer (2000: 95, 96) a aussi découvert le rôle des trois principaux bœufs de l'île, en plus du rôle des trois taureaux maîtres, des trois taureaux protecteurs et des trois vaches importantes. Ces trois boeufs portent le nom de *Jaune-Blanc*, *Châtaigne* et le *Tacheté* (*Melyn Gwanhwy, Gwineu* et *yr Ych Brych*). Selon l'autre source, Alexander Fenton (1970: 180) a décortiqué les noms des huit bœufs de l'attelage qui devait tirer la charrue au Moyen Âge et a constaté que leur appellation signalait la description des particularités physiques et comportementales de l'animal (11) (ils reflétaient en outre les dispositions d'obéissance, de docilité et de force patiente dans l'attelage).

Plus tard, des archives témoignent aussi des noms de bœufs (et de vaches) qu'ils soient des noms propres ou des noms de communication, notamment certains inventaires allemands sur la propriété du bétail de reproduction dans la

seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, au XVIII<sup>e</sup> et dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Là, les noms des animaux venant des caractéristiques physiques sont visiblement les plus nombreux. Ulrich Bentzien par exemple, en analysant des sources sur ce sujet à Mecklenburg constata que durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, les couleurs représentaient 71 % des noms. Les autres caractéristiques physiques représentaient 12 % des noms, les comportements 14 % et seulement 3 % étaient inspirés par l'inclination ou les reproches, l'approbation ou le refus, l'origine et le jour de la naissance. À partir des sources citées, Bentzien a aussi classé les noms d'animaux selon la position sociale: c'étaient surtout les éleveurs des couches sociales élevées qui auraient donné des noms au bétail; ceux qui possédaient de grands troupeaux et qui avaient par conséquent le besoin incontournable de distinguer les animaux (selon Bausinger 1971: 171). Au contraire, les inventaires souabes sur la propriété du bétail à Feldstetten (circonscription Münsingen), remontant de 1651 à 1851, sont tout à fait l'opposé de ceux de Mecklenburg. Ces dernières sources témoignent de la pauvreté des biens des paysans d'alors pour lesquels il n'était pas nécessaire d'établir des distinctions et de fixer des noms à des animaux peu nombreux. Ainsi ne sont inscrits que des noms communs par lesquels un commis notait les différences de couleur et d'âge: "vache rouge" (*rote Kuh*), "vache rougeâtre" (*rotblessete Kuh*), "veau d'un an" (*einjährigs Käble*)... (Bausinger 1971: 172). Cela invite à établir des comparaisons avec les états actuels de pauvreté probablement très semblables par exemple à Cotacachi dans les Andes (Meininger 1997: 71) ou dans un village reculé de Crète (12) où les bovins non plus n'ont pas de noms propres (13).

Du début du XIX<sup>e</sup> siècle nous vient une source italienne encore isolée et remarquable par rapport à ce qui a été dit: un texte sur le labourage dans le Piémont dans lequel Pictet en 1802 (5(368), 6(371)) cite seulement deux noms qui se répètent toujours pour le bœuf de droite et celui de gauche – *Eist* et *Gia*...

Puis vient le XX<sup>e</sup> siècle, quand Bausinger en Allemagne découvre que pour le bétail aussi le choix des noms vient de partout – tout comme dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle Wilhelm Heinrich Riehl l'avait remarqué pour les gens –, ils ne disent et ne signalent pratiquement plus rien (mais témoignent assurément de la relative liberté de choix personnel). À partir de l'analyse de 6200 noms du catalogue de 1959 pour environ le même nombre d'animaux mâles et femelles, l'association des éleveurs de bétail tacheté de Blaufeldn (Franco-Hohenlohe) a constaté que seulement 3 % d'entre eux signalent les animaux sur la base de leurs caractéristiques physiques et autres; 18 % sont des noms d'hommes (pour les vaches 82 % reçoivent des noms de femmes) tandis que domine un mélange varié de noms propres comme par exemple: de *Hallo* à *Pauschal*, de *Bismark* à *Picasso*, de *Prolet* à *Paladin*, de *Kokos* à *Pflug*, (...) de *Bristol* à *Palermo* (Bausinger 1971: 174, 175). Mais derrière ces choix se cache très probablement à la fin toujours une certaine inspiration. Comme par exemple pour les noms des bœufs créoles de Guadeloupe qui reflètent les passions sportives de leurs propriétaires: *Barési*, *Tigana*, *Boli*, *Lémon*... ou bien l'esprit des champions: *Énergie*, *Fierté*, *Diamant*, *Danger*... (Versini 1997: 79) (14).

Des résultats de recherches analogues sur les noms modernes de bœufs dans d'autres milieux d'élevage bovin en Europe mèneraient très probablement à des constatations assez semblables à celles montrées par l'étude menée en Allemagne par Bausinger. Dans une certaine mesure, la présence "de noms de partout" est aussi révélée par des études

françaises individuelles (et de même par le présent texte slovène). Toutefois, deux contributions sur les noms propres de bœufs écrites à partir d'enquêtes ethnologiques ou folkloriques réalisées dans la seconde moitié du siècle passé (15) montrent la prédominance traditionnelle des noms évoquant les caractéristiques physiques des animaux et le plus souvent la couleur. En ce qui concerne la thématique des noms et leurs sources d'inspiration, le texte de Nicole Morin est particulièrement parlant (1986: 330–332). À ce sujet, les noms de paires de bœufs d'attelage sont classés toujours par deux dans les groupes suivants: les noms spécifiques de chaque race, par exemple *Jaunet-Blondin* pour la race de bœufs blancs dite "Parthenai"; les noms "à thème descriptif" ou d'inspiration descriptive comme par exemple *Jaunet-Blanchet*, *Châtain-Rougeaud*, *Noiraut-Rougeaud* et autres; les noms "à thème militaire" ou d'inspiration patriotique, par exemple *Sergent-Major*, *Capo-Canon*, *Turco-Marocain* et d'autres semblables. Puis vient un groupe de noms savoureux sur le "thème des plaisirs du corps", inspirés par la chance dans la vie, l'amour, le romantique, les vêtements, les aliments et les boissons: par exemple *Trésor-La vie*, *Amoureux-Gentil*, *Galant-Mignon*, *Pantalon-Jupon*, *Salé-Poivré*, *Pernod-Cassis...* Le dernier groupe, "autres thèmes", comporte des noms inspirés par les fleurs (par ex. *Rosiers-Lilas*), les animaux (par ex. *Poulet-Lapin*), les professions (par ex. *Boulangier-Pâtissier*), le progrès (*Taxi-Métro*), la politique

(*Daladier-Gamberlin*) et la géographie (où il s'agit en général de noms liés à l'origine de l'animal). Ici et là on trouve aussi des noms de bœufs tirés de blagues ou de l'expression des rapports des paysans avec la société (par ex. *Bourgeois-Rentier*, *Paysan-Malheureux*). À côté de l'analyse du contenu des noms, Nicole Morin n'omet pas leur contexte social: elle parle du sens des noms, du moment où ils ont été donnés aux bœufs de travail et d'autres questions similaires.

Avec la sélection et la présentation des noms français de bœufs, nous constatons qu'à côté des contenus, ils reflètent aussi une véritable explosion d'imagination créatrice. À la fin de cette excursion comparative à la recherche des noms de bœufs à travers le temps et l'espace, il convient d'ajouter une pincée d'épices africains analogues tirés de la littérature biographique – un extrait correspondant du roman *Souvenir d'Afrique* de Karen Blixen (1937), du chapitre les Bœufs:

"À la propriété, nous avions cent trente-deux bœufs, ce qui signifiait huit équipes de travail plus quelques animaux supplémentaires (...) Puis venaient *Njose*, *Ngufu*, *Faru* avec *Msungu* – ce qui veut dire l'homme blanc. Les gardiens donnaient souvent aux attelages des noms de blancs et *Delamere* était pour un bœuf un nom courant. Le vieux *Malinda* arrivait, grand bœuf jaune (...); sa peau était étonnamment parsemée de figures sombres ressemblant à des étoiles de mer et peut-être pour cela avait-il reçu le nom de *Malinda*, ce qui veut dire voile." (Blixen 2004: 194).

## Sur les noms propres de bœufs en Slovénie: état des recherches, statistiques, contenu, cadre de vie, but, sonorité

Ces dernières années, lorsque j'interrogeais mes interlocuteurs et interlocutrices slovènes sur leur cohabitation avec les bœufs, posant aussi des questions – entre autres – sur les noms propres de bœufs (et de vaches), j'avançais à tâtons dans leur mémoire avant tout avec des questions sur l'opportunité de ces marques sonores de l'individualité animale dans la vie quotidienne; quand donnait-on un nom à un bouvillon destiné au travail? qui lui avait donné son nom? et pourquoi était-il important que l'animal reçoive finalement son propre nom? Mais avant, j'avais noté des noms et essayé de trouver le sens de ceux qui dans ma collection n'étaient pas tout de suite compréhensibles.

Dans les manuscrits slovènes et dans les rares sources imprimées, on ne pouvait trouver que quelques citations de noms de bœufs et de vaches, le plus souvent sans données contextuelles parlantes. Parmi eux, le premier texte qui apparaît comme la source précieuse et le viatique pour ces genres de noms au XIXe siècle – non seulement les noms de bovins mais aussi de brebis et de chèvres – est l'œuvre de Fran Erjavec "Du sac du voyageur", paru en 1875. Ce conteur et naturaliste a "vidé" de son sac des données importantes pour l'histoire du vocabulaire slovène, notamment une palette de "noms de bœufs" (16). Il y ajouta ici et là des explications sur leur signification comme par exemple: "*Béleh*, gén. *Béleha*, bœuf blanc. *Bélha*, vache blanche. (...), *Ščep*, *Ščepana*, avec sur la tête une tache blanche en forme de lune." (Erjavec 1875: 225). Un autre ouvrage de la fin du XIXe siècle, le Dictionnaire slovène-allemand de Maks Pleteršnik, est aussi un précieux auxiliaire dans la recherche des inspirations des anciens noms de bœufs. Grâce à lui par exemple, j'ai découvert le sens d'un des noms propres assez courants pour les bœufs d'Istrie, *Bákin*, répandu à la fois en Istrie slovène et croate. En effet, *Bák* – en allemand *der Widder*, *der Leithammel* – est le mot qui dans l'ancien empire autrichien (dans sa partie hongroise) désignait

le bélier ou le bélier conducteur (Pleteršnik 1894: 10) (17), ce mot ayant très probablement dérivé à cause de la ressemblance remarquable des cornes ou du rôle conducteur dans l'attelage du boeuf portant ce nom (18). Dans les années 40 et 50 du siècle dernier, des mentions de noms de bœufs sont relevées dans les notes de plusieurs membres des Équipes de terrain du musée ethnographique slovène (19) – à l'occasion des recherches en Dolenjska, en Istrie slovène, en Goriška, à Brda, Tolminsko, Cerkljansko – et finalement les noms de bétail (aussi de bœufs) de deux villages de Carinthie cités dans les monographies ethnologiques locales de Marija Makarovič: *Strojna* et *Strojanci* de 1982 et *Sele* et *Selani* de 1994.

Quelques fragments de la littérature slovène, à côté des noms des bœufs "principaux héros", apportent aussi des phrases qui laissent filtrer par le style le rôle et l'importance des bœufs dans la vie quotidienne de leurs compagnons humains. Ils décrivent par exemple tout à fait concrètement l'aspect physique de ces animaux de travail (auquel ils devaient le plus souvent leur nom), à quel point ils étaient calmes et intelligents, et les rapports réciproques avec les enfants:

"*Miško* était le nom de notre dernier bœuf gris auquel à la maison nous étions tous attachés: il pesait plus d'une tonne, il était bon et intelligent, incroyablement fort et de nature douce, d'un gris jaune, de couleur blanche (...) '*seule la parole lui manque*' disait maman quelquefois et nous étions tous de son avis (...) il comprenait tout seul, sûrement beaucoup mieux que nous autres enfants qui le montions quelquefois (...) *Miško* a grandi avec nous après avoir été mis au monde par la vache *Sivka*." (Paljk 2001: 161, 162).

On rapporte aussi qu'une belle paire de bœufs faisait honneur à son maître et qu'il avait sa place dans les souvenirs des photographies de famille:

"(...) 'tu prendrais une photo de moi avec mes bœufs, mon Čarin et mon Bakin? Tu veux? (...) Regarde les cornes qu'ils

ont! Comme des défenses d'éléphant!' (...) Čarin était, comme son nom l'indique, plutôt foncé, Bakin lui, gris argent. Šilvano marchait autour d'eux fièrement..." (Tomšič 1990: 153).

Certains passages troublent et invitent à réfléchir sur le rapport d'identification entre l'humain et l'animal. Par exemple quelques phrases venues de la possible imagination de l'écrivain (bien qu'elles reflètent la réalité) (20), parlent d'un transfert de l'animal à l'humain, quand des noms des bœufs deviennent des noms d'enfants en raison de caractéristiques corporelles semblables:

"Le cinquième enfant ne ressemblait pas du tout aux quatre premiers (...), il était trapu et de couleur presque grise. 'Mais d'où Radmanca a-t-elle tiré ce *jirs*?' s'étonnaient les voisins. L'enfant fut donc appelé *Jirs* (...). Il avait les cheveux roux, les sourcils noirâtres, le visage pâle avec des taches de rousseur. Et

de nouveau les voisins s'étonnaient. 'Mais d'où Radmanca a-t-elle attrapé ce *šek*?' Et il était de nouveau tout à fait singulier, brunâtre, la tête grande avec de forts os (...) et comme il était ainsi, son nom fut *Pram*." (Prežihov 1969: 93, 94).

À partir de toutes les sources citées plus haut sur les noms de bœufs et de ceux notés le long de mes chemins de recherche (21), j'ai réalisé une analyse chiffrée et de contenu. Dans cette analyse, j'ai incorporé 201 noms propres de bœufs. Ce nombre ne semble peut-être pas très élevé, mais il est suffisamment représentatif. En effet, les mêmes noms et leurs dérivés se répétaient de lieu en lieu dans toutes les régions visitées, ou bien ils répondaient à des cas déjà connus d'autres sources.

### Analyse chiffrée de 201 noms de bœufs:

noms d'après les caractéristiques physiques (selon la couleur de peau 105, motifs de peau 30, cornes 20)	155 ou 77,11 %
noms affectueux	10 ou 4,97 %
noms d'après des éléments géographiques	7 ou 3,48 %
noms d'après des comportements humains	6 ou 2,98 %
noms d'hommes et de femmes	3 ou 1,49 %
noms de partout	19 ou 9,45 %

L'analyse chiffrée a confirmé pour l'essentiel la connaissance de base relevée ailleurs – par exemple dans les recherches équivalentes en France et en Allemagne – que le temps a déposé en vagues successives depuis les inscriptions des noms de bœufs sur les tables d'argile de Crète il y a presque trois millénaires et demi. Ainsi, les noms les plus nombreux viennent des caractéristiques physiques (155 noms soit 77,11 %) dont ceux marquant la couleur (105 noms soit 52,24 %). Ensuite viennent ceux de partout ou dont le sens n'a pas été constaté (19 soit 9,45 %), puis les noms affectueux (10 soit 4,97 %); ces deux derniers groupes ont été utilisés seulement dans les dernières décennies de compagnonnage laborieux avec les bœufs. Il y a aussi quelques noms d'éléments géographiques ou du lieu d'origine de l'animal (7 soit 3,48 %), puis ceux découlant de comportements humains (6 soit 2,98 %) et, dans des cas isolés (3 soit 1,49 %) mais toutefois relevés, des noms d'hommes (22).

L'analyse des noms propres de bœufs les plus courants d'après les zones ethnologiques ou des régions de ces

zones, nous communique des données différentes à partir desquelles il est possible, dans une certaine mesure, de lire un message spécifique sur les races de bœufs les plus répandues en Slovénie (ou dans des régions particulières). Les noms *Sivc* et *Muri* ou *Moro*, et leurs variantes qui apparaissent partout et en plus grand nombre, permettent de conclure qu'ils étaient portés surtout par les "*montafonci*" – ces bœufs de couleur grise à brun foncé, animaux d'une de deux races bovines dites slovènes traditionnelles (23). "*L'un était Sivc, le suivant Murč – et puis tu changeais de nouveau*" se souvient-on par exemple à la ferme chez le *Borišk du haut* à Rodež en Zasavje; dans les endroits où tous les bœufs "*étaient jadis sivci, montafonci*" (et parmi eux aussi des animaux plus foncés de cette race de travail estimée). Les noms *Lisko* et *Šek* et leurs dérivés signalent le plus souvent les "*tachetées simmenthal*" autre race de bœuf dite traditionnelle slovène (24). Et puis il y a un autre nom qui spécifie clairement la race, *Plavc* ou *Plavček*. Ce nom a été donné aux animaux blanc argent ou jaune brun des vieilles races de Carniole (25).

Noms de bœufs les plus courants	Zone pannonienne (de 29 noms)	Zone de Slovénie centrale (de 38 noms)	Zone méditerranéenne (de 87 noms)	Zone alpine (de 47 noms)	
Sivc, Sivi, Sivček, Sivko	5	9	13		23
Muri, Murko, Muro, Murč, Moro	2	6	8	6	20
Lisk, Lisko, Lise	5	2	4	1	11
Plavc, Plavček	4	4	2		10
Jelen, Jalen		1	7	2	10
Šek, Šeki	3	2	1	3	8
Miško, Mišo, Miki	1	2	4	1	7
Rjavc, Rjavček		1	4		5
Jirs				7	7
Bavh				5	5
Boškarin			6		6
Gajardo			5		5

Les deux dernières paires du tableau présentant les noms les plus courants de bœufs sont expressément limités régionalement: *Jirs* et *Bavh* sont seulement en Carinthie, *Boškarin* et *Gajardo* en Istrie slovène (plus précisément en Istrie). Et si les noms des deux premiers ne sont peut-être pas liés spécifiquement à une race de bœuf (26), les *Boškarin* et *Gajardo* sont sans aucun doute les noms portés seulement par

les bœufs blancs d'Istrie aux longues cornes (27).

Mais avançons maintenant dans l'analyse du contenu des noms propres de bœufs et examinons certaines explications déjà constatées (ou les plus vraisemblables) pour ceux qui ne sont peut-être pas compréhensibles au premier abord. Quand je demandais à mes interlocutrices et interlocuteurs qu'elle avait été leur première inspiration pour

donner tel nom à leur bœuf compagnon de travail ou bien sur quoi se basait leur choix, la réponse la plus courante était "par la couleur et les caractéristiques". Katarina Mihorjeva de Predgrad à Bela krajina m'a notamment expliqué: "Selon la couleur. S'il était gris, il était le Gris (*Sívi*); s'il était noir (*črn*) il était le Noir de fumée (*Čáde*); s'il était jaune (*Rúmen*), il était le Jaune. D'autres donnaient des noms d'animaux sauvages – comme chevrette (*srna*). Nous avons, nous, un bœuf appelé *Srne* – Chevrette. Il était vraiment beau, gris clair, noir autour des yeux, et avec de belles cornes". Karlo Kasárnov de Skadanščina à Brkini m'a dit que le nom "dépendait du poil. On nommait son poil et le plus souvent on commençait aussi à l'appeler par le poil – et cela devenait son nom". Chez les derniers propriétaires de bœufs de travail, le nom affectueux *Miško* était donné par exemple – semble-t-il (28) – indépendamment de son aspect: "D'habitude, il était simplement *Miško*, l'un après l'autre", se souvient Valentin Tinčkov de Koprivnik.

Les noms donnés d'après des caractéristiques physiques, et d'abord le plus souvent d'après la couleur, étaient en Slovénie les suivants:

Les bœufs gris étaient appelés: *Sívec*, *Sívc*, *Sívi*, *Sívko*, *Síček*; *Pláj*, *Plěj* (seulement en Carinthie, peut-être de l'allemand *Blei* – gris plomb), *Kulambín* (peut-être de l'italien *colombino* – pigeon, gris pigeon). Les bœufs clairs, blanc jaunâtre étaient appelés: *Plávc*, *Plávček* (comme on dit blonds pour des cheveux clairs) (29); *Rmán* (venant peut-être de la plante à fleurs blanchâtres de l'achillée millefeuilles, *Achillea millefolium*); *Béleh*, *Béli*, *Bélko*; *Rúmen*, *Rúmelj*; *Kajarin* (peut-être à cause de *kanarin*, le canari, l'oiseau chanteur jaune); *Bávň*, *Bávšej*, *Bóuh* (en dialecte de Carinthie, nom de boeuf blanchâtre; SSKJ 1970: 107). Les boeufs foncés, brun gris ou gris noir s'appelaient: *Múri*, *Múřč*, *Múrko*, *Móro*, *Moráč* (de Maure (30), homme de teint foncé ou noir) (31); *Čádk*, *Čáde*, *Čádn*, *Čarín* ("nom d'un bœuf noir suie"; Pleteršnik 1894: 92); *Temúl* (peut-être de l'obscurité – *tema*). Les boeufs rougeâtre brunâtre étaient appelés: *Rós*, *Róšo*, *Rusín* (brun rouge, "rus vol"; Pleteršnik 1895: 445) (32); *Rozín*, *Nagelj*; *Pírh*, *Píruh* ("un bœuf rougeâtre ou rouge foncé brun" Pleteršnik 1895: 39); *Jírs*, *Hírs*, *Írs*, *Írsi* (dans le dialecte de Carinthie boeuf brun rougeâtre; SSKJ 1975: 72). Et puis viennent les boeufs bruns avec les noms: *Rjávč*, *Rjávček*; *Vídran* (peut-être couleur de la fourrure de la loutre) (33); *Prám*, *Prámi* ("cheval de couleur brune"; SSKJ 1979: 956).

Ensuite viennent les noms donnés d'après les motifs de la peau; les taches, les rayures et autres particularités: *Lisc*, *Lisk*, *Lisko*, *Lise*, *Šék*, *Šeko*, *Šeki*, *Šeqi*, *Šwějc*; *Cik* ("d'après le dos blanc du boeuf"; Pleteršnik 1894: 83) (34); *Ščep* ("il a sur la tête une tache blanche en forme de lune"; Erjavec 1875: 225); *Tíger* (peut-être rayé comme un tigre ou fort comme un tigre; en Istrie par exemple j'ai noté les mots: "un vrai jeune, un vrai tigre"); *Grdelín* (peut-être tacheté comme l'oiseau chanteur chardonneret qui est appelé *grdelín* dans la zone méditerranéenne); *Pèran* (en Bela krajina, à Predgrad où le nom a été expliqué par la variante de l'île de Pag: *Pèronja* – bœuf bariolé).

Enfin sont notés les noms signalant les cornes; ils spécifient leur forme, leur grandeur ou leur originalité: *Rogína*, *Regín*, *Ragín*, *Jálen*, *Jélen* ("il était tout blanc avec ces grandes cornes; s'il était blanc, il était *Jélen*") déclare-t-on à Brkini et dans le Karst); *Sabín* (peut-être avec des cornes en forme de sabre); *Kabrijól* (peut-être de l'italien *capra* – chèvre, avec des cornes de chèvre); *Kapín* (à Pivka le boeuf qui avait les cornes "vers l'avant"; "c'est un bœuf ou une vache avec des cornes au début tournées vers le bas et puis de nouveau courbées vers

le haut" (Pleteršnik 1894: 386, 387)) (35); *Bakín* (voir explication page 8).

L'inspiration des noms propres de bœufs donnés à partir des trois caractéristiques corporelles que sont – la couleur de la peau, le motif de la peau et les cornes peut être aussi cherchée dans d'autres éléments (la plupart déjà cités plus haut) classés comme suit:

- selon les particularités corporelles de l'homme: *Múri*, *Múřč*, *Múrko*, *Móro*, *Moráč* (foncé comme Maure); *Bájs* (gras, grasse);

- selon d'autres animaux et leur aspect corporel: *Kulambín*, *Kajarin*, *Vídran*, *Srne* (d'après la couleur du pigeon, du canari, de la loutre, du chevreuil); *Tíger*, *Grdelín* (d'après les rayures du tigre et les taches du chardonneret); *Jélen*, *Kapín*, *Kabrijól*, *Bakín*, *Srne* (d'après les cornes du cerf, de la chèvre, du bélier, du chevreuil);

- selon l'aspect extérieur des plantes: *Nagelj* (rouge comme l'œillet); *Brinč* (peut-être piquant comme le genièvre – *brin*); *Rmán*, *Rozín*, *Salvín* (peut-être d'après les feuilles gris argent blanchâtre de la sauge sauvage – italien *sálvia*);

- selon d'autres éléments de la nature: *Pláj*, *Plěj* (d'après le plomb; voir explication page 12), *Ščep* (d'après le croissant de lune; voir explication page 12), *Boškarin* (le plus probablement d'après le bois – de l'italien *bosco* – bois, là où les bœufs d'Istrie allaient souvent pâturer);

- selon des éléments du milieu domestique: *Čádk*, *Čáde* (d'après la suie; voir explication page 12);

- et selon les éléments des jours fériés: *Pírh*, *Píruh* (d'après les œufs de Pâques rouges ou décorés).

Puis viennent ces noms de boeufs qui pour la plupart ne reflètent en rien l'aspect extérieur des animaux nommés:

- les noms selon des éléments géographiques: *Čič*, *Hórvat* (d'après l'origine régionale, boeuf de Čičarija ou de Croatie), *Napoli*, *Palermo* (noms de boeufs d'Istrie, d'après les villes italiennes);

- les noms affectueux: *Miško*, *Mišo*, *Miki* (souvent nom de cheval et aussi d'ours, mais pour les boeufs plus probablement dans le sens expressif: jeune garçon (SSKJ 1975: 794); *Mándl* (probablement de l'allemand – homme, petit homme);

- les noms masculins d'hommes: *Boltežar*, *Miha* ("Maintenant *Janez* et *Miha* arrivent" se moquait-on à Gorjuše à propos du maître et de son bœuf qui portait un nom d'homme; ainsi, inconsciemment ou consciemment, les deux compagnons de travail étaient mis au même rang);

- les noms reprenant des tempéraments humains caractéristiques: *Gajardo* (probablement de l'italien *gaio* – serein, gai), *Edel* (de l'allemand – noble, généreux);

- et puis finalement les noms (au sens non encore constaté) venus de partout: *Folk*, *Bižo*, *Vaudi*, *Bendi*, *Olina*, *Curi*, *Romi*, *Zomp*, *Boc*, *Budel*,...

Les témoignages indiquant quand exactement les bœufs de travail recevaient leurs noms propres ne concordent pas tout à fait. Ici on raconte que tout de suite – déjà comme petits veaux; là, seulement comme bouvillons choisis pour le travail (36). Même dans la même maison, le maître et la maîtresse de la ferme *Ježernik* en Carinthie évoquent des souvenirs différents. Selon elle, le boeuf recevait son nom "quand il venait au monde; quand on disait: ça sera ton nom". Selon lui, il était nommé "quand on commençait à le dresser; ou bien avant quand on commençait à le faire paître". Ce dernier souvenir semble plus probable car le bouvillon choisi qui peut-être plus tard "ne convenait pas, ne voulait pas conduire, était sauvage" était destiné d'abord à l'abattage (et pour cela un nom n'était pas nécessaire). S'il "s'adaptait, s'il n'était pas peureux, s'il était bon pour conduire, tirer, alors il restait à la maison" et il devenait "un de nous – comme

quelqu'un de la maison" (Smerdel 2005: 363).

Tous "les gens" de la maison ont besoin d'un nom propre, n'est-ce-pas? et les noms des bœufs de travail étaient incontournables pour communiquer et travailler dans l'harmonie.

"On l'a baptisé comme ça pour que le bœuf ait un nom; sinon tu ne pouvais pas l'attirer (le conduire, mener); il avait besoin d'un nom..." s'exprimait de façon pittoresque et réaliste l'ancien bouvier Emil de Topolovec en Istrie slovène. La reconnaissance mutuelle était en fait la première condition pour un travail en commun harmonisé. Les gens devaient d'abord connaître et individualiser par le nom l'animal qu'ils commandaient pour obtenir ensuite des actes déterminés. Et le bœuf réagissait quand il entendait son nom, parce qu'il savait que l'ordre lui était destiné. "Oh, il comprenait tout comme un enfant", ai-je écrit dans le Karst à ce propos; et à Pivka: "Le bétail entendait exactement son nom. Les bœufs connaissaient précisément leur nom..." (Smerdel 2005: 366).

Nommer les bœufs de travail a dû être par le passé dans des milieux ruraux européens particuliers un devoir primordial qui marquait l'appartenance à la ferme. À ce sujet, le poème sur l'intendant Helmbrecht Meier Helmbrecht tiré du trésor de la littérature orale allemande, est un témoignage éloquent. Dans ce poème épique, le père Helmbrecht confie cet important devoir à son fils longtemps absent et ce dernier, en le remplissant, prouve et renforce les liens renoués avec le foyer (Bausinger 1971: 170). Et dans les villages rencontrés sur mon chemin, qui "baptisait" les animaux domestiques compagnons de travail? Le plus souvent le maître de la ferme dont la fierté était souvent d'avoir de beaux bœufs obéissants; ou bien celui qui travaillait le plus avec l'animal (en général de nouveau le maître). "D'habitude c'était le père qui donnait le nom – ou bien la maîtresse de maison; ou bien même aussi quelque berger – on considérait ce qu'il disait" se souviennent par exemple ceux de la ferme Jezernik en Carinthie. En Zasavje chez le Borisk du haut on m'a affirmé clairement que le nom du bouvillon était choisi d'habitude par le père, «et les

enfants aussi; celui qui était en gros à l'étable». Emil, de Topolovec en Istrie, évoque des souvenirs très vivants: "On vivait toujours dans de grandes familles et on le donnait tous ensemble – un le nommait – celui qui travaillait d'habitude avec eux – et il donnait le nom."

Mais s'il y a environ trois mille ans et demi, en Crète, les boeufs obtenaient leurs noms à Cnossos pour éviter les possibles tromperies, et s'il est possible à partir d'archives allemandes particulières des siècles passés de conclure que les appellations étaient socialement déterminées et nécessaires dans certains milieux sociaux pour distinguer les animaux entre eux au sein de grands troupeaux, les constatations telles qu'elles ont pu être formulées sur la base de la documentation slovène reflètent une autre causalité. Donner des noms propres aux boeufs compagnons était en Slovénie surtout le reflet évident des besoins d'individualisation dans le travail (37). Tant pour nommer que pour communiquer avec les boeufs, le contexte social n'avait en fait pas un sens fondamental: que cela soit pour les fermes petites et pauvres ou pour les grandes et riches, partout on donnait aux boeufs de travail des noms propres. Et que dans le travail, ils aient été conduits par des enfants (comme dans la majorité des fermes slovènes) ou bien des valets (comme par exemple dans les grandes fermes de Carinthie), les uns et les autres ou bien les maîtres, les laboureurs, les dirigeaient par des expressions impératives et des ordres de travail appris et enracinés dans leur milieu.

Mais avant d'approfondir ce sujet, il convient de s'arrêter encore sur l'un des éléments des noms propres de boeufs – leur sonorité. J'ai particulièrement réfléchi à cette question en comparant les noms de boeufs relevés dans des lieux de Slovénie à ceux de la Croatie voisine, de l'île Pag en Dalmatie. Les noms de Pag sont très proches des noms slovènes parce que là aussi l'inspiration venait surtout de l'aspect corporel du boeuf – couleur de la peau, ses éventuels motifs, ou les cornes –, et de l'aspect corporel d'autres animaux, ainsi que d'autres éléments du milieu naturel ou culturel.

Une comparaison en guise d'agrément – les noms de boeufs – île de Pag, Dalmatie (38)

Rísonja – "žučkast i sa crticama"

jaunâtre avec des raies (comme le lynx);

Ljúbota – «žut, sa bilom glavom»

jaune à la tête blanche;

Drágonja – žut

jaune;

Pèronja – šarast

tacheté;

Vránota – crn

noir (comme le corbeau);

Krívota, Krílonja – «crn, sa bilim krpama»

noir, avec des taches blanches (ailes);

Zékonja – «zekast, sivi»

gris comme le lièvre;

Jélota – «rozi (rogovi) u zrak, ka jelen»

avec des cornes comme le cerf;

Mfkonja – «škuri, a lice čadžavo(crn)»

foncé avec le visage noir suie;

Žútonja – žut

jaune;

Úglješa i Gáleša – "óba crna, ka gávrana"

les deux noirs comme le grand corbeau (noms d'une paire de bœufs d'un paysan de Poveljana voisine).

En lisant à haute voix les premiers et les seconds, on peut entendre le rythme des syllabes et sentir la différence dans l'accentuation. La majorité des noms propres slovènes de bœufs est en effet unissyllabique, comme par exemple: *Sívc*, *Lísc*, *Múrc*, *Šék*, etc. ou bien à deux syllabes – une fois avec l'accent sur la première syllabe comme par exemple: *Plávček*, *Múrko*, *Béleh*, *Jálen*, etc; une autre fois avec l'accent sur la deuxième syllabe comme par exemple: *Sabín*, *Kapín*, *Salvín*, *Bakín*, etc. L'accent sur la deuxième ou sur la syllabe finale apparaît surtout dans les noms de la zone culturelle méditerranéenne d'où viennent aussi les seuls noms de bœufs à trois syllabes comme sont: *Boškarín*, *Grdelín*, *Kabrijól*, etc.

Les noms croates de Pag sont tous à trois syllabes avec l'accent sur la première: *Rísonja*, *Zékonja*, *Ljúbota*, *Krívota*, etc. (39). Et à propos de cette lecture à haute voix, il est intéressant de se rappeler les premiers noms supposés de bœufs écrits – par exemple *Po-da-ko*, *Ke-ra-no*, etc. en écriture syllabique sur les tablettes d'argile de Crète...

Mais ce qui est important dans la découverte de la communication par la voix de l'homme avec les bœufs de travail, c'est de savoir que les noms de bœufs et les expressions impératives ou les ordres destinés à ces animaux de travail se fondent en une "mélodie" rythmée, sonore et harmonieuse.

## "Mélodies" de communication avec les bœufs: la voix des commandements de travail, le son du fouet

Les "mélodies" de la communication avec les bœufs sont parfois de longues, parfois de courtes compositions rythmiques, soit ascendantes soit descendantes, coupantes ou traînantes, des commandements de travail, des noms de bœufs bien accentués et, ici et là, aussi des sons du fouet claquants et crépitants. "*Šti Bakin, šti Boškarin!*", par exemple retentit en Istrie pour diriger la paire de bœufs à droite, vers soi (pendant que le fouet claque au-dessus des deux têtes); et après, comme avertissement à l'animal conducteur de droite: "*Bááák! Bakíí!*" Il s'agit d'intonation, de rythme – donc de deux catégories expressément musicales (Cvetko 1999: 61). C'est une singulière "musique de communication": une mélodie rythmique de mots et – dans le cas du claquement du fouet – de sons "sémiques".

Dans la littérature ethnologique slovène, il était pratiquement impossible de trouver des lignes signifiantes sur cette langue particulière d'entendement avec le bétail de travail, avec les bœufs. L'exception est le texte sur l'agriculture et l'élevage à Gornji Senik (village slovène au-delà de la frontière, en Hongrie) pour lequel Marija Kozar-Mukič (1978: 53) transcrivit les commandements de travail employés en Porabje pour labourer et pour les autres travaux effectués avec les vaches. Comme pour les noms propres de bœufs, il est possible aussi dans ce cas de trouver ici et là quelquel passage dans la littérature. Par exemple dans l'histoire paysanne La maison au bord de la Temenica du conteur Ivan Zorec, où Nace, maître d'une ferme de Dolenjska, ordonne aux bœufs d'arrêter avec l'ordre: "*Bohō... bohō!*" (Zorec 1929: 38). Ou bien dans l'histoire autobiographique d'Alojz Rebula Appel de la Méditerranée quand Mohor, le grand-père "s'arrête pour attendre les deux bouvillons et, sans besoin, claque le fouet au-dessus d'eux: '*Hovt!*'" (Rebula 1957: 35). De même, les chansons que l'on chantait aux bœufs pendant le labourage sont aussi des sources éloquentes puisque à côté du nom de l'animal apparaissent souvent au moins un ou plusieurs commandements de travail (voir chapitre suivant). Quelques ordres par lesquels les bœufs étaient dirigés furent notés aussi à la fin des années 40 et 50 du siècle passé par des membres

des Équipes de terrain du Musée ethnographique national: en Dolenjska, Cerkljansko, Goriška, et en Istrie slovène. Tous les autres commandements de travail archivés aujourd'hui au musée ont été réunis à partir de mon travail de terrain.

Lorsque mes interlocuteurs et interlocutrices prononçaient ces expressions et que plus tard, une fois écrites, je les ai lues – ces locutions par lesquelles l'homme orientait le mouvement et le comportement de ses assistants de travail et communiquait avec eux certainement avec efficacité – il m'a semblé entendre comme un certain "langage de non-mots". Une langue d'appels et d'interjections au sens bien déterminé, tout à fait compréhensible pour les bœufs, leurs conducteurs, les bouviers, mais incompréhensibles pour les autres personnes. Et pourtant, il s'agit ici "de vieilles interjections indoeuropéennes, de l'ancien slave" qui sont passées dans la terminologie des impératifs, de quelques "expressions et formes devenues interjections mais encore reconnaissables", de quelques "formes certainement empruntées puisque nous les trouvons dans plusieurs langues et que nous devons les ajouter aux mots culturels", et pour une moindre part "de commandements tels qu'ils pourraient naître dans toute langue en particulier" (Šivic-Dular 1984/85: 147). Les connaissances citées ont été apportées par l'étude linguistique de la dialectologue Alenka Šivic-Dular (40), qui a éclairci dans plusieurs cas l'origine des apparents "non-mots" utilisés pour communiquer avec les bœufs. Avant elle, les expressions citées ont été dans une certaine mesure retenues dans quelques parties de grands dictionnaires (41) et par le linguiste, slaviste et slovéniste Jože Toporišič dans ses travaux intitulés la Langue littéraire slovène (1970) et la Grammaire slovène (1976) (Šivic-Dular 1984/85: 147).

Et maintenant, regardons la liste des commandements slovènes pour le travail des bœufs, établie à partir de toutes les sources nommées et de la rare littérature. Elle est classée par zones ethnologiques et par groupes selon ce qu'ils signifient: les ordres pour commencer un mouvement, pour le continuer et pour stimuler un mouvement plus rapide; les ordres pour cesser le mouvement, pour s'arrêter; les ordres pour diriger vers la gauche, vers la droite et vers l'arrière.

ZONE PANNONIENNE (Porabje, Kozjansko, Posavje, Bela krajina)
EN AVANT: <i>ne /gyo</i> (Porabje); <i>ija / hajd / ajd, di</i> (Kozjansko, Posavje); <i>hajde / ajde / ajmo</i> (Bela krajina)
ARRÊTE: <i>oha</i> (Porabje); <i>woha / woha / woha / woha / štik</i> (Kozjansko, Posavje); <i>woga / eee, ega</i> (Bela krajina)
À GAUCHE: <i>hajst / hop</i> (Porabje); <i>ajs / ajs / ajs / ajs</i> (Kozjansko, Posavje); <i>štis / štis</i> (Bela krajina)
À DROITE: <i>ča / higča</i> (Porabje) , <i>stija / stija / stija / stija</i> (Kozjansko, Posavje); <i>ča</i> (Bela krajina)
EN ARRIÈRE: <i>hejk / curik / crukšte</i> (Porabje); <i>štu / šti nazaj / štik</i> (Kozjansko, Posavje); <i>štu</i> (Bela krajina)

ZONE CENTRALE (Dolenjska, Notranjska, Zasavje, une partie de Posavje)
EN AVANT: <i>ale, gremo / ajdi, djo naprej</i> (Posavje); <i>dijo / dija</i> (Zasavje); <i>dir</i> (Krašče); <i>hej / dijo / djo</i> (Dolenjska)
ARRÊTE: <i>bohō / bohō</i> (Posavje, Zasavje); <i>oha / boha / bohō / eeej</i> (Dolenjska)
À GAUCHE: <i>ajs</i> (Posavje); <i>hole k seb / bistahar</i> (Zasavje); <i>ajs / lei seb / lese brn</i> (Dolenjska)
À DROITE: <i>stija</i> (Posavje); <i>od sebe / hout</i> (Zasavje); <i>stije / stija / ca be / ce be brn / tihot</i> (Dolenjska, Notranjska)
EN ARRIÈRE: <i>šti nazaj / šti se</i> (Posavje, Zasavje); <i>cruk</i>

ZONE MÉDITERRANÉENNE (Pivka, Brkini, Istrie slovène, Karst, Brda, Goriška, Tolminsko)
EN AVANT: <i>ajdi, bejžmo naprej / ala, gremo / hija</i> (Pivka); <i>naprej, hija</i> (Goriška); <i>dijo, pejmo / ala naprej, gremo</i> (Karst); <i>je, naprej / ala, dajmo</i> (Istrie slo.); <i>ala</i> (Brkini); <i>ejla / alo, gremo</i> (Breginj); <i>je / hej / gej / hi / hijo</i> (Istrie slo., Tolminsko)
ARRÊTE: <i>uoha / uooo / ve / voha</i> (Pivka); <i>uo</i> (Goriška); <i>uoha / uoha</i> (Karst); <i>uoha</i> (Brkini); <i>voga / uga, uuu</i> (Istrie slo.); <i>vo / voooga / oha / uoha</i> (Istrie slo., Tolminsko)
À GAUCHE: <i>le sebi / les k sebi / le seb / dej k sebi</i> (Pivka); <i>les k sebi</i> (Goriška); <i>k sebi / bejži k sebe</i> (Karst); <i>lejs</i> (Brkini); <i>ča / ca / čo</i> (Istrie slo.); <i>bistagor / bistegor</i> (Tolminsko)
À DROITE: <i>gout / hout</i> (Pivka); <i>hout / hout</i> (Goriška, Brkini); <i>hout / bejži čo</i> (Karst); <i>les sebe / šti sebi na</i> (Istrie slo.); <i>jes / vot sebe / od sebe / gout</i> (Istrie slo., Tolminsko)
EN ARRIÈRE: <i>curik</i> (Pivka, Jurišče); <i>hejš nazaj</i> (Goriška); <i>štuc nazaj</i> (Kras); <i>šti / šti</i> (Tolminsko)

ZONE ALPINE (Gorenjska, Carinthie, Styrie)
EN AVANT: <i>ji / ji</i> (Koprivnik, Gorjuše); <i>hej / hejc / hejs</i> (Carinthie); <i>dija</i> (Vel. Mislinja)
ARRÊTE: <i>jee / jee</i> (Koprivnik, Gorjuše); <i>uoo</i> (Carinthie)
À GAUCHE: <i>tibo / tibo</i> (Koprivni, Gorjuše) <i>hap okou / hop okolo</i> (Carinthie)
À DROITE: <i>bistahar / bistahar</i> (Koprivnik, Gorjuše); <i>štije / šti okou / štija okolo</i> (Carinthie)
EN ARRIÈRE: <i>cruk / cruk</i> (Koprivnik, Gorjuše); <i>šti zod / šti zad</i> (Carinthie)

Dans le texte présent, il ne semble pas vraiment utile de répéter toutes les constatations linguistiques des commandements de travail pour le bétail. Mais il convient malgré tout de résumer pour l'essentiel au moins quelques explications existantes sur l'origine de quelques ordres fondamentaux.

Parmi les commandements employés pour le début du mouvement, pour faire aller de l'avant, dans toutes les quatre zones ethnologiques slovènes, on trouve les commandements *di, dije, dija, dijo*, et *i, ji, hi, hija* utilisés en outre pour se faire comprendre des chevaux. La plupart reposent sur les interjections *gi, hi, i* (là il s'agit peut-être de l'interjection primitive palatale molle *i*), allongées de la particule *-ja/-jo/-j*, que nous rencontrons aussi dans d'autres langues. Pour l'ordre *di, dijo, dije*, il n'est pas impossible qu'il s'agisse du vieil impératif *idi* du verbe *iti* – aller, qui s'est adossé à d'autres interjections (Šivic-Dular 1984/85: 148). Les deuxièmes commandements impératifs *hajde, hajd, ajdi, ajd*,

courants presque partout sauf dans la zone alpine, sont classés par les dictionnaires étymologiques comme des emprunts au turc ou au tatar. Et les troisièmes impératifs, *hej, hejs, hejc*, aussi répandus dans toutes les zones, viennent peut-être de commandements hongrois employés pour presser le bétail (*haisz, hoisz, heisz, hisra*); ce qui n'est pas certain, car ils peuvent être nés aussi de l'appel d'encouragement *hej, haj* (avec l'ajout *-s, -c*), qui est très courant dans les langues slaves (et aussi en dehors) (42) (Šivic-Dular 1984/85: 149).

Puis viennent les impératifs pour freiner le mouvement, pour l'arrêt, plus ou moins les mêmes dans les quatre zones ethnologiques slovènes, pour lesquels à part les mentions d'utilisation de telle ou autre forme, dans tel ou autre lieu, il n'existe pas d'explication savante. Peut-être cela vaut-il la peine de citer le proche *ho ha*, l'appel pour arrêter les bovins (non-)attelés en kachoube (Šivic-Dular 1984/85: 149) (figure 3).



Fig. 3: "Uohá Miško!" ordonne au bœuf de la ferme la maîtresse de la maison chez les *Kasárnovi* pour qu'il n'avance pas et que le maître puisse dételer la charrue après le déterrement des pommes de terre d'un champ non loin du village Skadanščina à Brkini. (Photo D. Smerdel, 2007)

Du point de vue linguistique, ce sont ensuite les commandements pour changer la direction des animaux qui sont les plus intéressants "car justement là se cachent des formes et des liaisons de mots vérifiables" (Šivic-Dular 1984/85: 149). En Slovénie, il fallait orienter les bœufs aussi bien à droite qu'à gauche. En effet, avec eux, ils fallait traîner, conduire et labourer – et ceci de deux façons: na *kraje* ou en planches (charrue à versoir de bois avec laquelle une année 'on dispersait' et l'autre on 'disposait'), et na *pluh* ou à plat (avec araire et charrue double on labourait parallèlement, tout droit) (Smerdel 2008: 58, 59). Pour diriger les bœufs vers la gauche, dans deux zones ethnologiques slovènes, la pannonienne et la centrale, l'ordre le plus souvent employé était *ajs*, seul ou dans des expressions comme par exemple *ajs k sebi – ajs* vers moi. Dans ce cas, il s'agirait d'une formation établie à partir de l'interjection *aè* de même sens (Šivic-Dular 1984/85: 149). Sur l'origine des impératifs cités, il est troublant de faire le rapprochement avec l'ancien nom du boeuf de gauche dans le Piémont – *Eist* (Pictet 1802: 6 (370, 371)). Dans les zones de Slovénie méditerranéenne, alpine et centrale, ici et là apparaissent pour les bœufs les ordres *bistahar*, *bistahor*, *bistegor*, par ailleurs utilisés pour orienter le cheval à gauche. Toutes les variantes de sons viennent de l'allemand bavarois *wiste her*, *wist* – gauche (Šivic-Dular 1984/85: 149). Mais dans les villages de Pokljuka, Koprivnik et Gorjuše, l'ordre *bisthar* était employé pour orienter les bœufs à droite (pour la gauche, on ordonnait avec *tibo* comme vers la droite pour les chevaux). En Slovénie centrale et surtout dans la zone méditerranéenne, on employait le plus souvent pour orienter à gauche de nombreuses variantes d'expressions avec le datif du pronom réfléchi: *le sebi*, *les k sebi*, *k sebi*, *bejži k sebe* (vers moi), etc., qui montrent clairement la position du conducteur (le bouvier) qui marchait à côté du boeuf de gauche. Ceci dans la majorité du territoire slovène, mais pas partout. En Istrie slovène où les bouviers marchaient à droite, à côté du boeuf de droite, les impératifs *ca*, *ča*, *čo* (43) – par lesquels en Porabje et à Bela krajina on orientait les bœufs à droite – signifiaient un déplacement "*od sebe*" (de soi) à gauche.

Dans les quatre zones ethnologiques slovènes, l'ordre le plus répandu pour orienter les bœufs à droite est *stija*, avec les variantes *stije*, *štija*, *štije*, etc. Il vient peut-être de l'interjection *sti*, *šti* (et de l'articulation *ja /-jo*) considérée comme une interjection ancienne. Surtout là où les commandements employés pour reculer sont – *šti*, *šti nazaj*, *šti zad* (*šti* en arrière), etc. cette dernière serait liée au verbe *štikati / štikniti* et aux verbes proches signifiant avoir le hoquet dans certaines autres langues slaves (Šivic-Dular 1984/85: 149). À ce sujet, il n'est pas impossible de conclure que ce sens est lié à une action du corps, au fait de toucher en même temps les animaux attelés avec le fouet, avec la poignée du fouet, ou bien d'exiter le boeuf avec un aiguillon – "une tige munie d'un bout de fer, avec laquelle de temps en temps on pique et on fait avancer les bœufs" (Erjavec 1880: 164). Et c'était sans doute justement cela qui était pratiqué pour orienter à droite le bétail écarté. Mais il y a encore un autre commandement répandu surtout dans la zone méditerranéenne *hot / hout* ou *gout*, employé surtout par les palefreniers et emprunté de l'allemand de Bavière *hott* – droite (Šivic-Dular 1984/85: 150).

Enfin viennent les commandements pour orienter vers l'arrière, pour un mouvement à reculons. À côté des *šti*, *šti nazaj*, *šti zad* etc. déjà notés, on peut dans presque toutes les zones ethnologiques slovènes entendre fréquemment l'ordre *curik* ou *cruk* qui lui aussi vient du vocabulaire des palefreniers (cela encore plus couramment dans les lieux où à

côté des chevaux, on utilisait des bœufs pour les travaux forestiers). Et dans ce cas aussi, il s'agit d'un emprunt à l'allemand du mot *zurück* – arrière (Šivic-Dular 1984/85: 151).

Mais maintenant, replaçons les commandements de travail là où nous les avons pris: dans la vie de tous les jours. Là, à côté de tous les ordres fondamentaux cités, si cela était nécessaire, on en utilisait d'autres. Par exemple pour avancer lentement on ordonnait en Kozjansko

"*Počása!*" (doucement!), dans les montagnes au-dessus de Sevnica et autour de Kum

"*Bohóu!*" (comme d'ailleurs pour l'arrêt) – dans le but clair de veiller "*à ne pas raser un bout de terre non labouré*". Pour avancer vers le haut ou pour tourner sur les champs pentus de Carinthie, on ajoutait aux commandements des mots spéciaux au sens approprié pour orienter à gauche ou à droite: quand le bœuf allait trop bas "*qu'il allait sous la raie et que la charrue déviait*", on lui criait "*Hap gor!*" (en haut!); et quand on arrivait au talus du champ à gauche ou à droite où l'on tournait, c'était "*Hap okólo!*" (autour!) quand on devait tourner en haut à gauche, et "*Šti okóu!*" pour en haut à droite. Si par exemple, le bœuf marchait sur ou en travers de la chaîne d'attelage, ou en travers de l'axe d'attelage: "*Lève, change!*" lui ordonnait-on dans les villages au-dessus de Koper en Istrie slovène. Dans le Karst, on s'approchait de lui et on le persuadait de lever la patte (afin de déplacer la chaîne):

"*Vas-y opi, opi Gris; comme à un homme...*" De tels ordres étaient donnés aux animaux comme à des hommes; "*l'animal sentait cela et il obéissait plus à celui qui le traitait mieux*" se rendaient compte les bons maîtres et leur famille, surtout ceux qui attelaient des bœufs ou qui les poussaient au travail. Pendant qu'on leur posait le joug, on les persuadait doucement, par exemple "*aller Šek, met la tête dedans*", ou bien "*soit sage, obéis*". Bref, ils parlaient aux bœufs. "*Il faut leur parler en même temps, les aider et les caresser. Avec un animal c'est comme avec un enfant*" m'a confié la maîtresse de la ferme *Ježernik* à Libeliška gora en Carinthie. Et aussi *Grgáč* de Slavina à Pivka constate avec perspicacité qu'il fallait avec les animaux "*parler comme avec des enfants*". Après, ils comprenaient "*juste comme un garçon...*" Comme ces bœufs étaient censés tout comprendre (ou étaient habitués à tout), le compliment singulier prononcé par le maître *Matija Urbánov* de Selce à son compagnon de travail ne semble pas du tout inhabituel: "*Tu es plus intelligent qu'un homme...*". *Karlo Kasárnov* de Skadanščina à Brkini s'exprimait ainsi: "*Le bétail aussi s'habitue – comme les gens. Autrefois les bœufs faisaient mieux que ne le font aujourd'hui certaines personnes*". Pour *Valentin Tinčkov* de Koprivnik, le boeuf qui obéissait et comprenait les mots était "*un brave boeuf*". Et le maître *Anton* de Mrzla Planina au-dessus de Sevnica parlait ainsi sur l'essentiel de la communication avec les bœufs de la ferme: "*Ils sont comme les gens – sauf qu'ils ne savaient pas parler...*"

Mais comme beaucoup d'interlocuteurs me l'ont raconté, les animaux ne faisaient pas que comprendre les mélodies harmonieuses des commandements de travail et leur nom, ils réagissaient aussi particulièrement à la voix qui les prononçait. "*Par la voix, ils savaient ce qu'ils avaient à faire; c'est aussi ce qui disaient les vieilles personnes*". Quand par exemple à Pivka, sur les pentes près du village *Jurišče*, le chariot ne pouvait démarrer "*que l'animal était comme enragé – et si la vraie personne arrivait derrière – et qu'elle criait – elle passait*". Les bœufs n'obéissaient pas aux autres personnes qui essayaient de les faire avancer. "*Ce n'est pas la peine de crier – il ne t'entend pas*" disait-on. Pour bien

communiquer avec les bœufs, il fallait des gens spéciaux. "C'est de naissance..." (Smerdel 2005: 367).

On peut qualifier la voix humaine d'outil immatériel le plus efficace pour traiter les bœufs (Griffin-Kremer 2001: 173). Les connaissances éthologiques rapportent que l'ouïe du bœuf est en fait exceptionnellement fine, que par rapport à certains autres animaux, il entend "de bien à très bien", et qu'il détecte les hautes fréquences à une limite supérieure à celle de l'homme (Štuhec 1997: 15). Les bœufs reconnaissent leur maître par la voix, sans avoir à le regarder, il le sentait autrement (dans la famille, c'était d'habitude lui qui s'occupait le plus des bœufs). "L'animal sent quand tu es près de lui; il sent aussi par l'odorat." Quand le maître arrivait dans la cour et qu'il parlait, les animaux de l'étable répondaient tout de suite dans "leur langue", en meuglant. Quand d'autres personnes parlaient, les bêtes se taisaient.

"L'animal a un sens vraiment très développé pour la voix" et peut distinguer les voix dit Franka Cúnarjeva de Jurišče à Pivka, se rappelant comment le bétail réagissait à la voix de son mari. "Beaucoup de gens – même derrière et les animaux sont tout silencieux. Il suffit que Franc parle et tous commencent à meugler..."

Dans cet ensemble d'éléments de communication avec les bœufs de travail, en plus de la fluctuation des voies humaines et bovines, nous constatons aussi la communication par le toucher et par des bruits particuliers. On touchait les bœufs essentiellement pour deux raisons: le travail (pour calmer ou stimuler) et l'affection. Pour le premier, qui était accompagné d'ordres, on utilisait deux outils au but plus ou moins identique: soit une baguette – souvent taillée d'un buisson de noisetier ou de cornouiller – soit un fouet. Avec le fouet, certains "tapotaient" de temps en temps si besoin le bœuf de droite – "ils passaient le fouet sur les flancs" pendant qu'ils conduisaient le bœuf de gauche et marchaient à ses côtés. Le toucher sur les pattes de devant ou sur le mufle avec la baguette ou avec la poignée du fouet était d'habitude accompagné de l'ordre pour reculer. Pour les autres façons de

toucher qui étaient souvent aussi pour le travail, l'outil était la main de l'homme. Doucement, on le caressait, on le tapotait, le plus souvent sur le cou, le dos et derrière les cornes. Les animaux étaient ainsi calmés ou encouragés pendant le travail: "Quand on arrivait en haut – puis en bas du champ, je les caressais". Car en caressant le bœuf sur le cou "tu montres que tu l'aimes bien..."

Avant d'aborder les claquements du fouet comme sons caractéristiques qui accompagnaient ici et là la mélodie des ordres et des noms de bœufs, il convient de s'arrêter sur un autre élément de la communication avec les bœufs de travail: le cliquetis des chaînes d'attelage, qui semble-t-il avait deux significations. On se souvient que les animaux le reconnaissent comme bruit qui annonçait le départ au travail. "S'il était allongé dans l'étable, il suffisait que je fasse tinter les chaînes à ses oreilles, l'animal se levait et allait au chariot" raconte le maître Emil d'Ošlje près de Šempeter. C'était aussi en quelques endroits un outil de menace pour habituer les bouvillons au travail. On accrochait des chaînes derrière eux pour qu'ils aient peur du cliquetis, qu'ils cessent d'être affolés et qu'une fois calmés, ils entendent les mots. En d'autres endroits, on évitait d'utiliser le cliquetis ou le fracas des chaînes. Chez Jezernik à Libeliška gora, on disait que cela ne permettait pas d'atteler les bouvillons plus tôt "et quand il y avait du fracas derrière, ils avaient peur". On commençait à leur faire tirer quelque chose "qui allait sans bruit". En fait, le savoir sur la réaction des jeunes bœufs aux bruits cités n'était pas utilisé partout de la même façon.

Ensuite, il y a le son du fouet, sa destination. L'utilisation du fouet en territoire slovène est semblé-t-il relevé pour la première fois en Carinthie, dans le dernier quart du XVIIe siècle (sur une gravure sur cuivre de la topographie de Carinthie de Valvasor, datée de 1681; figure 4) (44). En Slovénie, l'utilisation ancienne de l'aiguillon – non pas sonore mais pour conduire les bœufs par le toucher – est seulement témoignée par Erjavec dans son écrit de 1880 (voir page 20). Son usage était répandu surtout dans les pays méditerranéens (aussi en Croatie voisine et en Italie) (45).

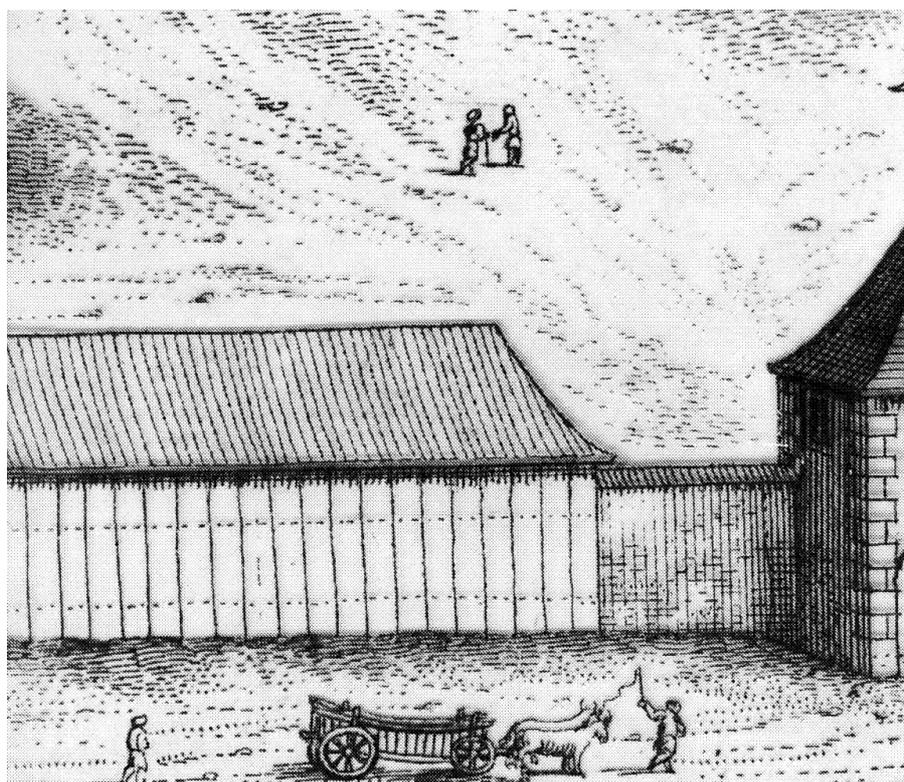


Fig. 4: La plus ancienne représentation connue d'un attelage de bœufs conduit au fouet, extrait de la topographie de Carinthie de Valvasor, datée de 1681; détail de la vue du château Hagenegg, gravure sur cuivre d'Andrej Trost.

Partout où le fouet était utilisé, on pensait que cet outil était incontournable pour la communication, puisqu'il permettait de conduire les bœufs. Au besoin on les frottait un peu, mais autrement "on leur montrait seulement...". Le plus souvent on marchait devant le boeuf et avec le fouet, on lui montrait où il devait aller. "On dessinait un cercle devant sa tête et alors le boeuf te suivait et tournait" se souvient-on dans les villages de Pivka (Smerdel 2005: 368). En bien des endroits on appelait cela "inviter le boeuf..." Là où on claquait aussi avec le fouet – par exemple en Istrie – le boeuf

était mené "sous le fouet" (46) disait-on (figure 5). De nombreux paysans étaient d'avis que le fouet était un luxe non nécessaire. Il était d'ailleurs très cher, se souvient-on dans le Karst et à Brkini à propos des "koprivci" (aussi "koprivovci"), ces fouets estimés entrelacés de joncs ligneux (pour les bœufs, mais doux pour les chevaux) qui dès la première moitié du XIXe siècle étaient fabriqués à Sveto près de Komen (47), non loin de Kopriva dans le Karst (figure 6). "On pouvait travailler deux heures pour ce fouet, trois..."



**Fig. 5: Le paysan Virgilio, du hameau Cesari en Istrie, conduit ses bœufs Boškarin et Bakin «sous le fouet». (Photo I. Smerdel, 2007)**



**Fig. 6: Représentation de Goldenstein d'un homme de Sveto près de Komen dans le Karst, tenant dans la main des mèches de fouet, datée de 1838. (Des Archives du SEM)**

Mais là où les bœufs (et non les chevaux) étaient la fierté des paysans, le fouet restait leur signe de reconnaissance visuel et auditif. Ceci apparaît clairement dans un extrait sur une ferme de Dolenjska rapporté par l'écrivain Fran Jaklič:

"Quand Antonač de Zatišje obtint les terres de son père (...), il prit soin de l'étable. Il aimait se montrer avec les bœufs gris. Quand avec eux il conduisait de lourds chariots des champs, quand il rentrait la récolte ou quand il tirait les troncs du bois. *Hej, comme il claquait du fouet maintenant, le claquement s'entendait de tous les côtés pour que tous sachent*

*qu'Antonač était dehors avec l'attelage..."* (Jaklič 2004: 161).

Et les paysans moins riches voulaient eux aussi avoir des fouets. Cela filtre des phrases tirées de l'extrait autobiographique de l'écrivain triestin Rebula:

"Il commanda aussi une touffe de nouveaux joncs. (...) D'un chaud sourire dans ses moustaches garnies saupoudrées de tabac, il suivait les gestes empressés du marchand qui enveloppait de papier *cette jaune bénédiction*. Oh! ce n'était pas la peine qu'il ait dans l'étable une douzaine de têtes de bétail! Mais s'il sortait dans la rue avec un boeuf de belle taille, il lui

aurait donné un coup de baguette de coudrier sur l'arrière-train? (...) L'âne, la pipe, le fouet, c'étaient les choses sûres et inévitables du paysan." (Rebula 1957: 10, 12).

Les enfants de la campagne, surtout les garçons, étaient vite en contact avec les animaux et apprenaient très tôt les aptitudes de communication avec les bœufs ainsi que tout le savoir nécessaire (figure 7). Beaucoup l'apprenaient dès leurs premières cinq années et les débuts des contacts avec le bétail avaient lieu d'abord dans l'étable de la ferme, plus tard au pâturage. De nombreux fils de paysans grandissaient

auprès des bœufs et devenaient ensuite les maîtres. Leur savoir faire et leur aptitude de communication avec les bœufs d'attelage n'étaient pas seulement jugés dans la cadre familial mais aussi dans la communauté villageoise, comme cela est illustré dans les villages de Brkini: "Hé, Vardjānov Frane, ou Pépi est bon bouvier (celui qui faisait paître et conduisait les bœufs au travail). Pépo Karsárnov est aussi bon bouvier; lui aussi sait bien les faire tourner..."



Fig. 7: Un petit garçon de Hom à Dolenjska marche devant l'attelage de bœufs et conduit les bœufs attelés. (Photo F. Šarf, 1961)

## La musique pour stimuler ou calmer: chanter pour les bœufs pendant le labourage, siffler pendant l'abreuvement

À côté des mélodies de mots et de sons chargés de sens qui, soit stimulaient les bœufs, soit si besoin les calmaient, on recherchait le même but en chantant. Ainsi au XIXe siècle encore, en bien des endroits d'Europe – et aussi en Slovénie – on chantait ou on sifflait pour les bœufs comme en témoignent notamment les données d'Ecosse (Griffin-Kremer 2001: 175; Fenton 1970) et de France (Sigaut 1998: 1083). Toutefois, les textes de chansons qui auraient été chantées aux bœufs pendant le labourage en Slovénie n'existent pratiquement pas. On peut les compter sur les doigts de la main.

Au milieu du XIXe siècle, en 1856, dans les Nouvelles des paysans et des artisans, un texte au titre "Un maître compatissant pour le bétail, bon maître pour lui" (48), légua récemment au trésor de la littérature orale slovène l'unique chant connu de ce type. Recopié des Nouvelles, il fut ensuite trouvé dans le recueil de Marija Lisjak par le linguiste Karel Štreklelj qui le fit paraître dans le quatrième cahier de la collection des Chansons nationales slovènes parue de 1895 à 1924. On le classa parmi les "Chants corporatifs" dans la section "Travaux des champs" où sous le numéro 7240 se trouve la chanson en question écrite dans la vallée Poljanska à Bela krajina (Štrekelj 1908–1923: 229). Avec le commentaire: "Quand les habitants de Poljanska labourent, ils chantent ou sifflent pour le bétail et le bétail laboure paisiblement," et le texte du chant suit.

"Certains chantent ainsi":

Qu'il est grand le champ,	Mes beaux quatre bœufs,
Et à moi sévère la maîtresse.	Dont aucun n'est à moi:
	Hej, hej, hej, hej, hej!
	Mon boeuf, hej, hej, hej!

Que Dieu nous aide	Les uns à la Trinité,
Et Marie des tourments!	Les autres à la Vierge Marie.

D'un bout à l'autre,	Les uns à Saint Antoine,
Mère enfourne la potitsa.	Les autres à Saint patron.

D'un coin à l'autre,	Le soleil me sème chaud,
Mère rôtis la cocotte.	Qu'il réchauffe bien les épaules.

Mon cher rogina,	Il nous faut partir d'ici
Boire le vin nous deux irons.	À l'ombre se cacher des mouches.

Forte est la chaleur,  
Que la mouche pique.

Le commentaire ci-dessus montre clairement qu'au milieu du XIXe siècle en Slovénie – au moins en Bela krajina – chanter et siffler pour les bœufs pendant le labourage était vraiment une habitude. Un autre texte des Nouvelles en 1844 témoigne bien de cela, plus précisément la première strophe de "la chanson sur les semailles" qui dit: "laborieusement, avec persévérance / labourons chacun notre champ /en chantant vers le haut et vers le bas..." (49). Quant au sifflement pendant le labour, il est attesté par la récente note de Porabje où les jeunes garçons auraient sifflé pendant le travail des vaches (50).

Avec des paroles éloquentes, le premier chant exprime aussi le cadre de la vie paysanne: le labourage

*Jirs, Vaudi, Plaj, Muri* (les noms de quatre bœufs),  
Fais-les avancer avec le fouet,  
*Karnacija, hejc, hejc* (ordre pour aller de l'avant),  
Tire autant que tu peux!

La seconde, relevée dans les années 1980 dans le proche Spodnji Razbor en Carinthie, fut transcrite d'abord avec un sens peu clair (54) puis vérifiée et retranscrite (après la visite du père du transcripteur qui la chantait autrefois) ainsi:

*Hejc* (ordre pour avancer) *Bendi* (nom du boeuf), *šti* (ordre pour en arrière) *Mavri* (nom d'un boeuf),  
*Ga z ježli nakouri* (avec le fouet tu le presse);  
*Bendi hejc, hejc,*  
*Kar moreš le vléjc* (tire autant que tu peux).

Ensuite, en lisant les poèmes de Jurij Vodovnik (1791–1858), lettré de Carinthie, auteur populaire de poèmes et de saynètes inspirés de la vie quotidienne, j'ai trouvé encore une troisième version qui permet de dater ces quatre lignes au moins de la première moitié du XIXe siècle (55). En outre, les chemins menant à ces fermes de montagne apporteraient encore certainement quelque chant de ce type. En effet, à peine à un jet de pierre de la ferme visitée à Spodnji Razbor, j'ai relevé une quatrième version, certes plus courte, dans laquelle seul le nom du deuxième boeuf est modifié – *Souri*; l'ordre pour aller de l'avant – *hejc Bendi, hejc Souri* – est répété deux fois, et la troisième ligne est laissée.

La recherche de traces éventuelles d'autres écrits – autres chants de labourage – s'est terminée sans succès par l'examen de la nouvelle collection des Chansons populaires slovènes (56) et finalement à l'Institut de musicologie populaire de Ljubljana. Des archives récentes, l'ethnomusicologue Julijan Strajnar m'a transmis le court texte (et la mélodie) d'un chant de Vivodina croate voisine, dans lequel apparaît un seul vers en même temps refrain: *Duga njivo, huda gospodinja –o –o –o* (57) (oh long le champ, sévère la maîtresse). Le texte du vers est presque le même que celui de vallée Poljanska en Bela krajina, sauf que ce dernier a le refrain: *Hej, (...) Volek, hej, hej, hej!* (Hey! mon bœuf!) que l'on chantait pendant le labour (la courte version croate aurait été chantée par les femmes pour la moisson; figure 8). Et cela fut la seule chose qu'il était possible de trouver dans ces archives. "Nous n'avons pas cherché de tels chants" me dit Strajnar; "ils ne faisaient pas partie des chants plus mélodieux, plus beaux que nous recherchions" (58). Il semble probable que la section chants de travail – sur le travail des champs, sur les labours – restera vide dans la nouvelle collection des Chants populaires slovènes. Sauf si l'on y

comme un lourd labour ("sévère" se rapporte à la terre lourde argileuse), la réalité du contexte social (quand le paysan labouré avec des bœufs qui ne sont pas les siens) (51), les saints protecteurs du bétail, le chaleur et la plaie des mouches... Mais l'important pour ce texte témoignage est qu'il dévoile au moins un nom de bœuf – *Rogina* (bien qu'avec la première lettre en minuscule) – et que le refrain comporte le commandement de travail courant en Slovénie *Hej!* (52) En cela, la chanson est proche des deux courts chants de quatre vers, de Carinthie et de Styrie, trouvées dans les archives du Musée ethnographique slovène. La première chanson, écrite à Stenica au sud de Pohorje dans les années 1960 (53), s'énonce ainsi:

replaces la vieille chanson de Bela krajina. C'est sur ses traces que je me suis rendue au village Predgrad dans la vallée Poljanska en 2006. Mais plus d'un siècle et demi après la première notation et après la disparition des bœufs dans les années 70 du siècle passé, plus personne ne se souvenait que l'on chantait pendant le labourage... Et quel que soit le lieu où mes pas m'aient menée dans les quatre régions ethnologiques slovènes, nulle part sauf en Carinthie, personne n'avait entendu parler de chants pendant le labourage. "Certains juraient bien fort" insista clairement *Pečnik* de Marija Reka en Zasavje et ajouta que pendant ce travail (quand le bœuf "ne suivait pas tout à fait la ligne"), même les hommes d'habitude calmes se mettaient à jurer vivement. À Planina au-dessus de Podbočje chez les *Pavletovi* on ajouta même: "Certainement pas. Alors il y avait plus de jurons que de chansons..." À Libeliška gora en Carinthie, chez *Ježernik*, on se souvint en riant d'un voisin qui pendant le labourage répétait sans arrêt à ses bœufs: "Petits bœufs, petits bouvillons, allons, allons! Petits bœufs, petits bouvillons, allons, allons!".

En bien des endroits toutefois, malgré une réponse négative au sujet des chants, on me rapporta que pour les bœufs, on aimait siffler, non pas pendant le labourage, mais pendant l'abreuvement. J'ai découvert plus tard quelques lignes à ce sujet dans les souvenirs relatés et offerts par une écrivaine amateur (59) dont la tante apportait chaque matin un sceau d'eau au boeuf *Sivček* et commençait à siffler dès qu'elle entrait dans l'étable. J'ai rencontré d'autres témoignages sur cette façon d'agir en d'autres lieux de mes recherches, aux villages Gradec et Planina en Posavje, Predgrad en Bela krajina, Mrzla Planina en Posavje, Spodnji Razbor en Carinthie et le plus souvent dans la zone ethnologique méditerranéenne dans les villages Škofi du Karst, Dobravlje dans la vallée Vipavska, Skadanščina à Brkini et Topolovec en Istrie slovène (carte 1). Les enregistrements et les trois transcriptions (60) existantes témoignent de mélodies simples, rythmées et semble-t-il tout à fait spéciales (figure 9). Si ces dernières pouvaient être recueillies en plus grand nombre, on pourrait peut-être trouver un modèle local ou régional; mais des "siffleurs" disposés à s'exécuter ne seraient sans doute pas nombreux. La majorité de ceux qui m'ont parlé du sifflement pendant l'abreuvement se sentaient gênés tout de suite après. L'ancienne sagesse, vue de nos jours, leur semblait presque ridicule, ils la considéraient en riant, gênés.

GNI št. 20.296 izvora: \_\_\_\_\_  
 Kraj \_\_\_\_\_  
 zapisa: Vivodina, Hrv.

Stan.: POLJSKO DELO SNP 7240

Pel: Katica Vrbanek Posnetek: maja 1956

Trak: 58 / A Transkr. mel.: Strajnar  
 teksta: Strajnar

/: Duga njivo, huda gospodinjo.:/

20.296

Fig. 8: Transcription de la mélodie monotone d'une chanson de Vivodina en Croatie au texte ressemblant à la première strophe de la chanson de labourage notée à Predgrad en Bela krajina, tirée de la collection de Štreklj. (Des Archives de l'Institut de musicologie populaire ZRC SAZU)

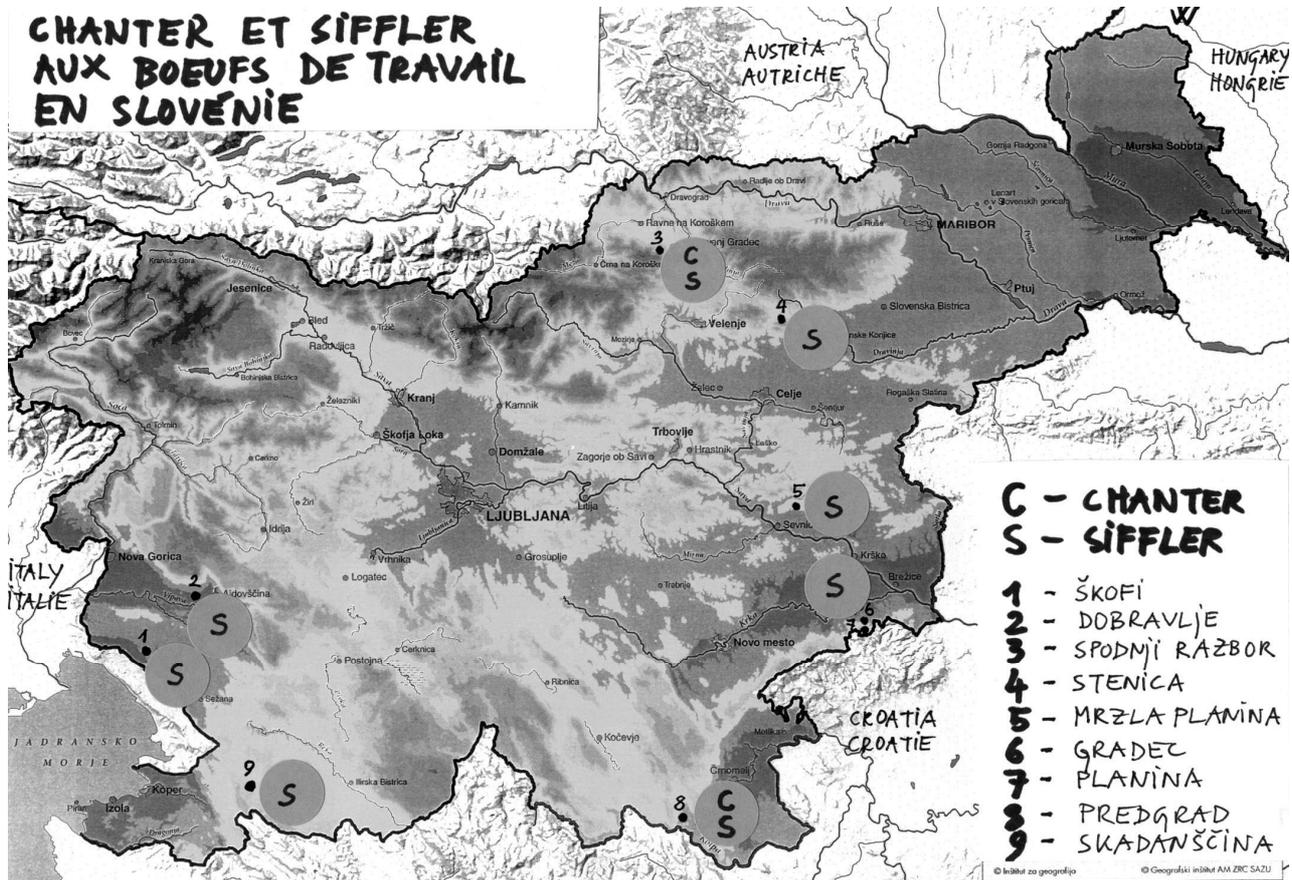
### SIFFLER

Spodnji Ražbor (Šašel), juin 2006

Mrzla Planina (Bauman), juin 2006

Skadanščina (Kasarnov), juin 2007

Fig. 9: Trois écrits des notes du sifflement pour les bœufs pendant l'abreuvement. (Des Archives du SEM)



**Carte 1: Carte de la Slovénie avec indications des lieux où furent notées ou enregistrées les chants pendant le labourage et le sifflement pendant l'abreuvement.**

Et pourtant au "temps des bœufs de travail", siffler pendant l'abreuvement était un fait très important; mais seulement au cas où il avait un réel rôle stimulant. Que le bœuf aime et s'abreuve plus vite en entendant un sifflement était prouvé, les paysans le croyaient. Son but a été expliqué par Ida et Danilo, *Vánkovi* de Škofi: "On sifflait s'il ne voulait pas boire. S'il ne voulait pas boire avant d'aller travailler, on sifflait. Quand il terminait le travail (et il avait soif), ce n'était pas la peine de siffler". Autrement dit: le matin avant d'aller travailler, les bœufs n'avaient pas soif mais il était très important de les faire boire (pas trop longtemps) car pendant plusieurs heures de labourage, ils ne pouvaient ni ne voulaient les abreuver. Les mélodies de sifflement pendant l'abreuvement du bétail peuvent donc être qualifier d'outil sonore d'encouragement.

Mais revenons encore à l'"autre outil musical", aux chants qui eux aussi encouragent, stimulent et apaisent. Dans les deux cas cités, il est possible de trouver un parallèle entre

l'homme et le bœuf. Tout comme la chanson monotone qui, chantée pendant le labourage, calmait les bœufs et les aidait dans leur dur labeur (et soutenait en même temps leur effort), on berçait les enfants pour s'endormir. Les chansons que l'on chantait autrefois aux bœufs pendant le labourage, à la mélodie simple et monotone (61), au rythme et à la voix uniformes sont finalement – d'après toutes les caractéristiques citées – semblables aux berceuses pour enfants (62). Mais il y a aussi les autres – plus gaies, qui entraînent et stimulent – telles qu'elles sont rapportées par la transcription de Spodnji Razbor en Carinthie (figure 10). Ici, la chanson chantée pendant le labourage a emprunté sa mélodie joyeuse d'un chant connu «Très chers invités de la noce» (63). Et comme telle, elle stimulait certainement non seulement les deux bœufs mais aussi le laboureur lui-même. Car il fallait alléger le dur labeur, dans ce cas par la joie, à la fois pour l'homme et ses animaux.

## CHANTER

štajeršč

Hejc Ben-di, sti Mu-ri, ga zgoj-žlo na-Ku-ri.

Bea-di hejc, hejc, kan mo-tes, le njejc.

Spodnji Razbor (Krnčnik), juin 2006

Hej Ben-di, hej Su-ri, ga zgoj-žlo ma-Ku-ri, kolik mo-tes po-njejc.

Spodnji Razbor (Šačel), juin 2006

Fig. 10: Transcription des notes de la chanson de labourage de Spodnji Razbor en Carinthie. (Des Archives du SEM)

### Pour conclure – une poignée de connaissances fondamentales

À la fin de cet écrit sur "le son des mots" et "les voix des sons" pour communiquer avec les bœufs de travail en Slovénie, il semble approprié de rappeler l'hypothèse posée il y a plus de cinquante ans par Claude Lévi-Strauss sur la culture humaine comme entrelacement de divers systèmes de communication (Cvetko 1990: 61; selon Lévi-Strauss 1958). Il s'agit en fait de pluralité de cultures humaines parmi lesquelles la culture de communication avec les bœufs de travail signifie un tout composé de contacts physiques et d'une langue singulière faite de mots et de sons prononcés (interjections, locutions et formes), de bruits significatifs (claquements du fouet, sifflements) et de chants. C'est une musique originale "la musique de la communication" comme outil immatériel pour utiliser les animaux dans le travail. À partir de ce qui a été décrit dans tout le texte, nous pouvons résumer certaines constatations fondamentales de cette culture particulière de l'entendement:

En ce qui concerne les noms propres des bœufs, l'analyse quantitative des noms slovènes a confirmé la connaissance comparative d'ailleurs, c'est-à-dire que les noms propres les plus nombreux viennent des caractéristiques physiques, dont la couleur.

L'analyse des noms de bœufs les plus fréquents dans les zones ethnologiques de Slovénie a indiqué les races de bœufs les plus répandues, parmi lesquelles dominait le bœuf slovène de couleur grise à brun foncé.

L'analyse du contenu des noms a montré qu'en Slovénie, en plus de la couleur de la peau, de ses motifs et des cornes, l'inspiration pour les noms de bœufs venait aussi souvent des caractéristiques corporelles d'autres animaux, de plantes et d'autres éléments de la nature.

Le fait de donner leurs propres noms aux bœufs compagnons de travail était surtout le reflet évident du besoin de leur individualisation dans le travail. Les gens devaient d'abord connaître l'animal et ensuite l'individualiser par le nom pour ensuite avec des ordres obtenir des actes déterminés.

La sonorité des noms propres de bœufs a été reconnue comme élément important, puis on a constaté que les noms et les

commandements de travail ou les ordres se fondaient dans une "mélodie de communication" rythmée et harmonieuse. Dans cette mélodie, l'ordre était d'abord prononcé, suivi du nom.

Ces compositions rythmées parfois longues, parfois courtes – faites de sons d'ordres soit ascendants soit descendants, coupants ou traînants, et de noms de bœufs bien accentués, avec ici et là des sons de claquements de fouet – ont pu être désignées comme une originale "musique de la communication" (car il s'agit ici d'intonation, de rythme c'est-à-dire de deux catégories expressément musicales), comme une mélodie rythmée de mots et de sons "sémiques".

L'ensemble des expressions par lesquelles l'homme orientait le mouvement et le comportement de ses animaux assistants de travail, communiquant ainsi avec efficacité avec eux, n'était pas "une langue de non-mots" mais une langue spéciale d'interjections, de commandements devenus terminologie, d'expressions et de formes le plus souvent indo-européennes ou de l'ancien slave dont l'origine pouvait encore être identifiables.

Les bœufs réagissaient d'une façon particulière à la voix qui prononçait les commandements de travail et les noms. Parmi toutes les voix, les bœufs reconnaissaient celle du maître ou de la personne qui s'occupait le plus de lui. Ces personnes, "celles des bœufs" leur parlaient et les persuadaient comme des enfants.

Dans l'intégralité de la communication avec les bœufs de travail, le toucher, les contacts ont aussi leur place – ceux du travail (pour calmer ou pour stimuler) et ceux de l'affection – ainsi que des sons particuliers chargés de sens. L'outil de la communication par le toucher est (était) la main, la baguette, autrefois l'aiguillon et le fouet. Parmi ces sons, on relève le claquement du fouet et même le cliquetis ou le fracas des chaînes.

Dans les lieux où les bœufs représentaient la fierté des maîtres paysans, le fouet était leur signe visuel et sonore reconnaissable.

Les enfants de la ferme, surtout les garçons, étaient vite en contact avec les animaux et apprenaient très tôt les aptitudes

de communication avec les bœufs ainsi que tout le savoir nécessaire. En grandissant, ces capacités étaient plus tard souvent jugées dans le cadre de la communauté villageoise.

En Slovénie, au XIXe siècle encore, et en certains endroits même jusqu'à la moitié du siècle dernier, en plus de la mélodie des mots et des sons qui selon les besoins stimulaient ou calmaient les bœufs au travail, la communication prenait aussi la forme de chants et de sifflements. Dans tous les chants, il y avait toujours des commandements de travail particuliers accompagnés des noms de bœufs.

Le sifflement adressé au bétail pendant l'abreuvement peut être qualifié d'outil sonore de stimulation.

En Slovénie, on pouvait distinguer deux sortes de chants entendus pendant le labourage: les chants simples à mélodie monotone, un peu comme des berceuses, et les chants plus entraînants par lesquels l'homme soulageait son travail et celui des animaux.

Il semble que bien des constatations sur la musique ou sur la langue spéciale utilisée pour communiquer avec le bétail de travail, avec les bœufs, et plus encore leur cadre de vie, tissé à partir d'abondants témoignages éloquentes, ont vraiment leur place dans le champ "de la philosophie de la réalité de la vie quotidienne" (comme je les désigne par leur sens) et nient totalement la vieille constante du dualisme philosophique qui était: la division entre l'animal et l'humain avec la prédominance de ce dernier. Les bœufs auraient compris tout ce qu'on leur disait, nos ordres, nos chants, nos sifflements, nos claquements de fouet, tout ce qu'on leur

communiquait par le toucher, et ils réagissaient comme il fallait. Leurs compagnons de travail, les hommes, considéraient qu'ils étaient aussi intelligents qu'eux et ici et là, on se souvient encore de quelque bœuf même plus intelligent que l'homme. On leur parlait comme à ses pareils, on les persuadait comme des enfants, on leur chantait des chansons..., seulement eux ne parlaient pas – "*seulement parler, ils ne le savaient pas*", mais ils meuglaient leurs réponses et leurs sensations.

Et s'il ne leur manquait que "la parole", en avaient-ils besoin pour réagir à la "musique de la communication"? D'après les études sur la perte de la parole ou de la vue chez l'homme, il a été constaté notamment que la mémoire musicale prédomine sur la mémoire visuelle et celle des mots parce qu'il s'agit pour la première de constituants profonds du cerveau (*deep-brain complex*; Griffin-Kremer 2001: 177). Les éthologues ont justement reconnu chez les bœufs leur grande sensibilité aux voix, aux sons (par rapport à certains autres animaux) et que ces bêtes détectent un champ plus élevé de hautes fréquences que l'homme (voir page 21).

Mais concluons avec la pensée de Jacques Attali tirée de son livre Bruits (par laquelle l'ethnomusicologue slovène Cvetko (1990: 59) introduit son texte sur les différentes perceptions et transcriptions des voix émis par les animaux dans différentes langues et cultures): "Depuis plus de 25 siècles, la science occidentale tente de regarder le monde. Et aujourd'hui encore, elle n'a pas compris que le monde ne se voit pas mais s'entend; qu'il ne se lit pas, mais s'écoute..."

(Traduction française de Marie-Claude Oberti Župančič)

## Notes

1) Parus surtout dans deux publications – annales d'articles de deux rencontres d'études au titre thématique *Les bœufs au travail* (1997, 1998) et dans les annales d'une rencontre sur le thème *Les bovins: de la domestication à l'élevage* (2006), articles paru dans la revue *Ethnozootecnie*.

2) Un éventuel débat philosophique sur les animaux comme âmes c'est-à-dire sur les âmes des animaux, des bœufs n'est pas du tout le but de ce texte bien qu'il semblerait tentant d'y entrer, au moins avec Aristote et sa conception des âmes à trois parties et à deux parties chez les animaux comme cause du mouvement des corps.

3) Des notes d'IS, relevées lors des recherches de terrain de 2001 à 2004, et en 2006 et 2007. Matériaux conservés aux Archives du SEM (Musée Ethnographique de la Slovénie).

4) Seulement la linguistique poststructuraliste s'est orientée vers le communicationnel, la valeur utilisable de la langue, et n'est pas complètement insaisissable pour les études contemporaines des capacités animales mentales et linguistiques. (Cf. Graifoner 2000: 219, 220).

5) Avec utilisation continue de différentes races de bœufs et de différents types d'attelages ou de jougs. Pour le choix des lieux de la recherche ou d'informateurs individuels, à côté de la race et du type d'attelage, les critères suivants ont été déterminants: une recherche monographique ethnologique déjà existante du lieu choisi ou du village proche (contexte géographique, historique et socio-économique); des fermes utilisant toujours – ou encore récemment, des attelages de bœufs ou des bœufs attelés individuellement.

6) La liste des informateurs est conservée dans les Archives du musée.

7) Lorsque Killen dans le deuxième supplément de son article (1992: 105) se demande par exemple si *Ke-ra-no* est le Noir ou s'il s'agit simplement d'un bœuf noir, il constate qu'il est impossible de prouver ni le premier ni le second. Puis il ajoute que la comparaison avec l'appellation contemporaine des bœufs (et des chevaux) montre que donner un nom d'après les caractéristiques physiques de l'animal est (était) une pratique générale. Bausinger relève l'analogie avec l'appellation des lapins par les enfants, que l'on peut interpréter comme exemple vivant du « passage » du nom de communication au nom propre. Dans le clapier plein de lapins, les enfants essaient de les distinguer; et ainsi par exemple « *celui-ci avec une tache blanche* » ou avec le *Fleck* devient finalement le *Fleckle* – et ainsi de suite.

8) En déchiffrant l'écriture linéaire B des tablettes d'argile comportant des inscriptions principalement administratives concernant l'économie, les chercheurs anglais Ventris et Chadwich ont découvert en 1952 qu'il s'agissait de la langue grecque (Javornik 1997: 2315).

9) Killen se demande pourquoi le scribe du palais de Cnossos aurait pris la peine de noter sur les tablettes les noms des paires des bœufs de travail. Il suppose que pour les bœufs qui étaient confiés à des bouviers hors du contrôle du palais – certainement pour labourer –, l'administration ressentait le besoin de donner et d'écrire leurs noms descriptifs pour empêcher l'éventuelle substitution des bêtes confiées aux bouviers ou aux bergers et leur remplacement par des animaux de moindre valeur (Killen 1992: 101, 102).

10) Il pense ainsi que par exemple *Po-da-ko* est probablement "*Patte-blanche*" et non "*Patte-rapide*"; *To-ma-ko* probablement "*Museau-blanc*" et non "*Bruyant*", etc.

11) Par ex. : *Brandie* – bœuf presque tout à fait brun avec une raie sur le dos (jusqu'au XXe siècle ce fut un nom courant aussi pour les vaches surtout au sud de l'Écosse) ; *Cromack* – animal aux cornes courbées (sous la forme *Crummie*, ce nom était répandu dans les patois écossais aussi au XXe ; *Hakey* – bœuf (et aussi vache) au visage blanc ; *Humly* – animal aux cornes rabattues ; *Garie* – rayé sur le dos et les côtés ou de plusieurs couleurs, et des noms semblables (Fenton 1970: 180).

11) Données de Crète qui m'ont été aimablement transmises par la collègue Sabine Beckmann qui coopère au programme EARTH (Early Agricultural Remnants and Technical Heritage) dans le cadre de la Fondation européenne de la Science.

12) À Cotacachi, le bétail est caractérisé par la couleur ou par l'âge – par exemple « *le tacheté noir et blanc* », « *le petit rouge* », « *la vache blanche* » – et il est appelé conformément au sexe et l'âge : « *taureau !* », « *vache !* », « *veau !* ». Dans un petit village de Crète où l'on travaillait récemment encore avec les vaches (labourage et battage du blé), on les appelait simplement "*vache!*" ou par exemple "*amène la petite vache!*". L'explication de l'inexistence de noms propres vient peut-être du fait qu'elles étaient toutes semblables – seulement des vaches brunes; mais la raison cachée est probablement dans l'importance dominante de l'élevage ovin. Les gens de ce petit village trouvaient ridicule de donner un nom propre aux vaches. "*Mais non, les noms sont seulement pour les brebis*", disaient-ils en riant...

13) Les noms cités reflètent aussi les évolutions économiques et sociales apportées par la mécanisation dans les années 70. Les bœufs créoles, jusque là indispensables pour transporter la canne à sucre ont changé de destination: avec leurs conducteurs ils sont devenus les héros sportifs des courses d'attelages de bœufs qui se sont développées en manifestations sportives populaires.

14) La première contribution est celle de Simone Brissaud (1967), qui est née à partir de l'enquête de la revue *Folklore* pour la région Montréal (Aude), Villasavary (Aude), Rouergue (près de Toulouse) et pour le canton St-Amans-Soult (Tarn). L'autre est l'étude de Nicole Morin (1986) dont l'inspiration première fut les *Noms de bœufs en Vendée*. Puis au début de 1980, une large action de collecte se déroula et signifia pour Nicole Morin la base de l'analyse des noms. Les enquêtes furent d'abord réalisées par les membres du Foyer Rural de Saint Loup-Lamairé, puis de nombreuses autres associations et aussi des classes des écoles d'Airvault et de Parthenay.

15) *Béleh* (Blanc) / *Bélha*, *Béluša*; *Cik* / *Cika*; *Hróvat*; *Plavec* (Blond) / *Plávka*; *Piruh* / *Pirahana*; *Rjavec* (Brun) / *Rjavka*; *Rumelj* (Jaune) / *Rúmenka*; *Sabin*; *Sivec* (Gris) / *Sivka*; *Ščep* (Tacheté) / *Ščepana*; *Tiger* (Tigré) / *Tigra* et de nombreux autres noms pour les vaches des montagnes de Tolmin: *Bistrina*, *Blasa* (vache grise), *Bréza*, *Búrja*, *Búsina*, *Čada*, (...), *Sejálka* (elle remue la tête comme si elle semait); *Srna* (Chevrette), *Sovra*, *Vida* (Erjavec 187: 225).

16) Sur le territoire croate (la donnée est d'Istrie) et aussi sur le territoire slovène à la frontière (en plus de la donnée d'Istrie slovène, selon des informations orales, *bák* aurait aussi signifié bélier à Prekmurje).

17) Mon interlocuteur Virgilio, du hameau Cesari en Istrie m'a présenté son bœuf *Bakin* comme le bœuf de droite ; celui qui conduit l'attelage et auquel on donne d'abord les ordres.

18) Les noms propres de bœufs ont surtout été notés par Boris Orel (ainsi que certains autres membres des Équipes de terrain qui avec lui rassemblèrent des matériaux sur l'économie rurale).

19) L'écrivain Prežihov Voranc fait partie des tenants du réalisme social slovène soit du naturalisme vériste de la représentation du réel.

20) À côté des enregistrements transcrits (environ le quart des matériaux n'est pas encore écrit) j'ai inclus aussi à l'analyse les enregistrements de Boštjan Perovšek. Pendant ses travaux de terrain pour le Musée ethnographique slovène durant l'année 2005 – à Breginj, Divača, Padna, Raven, Briše nad Kamnikom, Krašče, Mala Ligojna, Mrzla luža, Gorišnica, Gornji Slaveči, Strojna, Velika Mislinja, Ostrog et Žuniči – dans tous les lieux cités et sur la base de notre accord, ce dernier a posé des questions sur les noms de bœufs et les commandements dans le travail.

21) Les noms féminins, d'après les sources slovènes et mes propres relevés sont plus courants pour les vaches. "*Certains donnaient des noms de femmes: Milka était la vache*"; ou bien *Beba*, *Zora*, *Mica*, *Irma*, etc. Les noms propres de vaches, dans une certaine mesure seulement, formes féminisées des noms de bœufs étaient différentes. Par ex. *Cik* – *Cika*, *Bavh* – *Bavha*, *Pirh* – *Pirha*, *Šek* – *Šeka*, *Rjavc* – *Rjavka*, *Sivc* – *Sivka*, etc.

22) Il s'agit du bœuf brun slovène (de gris à brun foncé), résultat d'une sélection plus que centenaire, remontant à 1904 quand des races de reproduction ont été introduites en Slovénie de Suisse et d'Autriche; elles sont aujourd'hui connues par les éleveurs comme bœuf *montafonc* (Smerdel 2005: 349 ; prim. Čepon et al. 2002: 14 – 16).

23) Le bœuf tacheté vient de la population du bœuf suisse simmenthal, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle (Smerdel 2005: 349 ; prim. Čepon et al. 2002: 14 – 16).

24) Comme pour les autres formes croisées de races claires des Alpes de l'est, les races anciennes de Carniole avaient comme base le bœuf de Norique (Smerdel 2005: 348 ; cf. Novak 1970: 378).

25) Dans deux fermes de Carinthie, *Jezernik* à Libeliška gora et *Šašel* à Spodnji Razbor, les fermiers m'ont dit que le nom *Jirs* était donné aux bœufs jaunâtre brunâtre, clairs. Dans cette région, se trouvait la race "*marijadvorska : ceux-là étaient couleur blé*".

26) Ces bœufs de fond de vallée sont considérés comme la race autochtone d'Istrie qui fait partie du groupe des bœufs primitifs européens primigènes ostéologiquement très proches de la race fossile de départ *Bos primigenius* (Brajković 1999: 10).

27) Dans la zone méditerranéenne, à Brkini, où la race gris brun des *montafonci* dominait le nom *Miško* « *signifiait un boeuf plutôt gris* » ; dans la zone alpine, à Koprivnik, les *Miškoti* étaient des bœufs marron à taches blanches.

28) En français le nom de bœuf proche est par exemple *Blondin* (Morin 1896: 330).

29) Au Moyen Âge, les habitants de la Péninsule Ibérique appelaient Maures les Arabes et les Berbères arabisés ; en espagnol *Moros* (Javornik 1998: 2513).

30) En français, le nom de bœuf équivalent est par exemple *Mouret* (Morin 1896: 331).

31) En français, le nom de boeuf équivalent est *Roussel*, *Rousseto* (Brissaud 1967: 7, 8).

32) Il y a peut-être l'autre possibilité que le nom viennois des cornes. En effet, *Vidra* est le nom propre de la chèvre dans le "sac du voyageur"

d'Erjavec (Pleteršnik 1895: 768).

33) Le nom est déjà écrit dans le "sac du voyageur" d'Erjavec (1875: 225), Pleteršnik (1894: 83) le place dans la plaine Poljanska ou en Gorenjska. Il s'agit du nom des bœufs bruns à taches blanches de la race slovène autochtone née du bœuf de Bohinj à la peau unie ennoblée par la race pinzgauer (Smerdel 2005: 349; cf. Čepon et al. 2002: 14–16).

34) Le nom équivalent français est peut-être par exemple *Courbet* (Brissaud 1967: 7, 8).

35) Là où on choisissait le futur bœuf de travail parmi les veaux de la ferme (ils n'étaient pas achetés), le choix dépendait de l'ascendance (« *de ceux d'avant* » ou « *de la vache* »), du comportement et de la constitution corporelle. Le plus souvent, les bouvillons étaient castrés le plus tôt possible – de sept, huit à dix semaines (Smerdel 2007: 146).

36) Des constatations similaires peuvent être relevées dans la littérature française utilisée.

37) Au village Smokvica où les noms ont été relevés, les bœufs n'étaient utilisés que pour labourer (jusqu'au dernier quart du siècle passé). En général, ils n'avaient pas de vaches, car encore aujourd'hui la principale activité est l'élevage de brebis. Les noms ont été donnés et expliqués par la maîtresse de maison Mare et le maître Mate Negulić, né en 1926, paysan/pêcheur-ouvrier/saliner-éleveur de brebis; Smokvica b.b., ile de Pag, note d'IS, 2008.

38) Pour le linguiste, il serait certainement très intéressant de poursuivre la réflexion, l'analyse et la comparaison des syllabes terminales caractéristiques des noms dans les deux milieux linguistiques.

39) Alenka Šivic-Dular a rassemblé les matériaux de commandements qui se rapportent aux chevaux et aux bœufs ou aux bovins en différents lieux de Slovénie et dans quelques lieux du Monténégro et de Serbie rassemblés là pour elle par des collègues. Au sujet de cette documentation, l'auteur disait "qu'elle n'était pas exhaustive, même pour le slovène" (Šivic-Dular 1984/85: 148); toutefois ces données ont permis des constatations instructives.

40) Alenka Šivic-Dular cite en particulier comme tel travail le *Dictionnaire slovène-allemand* de Maks Pleteršnik.

41) Par exemple l'anglais *hey* (Fenton 1970: 181) et "*hee, hi* ou *hey*", ordre par lequel en Tunisie on pousse les bœufs pour qu'ils aillent plus vite (Anderson 2007: 252).

42) Šivic-Dular (1984/85: 150) dit que l'étymologie de l'ordre *čuó* (ou *ca, ča, čo*) n'est pas claire ; selon des raisons liées à l'aire, elle serait peut-être romane. À ce sujet, il convient de rappeler la communication avec les bœufs de travail dans le Piémont où le laboureur appelait et dirigeait le boeuf de droite par le nom *Già*. Il ajoutait devant le nom l'impératif *sti* (*Sti Già !*) quand le boeuf de droite arrivait à la hauteur de celui de gauche et qu'il devait s'arrêter, et *ali* (à celui de droite) ou *eli* (à celui de gauche) quand un des deux arrivait à la hauteur de l'autre et que le laboureur le poussait de l'avant (Pictet 1802: 6 (370, 371)).

43) Il s'agit d'un détail de la représentation du château Hagenegg, non loin de Železna Kapla, dont l'auteur est le graveur Andrej Trost. Elle apparaît dans l'ouvrage de Valvasor (Janez Vajkard), *Topographia Archiducatus Carinthiae modernae*, en 1681 (figure 4). Un témoignage parlant de l'utilisation du fouet dans d'autres pays européens est par exemple la représentation du labourage dans le psautier anglais médiéval du deuxième quart du XIVe siècle *The Luttrell Psalter*.

44) L'utilisation de l'aiguillon est par exemple témoignée par des représentations médiévales du labourage, provenant de France et d'Italie. Au début du XIXe siècle, Pictet rapporte pour le Piémont que le laboureur tient « dans la main droite un roseau de quatorze pieds de long, nommé la *cana*, lequel porte à un bout un aiguillon et à l'autre une petite pèle » (une raclette, *spatule*) pour nettoyer la terre de l'oreille (Pictet 1802: 4 (363)). Un dessin paru dans le travail de Branimir Bratanić *Oračje sprave u Hrvata* (1939: 89) montre aussi en Croatie la même forme d'aiguillon avec raclette. Patricia Anderson (2007: 252, 252) témoigne de l'utilisation du même outil pour le labourage avec les bœufs en Tunisie d'aujourd'hui.

45) En Istrie croate, conduire le bœuf « sous le fouet » voulait dire que le maître se contentait d'agiter le fouet sans toucher l'animal qui doit obéir au mot – « *na riječ* » (Meden 1999: 52).

46) Ceci est attesté par la représentation de Franz Kurz von Goldentstein (1838) dans laquelle un homme en costume régional du lieu Sveto près de Komen tient dans la main une touffe de joncs (figure 6, de l'Archive du SEM). Milko Matičetov cite dans son article l'Ethnographie des Slovènes de l'ouest que dans le Karst cet artisanat occupait des villages entiers notamment les « fabricants de fouets de joncs » à Sveto près de Komen (Matičetov 1948: 22).

47) Dans les *Nouvelles* (1856, Cours XIV, page 166), journal qui commença à paraître à Ljubljana en 1843 (jusqu'en 1902) sur l'initiative de l'Association paysanne de Carniole, l'auteur a signé Ž.

48) Sous la chanson on trouve la signature Radoljub Ledinski. Elle parut dans les *Nouvelles* en 1844, no. 15, page 57.

49) En 2006, dans les villages Gornji Senik, Slovenska vas et Verica-Ritkarovci au-delà de la frontière, en Porabje, l'ethnologue Katalin Munda Hirnök a recueilli et écrit pour moi ces données.

50) Ceci reflète probablement le bétail d'intérêt ou bétail *činžna* (de l'allemand *Zinnsviehe, Kirchenzinnsviehe*), forme particulière de bail surtout pour le bétail d'attelage, très répandue comme système juridique en Slovénie durant les siècles passés. Les sujets qui n'étaient pas propriétaires de leur bétail devaient le louer aux propriétaires contre paiement d'intérêt. On rapporte qu'en Dolenjska et en Notranjska, jusqu'à la moitié du XVIIIe siècle, sur la majorité des terres des riches, dominait le système de bail avec intérêt pour le bétail – les bœufs ont été recensés en plus grand nombre (Smerdel 2005: 349, 350 ; selon Britovšek 1964).

51) À ce propos, une comparaison peut être établie avec le texte de la chanson écossaise de labourage datant de la fin du XVIe et du début du XVIIe siècle dans laquelle sont cités des ordres de travail, des expressions et aussi l'interjection *hey* ou en anglais *hey* (Fenton 1970: 181).

52) Elle a été notée en 1963 par Angelos Baš, alors conservateur du musée pour « l'économie populaire ». Cette note est restée cachée parmi diverses autres données sur l'élevage dans le village Stenica.

53) Archives du SEM, Fonds "Joug"; le questionnaire de 1986 a été rempli par Viktorija Linasi, alors élève de 8<sup>e</sup> classe de l'école élémentaire de Zarazber, venant de la ferme de montagne *Krničnik* à Spodnji Razbor.

54) Chez Vodovnik, la variante à quatre vers est placée comme refrain à deux vers dans la sixième strophe de son poème Sur le paysan de

Pohorje: *Le paysan remplit sur la caisse cinquante planches, / il attelle les bœufs, et les attache encore; // : "Hajd Stija, plej Muri!"* (ce sont deux ordres et deux noms, pour cela dans le texte, il y a utilisation erronée des majuscules) *avec le fouet presse-le: "Canaille, aller, aller, tu vas arriver à tirer quelque chose": /* (Cvetko 1988: 146).

55) Cette dernière est réalisée depuis 1970 par l'Institut de musicologie populaire du Centre scientifique et de recherche auprès de l'Académie slovène des sciences et des arts, mais le livre comprenant des chansons sur les professions n'est pas encore paru.

56) Fonds GNI, no 20.296, bande 58/A, chantée par Katica Vrbanek. La chanson a été enregistrée en 1956 par Valens Vodušek, la musique et le texte ont été transcrits par Julijan Strajnar. Comme référence, la chanson notée est le no. 7240 de *Chansons populaires slovènes* de Štrekelj.

57) Je questionnais aussi mes collègues croates sur les chants entendus pendant le labourage. Jerko Bezić, (ancienne collaborateur de l'Institut d'ethnologie folklorique de Zagreb et professeur d'ethnomusicologie) me donna presque mot à mot la même réponse que celle de Strajnar. Et mon berger informateur Mate Negulić de Smokvica me confirma ainsi la chanson : « *Tout seul l'homme chantonne derrière eux, ça lui paraît aller mieux... ; tu chantes derrière eux : ' Allez mes bœufs, labourez – qu'on arrive à la fin... ! ' »*.

58) Souvenirs écrits par Irma Jančar qui témoigne de la vie dans une petite ferme pauvre de Srednji Lipovec près de Dvor en Dolenjska dans les années après la Seconde guerre mondiale.

59) Contribution récente de l'ethnomusicologue Igor Cvetko.

60) Telle était par exemple aussi la chanson écossaise *The Plough Song*, qui parut pour la première fois en 1666 pour laquelle Fenton dit : "Terry ne donnait aucune valeur musicale à ces Chants de labourage (...). Il s'agit d'un type de chant monotone..." (Fenton 1970: 175). Et Sigaut note aussi sur les *briolages* que ce sont des chants traïnants par lesquels le laboureur encourage et soutient l'effort de ses bœufs (Sigaut 1998: 1083).

61) Ce qui m'a fait aimablement remarquer l'ethnomusicologue Julijan Strajnar.

62) Chanson de noces, invitation populaire à la danse *štajerš*.

## Bibliographie

ANDERSON (Patricia), 2007. Le travail à l'aire aujourd'hui en Tunisie, le point de vue d'une ethno-archéologue. In Bourrigaud, R., Sigaut, F. (eds.), *Nous labourons, Actes du colloque Techniques de travail de la terre, hier et aujourd'hui, ici et là-bas*. Centre d'histoire du travail, Nantes, 247–283.

BAUSINGER (Hermann), 1971. Tierzucht und Namengebung, Zu den Eigennamen des Zuchtviehs. *Festschrift für Paul Zinsli*, Bern, 170–184.

BLIXEN (Karen), 2004. *Spomin na Afriko*. Delo d.d., Ljubljana.

BRAJKOVIĆ (Dejana), 1999. Pragoveda i goveda Istre. In Štifić, A., Kovač, M. (eds.), *Monografija o istarskom govedu*. Savez uzgajivača istarskog goveda, Višnjan, 4–13.

BRISSAUD (Simone), 1967. Les noms des bœufs, *Folklore*, Tome 20, 30 Année – No. 2, 7–8.

CVETKO (Igor), 1988. Jest sem Vodovnik Juri, O slovenskem ljudskem pevcu 1791 – 1858. Partizanska knjiga, Ljubljana.

CVETKO (Igor), 1990. O zvočni in glasbeni identiteti (tokrat malo drugače), *Muzikološki zbornik*, 26, 59–65.

DIGARD (Jean-Pierre), 1988. Jalons pour une anthropologie de la domestication animale, *L'Homme*, 108 (28, no. 4), 27–58.

ERJAVEC (Fran), 1875. Iz potne torbe. In Bleiweis, J. (ed.), *Letopis Matice slovenske za leto 1875*. Matica slovenska, Ljubljana, 218–228.

ERJAVEC (Fran), 1880. Iz potne torbe. In Bleiweis, J. (ur.), *Letopis Matice slovenske*. Matica slovenska, Ljubljana, 156–223.

FENTON (Alexander), 1970. The Plough-Song, A Scottish Source for Medieval Plough History, *Tools and Tillage*, Vol. 1: 3, 175-191.

GRAJFONER (Dušan), 2000. Živali in jezik, lingvistična interpretacija razmerja med jezikom in umom. In Vogrinc, J. et al. (eds.), *Prestop, Spominski zbornik Iztoka Saksida – Saxa*. Oddelek za sociologijo, Filozofska fakulteta, Ljubljana, 213–225.

GRIFFIN-KREMER (Cozette), 2000. Images du bovin, Traditions littéraires et populaires dans les pays celtiques insulaires. In *L'animal et l'imaginaire*, Actes du colloque du Festival Animalier International de Rambouillet. Bergerie Nationale, Rambouillet, 93–112.

GRIFFIN-KREMER (Cozette), 2001. Bovine Bodies and the Domestication of the Human Mind. In Del Giudice, L., Porter, G. (eds.), *Imagined States*, State University Press, Logan Utah, 167–192.

GRIFFIN-KREMER (Cozette), 2007. Du joug de tête au joug de garrot, Récit mythique et changement technique? In Les bovins: de la domestication à l'élevage, *Ethnozootechnie*, No. 79, 51–67.

HOFBAUER (Andreas L.), 2007. Usoda moči. In Sturm, Zekoff, *Moč / Kraft*. Drava Verlag, Klagenfurt / Celovec.

ILIEVSKI (P. Hr.), 1958. "Po-da-ko", *Živa Antika*, 8, 338.

JAKLIČ (Fran), 2004. Kapelica sv. Ane v Zatišju. In *Samotar na Selih in druge povesti*. Mohorjeva družba, Celje, 161–168.

JAVORNIK, M. (ed.), 1998. Veliki splošni leksikon, Peta knjiga (Ma–Ož). DZS, Ljubljana.

- KALLIR (Alfred), 1961. Sign and Design, The Psychogenetic Source of the Alphabet. James Clarke & Co. Ltd, London.
- KILLEN (John T.), 1992. The oxen's names on the Knossos Ch tablets, *Minos*, 27/28, 101–107.
- KOZAR-MUKIČ (Marija), 1978. *Poljedelstvo in živinoreja na Gornjem Seniku*. Diplomski naloga, tipkopis (manuscript).
- MAKAROVIČ (Marija), 1982. Strojna in Strojanci, Narodopisna podoba koroške hribovske vasi. Mladinska knjiga, Ljubljana.
- MAKAROVIČ (Marija), 1994. Sele in Selani, Narodopisna podoba ljudi in krajev pod Košuto. Mohorjeva založba, Celovec.
- MEDEN (Anton), 1999. Smotra istarskog goveda "boškarina" u Kanfanaru (pučka fešta) "Jakovlja". In Štifanić, A., Kovač, M. (eds.), *Monografija o istarskom govedu*. Savez uzgajivača istarskog goveda, Višnjan, 51–54.
- MEININGER (Hélène), 1997. Les bovins laboureurs à Cotacachi (Andes septentrionales de l'Equateur). In Sigaut, F., Duplan, J. M., Bochet, N. (eds.), *Les bœufs au travail* (Journée d'étude de la Société d'ethnozootechnie, 17 octobre 1997), AFMA, Paris, 67–74.
- MORIN (Nicole), 1986. A travers les noms de bœufs, *Bestiaire poitevin*, U.P.C.P., Prahecq, 329–332.
- PALJK (Jurij), 2001. Miško. In *Očetovstvo malo drugače*. Goriška Mohorjeva družba, Gorica, 159–167.
- PICTET (Ch.), 1802. Agriculture, De la Charrue du Piémont, et de la Culture d'Azigliano. In *Bibliothèque britannique – Agriculture anglaise*, Genève, vol. 7, No 10, An XI (oct. 1802), 357–396.
- PLETERŠNIK (Maks), 1894. *Slovensko-nemški slovar, Prvi del (A – O)*. Knezoškofijstvo, Ljubljana.
- PLETERŠNIK (Maks), 1895. *Slovensko-nemški slovar, Drugi del (P – Ž)*. Knezoškofijstvo, Ljubljana.
- PREŽIHOV (Voranc), 1969. Samorastniki, Boj na požiralniku, Jirs in Bavh, Ljubezen na odoru. In *Izbrano delo*, 3. Mladinska knjiga, Ljubljana.
- REBULA (Alojz), 1957. *Klic v Sredozemlje*. Mohorjeva družba, Celje.
- SMERDEL (Inja), 2005. "Bol si pámetn ku člòvk," je rekel volu?, O razmerju človek – vol v vsakdanu in kulturi pivškega kmeta. In Boštjančič, J. (ed.), *Slavenski zbornik*. Kulturno društvo, Slavina, 341–379.
- SMERDEL (Inja), 2007. "Les gens ressentent plus de compassion à la mort d'un boeuf que lorsque meurt un homme...", Sur les soins pou la santé des bœufs de travail en Slovénie (aux 18e, 19e et jusqu'au dernier quart du 20e siècle). In *Les bovins: de la domestication à l'élevage, Ethnozootechnie*, No. 79, 141–154.
- SMERDEL (Inja), 2008. Orala, zbirka Slovenskega etnografskega muzeja = Ploughing Implements, the collection of the Slovene Ethnographic Museum. Slovenski etnografski muzej, Ljubljana.
- SSKJ, 1970. *Slovar slovenskega knjižnega jezika*, 1. knjiga. SAZU ISJ, DZS, Ljubljana, 107.
- SSKJ, 1975. *Slovar slovenskega knjižnega jezika*, 2. knjiga. SAZU ISJ, DZS, Ljubljana, 72.
- SSKJ, 1979. *Slovar slovenskega knjižnega jezika*, 3. knjiga. SAZU ISJ, DZS, Ljubljana, 956.
- SIGAUT (François), 1998. Compagnie des animaux utiles et utilité des animaux de compagnie. In Cyrulnik, B. (ed.), *Si les lions pouvaient parler, Essais sur la condition animale*. Gallimard, Paris, 1078–1085.
- ŠIVIC-DULAR (Alenka), 1984/85. Slovenske delovne velelnice za živino, *Jezik in slovstvo*, 30, 147–152.
- ŠTREKELJ (Karel), 1908–1923. *Slovenske narodne pesmi*, 4. zvezek. Slovenska matica, Ljubljana.
- ŠTUHEC (Ivan), 1997. *Etologija domačih živali* (zapiski s predavanj, 2. izdaja). BF, Oddelek za zootehniko, Domžale.
- TOMŠIČ (Marjan), 1990. Šilvano. In *Kažuni*. ČZP Kmečki glas, Ljubljana, 151–160.
- VERSINI (Francine), 1997. De la compétition des bœufs-tirants et des charetiers en Guadeloupe. In Sigaut, F., Duplan, J. M., Bochet, N. (eds.), *Les bœufs au travail* (Journée d'étude de la Société d'ethnozootechnie, 17 octobre 1997), AFMA, Paris, 75–84.
- ZOREC (Ivan), 1929. *Domačija ob Temenici*. Družba sv. Mohorja, Celje.



# LA VOIX QUI LIE.

## LES RELATIONS ENTRE HUMAINS ET BOVINS VUES A TRAVERS LES CHANSONS. IRLANDE, ECOSSE, PAYS DE GALLES

Cozette GRIFFIN-KREMER <sup>(a)</sup>

**Résumé:** La trace des bovins nous vient de loin dans les littératures des trois pays témoins – l’Irlande, l’Ecosse et le Pays de Galles - car les vaches, les bœufs et les taureaux apparaissent dès les premières épopées et les lois anciennes. Un autre fond particulièrement riche est celui des chansons. Cette source, peut-être surprenante, a beaucoup à nous dire sur les relations entre humains et bovins. Nous n’en évoquerons ici que quelques aperçus concernant les produits, les outils (et l’absence d’outils), mais surtout la gestion des troupeaux dans l’espace, les techniques pour ‘fixer’ les animaux aux lieux, les savoirs humains, le travail en commun, la sensibilité des deux espèces aux effets de la voix.

**Summary:** Traces of bovines come to us from afar in the literatures of Ireland, Scotland and Wales, since cattle appear in the earliest epics and ancient laws. Another especially rich source of information is the corpus of songs, perhaps surprisingly, but it has much to say about the relations between humans and bovines, the products they make together, the tools (and the absence of tools) involved, but especially how animals are managed in space, the techniques to “tie” them in place, human know-how, work shared with animals, and the sensitivity of the two species to the effects of the voice.

**Mots clés :** Irlande, Ecosse, Pays de Galles, chansons, voix, bovins, estive

**Keywords :** Ireland, Scotland, Wales, songs, voice, cattle, summer pasture

### Les chants et au-delà

En évoquant les liens entre bovins et chants, nous pourrions dire que, partout où il y a des bovins, certains « chants du monde » nous parlent de vaches, de bœufs et de taureaux, puisque ces animaux accompagnent souvent les premiers pas des dieux et des hommes dans les récits d’origine : Audhumbla chez les Scandinaves, Surabhi chez les Hindous, la Glas Gaibhneann et les taureaux de Connacht et d’Ulster chez les Irlandais, les grands bœufs jumeaux, fendeurs de montagnes et défricheurs, au Pays de Galles (1). Les bovins, qui se trouvent également figés et gravés sur la pierre chez les Pictes de l’actuelle Ecosse, ont fait l’objet d’un corpus de lois exclusivement consacrées à eux en Irlande, et sont présents tout au long de la tradition textuelle en langues gaéliques et en gallois (2). C’est donc dans ce triangle de l’extrême ouest européen, entre pays écossais, irlandais et gallois, que je vous propose d’aller puiser dans ces sources parfois surprenantes que sont les chansons ayant trait aux relations entre les humains et les bovins (3).

Une chanson n’existe pas – du moins au départ – sans chanteur ou chanteuse. C’est grâce à la collaboration entre les chanteurs, leurs communautés et les collecteurs de recueils que nous disposons d’un riche fonds d’informations à la fois sur la sensibilité de l’homme à sa relation avec les bovins et sur maints détails de la vie quotidienne, ou sur des événements exceptionnels, touchant à la collaboration, littéralement au « travail partagé » entre humains et bovins. La

place prépondérante dans cet exposé est occupée par les chansons écossaises, dont un des premiers collecteurs, Alexander Carmichael (1832-1912) (4), spécialiste des îles Hébrides, faisait sien l’élan nouveau apparu chez ses collègues qui les portait à être particulièrement attentifs aux voix de leurs informatrices et informateurs, au contexte dans lequel ils chantaient et à ce que nous appelons aujourd’hui, à la ‘réception’ de leurs ‘performances’. Carmichael nous a légué quatre volumes, contenant non seulement des chansons, mais toute la trame d’informations, de récits et de vocabulaire qui les entourait.

D’autres auteurs dans notre triangle Ecosse – Irlande – Pays de Galles nous décrivent les soirées partagées entre chansons, jeux et travail durant les estives, et passent en revue tout l’éventail de la sociabilité et toute l’économie des communautés rurales. La source d’information la plus riche qui nous soit parvenue de l’Irlande sur les pratiques d’estive au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est due à Niall O Dubhthaigh (5), qui parle des chansons, certes, mais consacre aussi une large part de son rapport aux relations entre les vaches et leurs gardiennes. Comme c’est souvent le cas, nos sources galloises sont de nature plus sobre, plus dépouillée, mais elles aussi sont pleines de richesse, et la chanson peut-être la plus connue du Pays de Galles parle précisément de vaches (6).

---

a) Chercheure Associée; CRBC, Brest / CDHTE, CNAM, Paris; 18, rue Gambetta; 78120 Rambouillet; griffin.kremer@wanadoo.fr

J'ai une vache avec deux cornes d'argent,  
J'ai une vache qui se trait toute seule,  
J'ai une vache qui remplit les seaux  
Comme la mer qui envahit la rive.

Ces paroles évoquent une situation impossible, un idéal d'abondance, le rêve qui mobilise tant de populations assoiffées d'espoir, rêve qui pousse souvent à quitter une terre aimée à la recherche d'un Pays de Cocagne. On connaît cette quête aussi par une longue tradition de chansons (7). Il s'agit d'utopies d'autant plus faciles à imaginer qu'à cette époque de collecte de chansons populaires, le monde s'ouvre largement aux migrations déclenchées par d'importantes évolutions sociales. Dans les traditions orales et écrites des pays de notre axe triangulaire, certaines notions utopiques entrent aussi dans les conceptions de l'Autre Monde, auquel on attribue volontiers l'origine des avancées ou inventions techniques.

Toi mon trésor,  
Tu es de la race des vaches de la mer,  
Aux oreilles rouges, aux oreilles à encoche et aux hautes cornes,  
La culotte de ton aïeul fut aspergée d'urine... (8)

Mettons-nous donc à l'écoute de toute la matière que ces chants, leur contexte de collecte et les sources convergentes ont à nous proposer. Mais disons tout d'abord un mot sur les textes eux-mêmes qui nous livrent ces informations. Ces textes que nous lisons aujourd'hui dans les recueils de poésie – surtout dans le cas de l'Ecosse – étaient, pour ceux qui les portaient dans leurs cœurs et sur leurs lèvres, des chants vivants, et non pas des écrits (9). Les paroles de ces chants supposent la présence de l'entourage familial, le contexte d'une vie en communauté et, plus tard, la bonne volonté d'un collecteur. Mais surtout, ces chansons supposent la présence d'une ou de plusieurs vaches, et souvent de leurs veaux. Les chants de labours évoquent des vaches dans les plus petites exploitations, bien sûr, mais surtout les bœufs ou les taureaux. Pour ce qui est des sons associés aux bœufs en marche sur les chemins d'autrefois, un poème gallois du XVI<sup>e</sup> siècle nous décrit la charrette à deux roues qui crissent sur la chaussée et la clochette qui sonne à chaque secousse, terminant par une onomatopée expliquée :

Une chanson écossaise réitère un leitmotiv fréquent dans la littérature et la transmission orale en parlant de la domestication d'une façon insolite, la décrivant plutôt comme une rencontre, comme un geste volontaire de la part des animaux. Les vaches laitières à robe blanche et aux oreilles rouges sortent de la mer (parfois d'un tertre de l'Autre Monde) pour rejoindre le monde des hommes, à une condition explicite : ne subir aucun traitement irrespectueux à l'égard de leur valeur nourricière. Dès le moindre affront, elles repartent avec toute leur progéniture. La chanson décrit l'aspect de ces vaches et mentionne en passant un des procédés prophylactiques utilisés pour les protéger :

'*wich wach* – le grincement 'résolu' des roues – derrière six bœufs' (10). Si nous avons moins de recueils et surtout moins d'enregistrements de chants de labours aux bœufs pour le Pays de Galles, c'est aussi à cause de la disparition des bœufs de labour, le dernier attelage attesté datant de 1889 dans la Vallée de Glamorgan (11).

Avant d'explorer le monde dépeint par ces chansons, rappelons un lieu commun des études musicologiques et le témoignage précieux de ceux qui les chantaient : tous s'accordent à dire que n'importe quelle chanson bien rythmée était polyfonctionnelle. Elle pouvait être 'ournée' en chant de barattage, en berceuse, en chanson de foulage, en chant de marin, en chant d'amour, même en chant de lamentation. Nous aborderons surtout les informations que ces chansons nous apportent sur les produits, les ustensiles, les façons de gérer l'espace, les noms et les descriptions des bêtes. Ensuite, nous nous pencherons sur ceux qui les chantent, sur les chants eux-mêmes, sur leurs objectifs et leurs effets.

## Un premier but économique de l'exercice

Chanter, mais à quoi bon et à propos de quoi ? La toute première réponse à la question est ce que nous appellerions aujourd'hui 'basique' : la survie de la famille en termes alimentaires et - si cette survie est assurée, ne serait-ce que provisoirement - la recherche de quelques revenus provenant de la vente du petit lait dans la rue ou du beurre au marché. Evidemment, cette dernière activité revêt très tôt un caractère presque industriel en Irlande (12), mais la plupart des chansons témoignent plutôt d'une économie de subsistance, restreinte à la sphère familiale. Cette 'tonalité' provient également de la nature des collectes de chansons en milieu rural plutôt qu'urbain, un parti pris souvent inconscient des premiers collecteurs, avides de retrouver une 'âme' nationale ou régionale ne pouvant qu'être très éloignée du 'madding crowd' des villes. Ainsi, les produits évoqués ont souvent des noms associés à une région ou même à une vallée.

Une chanson enregistrée au milieu du XX<sup>e</sup> siècle dans l'île hébridéenne d'Uist dépeint la vie d'estive et mentionne la cabane (dont la seule porte consiste en une branche de bouleau aux brins de roseaux) où les amoureux font du fromage et du beurre et profitent d'une abondance de babeurre à boire (13). Le collecteur Carmichael, quant à lui, ne nous livre pas de chanson mentionnant le petit lait, mais

une de ses nombreuses notes contextuelles évoque plusieurs qualités de petit lait : le petit lait blanc, extrait par pressage du caillé ; puis le petit lait plus solidifié et plus doux ; enfin le petit lait monté en écume à la vergette, produit à partir du petit lait blanc (14).

Les chansons enregistrées par Carmichael au XIX<sup>e</sup> siècle parlent de l'île d'Uist comme du terroir par excellence d'un produit formidable – du moins pour ceux qui venaient d'ailleurs – le *breun*, ou lait suri. C'est ce breuvage que la maîtresse de maison propose aux visiteurs pour se désaltérer, avant même qu'ils ne passent le seuil de la porte. Peut-être souriait-elle en coin, car nous savons que la seule odeur du *breun* faisait reculer plus d'un convive venu voir les splendeurs du pays (15). Le *fiarag* ou *stapag* était un autre produit du terroir, mélange de farine et de crème, ou de lait, ou d'eau, en ordre décroissant, selon la saison et l'aisance des consommateurs. Une des chansons décline de façon précise le 'timing' d'une amélioration nutritionnelle progressive, lorsqu'une mère promet à son nourrisson 'un *stapag* d'eau pour mon enfant, mais, quand les vaches vèleront, mon amour aura un *stapag* de lait'. L'introduction à la chanson note que le produit est emblématique du nord de l'île de Skye et que les voisins plus au sud qualifient le nord de 'contrée de *stapag*'

ou de 'pays des buveurs de *stapag*' (16).

Ce corpus de chansons, de témoignages des chanteurs, de recherches sur les thèmes des chants, sur les savoirs et les pratiques évoqués, contient d'autres régionalismes, dont un aperçu de la 'topographie' de la vache à lait dans ses parties consacrées à la 'galactopoïèse'. Elle a quatre tétons, dont l'avant gauche et l'avant droit, l'arrière gauche et l'arrière droit, chacun portant un nom, chacun censé

Bénis, ô Dieu, ma petite vache ; bénis, ô Dieu, le désir de mon cœur,

Bénis mon travail en commun (traduit 'partenariat' par Carmichael) ; bénis la traite par mes mains, ô Dieu,

Bénis, ô Dieu, chaque téton ; bénis, ô Dieu, chaque doigt ;

Bénis chaque goutte qui tombe dans mon broc, ô Dieu (14).

Il y a ici, pour ainsi dire, une série 'géographique' de quatre tétons, mais la traite recèle aussi une série chronologique, cette fois de quatre jets bien distincts. Tout comme chaque téton doit être évoqué nommément pendant la traite, chaque jet doit l'être également. Un chant de bénédiction associe le premier jet à saint Coloman, le second

être sous la protection d'un saint ou dédié à un membre de la famille. La dame qui a confié cette chanson à Carmichael lui dit que chaque téton est de nature différente, l'un fournissant plus de beurre, l'autre plus de fromage, le troisième un lait plus doux, le quatrième un lait plus gras – sans toutefois identifier clairement quelle qualité est associée à quel téton. En s'asseyant pour traire une vache, la chanteuse entonne une bénédiction :

à une plante prophylactique, le troisième à l'époux (15)... Cent ans plus tard, les laitières galloises du milieu du XX<sup>e</sup> siècle connaissaient toujours les 'trois jets' : le premier réservé à l'usage de la famille, le second pour le beurre, et le dernier, estimé être le meilleur (16).

## L'attachement aux lieux et la légèreté des attaches

Une autre chanson écossaise pointe les différences de qualité résultant de pâtures diverses, préférant le lait provenant de prés où l'on trouve le pied de loup et la bruyère, plutôt que les pâturages à terrain sablé ou ayant accès aux baies de sorbier des oiseaux. Ces laits de prédilection seraient d'une blancheur de goéland (17). Les chansons évoquent aussi

Je me suis levé(é) tôt

Et j'ai parcouru le flanc de la montagne

Pour te retrouver sur mon chemin,

Portant une touffe fraîche pour toi (19).

Le rôle que jouent ces douces attentions de la part des gardiens ou gardiennes n'est bien entendu pas négligeable dans les relations entre les humains et leurs bovins et l'Irlandais Niall O Dubhthaigh en parle de façon particulièrement éloquente (20). Il emploie un terme qui englobe le sens de gentillesse, du genre et du latin *gentiles*, la famille reconnue – *cineal* (21). O Dubhthaigh note tout d'abord que toutes les vaches amenées en estive répondent à l'appel de leur nom à un demi-mille de distance. Une 'gentillesse' consiste à donner une touffe d'herbe fraîche ou une autre délicatesse cueillie au bord des cours d'eau et qui encourage la vache à se 'fixer' plus volontiers au lieu. Une gâterie toute particulière consiste à donner de la farine d'avoine dans de l'eau. Dès que les bêtes ont pris l'habitude de cette 'gentillesse', elles reviennent d'elles-mêmes le soir à la cabane, sans être appelées.

O Dubhthaigh aligne toutes les activités de l'estive, des préparatifs à la montée, des soirées de visites en haut au retour en fin de saison. Il parle en détail du système très particulier de partage des bénéfices de cette période privilégiée de production laitière. Sa mère, qui lui a

Je me soucie peu des maisons aux toits d'ardoises,

Aux fenêtres à vitres ou aux lits s'élevant du sol.

Si toutes les mélodies du monde résonnaient à mes oreilles,

Je trouverais toujours plus doux le beuglement des veaux dans l'enclos de traite.

Une gardienne écossaise rêve même de donner à sa génisse chérie une entrave en soie (25). Une des chansons de traite recueillies par Carmichael dans les Hébrides parle d'une hiérarchie d'entraves, passant allégrement de l'Autre Monde jusqu'à la ville : une entrave de lin pour une génisse des fées, une entrave de soie pour la vache préférée du propriétaire, une entrave de paille pour la vache de ville, mais une entrave flambant neuve pour la génisse de la vachère. Ville et campagne sont opposées par le biais des entraves

le fourrage, et un autre chant propose l'herbe fraîche du pré, le scirpe, l'étouble, mais aussi 'le vin des vallées profondes', peut-être l'eau des sources de montagne (18). Le plaisir ressenti par le vacher ou la vachère à pouvoir offrir une petite gâterie à sa vache préférée n'est pas oublié, cette fois en

Irlande :

communiqué son amour de ce temps déjà révolu, possédait elle-même des dizaines de chansons en gaélique et se souvenait bien de qui elle les avait apprises, surtout des garçons partis pour l'Amérique et jamais revenus, tués dans la guerre de Sécession dès leur arrivée au Nouveau Monde (22).

Dans le monde des estives irlandaises qu'a connu la mère de O Dubhthaigh, il n'y avait pas de barrière, uniquement la vigilance durant la journée et le rapprochement des animaux de la cabane durant la nuit pour les protéger d'un accident. Cependant, l'auteur évoque l'utilisation d'une longe attachée à un poteau de bois de tourbière pour les vaches traitées pour la première fois à l'estive. Certaines chansons écossaises parlent de clôtures faites de claies d'osier, et même d'une vachère dont les douces mains sont blessées par le travail de construction d'un enclos en pierre (23). En Ecosse et en Irlande, le moyen de contrôle le plus souvent cité est l'entrave. Comme la 'gentillesse', cet objet figure en place privilégiée, non comme une contrainte, mais comme un don. Dans une chanson irlandaise, la gardienne préfère donner une nouvelle entrave à sa vache plutôt que de s'orner elle-même des rubans de couleur vendus en ville (24).

Je me soucie peu des maisons aux toits d'ardoises,

Aux fenêtres à vitres ou aux lits s'élevant du sol.

Si toutes les mélodies du monde résonnaient à mes oreilles,

Je trouverais toujours plus doux le beuglement des veaux dans l'enclos de traite.

évoquées dans une autre chanson écossaise : toujours de la paille pour la vache de ville, de la soie pour la génisse aimée des îles écossaises (26). Le nom en irlandais pour l'entrave – *buarach* – est composé de *bo*, 'vache', et de *arach*, attache, et devient très tôt le mot servant à désigner le moment où l'animal est attaché en début de journée pour la première traite – le matin (27).

C'est à une chanson irlandaise d'énoncer l'idéal du principe 'entrave' – ne pas en avoir besoin. Cette plainte

pour la vache noire tant aimée, noyée dans une fondrière, la dit tellement douce qu'aucune entrave n'a jamais touché sa jambe (28). Le manque de contrainte et un consentement si parfait de la part d'une vache sont l'aboutissement d'un long processus de familiarisation. Au début, les génisses sont

Le charme est dirigé à ton oreille droite, pour ton bien et non ton mal ;  
Pour l'amour de la contrée sous ton sabot, et oubli du pays que tu as quitté,  
Ton attachement fort est dans ma main nue, un cadenas en fer est sur toi, ô Poitrine Blanche (29).

## Des noms et des savoirs

Tarragheal signifie 'Poitrine Blanche' en gaélique d'Écosse. Beaucoup de noms de vaches sont évoqués dans les chansons et dans les témoignages de rapporteurs comme Carmichael ou O Dubhthaigh. Ils se rattachent le plus souvent à l'apparence ou au caractère des bêtes. O Dubhthaigh en énumère une vingtaine, dont Corne Tordue, Gros Sabot, Tachette, Bringette, Abeille, Noirette (30). Une chanson irlandaise cite le nom de Brunette Dos Blanc pour une bête, la qualifie de 'vache en soie' et fait vœu de la défendre contre les Anglais (souvenir des 'Penal Days', quand les planteurs venus d'Angleterre ou d'Écosse pouvaient assez facilement exproprier les catholiques ou confisquer leurs biens) (31). Une informatrice de l'île de Barra en Écosse évoque les noms de Clairette et d'Etoile (c'est-à-dire, une tache claire sur le front d'un animal à robe foncée) (32). Il existe un vaste répertoire de noms dont les principes de fonctionnement sont familiers des gardiens du monde entier, là où il y a des troupeaux de bovins.

Les noms, évocateurs de connaissances détaillées de l'apparence et du caractère, déclenchent facilement tout le 'système' d'identification disponible aux gardiens, mis en alerte au moindre retard à la rentrée dans l'enclos ou à l'absence à une traite. Ce travail de stockage d'informations à partir d'entrées variables permet la gestion des troupeaux, souvent composés d'animaux de divers propriétaires. On peut choisir parmi de multiples 'entrées' au système : le nom, la taille, l'allure, la place dans un troupeau en mouvement, la place qu'occupe chaque bête dans la lignée bovine qu'un gardien expert peut mettre 'en face' de la lignée humaine et ainsi calculer l'âge, la valeur, l'état actuel de lactation, ou identifier le propriétaire et aligner l'histoire 'foncière' de cette fortune ambulante qu'est le cheptel. Ces savoirs font partie intégrante des exploits de mémoire, des gestes et des techniques qui permettent la gestion efficace d'une partie

Elle ne me contre ni de son pied ni de sa tête,  
Elle ne bouge ni son sabot ni son flanc,  
Elle remplit le broc pour les enfants,  
Après avoir rassasié son veau (39).

Une telle vachère pouvait chanter la généalogie de tout son troupeau de vaches, nommer les mères, les grand-mères, toute la lignée jusqu'à la neuvième génération. Les informateurs de Carmichael disaient qu'elle connaissait des centaines de chants et de charmes. Un aperçu même bref de ces sources nous a déjà révélé des chansons pour attirer les vaches, pour les protéger, pour bénir leurs pis, pour les encourager à accepter leurs veaux, pour les louer de leur coopération, pour les amadouer avec la promesse de dons. Il y a encore un autre registre dans ces relations réciproques, celui

Ô, Vache sans cornes, donne ton lait,  
Toi, tu es de la graine des vaches fières,  
C'est ton veau que tu lamentes,  
Toi, de la graine des vaches à épaules blanches,  
Qu'avait mon grand-père dans son enclos,  
Toi, tu es de la graine des vaches aimées,

l'objet de vigilance et de correction rapide, selon une des chansons écossaises. Une génisse égarée, attirée par l'herbe plus verte près d'un torrent dangereux s'entend sérieusement gronder par sa vachère, qui sait comment lui parler, lui chanter et la contraindre à venir :

cruciale d'un système de production qui lie céréales et produits laitiers dans un axe alimentaire (33). Ils sont aussi emblématiques des techniques appelées 'sans outils' qui caractérisent l'élevage (34). Comme l'entrave et le comble du contrôle – l'absence d'entrave – ces prouesses de mémoire ne laissent pas souvent de traces, même dans les musées de patrimoine rural, une fois qu'il n'est plus nécessaire d'en savoir l'usage (35).

Les informateurs de Carmichael décrivent un personnage devenu légendaire pour sa compréhension profonde des vaches et pour son répertoire de centaines de chansons. C'est la vachère en chef des MacNeill de Barra, un bon siècle avant la collecte. Devenue trop frêle pour le travail, elle se retire dans une cabane que le Général MacNeill lui offre, à condition qu'elle revienne chaque jour s'asseoir pour regarder la sortie et l'entrée des bêtes à l'enclos, car le Général, chef de clan, sait que le 'bon œil' de sa vachère est ce qui donne du lustre à la robe des vaches et leur fait prendre du poids. Elle possède aussi l'outil majeur de son métier – son caractère calme, ses profonds savoirs et sa voix aussi forte que subtile qu'elle utilise pour calmer les bêtes, mêmes les plus récalcitrantes, ou pour encourager celles qui ont vélé pour la première fois à 'prendre' leurs veaux. Elle sait aussi comment doser savamment le partage du lait entre le veau et la maison (36). Nous pouvons deviner combien le partage, puis le sevrage, étaient surveillés et guidés par une vachère habile, grâce à quelques lignes des chansons. Pour le sevrage, l'une vante 'mes veaux sont doux, ils mangent l'herbe et ne boivent plus le lait' (37). Pour la 'prise' du veau, 'cœur de mon cœur, généreuse et douce, pour l'amour du Très Haut, prends plaisir à ton veau' (38). Une experte vachère accompagne les premiers pas d'une jeune vache avec son veau, et elle sera l'objet de louanges à chaque traite.

des chagrins partagés. Les vaches émettent une plainte à l'intention du vacher qui ne revient pas, dans la forme classique d'un *caoinach*, une lamentation funéraire irlandaise. « Le beuglement des veaux ne cessa point, pleurant le vacher du troupeau. » (40) De même, un gardien peut chanter une complainte pour une vache aimée disparue, en entonnant à répétition le cri de douleur des mêmes *caoinach* 'Oh, rou, Oh rou, Oh rou' (41). La mort d'une vache peut rompre l'intégrité d'une lignée, tout comme la mort d'un enfant, et ces deux drames sont consciemment mis en parallèle.

Qu'avait mon peuple dans les vallées,  
 Que possédaient les nobles des hautes vallées,  
 Mais je dois cesser mes lamentations,  
 Car mon cœur est dans le linceul de lin,  
 Mon veau à moi est dans la tombe froide,  
 Et il ne se lèvera pas au printemps... (42)

On chante une lamentation à une vache qui a perdu son veau, on agite un ersatz en osier couvert de la peau du petit mort et on donne des coups de poing dans le pis (43) – tout comme un veau qui demande à téter en donnant des coups de tête et déclenche ainsi la galactopoïèse ou production de lait chez sa mère. Les chansons ne parlent pas du soufflement dans le vagin de la vache ou du massage vaginal si connus chez des pastoralistes d'Afrique ou d'Asie (44). Pouvons-nous

supposer ces techniques acquises dans le répertoire de savoirs de toute vachère de renom ? Ce serait téméraire. Il suffit de constater que la part belle est laissée à la voix, aux chansons, dans notre triangle Irlande – Ecosse – Pays de Galles, et qu'une part belle est laissée aussi au discernement, aux exigences des vaches, qui refusent de donner leur lait avant d'avoir entendu leur chant préféré (45).

## La voix, l'écoute, l'entendement

Quiconque a vécu dans une culture où le soin des bêtes fait partie de la vie quotidienne sait que la voix est un outil indispensable dans la construction des relations de 'partenariat' qu'évoquait une vachère en louant sa vache. Les quelques exemples de chansons proposés ici apportent un témoignage sur les produits laitiers, certes, mais aussi sur les outils et l'absence d'outils, sur la gestion des troupeaux dans l'espace et dans le temps. La fine pointe de ces technologies consiste justement dans le relationnel : remplacer progressivement la contrainte par le consentement, créer un lien avec les lieux et la gardienne par la douceur du don plutôt que par la menace ou le bâton. Là-haut, dans l'estive, le bâton ne sert pas à grand'chose avec une génisse éloignée, mais la voix a la force du fer. La chanteuse le dit bien, « le charme est dirigé à ton oreille droite... un cadenas en fer est sur toi ». Cependant, ce n'est pas la méthode préférée. Il est plutôt question de don et de contre-don - gentillesse (d'herbe fraîche, de farine à l'eau) contre gentillesse (docilité et ponctualité au rendez-vous pour la traite). Le chant aussi peut être perçu comme don et les vaches exigeantes sont capables de retenir leur descente de lait, leur contre-don, jusqu'au moment où elles entendent leur chant préféré.

C'est la voix qui lie dans un double sens – le charme ne laisse pas de choix à l'animal tandis que le chant crée un lien affectif, consenti (46). Dans les deux cas, il ne s'agit pas de la voix porteuse de paroles de tous les jours telle que nous la concevons aujourd'hui. Au contraire, c'est le langage *chanté*, intensément *sonorisé* que les linguistes considèrent comme l'ancêtre du langage parlé (47). Justement, cet intense travail d'investissement affectif à travers la voix – qui peut sembler immatérielle - dispense, pour une large part, d'un travail matériel souvent impossible dans le cadre d'un système de production partagé entre le haut et le bas, entre l'estive et la maisonnée, et qui fragmente la main d'œuvre d'une petite communauté des hautes terres.

La polyfonctionnalité des chansons évoquée par les chanteurs et informateurs nous indique qu'une chanson de

L'amour de mon cœur, c'est ma chère petite vache,  
 Qui me donne du lait copieux,  
 Comme elle donnait toujours à ses veaux délicats  
 Lait doux et aromatique, douce fleur parmi les vaches !

Je me levais tôt et parcourais le flanc de la montagne  
 Pour te rechercher sur mon chemin,  
 Pour t'amener à de frais herbages,  
 Plein d'affection et de dévouement pour toi, mon petit cœur de vache.

Il n'y a pas de vaches en Irlande

traite pouvait se muer en berceuse, en chanson de foulage, en chant de rameurs. Pourtant, il n'y a pas le même potentiel relationnel entre une personne et une rame ou un amas de lainage mouillé qu'entre une vachère et une vache. Cela veut dire que le travail de la voix porte autant sur la personne humaine que sur l'animal qui participe au partenariat. La vachère qui dit "ton attachement fort est dans ma main nue" fait preuve d'une parfaite conscience de l'impact de sa voix sur la vache. En sens inverse, certaines chansons évoquent la plainte des veaux pour le gardien qui ne revient pas, ou de la vache pour son veau mort. Il y a ici un travail dans la durée, un travail d'apprentissage d'une familiarité dans le sens du Latin *familia* (48), unité de production domestique. Ensuite la relation peut même s'affiner pour inclure un travail partagé de deuil. On a le temps – les informateurs de Carmichael disent « sept ans, la mémoire d'une vache ».

Combien de personnes, dans nos cultures si citadines d'aujourd'hui, chantent en travaillant ? Cela devient rare et le faire peut passer pour un signe de rusticité chez l'espèce humaine. Pourtant les gens qui ont un animal domestique, par exemple un chien d'appartement, avoueraient assez volontiers qu'ils lui parlent. Nous n'avons touché ici qu'aux relations passant par la voix, mais ces chansons sont explicites dans leurs évocations de la proximité entre gardiens et bêtes, du recours au toucher (ne serait-ce qu'au moment de la traite), du fait de boire des yeux la beauté d'une vache. N'oublions pas la remarque d'Evans-Pritchard quand il notait que les pastoralistes Nuers passaient autant de temps à contempler leurs vaches que celles-ci passaient à leur 'retourner le compliment'. Aussi bien chez les Nuers que chez les informateurs de l'Ecosse Carmichael, c'était associé au plaisir de contempler la beauté de leurs animaux et de discuter pendant des heures de leur caractère, de leurs qualités, de leurs défauts. Les chansons comparent sans gêne la beauté d'une génisse à celle d'une jeune femme désirée. Pour la beauté de la vache, voici ce que nous dit un autre chant irlandais (49).

Plus gracieuse et plus jolie qu'elle,  
Sa petite tête délicate plaît à chacun,  
Ma petite vache au pis splendide !

Elle se tient tranquille et sage à mes côtés,  
Et donne pleine mesure de son lait,  
Posez donc la seille propre à côté d'elle,  
Aussitôt elle l'emplit de lait !

La crainte de la faim est chassée,  
Le cœur en est à jamais délivré,  
Blessure, maladie ou vieillesse, toute souffrance  
Disparaît comme la brume !

Ma petite vache unique, j'ai fini pour cette fois,  
Je te dis mille fois au revoir ;  
Que Dieu te bénisse, où que tu ailles,  
Et qu'aucun danger ou chagrin ne t'atteigne !

## Notes

1) Audhumbla: E.O. G. Turville-Petrie, *Myth and Religion of the North. The Religion of Ancient Scandinavia*, London, Weidenfeld & Nicolson, 1964, 275s.; Surabhi: Ananda Coomaraswamy et Margaret Noble, *Myths of the Hindus and Buddhists*, New York, Dover, 1967, 314s; Glas Gaibhneann, Findbennach, Donn Cualgne: Proinsias MacCana, *Celtic Mythology*, London, Hamlyn, 1970, voir index; Boeufs dans les récits gallois: Robin Gwyndaf, *Welsh Folk Tales*, Cardiff, Amgueddfeydd ac Orielaau Cenedlaethol Cymru, 1995, N° 38, 68 (en gallois), 72 (en anglais).

2) Pour les pierres gravées pictes, Anthony Jackson, 'Pictish animal symbols' in R.G. Willis, ed. *Signifying Animals. Human Meaning in the Natural World*. London, Unwin Hyman, 1990, 103-118, et Robert B.K. Stevenson, 'Pictish Art' in F.T. Wainwright, ed. *The Problem of the Picts*, Edinburgh, Thomas Nelson and Sons, 1955, 97-128. Pour l'analyse des lois irlandaises concernant les bovins, voir Fergus Kelly, *A Guide to Early Irish Law*, Dublin Institute, 1988, et *Early Irish Farming*, Dublin Institute, 1998, surtout sur le corpus appelé *Boshlechteae*. Thèmes littéraires, Cozette Griffin-Kremer, 'Images du bovin. Traditions littéraires et populaires dans les pays celtiques insulaires' in *L'Animal et l'Imaginaire*, Actes du colloque du Festival Animalier International de Rambouillet (FAIR) 2000, 2002, 93-112, et Griffin-Kremer. 'Bovine Bodies and the Domestication of the Human Mind' in Luisa Del Giudice et Gerald Porter, eds. *Imagined States, Nationalism, Utopia, and Longing in Oral Cultures*, Utah State University Press, 2001, 167-192.

3) NB les accents en gaélique d'Ecosse ou d'Irlande qui apparaissent dans les textes ne sont pas inclus ici, par peur de faire enrager le chargé de mission d'informatique pour l'édition, à qui les auteurs doivent tant.

4) Cf Domhnall Stiubhart, The Carmichael Watson Project, 2006, [www.carmichaelwatson.lib.ed.ac.uk](http://www.carmichaelwatson.lib.ed.ac.uk), qui donne, entre autres, une appréciation des techniques d'édition des chansons (légèrement embellies au goût du collecteur, une option aujourd'hui abandonnée) et de la valeur inestimable de sa collecte pour les études écossaises.

5) Niall O Dughthaigh, né en 1874, élevé dans le Donegal, est devenu un des plus féconds informateurs gaélophones de l'Irish Folklore Commission. Ses contributions sur l'estive concernent surtout la période de 1850-1860, voir *Folk Life*, Vol. 22 et références.

6) Il s'agit de 'Ar lan y mor' (Au bord de la mer les roses rouges) ; pour les paroles en gallois, traduction en anglais et mélodie, cf. <http://ingeb.org/songs/arlanymo.html>

7) Cf. Luisa Del Giudice, 'Mountains of Cheese and Rivers of Wine: Paesi de Cuccagna and Other Gastronomic Utopias' in Luisa Del Giudice and Gerald Porter, eds. *Imagined States. Nationalism, Utopia, and Longing in Oral Cultures*. Logan, Utah: Utah State University Press, 2001.

8) 'Ho Hoiligean, Ho m'Aighean' (Ö Hoiligean, ô mes génisses), Carmichael *Carmina Gadelica*, II, 260, 264-265. Le leitmotiv de la robe blanche et des oreilles rouges 'à encoche' (naturelle, car il s'agit un trait morphologique) est classique ; ces bovins sont évoqués très tôt en tant que race distincte, cf. références et discussion dans Fergus Kelly, *Early Irish Farming*. Dublin Institute for Advanced Studies, 1998, 28, 33.

9) Alan Bruford, 'Song and Recitation in Early Ireland' in *Celtica XXI*, 1990, 61-74, traite des traditions et techniques de chant en Irlande et en Ecosse : 'tout poème plus long qu'un épigramme de quatre lignes en gaélique d'Ecosse jusqu'aux années 1950 était destiné à être chanté...'

10) Par William Llyn (1534/5-1580) du Caernarvonshire, cité dans Iorwerth C. Peate, *Traditions & Folk Life, A Welsh View*, London, Faber & Faber, 1972, 130-131.

11) J. Geraint Jenkins, *Life & Tradition in Rural Wales*, Alan Sutton, 1991, 34.

12) Colin Rynne. *At the Sign of the Cow. The Cork Butter Market: 1770-1924*. Cork, The Collins Press for the Cork Dairy Museum, 1998.

- 13) Il s'agit de la même chanson, 'Cha labhair mi 'n t-oran' (Je ne chanterai pas la ballade), enregistrée auprès de quatre informatrices à South Uist en 1950 et 1951, in Domhnall Mac Carmaic, Ailein Domhnallach, Iain L. Caimbeul et Francis Collinson. *Seann-Orainn Innse-Gall*, Oxford, Clarendon Press, 1969, 132-135.
- 14) Alexander Carmichael *Carmina Gadelica* (en 4 volumes, abrégé CD ici), Vol. II, *meang* 327, *milcein* 328, *omhan* 341.
- 15) Carmichael dans son glossaire aux chansons. CD, II, Edinburgh, Oliver & Boyd, 1928, 223.
- 16) 'Stapag bhuirn, stapag bhainne' (*Stapag* d'eau, *stapag* de lait) in Carmichael, CD, II, 363.
- 17) 'Beannach, a Dhe, mo bhoineag' (Bénis ma petite vache), Carmichael CD, Vol. IV, 1941, 62-63. *Comann* traduit 'partenariat' par Carmichael peut aussi signifier 'association, compagnie, société, confédération...'
- 18) 'Cronan Bleoghain' (Chant de Traite), Carmichael CD, IV, 78-81.
- 19) Minwel Tibbott, *Geirfa 'r Gegin*, Llandysul, Amgueddfa Werin Cymrun, 1983, *blaenion* 58, *armel* 57, 62, *tical* 66.
- 20) 'Ho Hoiligean, Ho m'Aighean' (Ho Hoiligean, Ho mes génisses), Carmichael CD, Vol. I, 1928, 264-265.
- 21) 'Thoir am Bainne' (Donne ton Lait), Carmichael CD, I, 268-269.
- 22) 'Cronan na Bo' (Le Chant de la Vache), Donal O'Sullivan, *Songs of the Irish*, Dublin et Cork, Mercier Press, 1981, 33.
- 23) D'abord en gaélique dans 'Buailteachas i dTir Chonaill' in *Béaloideas* 13, 1943, 130-158, puis dans la traduction par Caoimhin O Danachair, 'Summer Pasture in Donegal' in *Folk Life* 22, 1983-1984, 42-54, accompagné par l'exposé classique de O Danachair 'Summer Pasture in Ireland' dans le même numéro de *Folk Life*, 36-41.
- 24) Patrick S Dinneen, *Foclóir Gaedhilge agus Bearla*. Dublin et Cork, The Educational Company of Ireland for The Irish Texts Society, 1927, *cinéal*.
- 25) 'Buailteachas i dTir Chonaill', 146, 'Summer Pasture in Donegal', 50.
- 26) Carmichael CD, II, 253.
- 27) Donal O'Sullivan et Micheal O Suilleabhain, *Bunting's Ancient Music of Ireland*, Cork, Cork University Press, 1983, 63-64. Il est à noter que les chansons mettent souvent en scène un locuteur ou une locutrice parlant à la première personne et que les deux sexes chantaient pour les collecteurs, même si les femmes prédominent dans les recueils.
- 28) 'S'e m'Aghan Fhin Thu' (Tu es ma petite génisse à moi), chanté par une informatrice dans une collection de South Uist, Margaret Fay Shaw, *Folksongs and Folklore of South Uist*, Oxford University Press, 1977, 157.
- 29) 'Cronan Bleoghain' (Chanson de Traite), Carmichael CD, I, 260-261 et 270-271.
- 30) Un sujet bien plus compliqué que ce qu'il est possible d'en dire ici, puisqu'il a donné lieu à tout un débat entre philologues. Voir pour commencer l'entrée de J. Vendryès dans le *Lexique étymologique de l'irlandais ancien*, Lettre B, *buarach* (1).
- 31) 'D'eirigh me amach ar maidin Dia Domhnaigh' (Je me suis levé un dimanche matin), O'Sullivan et O Suilleabhain, *Bunting's Ancient Music of Ireland*, 63-64.
- 32) 'Tatan Beothich' (Attirant une bête), Carmichael CD, IV, 68-69.
- 33) 'Summer Pasture in Donegal', 50.
- 34) O'Sullivan, *Songs of the Irish*, 143-144.
- 35) Iain L. Caimbeul et Francis Collinson, *Seann-Orain Innse Gall*, Vol. II, 160-161, 250.
- 36) Andrew Sherratt, 'Plough and Pastoralism : Aspects of the Secondary Products Revolution' in Ian Hodder, G. Isaac et N. Hammond, eds., *Pattern of the Past*, Cambridge University Press, 1981, 261-305.
- 37) Jean-Pierre Digard, 'Anthropologie de la domestication' in *L'Homme*, oct-déc, 1988, No. 108, 27-57, 44.
- 38) Arnold Lühning, 'Stopping the Cattle from Running Away' in Hugh Cheape, ed., *Tools and Traditions: Studies in European Ethnology Presented to Alexander Fenton*, Edinburgh, National Museums of Scotland, 1993, 115-124.
- 39) Carmichael, CD, IV, 74-75.
- 40) 'Na Gamhna Geala' (Les doux veaux), O'Sullivan et O Suilleabhain, *Bunting's Ancient Music of Ireland*, 84.
- 41) Carmichael, CD, IV 266-267, 270-271.
- 42) Carmichael, CD, IV, 58-59.
- 43) Carmichael, CD, I, 266-267.
- 44) O'Sullivan et O Suilleabhain, *Bunting's Ancient Music of Ireland*, 63-64.
- 45) 'Och A Mhaol' (Ô, Vache sans Cornes), Carmichael, CD, IV, 76-77.
- 46) Carmichael, CD, II, 317-318.
- 47) E.C. Amoroso et P.A. Jewell, 'The Exploitation of the Milk-Ejection Reflex' in A.E. Mourant et F.E. Zeuner (eds.), *Man*

*and Cattle*, London et Glasgow, Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, 1960, 126-137.

48) Carmichael, *CD*, I, 258.

49) L'anglais est peut-être trop commode, avec sa distinction entre *bind* et *bond*...

50) Au moins depuis Otto Jespersen, *Language, its Nature, Development and Origin*. London, Allen & Unwin, 1922.

51) Voir *famulus* dans Alfred Ernout et Antoine Meillet. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Paris, Klincksieck, 2003.

52) 'Cronan na Bo' (Chant de la Vache), O'Sullivan, *Songs of the Irish*, 33.

# AU TEMPS OU LES BERGÈRES CHANTAIENT ET LES BREBIS ÉCOUTAIENT...

Michèle GARDRÉ-VALIÈRE <sup>(1)</sup>

**Résumé:** Dans cette communication, je me propose de restituer la performance d'une bergère des Brandes de l'arrondissement de Montmorillon (Vienne). En effet, mes enquêtes ethnomusicologiques, en Haut-Poitou méridional, m'ont familiarisée avec les chansons et la culture orale du milieu paysan. Certaines d'entre elles, on le sait, sont motivées par une adéquation aux moments de la vie sociale, telles les chansons de mariage. Mais si l'on connaît aussi les cris et les appels pour rassembler les animaux, on connaît moins bien les chansons en adéquation avec la pastoralité elle-même et le gardiennage en particulier. Ainsi, je m'attacherai à dégager le sens de chansons qu'une interprète réservait à ses brebis au champ.

**Summary:** In this talk, I propose to demonstrate the performance of a shepherdess of the Brandes in the arrondissement of Montmorillon (Vienne). My ethnomusicological inquiries in the southern Haut-Poitou familiarized me with the songs and oral culture of this peasant milieu. Some of these songs obviously are motivated by their suitability to particular times punctuating social life, as is the case for marriage songs. However, if the cries and calls utilized to bring animals together are known, far less is known about the songs that fit into pastoral life itself and the work watching over animals in particular. Thus, I will pay special attention to exploring the meaning of the songs that one lady singer kept especially for her ewes in the fields.

**Mots-Clés:** Bergères, chansons, huchées, ovins, pastoralité

**Key words:** Shepherdess, song, whistling calls, sheep, pastoral life

Les enquêtes ethnomusicologiques dans le Centre-Ouest de la France, réalisées en commun avec Michel Valière, m'ont familiarisée avec les chansons dites de tradition orale du milieu paysan <sup>(1)</sup>. Certaines d'entre elles, on le sait, sont motivées par les différentes circonstances de la vie sociale, telles les chansons accompagnant les divers rituels du mariage.

Si l'on connaît certainement, mis à l'honneur par la maîtresse de Nohant, les *briolages* du Berry, ou encore les *araudages* du Bocage vendéen, voire les chants *au derelo*, les cris et appels pour rassembler les animaux, on connaît peut-être moins bien les chansons en adéquation avec la pastoralité elle-même et le gardiennage en particulier, bien qu'il en ait été recueilli des exemples tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Dans cette communication, je me propose de restituer, remise dans son contexte socio-culturel, la *performance* de Germaine Foucault (3), épouse Soulat, ancienne jeune bergère des Brandes du Pays civraisien, dans l'arrondissement de Montmorillon (Vienne), en Haut-Poitou méridional. *Bergère aux pastourelles*, cette personne se distingue bien de nos autres "informatrices" aux répertoires plus diversifiés, même s'ils se sont constitués au cours de leur apprentissage de la vie aux champs, selon leur expérience personnelle et professionnelle (ateliers de couture, par

exemple). Pour mémoire, je rappellerai que le terme *pastourelle* désigne depuis le Moyen-Âge un genre de chanson qui met en scène la rencontre d'un séducteur fortuné avec une humble et gracieuse bergère<sup>4</sup>. Un dialogue s'instaure alors entre les deux protagonistes, suivant divers scénarios, dont le plus fréquent est le refus de l'honnête jeune fille qui entend rester fidèle au garçon qu'elle aime, généralement berger lui-même.

Délaissant l'image biblique de la jeune pastourelle sous les étoiles, ainsi que le cliché romantique qui voudrait qu'il n'est "*rien de plus charmant que la bergère au champ*", je m'attacherai à évoquer en premier lieu les différentes étapes qui conduiront un(e) jeune enfant à exercer l'office de gardien d'animaux de rente, sur un territoire plutôt pauvre. Le préfet de l'Empire, le citoyen [Charles] Cochon [de Lapparent] y faisait déjà allusion dans son style propre, lorsqu'il déplore, dans sa *Description générale du département de la Vienne*, publiée en l'An X (5), "*les mœurs sauvages*" du Montmorillonais comme du Civraisien, qu'il justifiait, lui, par l'absence quasi générale de communications entre les habitants très dispersés, et le manque de communes importantes où s'assembler.

Michel Valière, dans l'ouvrage *Amours paysannes* (6), rapporte un témoignage original, recueilli parmi d'autres, qui illustre cette pauvreté, voire ce dénuement dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. On peut en juger, à la façon

---

1) Ethnomusicologue, *Association régionale pour la promotion de l'ethnologie*; 10, rue du 8 mai; 86160 Gençay; [michelvaliere@orange.fr](mailto:michelvaliere@orange.fr)

2 Les phonogrammes, rassemblés dans le *Fonds Valière*, sont consultables (dans certaines conditions) à la Bibliothèque universitaire de Poitiers (Vienne).

3) Née le 14 février 1894 à Saint-Secondin, Vienne, décédée en avril 1990, à l'âge de 96 ans.

---

4) Cf.: ZINK Michel, *La Pastourelle: poésie et folklore au Moyen-Âge*, Paris, Bordas, 1972.

5) Réédité en 2000 par un professeur de droit à l'Université de Poitiers, Jean-Marie Augustin (Geste éd., à La Crèche).

6) Ouvrage publié en 1980, à Paris, aux éd. Stock, et depuis, à La Crèche, par Geste édition.

dont, au moment du passage de la petite enfance à l'âge de raison (ou de discernement), l'enfant est estimé capable de commencer à aller se louer pour "travailler chez les autres" (1). En effet, vers six sept ans, on mettait entre les mains d'un jeune enfant (considéré trop à charge dans la famille) son cordon ombilical, desséché, qui avait été noué par la matrone au moment de sa naissance, puis conservé soigneusement par les parents dans une petite boîte. Il lui était alors demandé de le dénouer, tel un "casse-tête chinois". Si l'enfant y parvenait, c'était signe qu'il avait déjà de l'initiative, beaucoup de patience, une bonne dextérité, de la force dans les mains et, en conséquence, montrait par là sa capacité à affronter la vie, par le travail; et donc, dans le cas présent, à assurer le gardiennage de petits animaux, le "premier métier", comme se plaisent à l'évoquer ceux qui l'ont exercé un temps de leur vie.

Ainsi, par exemple, à une vingtaine de kilomètres de Montmorillon, Juliette Septier, dès l'âge de huit ans, orpheline de père, et privée de sa mère, avait commencé par garder les pourceaux, puis les moutons et, surtout les vaches, pour un salaire de dix francs par mois et une paire de sabots (2): "*les cochons... j'en avais des bandes, j'en avais parfois quatre-vingts à garder; mais ils étaient rendus à la maison avant moi, fallait galoper, hein! On les menait dans les bois manger des glands* (3)". Elle allait l'hiver à l'école quatre ou cinq mois, puis "était placée" l'été... Mais les champs étaient aussi un lieu d'apprentissage intellectuel, comme elle le souligne avec le jeu des petites énigmes arithmétiques concernant la pastoralité que lui posaient les "gens de campagne" où elle était. Il s'agissait de découvrir le nombre de cochons ou de brebis gardés par un petit berger ou une demoiselle:

"Deux bandes de cochons s'en vont à la foire. Il y avait une grande bande et une petite bande. La grande dit à la petite: '*si tu me donnais deux de tes cochons, j'en aurais le double de toi!*' alors l'autre bande dit: '*si tu m'en donnais, toi, plutôt deux des tiens, j'en aurais autant comme toi* (4)'."

"Un jour un Monsieur passait: 'Mademoiselle, vous avez un beau troupeau de moutons!' – 'Oui, Monsieur, j'ai un beau troupeau, mais *si j'en avais le double d'autant, la moitié d'autant, le quart d'autant et une, j'en aurais un cent* (5)!"

Je vous laisse le temps de faire vos calculs, les bonnes réponses seront apportées en note!

On imagine bien, parfois en compagnie de quelque grand-mère ou grand-père, ces jeunes enfants en sarrau et sabots, une *verdelle* (= houssine) à la main (qu'on trouvera dénommée *vergette* dans une chanson ci-après). La campagne, à une certaine époque était peuplée de travailleurs: semeurs, laboureurs, fagotiers, pâtres etc... pas seulement de très jeunes, et heureusement. Mais c'étaient surtout les pré-adolescents et adolescents qui s'adonnaient ici au gardiennage, pour les garçons, dans l'attente d'être capables de conduire un attelage de bœufs ou de chevaux, et pour les jeunes filles, le temps de trouver un parti à la convenance des parents, non sans avoir au préalable confectionné avec patience leur trousseau. Le "champ" constituait ainsi un lieu de formation, où s'acquerraient des savoirs de divers ordres: cosmique, naturaliste, zootechnique, mais aussi de filage, de

broderie, de chant et de jeux vocaux de plein air et de la sorte, l'espace se remplissait, surtout par beau temps, de mille et un sons humains qui le disputaient aux oiseaux et autres animaux, comme en témoigne monsieur Dubouchaud d'Adriers (Vienne) après s'être essayé à chanter les bœufs, à notre intention:

"Avec ma sœur Marie, on était dans les Planes et toute fille qu'al était, a chantait les bœufs... On avait dix à douze bœufs... On labourait à trois ou quatre charrues à la fois. C'était la mode et c'était beau. Vous entendiez chanter à la ronde, les alouettes et tout ça. Tout le monde chantait, c'était beau. Je vous garantis que dans ce moment-là, c'était..."

Il s'arrêtera là, suspendant son récit, submergé par l'émotion.

Pour ce qui est de la *voix aux champs*, et comme le dit si bien un ancien laboureur de Mauprévoir, Marcel Ribardière, à propos des chants pour encourager les bœufs au travail: "*c'était auquel qui chantait le plus de bonne heure le matin!*" à la fois pour se faire remarquer et montrer sa vaillance. Il en allait de même des pâtres et de leurs huchées. Ainsi par-dessus les haies et sur d'assez longues distances, pouvait-on entendre les bergers s'entr'appeler de cris modulés, sortes de *jodels* ou de *ioulements*:

"hou la ha hou la ha hou la ha  
moi sé là toi t'es là-bas hou la ha  
hou la ha hou la ha hou la ha  
i t'emmerd' et pis voilà hou la ha  
hou la ha hou la ha hou la ha"

La réponse ne se faisant point attendre avec:

he la hi la hi la ha  
he la hi la hi la ha  
moi sé là toi t'es là-bas  
he la hi la hi la ha  
he la hi la hi la ha  
i t'emmerd' et pis voilà  
he la hi la hi la ha  
he la hi la hi la ha

Ces appels avaient l'heur de rassurer les petites bergères qui éprouvaient moins de solitude parce qu'elles reconnaissaient les voix de Louis ou de Jean. Elles-mêmes pouvaient s'échanger des informations criées, par exemple sur le temps ou sur l'heure:

Guiguiiite, guiguiiite  
Quelle heure est-il?  
Dix heures dix...  
À la nouvel...le?

Parfois même, avant les années trente, ces huchements se faisaient entendre des collègues dans leurs pâturages respectifs, pour les prévenir de l'imminence ou de la simple vue terrifiante d'un animal sauvage: "*Un loup... hou, dans le bois du Fouilloux...*", aidées en cela par les pies qui, nichant au plus haut, jacassaient avec frénésie pour avertir les autres animaux de l'arrivée d'un prédateur, voire d'un chasseur et du chien qui l'accompagnait.

Ces voix criées, permettaient de contrôler les mouvements des bovins comme des chèvres capricieuses et jamais trop satisfaites de ce qu'on leur propose. Quant aux brebis, elles s'accommodent, semble-t-il, d'appels plus doux et se laissent volontiers charmer par la voix humaine, fût-elle radiophonique. Ainsi, comme d'autres jeunes femmes, Germaine Foucault qui vivait dans une famille du hameau des Grandes Forêts à Saint-Secondin, où trois générations cohabitaient sous le même toit, aimait chanter au champ. D'elle nous savons qu'elle passa l'essentiel de sa jeunesse à faire paître "dans les bois", nous dit-elle, le troupeau d'*ouailles* familial.

Lorsque nous avons fait sa connaissance par

1) (*Ibid.*, pp. 208-209).

2) Vers 1905-1906.

3) Dans DEBIAIS Geneviève et VALIÈRE Michel (1980), *Récits et contes populaires du Berry*, Paris, Gallimard, p. 15.

4) Réponse: 14 et 10 cochons.

5) Réponse: 36 moutons.

l'entremise de la famille Delage et notamment de la jeune Jacqueline qui nous avait mené droit vers elle, nous avons été surpris à la fois par le répertoire singulier de ses chansons et par la manière dont elle nous en a parlé. En effet, elle nous confiera qu'isolée dans les pâturages de sous-bois, personne ne l'entendait, mais qu'elle chantait pour ses brebis. Ainsi, elle se rassurait de la présence de ses animaux qui, l'entendant chanter avec douceur et sans rythme bien marqué, ne s'éloignaient pas d'elle, ce qui lui facilitait bien sa tâche quotidienne.

Les paroles de ses chansons (une dizaine), et ce n'est pas banal, sont pour la plupart d'une même thématique pastorale. Disons d'emblée que nous les considérons comme plutôt assez rares au vu des *Catalogues de chansons populaires de tradition orale* de Patrice Coirault (1) ou de Conrad Laforte (2).

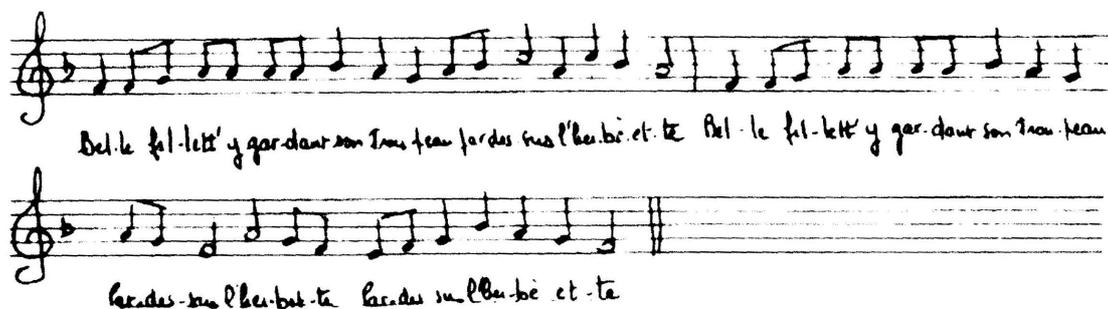
À y regarder de plus près, avec leurs multiples points d'orgue, les mélodies qu'elle "chanterolait", selon sa propre

expression, charment le troupeau. Mais c'est moins aux brebis que s'adressent les messages qu'à elle-même, disons à la jeune fille qui, au fil des vers, rappelle la condition de bergère, et au final ne parle que d'elle, de ses craintes, de ses espoirs, de ses rêves, de ses désirs et jusqu'à l'attente d'une apparition miraculeuse comme il y en avait tant au XIX<sup>e</sup> siècle, garante de sa sainteté et du salut de son âme. C'est dans ce même état d'esprit, d'ailleurs, que l'une de nos informatrices, Solange, a bien voulu nous confier la curieuse incantation que sa grand-mère récitait, avant même de chanter, dès son arrivée sur le lieu de pacage, en direction du soleil:

Raye, raye petit soleil  
Sur les champs, sur les moutons  
Et sur le berger qui les garde.

Aussi nous souhaitons vous faire découvrir et aimer certains de ces textes, sans nous étendre pour autant sur les genres, les questions de poétique et de typologie des chansons, ni sur leur dispersion géographique éventuelle.

### Textes et commentaires des chansons interprétées:



Belle fillette y gardant son troupeau par-dessus l'herbette  
Belle fillette y gardant son troupeau par-dessus l'herbette par-dessus l'herbette

Un beau monsieur passant par là la trouve endormie  
Un beau monsieur passant par là la trouve endormie la trouve endormie

Hé là la belle réveillez-vous vous serez fidèle  
Hé là la belle réveillez-vous vous serez fidèle vous serez fidèle

Oh non fidèle je ne serai pas je serai battue  
Oh non fidèle je ne serai pas je serai battue je serai battue

Oh non battue vous ne serez pas vous serez mariée  
Oh non battue vous ne serez pas vous serez mariée vous serez mariée

Avecques l'un de mes soldats qui est dans l'armée  
Avecques l'un de mes soldats qui est dans l'armée qui est dans l'armée

Et si çui-là ne vous convient pas ce sera moi-même  
Et si çui-là ne vous convient pas ce sera moi-même ce sera moi-même

J'ai trois vaisseaux qui sont sur l'eau sont couverts d'ardoise  
J'ai trois vaisseaux qui sont sur l'eau sont couverts d'ardoise sont couverts d'ardoise

Hé là la belle mettez le pied dedans vous verrez l'ardoise  
Hé là la belle mettez le pied dedans vous verrez l'ardoise vous verrez l'ardoise

1) COIRAULT Patrice, Répertoire des chansons françaises de tradition orale, Paris, BNF, 3 vol., 1996-2006.

2) LAFORTE Conrad, *Le Catalogue de la chanson folklorique française*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 6 vol., 1977 – 1987, (1<sup>re</sup> éd. 1958).

Hélas la belle a mis le pied dedans que le vaisseau l'emène  
Hélas la belle a mis le pied dedans que le vaisseau l'emène que le vaisseau l'emène

Beau matelot beau matelot arrête ton navire  
Beau matelot beau matelot arrête ton navire arrête ton navire

Hélas la belle ce n'est pas moi qui pousse c'est le vent qui siffle  
Hélas la belle ce n'est pas moi qui pousse c'est le vent qui siffle c'est le vent qui siffle

Cette douce mélodie, sans rythme bien marqué, étire à chaque couplet l'unique phrase qui le compose. Elle représente bien le type même d'une *pastourelle*. Mais ici, la bergère semble avoir cédé à la tentation du séducteur, et se trouve dans une situation d'enlèvement.

Cette chanson, sauf erreur, n'apparaît pas dans le

catalogue de la chanson française établi par Conrad Laforte. Toutefois, elle figure pour partie (cinq couplets seulement) chez Patrice Coirault, dans la rubrique *Rapts*, sous le numéro 1313, sous le titre générique *Les vaisseaux couverts d'ardoise*.

\* \* \*

Ah tout un jour je m'y promène  
Tout le long de la plaine  
J'ai-t-aperçu j'ai rencontré  
Une fillette faite à mon gré

Ah je lui ai demandé  
Si elle était mariée  
Elle m'a fait la réponse que non  
Mais qu'elle en avait l'intention

Belle si vous en avez l'intention  
Faites-moi la promesse  
Et là la belle nous avons bien le temps  
Car moi je m'en vas au régiment

Au régiment ne fut point rendu  
Que son père l'a mariée  
L'a mariée avec un vieillard  
Avec un vieillard mal à son idée

Oh oui papa je l'épouserai  
Ce vieillard pour vous plaire  
Et je vous jure dessus ma foi  
Qu'avec lui je n'y coucherai pas

En revenant de l'épouser  
Entendit la musique  
La musique du régiment  
D'où revenait son fidèle amant

Le beau galant en arrivant  
Frappe trois petits coups à la porte  
Dans mon chemin ah j'ai-t-appris  
Que tu étais mariée  
Ceux qui te l'ont dit ne t'ont pas menti  
Car la voilà la première nuit

Valet valet fais-moi mourir  
T'auras mon équipage  
Et t'iras dire à mes parents  
Que je suis mort au régiment

1. Ah tout un jour je m'y promen' Tout le long de la plai... ne j'ai aperçu, j'ai rencontré Une fil.  
 Lett' faite à mon gré. 2. Ah je lui ai deman- dé Si elle était mari- ée Elle m'a fait la réponse  
 non Mais qu'elle en avait l'intention. 3. Bell' si vous en avez l'inten- tion Faites-moi la promesse. Et là la  
 bell' nous avons bien la temps Car moi j'in'aurais au régi- ment. 4. Au régi- ment n'j'ai pourvu du Grison pillé  
 mari- ée et la mari- ée avec un vieillard Avec un vieillard mal à son i- dée. 5. Ahou papa j'épouse  
 rai - Le vieillard pour vous plaire Mais je vous juri dessus ma foi Qu'avecque lui n'y coucheraï pas.  
 6. En revenant de l'épou- ses Entendit la musi- que la musique du régi- ment Deu' revenait empédé.  
 mant. 7. Se brau galant en orni- vant Frapp' trois p'tits coups à la por- te Dans mon chemin ah j'ai ép-  
 pris Qu'tu étais mari- ée Ceux qui t'ont dit ne t'ont pas menti Car la voitè la première nuit. 8. Vab' va  
 let, fais moi mourir T'auras mon é- qui- pa- ga Et t'iras dire à mes parents Que je suis mort au régi- ment.

Après un début à l'allure de *pastourelle*, cette chanson strophique, ponctuée de nombreux points d'orgue et au rythme fluctuant, devient *complainte de mal mariée*. En outre, elle s'achève sur un mode tragique, contrairement à une autre de nos versions comme à la plupart de celles

cataloguées par Conrad Laforte sous la cote II, I-10, *Le retour du marin: sa blonde mariée* et de celles répertoriées par Patrice Coirault dans la rubrique *Traverses*, sous le numéro 1416, avec pour titre *Mariée à un vieillard pendant que son ami est à la guerre*.

1. Quand j'étais chez mon père lon et lai tra la la Quand j'étais chez mon père Fillette à marier  
 2. Fillette à marier M'ont donné la vergette Lon et lai tra la la M'ont donné la vergette  
 3. les moutons à garder les moutons à garder 3. Les garderai-z-y point guère lon et lai tra la la  
 4. de l'berger que j'accueille 4. de l'berger que j'accueille  
 5. et tout' les jours à jouer 5. et tout' les jours à jouer  
 6. Le berger que j'accueille lon et lai tra la la 6. Le berger que j'accueille  
 7. Le berger que j'accueille qu'il est donc bon berger qu'il est donc bon berger  
 8. Galant si c'est mon père Lon et lai tra la la Galant si c'est mon  
 9. mère Lon et lai tra la la Galant si c'est ma mère Lon et lai tra la la  
 10. Et passait les nuits à jouer Et les jours à jouer

Quand j'étais chez mon père  
 lon et la et tra la la  
 Quand j'étais chez mon père  
 fillette à marier fillette à marier

M'ont donné la vergette  
 lon et la et tra la la  
 M'ont donné la vergette  
 les moutons à garder les moutons à garder

Les garderai-z-y point guère  
 lon et la et tra la la  
 Les garderai-z-y point guère  
 que j'accueille un berger que j'accueille un berger

Le berger que j'accueille  
 lon et la et tra la la  
 Le berger que j'accueille  
 qu'il est donc bon berger qu'il est donc bon berger

À chaque revirade

lon et la et tra la la  
À chaque revirade  
il voulait m'embrasser il voulait m'embrasser

Galant si tu m'embrasses  
... Entrons-y dans le bois

Dans le bois fut-y-on entrés  
... Entendis fouillarger

Fouillarge qui fouillarge  
... Fouillarge qui voudra

Galant si c'est mon père  
... Retirez-vous de moi

Galant si c'est ma mère  
... Rapprochez-vous de moi

Quand ma mère était jeune  
... Elle faisait pire que moi

Elle passait ses nuits à boire  
... Et ses jours à jouer

Cette chanson dont je dispose de six versions a été plusieurs fois également repérée par des collecteurs du Centre et de l'Ouest de la France et, semble-t-il, chaque fois dans des contextes de pastoralité ovine (Quercy, Périgord, Landes et Poitou). Si le Québécois Conrad Laforte ne l'a pas traitée, en

revanche, Patrice Coirault, aux fortes attaches poitevines, en a noté lui-même neuf versions, et l'a classée dans la rubrique *Berger et bergère*, sous la cote 4521, *Le berger qui mène la bergère au bois*.

\* \* \*

J'ajouterai simplement pour mémoire les textes de ces deux autres chansons au répertoire de Germaine Foucault aux champs.

C'était une fille muette parmi ces champs  
Qui la gardait la troupe et l'agneau blanc  
Il est venu-t-une dame à mon troupeau  
À moi elle m'y demande un bel agneau

Un bel agneau madame moi faut pas parler  
À mon père à ma mère il faut leur demander  
Va-t-en lui dire ma fille crainte du loup  
Je la garderai la troupe aussi bien que vous

La belle elle s'y chemine à la maison  
À son père à sa mère rend compte ses raisons  
Il est venu-t-une dame à mon troupeau  
À moi elle m'y demande un bel agneau

Le père aussi la mère bien étonnés  
De voir une fille muette si bien parler  
Va t'en lui dire ma fille qu'elle prenne un agneau  
Qu'ils sont tous à son service jusqu'au plus beau

La belle elle s'y retourne à son troupeau  
Trouvit la Sainte-Vierge sous les ormeaux  
Prenez prenez madame un bel agneau  
Ils sont tous à votre service jusqu'au plus beau

Donne-moi ta main ma fille donne-moi ta main  
Que j'écrive à ton père que je lui prends rien  
Et-r-adiou donc la belle toi ton troupeau  
Que le Bon Dieu t'y conserve toi et ton agneau

(Conrad Laforte II, B-33 *La Bergère muette*; Patrice Coirault, 8301, *La Bergère muette guérie par la Vierge*. Cette chanson a fait l'objet d'une monographie par une collègue poitevine, Marlène Belly, Université de Poitiers.)

\* \* \*

Bonjour petite bergère / Aimable Jeanneton  
Sur la verte faugère / Gardant tes blancs moutons  
Je suis venu t'y dire un mot / T'y parler d'amourette  
N'y suis i pas gentil galant / Dans ces lieux de retraite

Ah vieillard que vous êtes / Auriez-vous la pensée  
D'y parler d'amourette / Vous êtes tout cassé  
Vous avez bien au moins cent ans / Vous êtes vieille rose  
Vous voudriez faire le galant / Sur le bord de votre fosse

Si je n'ai pas les charmes / De ces jeunes amoureux  
J'ai bien va autre chose / Qui fait ouvrir les yeux  
Ah j'ai de l'or et de l'argent / La belle que je t'apporte  
Et je t'y donnerai les clefs / Pour aller à mon coffre

Je me fiche mal de votre or / votre or de votre argent  
J'aime bien mieux ma jeunesse / Et mon contentement  
Allez-vous en fichez-moi le camp / Vous êtes vieille rose  
Si vous voulez faire le galant / Passez dans l'autre monde

(Patrice Coirault, 4222, *La Bergère qui aime mieux la jeunesse*. Cette chanson est très représentée en Poitou.)

# "EH BÉÉ!" LA DIMENSION SONORE DANS LE PASTORALISME OVIN TRANSHUMANT DU SUD DE LA FRANCE

Guillaume LEBAUDY <sup>(1)</sup>

**Résumé:** Rarement approchée dans l'ethnologie du pastoralisme ovin du sud de la France, la dimension sonore est pourtant un des faits majeurs des métiers de berger et d'éleveur d'ovins, participant des savoirs domesticatoires dans le cadre d'une relation à double sens. Les ordres du berger correspondent à des séquences sonores agissant sur le troupeau comme des stimuli comportementaux. La combinaison de ces huchements participe au style de garde propre à chaque berger. En retour, le berger est attentif aux sons produits par le troupeau dont les variations au cours de la journée de garde sont autant d'indicateurs sur le comportement des bêtes. Nous nous attarderons sur les sonnailles de troupeau dont la combinaison des sons donne une empreinte sonore qui distingue chaque troupeau. Outil au rôle à la fois technique, esthétique et prophylactique, la sonnaille est une passion de berger. En transhumance, outre que l'ensemble des sons produits par les cloches agit comme un puissant stimulus réglant la marche du troupeau, il a aussi un rôle ostentatoire en attirant l'attention sur le troupeau et donc sur le travail de l'éleveur. La sonnaille est également l'objet que l'éleveur conserve préférentiellement lorsqu'il a cessé son activité professionnelle. En elle, se condense l'ensemble des souvenirs de son métier et sa qualité sonore permet d'en restituer une part encore vivante.

**Summary:** Rarely studied in sheep pastoralism in southern France, the dimension of sound is nonetheless one of the major aspects in the shepherd's and stockbreeder's work, among those domesticatory skills that are part of this two-way relationship. A shepherd's orders correspond to sound sequences that act on the flock as behavioural stimuli. The combination of these whistling calls is characteristic of each shepherd's working style. The shepherd is equally attentive to the sounds produced by the flock, the variations of which during the course of a day's work are important indicators of the animals' behaviour. We shall pay special attention here to the flocks' bells, with their combination of sounds that give a distinguishing stamp to each flock. As a technical, aesthetic and prophylactic tool, the sheep-bell is a subject of passionate interest to shepherds. During transhumance – aside from the ensemble of sounds produced by the bells which is a powerful stimulus to the flocks' movement - the bells also play a role of ostentation, attracting attention to the flock and hence to the shepherd's work. Sheep-bells are also what shepherds prefer to keep above all when they stop working. The ensemble of memories of their work is condensed for shepherds in the sheep-bell and its ring enables them to bring at least a part of world to life again.

**Mots clés :** huchement, sonnaille, berger, savoir domesticatoire, pastoralisme, transhumance, Alpes, Provence, Languedoc

**Key words :** whistling call, sheep-bell, shepherd, domesticatory knowledge, skill, pastoralism, transhumance, Alps, Provence, Languedoc

En lisant les essais d'acoulogie (2) du compositeur Michel Chion, on tombe sur un passage intitulé "le bruit négatif de la montagne" (1993, p. 22) où l'auteur attire l'attention sur le « bruit énorme que fait le silence de ce que l'on voit » : la montagne, massive, vaste et terriblement silencieuse, sauf en certains lieux que Chion appelle des « points de son », tels que le torrent ou la cascade, auxquels

j'ajouterais les troupeaux d'ovins et caprins, et les sons qui les accompagnent. Nous allons partir de ce point pour tenter de cerner et d'analyser le fait sonore dans le cadre du pastoralisme ovin du sud de la France.

---

1) IDEMEC (Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative, MMSH, Université de Provence, Aix-en-Provence) & Musée des Arts et Traditions populaire de moyenne Provence (Draguignan); Rue du jeu de ballon, 83300 Châteaudoable; [g.tell@yahoo.fr](mailto:g.tell@yahoo.fr)

Cette étude a une longue généalogie. Elle a commencé en 1995 à la demande de l'ethnologue Bruno Martinelli qui était mon professeur d'ethnologie des techniques et de l'esthétique à l'Université de Provence. Elle s'est poursuivie au fil des enquêtes sur le terrain en Provence, dans les Alpes et en Cévennes (en compagnonnage avec Audrey Pégaz-Fiornet, ethnologue doctorante E.H.E.S.S.). Elle s'est concrétisée sur la proposition amicale d'Anne-Marie Brisebarre, ethnologue, directrice de recherche au Laboratoire d'Anthropologie Sociale, Paris. Que tous trouvent ici mes remerciements.

---

2) L'acoulogie est, selon la définition de Michel Chion, « une critique du langage ou du non-langage sur les sons » (1993, p.11).

## La ritournelle des sonnailles

Avançant vers le troupeau, on entendra d'abord, de loin, la masse sonore des cloches des sonnailles qui *cascaillent* (1), et qui, au même titre que les cascades et torrents, structure l'immensité parcourue. Un troupeau ensonnailé, par son ampleur et sa lenteur, agit comme un filet sonore qui vient révéler le territoire en annulant cette perception dérangeante de bruit négatif. Il est comme ce chant dont nous parlent les philosophes Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Mille plateaux* (1980, p.383-384), une « ritournelle qui crée un territoire sonore ». Il vient s'opposer au chaos produit par le silence de la montagne, il est un point de son bourdonnant témoignant d'un ordre qui contraste avec le désordre extérieur ; il délimite un territoire en mouvement.

En effet, contrairement au torrent, le troupeau est mobile et il est une création humaine à double titre : par sa grégarité organisée et contrôlée par l'homme et par le son qu'il émet grâce aux sonnailles que les brebis portent et qui les distinguent justement du monde sauvage des bêtes

divagantes, car comme me le disait un berger : « on a jamais vu un chamois avec une sonnaille ». Des sonnailles qui ont une bouche et une voix et qui –par mimologisme– « disent » des choses que les hommes rendent intelligibles. Ce sont des objets sonores polysémiques et polyfonctionnels, très investis affectivement et symboliquement par les bergers. On y reviendra plus loin.

Continuant d'avancer vers le troupeau, on différenciera peu à peu les voix particulières des différentes sonnailles portées par les bêtes : les *redouns* des *floucats* et des boucs (fig. 1), les piques, les clavelas et les platelles des brebis (pour un troupeau provençal à l'alpage) (2). Et soudain, alors qu'on ne l'avait pas encore localisé, on entendra la voix du berger, ou plutôt un cri interjectif (par exemple : « eh béé ! », pour « retourner » le troupeau, c'est-à-dire stopper l'avancée des brebis du front d'attaque du pâturage et les faire changer de direction).



Fig. 1: Bouc du Rove portant un redon (Canjuers, Var) (photo de l'auteur).

## La "technologie invisible du berger"

Le fait sonore dans le pastoralisme en France n'a jamais été étudié dans sa globalité, il faut toutefois signaler que le sujet a été remarquablement défriché et typologisé à l'occasion de l'exposition *Bergers de France* au Musée National des Arts et Traditions Populaires (Paris) en 1962 (3). Cependant, dans leurs écrits, les ethnologues du pastoralisme ont été peu sensibles aux cris des bergers qu'ils n'ont

quasiment jamais tenté de transcrire. Anne-Marie Brisebarre est l'une des rares à s'y être intéressée. Dans son ouvrage sur les bergers des Cévennes, elle note par exemple que « pour appeler son troupeau, le berger s'adresse toujours à la meneuse, à la brebis apprivoisée. Le cri d'appel est lancé au singulier : *br br beyci bien* », c'est-à-dire « viens ici, viens (...) » (4). (En Provence, il commence par une série de trilles de R roulés et combinés avec le son OU, suivi de « *veyci vien* ».)

Je parle de « cri » et Anne-Marie Brisebarre précise « cri d'appel », mais il serait peut-être plus juste de suivre la proposition de l'ethnologue et philologue Rémi Dor et d'utiliser le vieux verbe français *hucher* (dont le substantif est *huchement*) qui signifie appeler d'une voix forte ou crier

---

1) Du verbe occitan *cascaillar* qui désigne des éclats de voix (ceux de femmes dans les lavoirs ou des enfants dans la cour de l'école), mais aussi le son métallique que produit le soc de la charrue quand on laboure une terre pierreuse, ainsi que le chant des cigales.

2) Sur les différents types de sonnailles, voir Jean-Brunhes Delamarre (M.), 1962, p. 138-155. Ainsi que Laurence (P.), 1994, p. 196-211.

3) A ce propos, voir Jean-Brunhes Delamarre (M.), 1962.

4) Brisebarre (A.-M.), 1996 (1ère éd. 1978), p. 56.

quelque chose à quelqu'un d'une voix forte (1). Le huchement est à la fois cri et parole ; plus précisément il résulte du « croisement dialectique d'une tension du cri vers la parole, mais aussi du relâchement de la parole en cri » (2) qui lui donne toute sa puissance et permet de communiquer sur une longue distance. Pour Dor, le huchement inclut aussi le sifflement, ce qui est juste dans la mesure où le but recherché est le même : influencer sur le comportement des brebis, et plus précisément les tenir dans les limites spatiales décidées par le berger. Olivier de Serres écrit ainsi en 1600 qu'« au pâturage tiendra le pastre ses bestes, rappelant par cris et sifflements celles qui s'écartent » (3).

Les huchements se suivent en effet dans des séquences sonores qui visent à communiquer avec l'animal et qui agissent sur le troupeau ou le chien de conduite comme des stimuli comportementaux proscripteurs et prescriptifs. Chaque berger a son style propre, constitué de huchements d'appel, de commandement, d'encouragement, d'incitation, d'apaisement, de sifflements divers, de sons combinés de bouche et de pharynx (son spécifique pour appeler les bêtes meneuses). Avec les bergers les plus prolifiques, les bêtes sont ainsi amenées à reconnaître et à réagir à plus d'une dizaine de huchements.

L'écrivain Elian-Jean Finbert (qui fut berger transhumant entre Provence et Alpes de 1941 à 1943) nous propose ainsi un intéressant catalogue de transcription de huchements avec leur effet sur les brebis (4) : « *Téou ! Téou !* » les apaise lorsqu'elles sont apeurées. « *Té ! Té ! Té* » les rappelle des pacages. « *Faye tira ! Tcho ! Tcho !* » ordonne aux béliers conducteurs de prendre la tête du troupeau. « *Veyé ! Veyé !* » ramène les agnelles au parc. « *Heyé ! heyé ! Hô !* » les encourage à la marche. « *Tchéa ! Ayé ! Tchéa ! Ayé !* » les fait avancer. « *Bir ! Ayé ! Bir ! Ayé !* » les fait obliquer à un tournant de route. « *Brrr ! Brrr ! Ta-â-ta-â !* » quand on a quelque chose à leur donner. « *Zou ! Zou ! Aquï menon ! Aquï menon !* » pour arrêter les menons et le troupeau. « *Trrr ! Trrr ! Trrr !* » pour les faire venir à l'eau. »

Ces huchements participent de ce que l'ethnologue Georges Ravis-Giordani appelle fort justement « la technologie invisible du berger » (5), des savoirs domesticoires qui visent à créer un climat de confiance entre le berger et son troupeau via des gestes, des appels, une présence quotidienne. Citant L. Doazan à propos du moment de la traite des chèvres et des brebis dans *la mandria* (l'enclos) dans le Niolu en Corse, Ravis-Giordani insiste sur le fait que les bêtes ont besoin d'être sécurisées pour donner le meilleur rendement, particulièrement grâce à la dimension sonore de la relation entre le pasteur et ses brebis : le berger « marmonne interminablement entre ses dents des petits mots destinés tant à l'ensemble qu'aux particuliers ; à ses murmures, ses gestes, sa cigarette, ses manies, ses tics peut-être, tout ce que d'autres appelleront peut-être les originalités de Battistu, le troupeau reconnaît son pasteur, l'écoute, le fait sien, l'attend ».

D'un individu à l'autre, les variations sont assez

marginales ; les bergers puisent dans un stock d'expressions s'inscrivant dans une « culture de la voix » (6) spécifique à leur profession et dans une langue : l'occitan (provençal, alpin, languedocien...). Comme le remarque la sociologue Michèle Salmona, « l'animalier qui n'a pas hérité de cette culture de la voix, culture de communication paralinguistique très élaborée dans les sociétés pastorales, a du mal à apprendre à mener les bêtes à la voix » (7). Savoir se faire entendre des bêtes pour les commander ou les rassurer est un marqueur d'appartenance au groupe professionnel. Trouver la « bonne voix » n'est pas facile, elle doit être efficace, se situer dans l'équilibre entre cri et parole ; elle doit être décidée, mais sans être agressive. Certains bergers à la voix bien placée sont immédiatement obéis (8) et obtiennent rapidement le résultat escompté ; d'autres doivent s'y reprendre à plusieurs fois, et en désespoir de cause envoyer le chien ou s'imposer physiquement aux bêtes. La « bonne voix » s'acquiert implicitement, par l'exemple, surtout quand on est jeune berger, et que l'on entend au quotidien ces adresses aux bêtes. Il est évident qu'un néo-berger, issu d'une formation, mettra du temps à trouver la bonne modulation, la tension efficiente entre cri et parole.

Les ordres au chien sont donnés à la voix et au sifflement. Nous avons pu écouter et analyser plusieurs enregistrements effectués par le cinéaste Jean Mascaux en 1959 (pour les sons seuls de son film « *Gens et métiers de Provence* »). La séquence commence souvent par le nom du chien, suivi d'un ordre directionnel, d'un ou deux ordres de réglage, d'un ordre d'arrêt puis de retour, et enfin d'un ordre d'immobilisation : « *Négresse ! / Et passe devant, là, va ! / Avance un peu, là devant, va ! / Vé ici, là (Viens ici, là) / Ten t'aqui, là ! (Reste ici, là !) / Coutcha té, là (Couche toi, là) »*. Ou encore : « *Négresse ! / Met toi devant, là ! / Sifflement / Fait le tour / Met toi devant / Reste là / là ! / Couche toi ! »*.

Depuis quelques années, sous l'impulsion des concours de chien de conduite (fig. 2) inventés en Angleterre et popularisés en France par les fêtes de la transhumance provençales ou languedociennes (dont ils constituent un événement récurrent), les chiens sont conduits au sifflet (en corne de bélier ou en métal) par un système de code sonore. Le sifflet s'adresse directement au chien, et indirectement aux brebis du troupeau puisqu'elles associent le coup de sifflet à l'arrivée du chien (de même certains bergers mettaient un petit grelot au collier des chiens mordeurs pour que les brebis, associant le son du grelot avec l'arrivée du chien, puissent éviter le coup de dent). Pour les utilisateurs de cette technique, l'avantage du sifflet sur la voix, c'est qu'on « met moins de pression sur les bêtes, on ne crie pas, ça ne les stresse pas, on fait passer moins d'émotion dans le sifflet que dans la voix » (Didier Fischer, éleveur de brebis et de chiens Border-Collie, dans les Alpes-Maritimes).

---

1) Dor (R.), 2002, p. 129-139.

2) Ibid., p. 133.

3) (de) Serres (O.), 2001.

4) Finbert (E.-J.), 1948, p. 448.

5) Ravis-Giordani (G.), 2001 (1<sup>ère</sup> édition 1983), p. 253-254 (citant Doazan (L.), 1974, *Cahiers d'ethnographie Corse 1974-1978* (inédits).

---

6) Salmona Michèle, 1994.

7) Ibid., p.48.

8) Le verbe obéir a un lien direct avec le fait d'ouïr, il vient en effet du latin *oboedire* qui signifie « prêter l'oreille à quelqu'un ».



**Fig. 2 : Fête des bergers (La Bastide, Var, 2008), concours de chien de conduite (photo de l'auteur).**

## Le sommeil de la nourrice

La relation homme-troupeau est à double sens : nous venons de voir que le troupeau et les chiens agissent en fonction des ordres du berger (ou de ses silences), mais le berger est aussi à l'écoute de son troupeau. Il est d'ailleurs mal vu de ne pas pratiquer cette écoute : « Je ne fais pas comme certains bergers qui gardent avec le machin (NDR : un *walkman*) là, sur les oreilles » (Jean-Pierre Ricard, *Berger en Crau*) (1).

En plaine comme en montagne, le berger est attentif aux sons produits par les bêtes et à leurs silences : bêlements indicateurs de problèmes, d'une bête qui va agneler, éternuements, flatulences, bruit rassurant de la rumination des bêtes, etc. Dans la plaine de la Crau (région d'Arles dans les Bouches-du-Rhône) (2), cette écoute vigilante et quasi-permanente se traduit par un compagnonnage quasi-permanent du berger salarié avec le troupeau qui implique un degré d'observation extrême mobilisant tous les sens, sauf le goût. Cela se traduit par la garde à bâton planté (le berger

passé la journée à garder ses bêtes au pâturage), les nuits passées dans la bergerie en temps d'agnelage, l'habitat du berger installé dans un angle à l'entrée des bergeries pointues de Camargue (utilisé jusque dans les années 70) et, en Crau, des fenestrons ménagés dans le mur séparant la bergerie du cabanon où dort le berger, permettant à celui-ci d'écouter son troupeau durant son sommeil.

En montagne, quand il ne passe pas la nuit avec son troupeau, plus d'un berger dort la fenêtre ouverte pour assurer une veille auditive sur les bêtes rassemblées dans un parc de nuit électrifié. En cas d'attaque de prédateur, le chaos soudain des sonnailles lui permet d'intervenir rapidement. Cette écoute vigilante, Michèle Salmona l'a pointée en disant très justement que les bergers ont « le sommeil de la nourrice », c'est-à-dire une qualité de sommeil marquée par une vigilance sélective où les variations des bruits sont autant d'indicateurs poussant ou non le berger à se réveiller.

## Une brebis réveillée par le silence

Le troupeau est un univers bruisant dominé par les bêlements et le son des sonnailles, mais aussi par des sons très fins provenant de la communication intra spécifique entre les bêtes. Des appels de positionnement en plaine comme en montagne ; car observant un troupeau qui pâture, on note que les bêtes sont en permanence à l'écoute les unes des autres, elles se signalent par leurs bêlements. Une brebis isolée, « réveillée par le silence », tarde rarement à réagir, à appeler ses congénères et à réintégrer le troupeau. Par leurs bêlements, les regards qu'elles jettent en levant la tête de temps à autre (fig. 3), participent à la grégarité du troupeau, qualité recherchée et renforcée par le bergers par l'usage des sonnailles, son placement dans l'espace, ses huchements adressés aux brebis et, quand c'est nécessaire, l'intervention du chien commandé à la voix.

<sup>1</sup> Lebaudy (G.), 1996.

<sup>2</sup> Voir Lebaudy (G.), 2000 et Coutancier (B.), 2003.



**Fig. 3 : Bélier de race Mourerous au pâturage (haut Var, 2007) (photo de l'auteur).**

En 2003, deux chercheurs du CNRS s'intéressant au comportement animal, ont montré que les ovins sont en mesure d'identifier leurs bêlements en se référant à une « signature vocale » ; ils ont ainsi prouvé ce que tous les bergers expérimentent depuis très longtemps : à savoir qu'une brebis mère reconnaît le timbre de voix de son agneau, et un agneau les bêlements de sa mère (1). L'automne, en Provence, les bergeries résonnent de ces appels. Cette reconnaissance est encore renforcée par les bergers qui font porter des sonnailles particulières aux mères : « (...) les platelons, on s'en servait surtout pour les brebis qui font deux agneaux. Pour que les agneaux restent toujours avec la mère, on y mettait des petits sonnaillons, des petites platelles, et l'agneau ne quittait jamais

sa mère » (2). On trouve ainsi des sonnailles à deux cloches que les bergers mettaient aux brebis *bessonnières* (mères d'agneaux jumeaux ou *bessoun* en provençal) pour les distinguer des autres mères et pour que les agneaux profitent autant l'un que l'autre : « la nuit, quand il faut qu'ils têtent, ça amène les deux agneaux plus facilement, dès que la mère bouge, ils savent où est la cloche. Le plus gros ne prend pas le dessus sur le petit. Dès que la cloche va bouger, hop ! le petit va savoir où est la mère et il va être là avant le gros qui est plus gras, qui a moins faim ; comme ça le petit va rattraper le gros » (Alain Servel, ancien éleveur, ex-marchand de sonnailles et matériel pastoral à Raphèle-les-Arles, Bouches-du-Rhône) (3).

## Les sonnailles, passion de bergers

En Provence comme en Languedoc, les sonnailles sont un des éléments majeurs de ce qu'on pourrait appeler (en étendant le domaine cantonné à la voix par Michèle Salmona) une culture de l'oreille et du son spécifique au métier de berger. La sonnaille est indispensable à l'écoute du troupeau : « Un troupeau sans sonnaille, c'est comme si on gardait un troupeau de cochons. Il y en a qui n'en mettent pas ; ils n'écourent pas leur troupeau » (Jean-Pierre Ricard, Berger en Crau) (4). La référence au cochon, animal connoté, s'applique aussi au travail du berger qui ne met pas de sonnaille, ou qui met des mauvaises sonnailles (« des casseroles, des vieilles »). Entre pairs, la qualité de l'ensonnaillement du troupeau est un critère de jugement de la qualité du travail et de la passion du berger ou de l'éleveur pour son métier.

Vécue comme une « tradition utile » (5), c'est une pratique encore bien vivante qui se trouve à la croisée entre plusieurs faits majeurs du métier de berger. Elle joue un rôle

technique essentiel dans le travail quotidien de garde du troupeau, en permettant une reconnaissance des bêtes individu par individu, en hiérarchisant les bêtes par âge en fonction des sonnailles qu'elles portent (Languedoc), elle favorise la grégarité du troupeau. En Cévennes, la proportion de bêtes portant une sonnaille peut aller de 50 à 100%, aidant à une garde très serrée. En Provence, on compte environ une sonnaille pour cinquante moutons, une pour dix en transhumance. Elles permettent de garder dans des zones de broussailles ou de forêt, où la surveillance visuelle est difficile voire impossible (hautes garrigues et Cévennes), ou de garder dans le brouillard en limitant les risques de dispersion du troupeau (plateaux du Vercors, Isère). On dit aussi que les sonnailles limitent les risques de prédation (le collier en bois fait obstacle à la dent du loup), ainsi que les risques de morsure de vipères, assurant une fonction prophylactique.

Les sonnailles sont composées d'un collier en bois (rond en Languedoc, en forme de lyre dans les Alpes et en Provence, en bois de cytise ou de micocoulier) auquel on suspend une cloche en tôle de fer brasée au cuivre à 800° (fig.4). Sans cet encuvrage et sans le martelage de l'ouverture de la cloche (la bouche) la sonnaille ne sonnerait pas. La cloche entre en vibration grâce à un battant (matai) en os (tibia d'âne ou de bœuf) (fig. 5) ou en corne suspendu dans la cloche par une lanière de cuir qui est insérée dans le canal médullaire de l'os et calée avec une cheville de bois enfoncée au marteau (la lanière de cuir est rabattue sous la cheville, à la base du battant, et cloutée afin que ce dernier ne s'échappe pas). Dans un but de protection (Hérault, Gard), le battant en os pouvait être naguère remplacé par une « pierre de foudre »

1) Voir Searby (A.) et Jouvantin (P.), 2003. Voir aussi Ligout (S.) et Porter (R.-H.), 2006.

2) Le berger Jean Solda (né en 1929 à Aubagne, Bouches-du-Rhône) cité par l'ethnologue Pierre Laurence (spécialiste des techniques de fabrication et des usages des sonnailles en Languedoc et en Provence). Voir Laurence (P.) 2001, p. 77.

3) Lebaudy (G.), 1996. Sur ce point, voir aussi Laurence (P.) 1994, p. 13.

4) Lebaudy (G.), 1996.

5) Laurence (P.), 1994, p. 10.

(petite hache en pierre polie) ou (en Languedoc, Auvergne et Crau) par une « pierre à la picote » : la variolite (fig. 6), une pierre verte sombre présentant des tâches semblables aux

manifestations de la variole, que l'on trouvait dans le lit de la basse Durance (1).



**Fig. 4 :** Ensemble de sonnailles de type provençal (stand du marchand L. Cabiron, fête des bergers, La Bastide, Var, 2007) (photo de l'auteur).



**Fig. 5 :** Battant en os.



**Fig. 6 :** Variolite.

En transhumance, par route ou par drailles (2), l'ensemble des sons produits par les différents types de cloches agit comme un puissant stimulus réglant le pas du troupeau (« C'est comme un orchestre pour faire danser les



**Fig. 7 :** Redon de transhumance.

gens ! » (3)), notamment sous l'effet des plus gros modèles de sonnailles : *redouns* provençaux, « gros comme des seaux à vendange » (fig. 7), ou *drahlaus* languedociens que l'on fait porter aux bêtes les plus belles et les plus robustes, et à celles qui ont la réputation de « bien savoir les faire sonner ».

La musique des sonnailles a aussi un rôle ostentatoire en attirant l'attention sur le troupeau et donc sur le travail de l'éleveur (fig. 8). Suivant les goûts et les choix des éleveurs en matière de sonorités (« Mon père, il choisissait

1) A ce sujet, voir Brisebarre (A.-M.), 1978a, p.4-12.

2) Dans le Gard, l'Hérault et la Lozère, les troupeaux transhument à pied par les drailles (chemins de transhumance). Dans les Bouches-du-Rhône, la transhumance à pied est interdite depuis la fin des années 60, les troupeaux sont transportés par camion. Dans le reste de la région Provence, la transhumance pédestre est toujours tolérée ; elle emprunte les routes et les drailles.

3) Entretien avec Paulette Beltrando, femme d'Etienne Beltrando, éleveur transhumant de Crau, réputé pour sa passion pour les sonnailles. Voir Fabre (P.) et Lebaudy (G.), 2002.

toujours les plus sombres, si il prenait un redon, il choisissait toujours le plus grave » (1)), chaque troupeau a son identité propre (son empreinte sonore), il est reconnaissable de loin par les autres éleveurs et bergers et par les habitants des villages traversés chaque année. Certains ont marqué les mémoires par leur passion pour les sonnailles. Une passion qui reste vivace, quelques-uns dépensent encore de belles sommes dans les foires. Le choix d'une sonnaille demande



**Fig. 8 : L'éleveur S. Mazzolini (Var) avec ses boucs (lors de la transhumance de son troupeau en 2007) (photo de l'auteur).**

toujours beaucoup de temps aux bergers et éleveurs passionnés (« On les laisse dans la réserve, ils restent parfois pendant une heure ou deux à les écouter, à comparer les sons » (2)) qui se livrent à un exercice mental et auditif particulier qui consiste à évaluer, seul ou en discutant avec le marchand, si telle ou telle sonorité peut s'intégrer ou non dans leur « orchestre » où ils recherchent une certaine harmonie.



**Fig. 9 : Le troupeau de l'éleveur Pierre Flavitas en transhumance dans le camp de Canjuers (Var, 2007) (photo de l'auteur).**



**Fig. 10 : Fouets de transhumance (stand du marchand L. Cabiron, fête des bergers, La Bastide, Var, 2007) (photo de l'auteur).**

1) Alain Serval, cité dans Lebaudy (G.), 1996. Les bergers et éleveurs opposent les sonnailles « sombres » (graves) aux sonnailles « claires » (aiguës). Selon leur type, les cloches ont des timbres et des hauteurs de son différentes.

2) Alain Serval, cité dans Lebaudy (G.), 1996.



**Fig. 11 : Sonnaillles à l'entrée de l'église pour l'enterrement de l'éleveur G. Fabre (haut Var, canton de Comps) en 2007 (photo : Audrey Pégaz-Fiornet).**

Ainsi les éleveurs les plus passionnés font un véritable concours de sonnaillles au moment de la montée à l'estive. On vient quelque fois voir passer le troupeau d'un collègue pour le plaisir de l'écouter, pour voir comment il sonne. Les éleveurs réputés pour leur savoir-faire musical et leur « collection » de sonnaillles sont particulièrement sollicités pour traverser les villes où s'organisent des fêtes de la transhumance. Outil de signalement, renforçant la grégarité du troupeau, la sonnaillle est aussi un important objet de délectation. Pour le public qui se régale du *tintinnabulum* du

troupeau. Pour le berger, quand il est seul en montagne et qu'il ressent, à l'harmonie sonore qui s'en dégage, que son troupeau « fait bien » ; moment rare d'équilibre dans la relation homme – animal – territoire, où les bêtes mangent sereinement, qui conduit à un sentiment de jubilation intense qui peut donner envie à certains bergers de chanter, pour exprimer son plaisir (« Parfois, à ces moments-là, je chante à en faire trembler les montagnes, je suis heureux, on m'entend jusqu'au village ! » (1)).

### ***Montam, davalarem, belèu***

Dans le cycle annuel du troupeau, la transhumance à pied (fig. 9) est sans doute le temps où toutes les ressources sonores du pastoralisme sont utilisées. Chaque étape du trajet est un exercice de conduite et de contention du troupeau par une combinaison de gestes *ad hoc* et de sons, ceux des sonnaillles, des huchements, des claquements de mains, mais aussi du fouet (2) (fig. 10) avec lequel on touche très rarement les brebis et qu'il est tout un art de faire claquer en l'air pour les effrayer, particulièrement pour écarter le troupeau sur la droite de la route afin de faire doubler les automobiles.

La musique des sonnaillles en transhumance a souvent été comparée à celle d'une rivière (notamment par Jean Giono (3)), on lui prête aussi un sens par un mimologisme bien connu en Languedoc, en Provence et dans les Alpes du sud (qui nous parle aussi de la hiérarchisation du

troupeau par le son) : « La grosse sonnaillle du mouton fait : *Montam, montam, montam* (Nous montons, nous montons, nous montons). La brebis alerte, avec sa sonnaillle claire : *Davalarem, davalarem, davalarem* (Nous descendrons, nous descendrons, nous descendrons). Et l'agneau qui songe au loup, bèle : *belèu !, belèu !, belèu !* (Peut-être, peut-être, peut-être) (4). Par ailleurs, par un étrange phénomène de persistance auditive, cette musique des sonnaillles reste dans l'oreille ; beaucoup d'éleveurs et bergers avouent l'entendre encore longtemps après la fin du voyage.

1) Bernardo Cesano, berger transhumant dans le Queyras (salarié par un éleveur provençal de la région de Salon-de-Provence).

2) Le fouet de transhumance est composé d'un manche en bois et d'une lanière de cuir tressée et nouée terminée ou non d'une chasse (ou mouche).

3) Giono (J.), 1931.

4) Perbosc (A.), 1988, p. 200-201.

## Objets à histoires

Enfin, la sonnaille de transhumance est aussi l'objet qu'ils conservent préférentiellement lorsqu'ils ont cessé leur activité professionnelle. C'est sans doute « l'objet à histoire » (1) le plus dense du monde pastoral en Europe. En elle, se condense l'ensemble des souvenirs liés au métier, et sa disponibilité sonore immédiate permet d'en restituer une part encore vivante à son propriétaire. Pour ce dernier, elle constitue aussi un idéal support de récit. Elle figure d'ailleurs en bonne place dans tous les petits musées domestiques des éleveurs et bergers retraités. Certains les conservent sur la barre où on les remise l'hiver, et où ils viennent les jouer de temps en temps. Les sonnailles et leur sonorité fonctionnent comme synecdoque du troupeau et de l'ensemble des sensations du métier dont elles sont les objets les plus emblématiques.

Elles se transmettent de père en fils, ou dans la famille. Elles s'offrent en cadeau de mariage. En Cévennes, à la mort du troupeau, elles se taisaient pendant cinq ans, le troupeau mis en deuil transhumait sans sonnaille ni décoration (pompons) (2). Cela s'est encore produit au début des années

2000 à la mort d'un éleveur cévenol, figure de référence pour tous ses pairs. En Provence, en novembre 2007, elles accompagnèrent le cortège funèbre d'un éleveur du haut Var (fig. 11). Son cercueil est arrivé à l'église et au cimetière dans un grand fracas de sonnailles jouées sans rythme par ses collègues bergers et quelques amis (3). Une sorte de chaos sonore précédant le silence de la mise en terre ; le même silence qui s'impose à nouveau quand le troupeau quitte la montagne.

Je remercie la famille Servel (ancien marchands de sonnailles à Raphèle-les-Arles), Laurent Cabiron (leur successeur), le cinéaste et photographe Jean Mascaux, le photographe Emmanuel Breteau, le musicien sonographe Philippe-Marcel Iung, les bergers Jean-Pierre Ricard, Bernardo Cesano, Joseph Giavelli, Alfredo Giavelli, Jean Fossati, Jeannot Bruna, Paulette Beltrando et ses fils, Jean Solda, Pierre Tèllène, Pierre Flavitas, Didier Fischer, la famille Vendeiro (Fernão Joanès, Portugal).

## Bibliographie

- BRISEBARRE (A.-M.), 1978a, La médecine vétérinaire traditionnelle du berger de transhumance en Cévennes, *Le courrier de la nature*, n°57, p.4-12.
- BRISEBARRE (A.-M.), 1978b, Le berger de devant les bêtes, *Connaissance du pays d'Oc*, n°31, mai/juin 1978, p. 18-27.
- BRISEBARRE (A.-M.), 1996 (1<sup>ère</sup> éd. 1978), *Bergers des Cévennes*, Espace Sud – Presse des Baronnies, Montpellier.
- CHEVALLIER (D.), 2008, Collecter, exposer le contemporain au MUCEM, *Ethnologie Française (L'Europe et ses ethnologies)*, 2008/4, p. 631-638.
- CHION (M.), 1993, *Le promeneur écoutant. Essais d'acoulogie*, Editions Plume, Paris.
- COUTANCIER (B.) dir., 2003, *Bergers de Crau : au-delà de l'image*, Museon Arlaten - Conseil Général des Bouches-du-Rhône, Marseille.
- DELEUZE (G.) et GUATTARI (F.), 1980, *Mille plateaux*, Minuit, Paris.
- DOR (R.), 2002, A l'aube du cri : De l'homme à l'animal avant le partage du monde, *Diogène* 2002/4, n°200.
- FABRE (P.) et LEBAUDY (G.) dir., 2002, *1951. Transhumance. Sur la route des alpages*, Images en Manœuvres, Marseille.
- FINBERT (E.-J.), 1948, *Hautes terres*, Albin Michel, Paris.
- GIONO (J.), 1931, *Le grand troupeau*, Gallimard, Paris.
- JEAN-BRUNHES DELAMARRE (M.), 1962, *Bergers de France*, Editions Maisonneuve et Larose, Paris.
- LAURENCE (P.), 1994, Les sonnailles des troupeaux d'ovins de Provence et de Languedoc, in DUCLOS (J.-C.) et PITTE (A.), *L'homme et le mouton*, Glénat, Grenoble.

---

1) Voir Chevallier (D.), 2008, p. 635. Dans le cas de la sonnaille, cet « objet à histoire » assure bien la continuation de la présence de celui (un berger, membre de la famille ou ami, est souvent l'auteur du collier de bois qui porte la cloche) qui l'a produit, mais aussi la présence de celui ou ceux qui l'ont utilisé.

2) Brisebarre (A.-M.), 1978b, p. 21. Cela s'est encore produit au début des années 2000 à la mort d'un éleveur cévenol, figure emblématique de son métier.

3) Communication personnelle de Audrey Pégaz-Fiornet, issue de son enquête ethnologique sur le pastoralisme dans le canton de Comps-sur-Artuby, haut Var, 2007.

- LAURENCE (P.), 1994, Une tradition utile. Les cloches et sonnailles du monde pastoral, in COGET (J.) dir., *L'homme, l'animal et la musique*, FAMDT éditions, Saint-Jouin-de-Milly.
- LAURENCE (P.), 2001, Pour qui sonnent les glas ?, *L'ALPE*, n°13, p. 75-82.
- LEBAUDY (G.), 1995, *Etude d'une sonnaille de troupeau d'ovin de Provence*. Mémoire d'ethnologie des techniques et de l'esthétique, U.F.R. Civilisations et Humanités, Département d'Ethnologie, Université de Provence – Centre d'Aix (document dactylographié, non paginé, 30 p.).
- LEBAUDY (G.), 2000, Dans les pas des bergers piémontais en Provence. Traces, parcours, appartenances, in *Le Monde alpin et rhodanien*, Migrances, marges et métiers, 1-3e trimestres, p.151-174.
- LIGOUT (S.) et PORTER (R.-H.), 2006. La reconnaissance sociale chez les mammifères: mécanismes et bases sensorielles impliquées, *INRA Productions Animales*, 19 (2), p. 119-134.
- PERBOSC (A.), 1988, Le langage des bêtes. Mimologismes populaires d'Occitanie et de Catalogne, GARAE/HESIODE, Carcassonne.
- RAVIS-GIORDANI (G.), 2001 (1ère édition 1983), *Bergers Corses. Les communautés villageoises du Niolu*, Albiana/PNRC, Ajaccio.
- SEARBY (A.) et JOUVENTIN (P.), 2003, Mother-lamb acoustic recognition in sheep: a frequency coding, *Proceedings of the Royal Society B.*, vol. 270, p. 1765-1771.
- SALMONA (M.), 1994, Les paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs, L'Harmattan, Paris.
- (de) SERRES (O.), 2001 (1<sup>ère</sup> édition 1600), Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs, Actes sud, Arles.

## Filmographie

- MASCAUX (J.), 1959, *Gens et métiers de Provence*.

# LE HUCHEMENT DES BERGERS ET LA PAROLE D'UNE PROFESSION : MISES EN SCÈNE CINÉMATOGRAPHIQUES DE LA VOIX DANS LA COMMUNICATION DES BERGERS A LEURS ANIMAUX

Anne-Elène DELAVIGNE <sup>(1)</sup>, Frédérique ROY <sup>(2)</sup>

**Résumé:** Cet article porte sur notre analyse d'un corpus de films consacrés au pastoralisme ovin transhumant en France des années 1960 à 2000, et des représentations des techniques et savoir-faire des bergers, particulièrement ceux travaillant en estive.

**Summary:** This article relates to our analysis of a group of films dealing with transhumant sheep pastoralism in France from the 1960s to 2000, as well as the representations of techniques and know-how of shepherds, especially those working in summer pasture.

**Mots-clé:** films, bande-son, pastoralisme, ovins, transhumance, techniques, savoir-faire, bergers, estive, voix, communication

**Keywords:** films, soundtrack, pastoralism, sheep, transhumance, techniques, know-how, shepherds, summer pasture, voice, communication

Nous avons travaillé sur un corpus de films (3) consacrés au pastoralisme ovin transhumant en France des années 1960 à 2000. Nous nous sommes intéressées aux représentations des techniques et savoir-faire développés dans le travail des bergers dans des films dont la majorité (4) servent une culture de groupe, celle des techniciens du milieu pastoral. Ces films donnent à voir et à entendre le lien fort et particulier que les bergers sont supposés entretenir avec les animaux domestiques, lien magnifié par la temporalité de l'action toujours localisée en estive: l'isolement et l'environnement montré comme sauvage favoriseraient la communication et la communion entre la nature (végétale et animale) et les hommes.

Dans le cadre d'une collaboration avec des éthologues (5), nous avons exploré la façon dont des films du

corpus (6) rendent compte de ce lien à travers la communication par la voix. L'usage de la voix dans la profession de berger est en effet un facteur technique indispensable dans les situations de travail. Ainsi M. Salmona (1994 : 48) parle-t-elle d'une culture de la voix propre à cette profession. Comment est-il rendu compte dans les films de cette spécificité technique spectaculaire ? Nous avons un double questionnement : comment et dans quelles situations les bergers s'adressent à leurs animaux (chiens et troupeau essentiellement). Nous considérons par ailleurs la mise en scène de la voix en tant que forme de communication entre les bergers et leurs animaux, c'est-à-dire la représentation qui en est donnée. Cela oblige à prêter attention, notamment, à la bande-son des films et à s'interroger sur ses rapports avec les images, en regard du contexte socio-économique du pastoralisme.

Dans quelle mesure les films – et les réalisateurs – traduisent-ils la réalité qu'ils ont sous les yeux? Dans l'analyse anthropologique de l'image que nous faisons, nous considérons la manière dont les partis-pris des réalisateurs sont exprimés par l'image (7). Par exemple, pour les auteurs-réalisateurs qui se concentrent sur la période de l'estive ou qui

---

1) Ethnologue, Laboratoire Eco-anthropologie (UMR 5145 CNRS), Muséum National d'Histoire Naturelle, 57, rue Cuvier, 75231 Paris cedex 05, [anne.elene.delavigne@free.fr](mailto:anne.elene.delavigne@free.fr)

2) Doctorante en anthropologie sociale et ethnologie, LISS, EHESS, Paris, Le Bourg, 58110 Tamnay en Bazois; [frederique.roy@free.fr](mailto:frederique.roy@free.fr)

3) Les films sur lesquels repose l'analyse ont été choisis parmi les fonds de plusieurs institutions parties-prenantes de cette activité agricole, à l'instar de la cinémathèque du Ministère de l'Agriculture, de celle du Parc National des Cévennes ou de la Fédération des Alpes de l'Isère. A ceux là il faut ajouter un film ethnographique (celui de J.J. et A.M. Brisebarre), un film d'intervention (celui de Y. Billon) et des fictions-documentaires (B. Keller ou A. Faisandier).

4) Même si certains des documentaires développent une carrière en dehors de cet univers tandis que d'autres existent dans les fonds des institutions mais ne sont pas utilisées par elles : nous avons considéré l'ensemble de ces cas.

5) La communication par la voix étant le thème retenu pour les années 2001-02 et 2002-03 d'un des séminaires, sous la direction de

---

D. Lestel (éthologue) et B. Lizet (ethnologue) de l'équipe Eco-anthropologie du Muséum National d'Histoire Naturelle.

6) Parmi l'ensemble du corpus, nous avons retenu les films dans lesquels la communication par la voix du berger avec ses animaux est la plus manifeste. Aucun n'en a fait un sujet à part entière et il a fallu « traquer » l'objet dans ces films.

7) On peut aussi considérer la prise en compte des mécanismes qui sous-tendent la réalisation d'un film au sens large en étudiant les motivations des réalisateurs et les conditions de réalisation (cf. article à paraître : « Au nom du réel. Permanence et transformation des stéréotypes dans les documentaires sur le pastoralisme »).

s'attachent à la vie privée du berger (Delavigne et Roy, 2004), la relation de production socio-économique n'existe pas. Dès lors, le rapport du berger à son troupeau fait d'avantage écho à la relation familière entretenue avec les animaux de

compagnie qu'à une relation issue du travail avec les animaux. Qu'en est-il alors de cette relation technique évoquée?

## Rôle de la voix dans la « communication » des bergers avec leurs animaux

La voix est associée à d'autres « outils » comme le regard (du berger aux animaux et des animaux sur le berger), la gestuelle, telle attitude du corps, etc. Des séquences de films montrent le chien qui s'arrête pour regarder le berger ; quant au berger, il associe à l'ordre donné des gestes, un certain regard ou une posture (1). La voix peut porter d'autres intentions que le sens des mots énoncés. « La voix véhicule le désir, la tendresse ou la peur, l'indifférence, la violence » dit M. Salmona (1994 : 48-49). Tous les bergers ne réussissent pas à maîtriser cette « culture » de la voix. Les mêmes sons, les mêmes mots peuvent donc correspondre à différents usages. Le message adressé à l'animal apparaît comme le résultat de ce que J. Coget (1990 : 72) appelle « un triple encodage : linguistique (phonologique, poétique, prosodique), acoustique (hauteur, intensité, timbre) et kinésique (gestique, mimiques faciales) ». Voyons dès lors comment les films rendent compte de cette relation complexe.

Dans la plupart des films on retrouve des séquences « type » où le berger parle à ses animaux. Ce sont les moments les plus spectaculaires, les moments où la voix est au centre de l'action. Il y a alors une communication formelle. Les films se focalisent en général sur l'action technique

principale, ramenée à un exercice considéré pour lui-même au détriment des autres dimensions de l'action, milieu biologique et culturel dans lequel s'opère la symbiose de l'homme avec l'animal, selon A.G. Haudricourt (1988 : 81). Dans les moments où l'action principale n'est pas dirigée par la voix mais par exemple par le contact des mains du berger sur les mamelles de la brebis dans une scène d'allaitement, scène canonique (*Ceux d'en haut*), le réalisateur s'attache à saisir ce qui saute aux yeux : le berger fait usage de la voix pour calmer l'animal, le mettre en confiance, se confier à lui, etc. *J'ai eu la chance d'être berger* est construit autour du commentaire du berger (en voix off sur des images) et du son direct destinés à illustrer le discours ou à donner l'ambiance. Des images montrent le berger faisant avancer son troupeau sur une route et il évoque en voix off la naissance de sa vocation. On perçoit, superposé, le bruit de sonnailles et de bêlements ; mais on ne peut pas distinguer les sons émis par le berger. La plupart de ces images sonorisées apportent donc peu d'informations autres qu'illustratives (2). Quand le réalisateur est prisonnier des évidences du terrain, les plans ont peu de profondeur. Le spectateur n'a de ce fait pas accès à d'autres sens que celui qu'a voulu transmettre son auteur.

## Le couple caractérisé par le berger et son chien occupe une place écrasante.

L'analyse du corpus nous montre que les bergers utilisent la voix différemment selon les animaux et selon leur statut, qui change selon les situations. La caméra privilégie les scènes de travail (actions du troupeau - ovin, bovin - à l'aide de chiens) mais montre les bergers parfois au repos avec les chiens, plus rarement avec d'autres animaux domestiques : la basse-cour apparaît en arrière-plan et des animaux de bât (âne ou mulet), surtout « véhicule de mémoire historique » (Audiot et Garnier, 1995). Assistant à une scène d'intimité du berger se baignant les pieds, un âne tend la tête passée à travers la porte de la cabane comme pour mieux entendre ce qu'on dit de lui : « Il est là pour transporter le sel, le matériel et le bois et puis ça fait un animal de compagnie » (*Dessine-moi un mouton*). Dans ce même film une bergère raconte les tours qu'elle lui joue : « quand j'me cache surtout il déteste ! Après il me fait la tête hein ! Dans l'brouillard une fois ou deux j'm'étais caché il me trouvait plus, il courait partout ! ».

En tant qu'archétype du rapport de domestication (Thomas, 1985 : 55), le rapport du chien à son maître fait l'objet de démonstration en soi (3). Par exemple dans *Le petit*

*berger des Pyrénées*, qui commence comme une réclame pour une marque de nourriture pour chien - Royal canin est un des sponsors du film- et se termine sur un générique rappelant l'émission « Trente millions d'amis » : le chien fait le beau et lève la patte comme pour dire au revoir. Dans tous les films visionnés, les séquences du berger avec son ou ses chiens sont souvent isolées. Le chien a une place à part, qui laisse dans l'ombre l'expression de tout autre rapport individuel des bergers aux animaux (4). Il s'agit d'une mise en scène de la symbiose berger / chien avec parfois une triangulaire berger / chien / troupeau-paysage accentuée dans les films les plus récents.

Comment le berger s'adresse-t-il au(x) chien(s) et dans quelles situations ? Tous les films montrent le berger donnant des ordres à son (ses) chien(s). *Le berger de transhumance* - construit sur la parole du berger présentant son métier, ce qui est rare - explique ainsi son travail : « Le rôle du chien de berger consiste à rassembler les brebis quand le maître berger fait signe au chien... si le berger veut pas qu'elles aillent dans un endroit interdit, les chiens vont les rassembler... les chiens doivent être très obéissants... ils obéissent soit à des paroles soit à des signes, soit à des coups de sifflets, tout dépend des bergers ». Le film s'ouvre par ailleurs sur une séquence où l'homme s'adresse à ses chiens. Cette séquence impressionnante de cris d'appel est d'ailleurs reprise et explicitée à la fin du documentaire. Dans *L'espace d'un berger*, (5) André Leroy s'exprime dans ces termes :

---

1) Comme l'explique Dominique Lestel à propos du chien, « la verbalisation n'est d'ailleurs pas la seule modalité communicationnelle en jeu. Tout le registre du corps est mis à contribution : coup d'œil ; timbre, intensité et rythme de la voix ; regard ; caresses ; disposition des jambes et du torse, etc. » (2003 : 375).

2) Sur ce procédé cf. Delavigne et al. 2000.

3) On retrouve cela dans des fêtes d'animation touristique, à la Bergerie Nationale de Rambouillet notamment. La qualité de cette relation constitue l'un des motifs des concours entre professionnels (au même titre par exemple que la tonte).

4) Pour André Leroy, c'est même sur le chien que repose toute l'autorité du berger sur son troupeau (Landais et Deffontaines, 1988 : 90).

5) Objet d'une collaboration avec les sciences humaines, ce

« Kali, pass' d'en haut [siffle] pass' d'en haut ! Passe là bas allez passe là bas ! Kali passe derrière passe derrière là c'est bien Kali c'est bien [Le chien s'arrête et regarde son maître] viens là Kali viens là ». Expression nettement plus laconique dans *J'ai eu la chance d'être berger* (1) : « Umbaaaaa ! Yah ! / Là [langue vernaculaire] Yeeh ! ». Dans *Vont-ils marcher encore longtemps ?* (2), un rappel des chiens sur la route montre une « action directe » (Haudricourt, 1962) du chien sur les brebis : il les mordille au jarret. Dans tout le corpus, le chien apparaît comme un auxiliaire, guidé par des gestes et des cris d'adresse. André Leroy parle de « commandements oraux », qui, composés ou non d'autres signaux, déterminent la distance avec l'animal : « je lui parle [à sa chienne], et puis il y a quelques gestes. Bon, quand elle démarre, je lui indique la direction avec le bras, souvent avec le crochet [instrument qui permet d'attraper les moutons au jarret ou au coup]. Et si je lève la main ouverte, elle doit s'arrêter immédiatement. Sinon, quand elle arrive sur les bêtes, ce sont les commandements oraux, toujours les mêmes » (Landais et Deffontaines, 1988 : 90).

Nombreuses sont les séquences où les bergers insistent sur les qualités de leurs chiens. Ils expriment leur admiration devant leurs prouesses, leur efficacité : « Ce boulot c'est d'abord un travail d'équipe, entre l'équipe formée du berger et de ses chiens quoi » (*J'ai eu la chance d'être berger*). Les « petites machines » du berger Gigi (*Dessine moi un mouton*), ainsi appelle-t-il ses chiens, sont à l'œuvre dans presque tous les films. L'absence de réceptivité du chien transparait toutefois dans les récits des ratés de communication : « Moi, j'ai un chien qu'est un chien principal, que j'ai depuis trois ans, qui fait un boulot extraordinaire mais même quand on arrive en milieu de saison, des fois il arrive, il a les pattes pelées, des fois, il en peut plus quoi (...) Quand ça marche bien, le chien est en forme, tout ça, c'est impeccable. Le problème c'est des fois quand le chien est fatigué. Il a des problèmes pour analyser les ordres et ce que veut le berger. Automatiquement il s'ensuit un énervement du berger qui influe sur les réactions du chien. Le chien ne comprend plus rien. Le berger s'énerve et au bout de dix minutes, il faut tout arrêter et essayer de reprendre de nouveau des relations de confiance pour recommencer un travail efficace » (*J'ai eu la chance d'être berger*). Voix off continue d'Alain dans *La saison du silence*, sur des plans larges de pierriers et de brebis paissant sur un plateau verdoyant : « Quand on se prend des orages, quand on se prend la neige, quand les brebis se mettent à courir dans tous les sens, que le chien veut plus y aller parce qu'il en a marre et qu'après c'est le berger qui fait le chien, alors là, c'est quand même une autre image que le ciel bleu et le chapeau sur la tête et sous le parasol, c'est quand même autre chose, hein ! ».

C'est « l'intelligence » du chien, au sens de la compréhension « immédiate », sans médiation, qui est vantée : « Elle sait toujours d'avance le travail que je vais lui

demander ; elle est jamais surprise (...) elle est attentive à ce que je lui commande et au troupeau ; elle est toujours en ... intéressée » (*L'espace d'un berger*). « C'est un chien qui très intelligent donc qu'il faudra bien maîtriser car il aura vite compris ce que vous ne voulez pas qu'il fasse et il en profitera pour le faire. Alors si vous le maîtrisez bien à temps, si vous êtes bien avec lui, pour moi, c'est un chien sensationnel. C'est un chien que j'aime » (*Le petit berger des Pyrénées*). Les maîtres anticipent les réactions de leur compagnon : « Moi, mon chien, je sais qu'on se comprend de suite. Moi, je sais ce qu'il va faire. C'est une question d'habitude, de pratique toujours avec le même chien ; et on sait où on peut l'envoyer, quand est-ce qu'il va s'arrêter. On prévoit ses réactions. C'est tout une histoire déjà de confiance » (*J'ai eu la chance d'être berger*).

Les films soulignent l'importance de la dimension affective dans la relation de travail. C'est un facteur technique : « Le vrai dressage, c'est le dressage par l'amitié et la première des choses, c'est le conditionnement du chiot... comme il faut... c'est-à-dire que voyez-là, un jeune chiot de trois mois, il doit être bien adapté à moi, il doit m'adorer ! Je ne dis même pas bien m'aimer, je dis m'adorer ! Que ce que je lui ai demandé de faire il le fasse par plaisir et que pour lui ce soit... que tout ce que je lui ai demandé de faire il le fasse pour me faire plaisir, donc il fera tout ce que je lui demanderai » [plan sur le chien reniflant le pantalon du maître] (*L'espace d'un berger*). Une séquence des *Quatre saisons du berger* (3) montre l'efficacité de la récompense alimentaire et des félicitations pour la bonne exécution de l'ordre donné. C'est l'hiver. D'un signe du bras, accompagné d'un ordre donné en langue vernaculaire, un des bergers envoie son chien travailler avec un petit lot de brebis. Puis il siffle ; son chien s'arrête et reste aux aguets. Le berger appelle alors les brebis ; le chien aboie pour les pousser ; le maître l'appelle, le félicite dans sa langue (4) tout en le caressant. Le chien travaille bien avec le troupeau lorsqu'une relation d'empathie s'est nouée avec le berger. Dans *Le berger de transhumance*, ce lien est suggéré par une séquence où le berger décrit en voix off le rôle du chien au travail, sur un plan montrant les deux complices au repos. Ce jeu entre l'image et la bande-son fait comprendre au spectateur la présence quotidienne du chien dans tous les espaces de l'homme (5). Ce statut vaut presque toujours au chien d'apparaître avec le berger dans le même plan. Pour Haudricourt (1988 : 76), cette dépendance psychologique de l'animal est à l'origine de la domestication. A l'image, c'est une symbiose. Des gros plans, récurrents, d'un film à l'autre, montrent le chien regardant dans la même direction que le maître. Ce rapport de compagnonnage est si présent dans les films que la représentation d'un berger sans son chien ne semble pas possible. De tels plans renvoient au hors-champs, à tout ce qui est construit en dehors du rapport de travail traité par les films. D. Lestel (2003 : 373-374) parle à ce propos « d'identités partagés » : « nombre d'animaux associés à l'humain se vivent plutôt comme des extensions de l'identité de l'homme avec qui ils partagent la vie que comme des identités autonomes *sensu strictu*. L'identité de l'animal

---

document compte cinq volets (l'espace d'une journée, d'un troupeau, d'une saison, des enjeux et le temps des questions).

1) Un film qui présente le métier de berger comme une expérience temporaire et qui est très apprécié des professionnels (primé au festival « Pastoralisme et Grands Espaces » qui a lieu en Isère sous tutelle de la Fédération des Alpagnes de l'Isère, structure créée en 1982 sous l'impulsion de la politique de mise en valeur du territoire pastoral montagnard).

2) Ce film militant évoque les difficultés à maintenir l'activité pastorale en raison de conflits sur l'espace dans une région touristique (côte méditerranéenne).

3) Une fiction très appréciée des bergers, qui insiste sur les liens de convivialité et l'exercice du métier dans des paysages grandioses.

4) Rien dans le contexte ne permet de le déterminer.

5) Dans certains films récents, on voit l'âne partageant l'intimité de l'homme, dans le chalet (*Dessine moi un mouton*). Certain, moutons ou chèvres, entrent aussi dans une grande familiarité avec le berger, plus discrète et plus rarement montrée à l'écran.

s'appuie sur une longue familiarité réciproque. (...) Le chien ne devient pas une extension sociale du "soi social" de son propriétaire comme on l'a dit parfois ; l'identité du maître et celle du chien se nourrissent intrinsèquement de la relation à l'autre. Dire que le propriétaire construit activement l'identité

du chien est une affirmation sans doute vraie mais certainement partielle : l'humain construit conjointement et activement son identité autant que celle du chien, en façonnant leur identité commune ».

## Comment le berger s'adresse aux bêtes, comment les bêtes lui répondent

C'est pour stimuler le troupeau que le berger fait usage de la voix. Ici (*La transhumance des moutons...*) (1), il pousse les dernières brebis pour rendre le troupeau compact. Le chien est à ses pieds : sifflement, interjection, appel, sifflement. Là (*L'espace d'un berger*), il les appelle en roulant les « r » puis « eh eh eh ». *Ceux d'en haut* montre une séquence de conduite de la tête du troupeau sur la route avant l'arrivée en estive. L'allure est réglée par des cris d'appel et le fouet. Les bergers parlent au chien, ils adressent au troupeau des cris d'appel. Les scènes qui mettent en jeu une relation personnelle entre l'homme et les brebis sont marginales : il s'agit de la traite, des soins, de l'échange avec les moutons ou les chèvres apprivoisés utilisés comme meneurs. Et puis il y a les moments informels qui sont fugitifs, et la communication est alors discrète. Il est donc rare que les relations de soin aux brebis soient filmées comme une occasion de converser avec l'animal : « Là t'as fini de souffrir ma grande » dit le berger de *Où sont passés les bergers ?* soignant une bête abîmée dans les pierriers. Tous les films contiennent une séquence de soin, occasion de démonstration des qualités techniques des bergers. Quant à l'usage de la voix dans un rapport intime, quotidien (communication « informelle »), il est en général absent des films, comme l'écoute des bruits produits par les bêtes (Salmona, 1994 : 49).

*Berger de transhumance* comporte bien une scène de familiarité entre le berger et une de ses bêtes ; elle souligne une habileté technique, tirant part de la gourmandise de l'animal : « Aussi l'on a des châtaignes qu'on donne à un *perrotte* c'est une brebis ou un mouton apprivoisé, souvent c'est ces bêtes-là qui sont en tête du troupeau et les bergers qui mènent le troupeau a souvent dans son sac ou sa musette

des châtaignes les moutons apprivoisés viennent manger les châtaignes ». Exemple d'une action indirecte de domestication (Haudricourt, 1962).

Comment les animaux répondent-ils au berger ? A une exception près, les réalisateurs n'ont pas prêté attention ou pas capté la réceptivité des animaux et leur aptitude à prendre des initiatives. La fille du berger de *L'enclos* remplace son père au pied levé. Elle ignore tout du métier : l'absence de transmission est le sujet du film. L'éleveur voisin la rassure, le chien saura faire entrer le troupeau dans l'enclos : « Tu files juste devant et le chien te les ramènera derrière ». Le chien s'adapte ici à la personne qui le guide. Ce film montre une situation d'apprentissage ignorée dans les autres documents du corpus qui se focalisent sur la maîtrise et laissent à penser que le savoir-faire du métier serait inné. La capacité réceptive des animaux est de la même façon rendue « en creux » : le chien ou les brebis exécute(nt) correctement l'ordre. L'animal répond en produisant lui-même un son (le chien aboie). En fonction des films, l'animal est considéré comme un être passif, réactif, doué d'intention ou d'attention. Mais il semble peu inventif. Rien dans les films ne donne d'indication d'une « expressivité animale » (Lestel, 2003 : 231-232), une qualité pourtant perceptible dans certains récits de bergers. Les réalisateurs ne s'intéressent pas au comportement des animaux autrement que comme manifestation fonctionnelle (Gervet, 1999). Montrer les animaux comme « sujets » capables d'intentions ou rendre compte des interactions hommes-animaux demande que les animaux ne soient plus perçus comme des automates plus ou moins perfectionnés.

---

1) Film ethnographique, bien ancré dans l'histoire du laboratoire du MNHN « APpropriation et SOcialisation de la NATure ».

## Typologie des « sons » recensés dans le corpus

Sons qui cô-toient, se substituent ou accompagnent la voix	Instruments destinés à produire du son			Sonnailles (troupeau)	Pour garder, rassembler, pour guider (brebis → brebis)	
				Grelot (chien)	Pour alerter le troupeau, pour le stimuler (chien → troupeau)	
	Ustensiles divers			Fouet	Stimuler (le troupeau)	
				Bruit des pierres jetées		
	Pratiques corporelles			Taper dans les mains	Stimuler (le troupeau)	
	Sons produits par les animaux			Aboiements	Stimuler (le troupeau)	
				Sons produits par les brebis, chèvres, vaches, ânes...	Interpréter pour une action	
Sons produits par la bouche	Communication verbale (mot ou suite de mots en langue vernaculaire et/ ou en complémentarité du français)			Impératif (viens !)	Ordre	Registres du son produit (fonction du cadre d'enonciation et des variantes contextuelles et individuelles) : - Timbre - Intensité de la voix - Rapidité du débit
	Complexité du langage :					
	Nb de mots	Négation	Prépositions locatives (à gauche, derrière, là-bas, par là)	Adverbes modalisateurs (« bien ! »)	Répétition (d'un signal court : « viens ! viens ! ») Jurons Zoonyme (Kali !) Phrase entière (S + V + Cod / Coi)	Ordre Défoulement Adresse Félicitations, conversation
	Huchements			Sifflement, Imitation, Onomatopée / interjection, Claquement de langue (clics ou consonnes claquantes), coups de glotte, consonnes occlusives /fricatives/ vibrantes, labialisées (brr)	Stimuler, appeler, rassurer, éloigner	

## La parole des hommes

Les bergers apparaissent comme ceux qui connaissent le langage permettant de converser avec les bêtes, un langage inarticulé fait de sifflements, claquements de langue, etc. (cf. typologie des « sons » recensés dans le corpus) dont la puissance vocale « affranchit les limites de l'espace domestique » (Lannoy, 1994 : 106). Quelques films s'ouvrent d'ailleurs sur cette communication sonore à l'adresse des brebis (*Berger de transhumance* ; *Vercors, gardiens des hauts plateaux*). Les cris d'appel du *Berger de transhumance* retentissent avant le générique, et font l'originalité de ce film, dont la bande-son est très riche. Dans *Les quatre saisons du berger*, deux bergers s'interpellent de cette façon. Mais comment « traduire cette expérience » (Lannoy, 1994 : 105) ? Pour Michèle Salmona, « la culture de la voix est particulièrement complexe chez les éleveurs de mouton », la connaissance et la maîtrise des modes de communication vocale facilite le travail (1994 : 48-49). Il faudrait combiner les savoirs de l'ethnologue, l'éthologue, du linguiste, du sémiologue, du musicologue, du psychologue, du zootechnicien et des principaux intéressés, berger et éleveur. L'ethnolinguiste Rémy Dor a analysé la façon dont les

« huchements » (1) ont été peu à peu dépréciés, évincés de la littérature technique et savante et rejetés hors de la langue : « Il convient d'éviter dans la mesure du possible le recours à « cri » et « crier » qui renvoie à quelque chose d'inarticulé, d'inorganisé, bref d'impropre à l'analyse et – pour le linguiste – qui ne suffit pas assurer la communication » (1982 : 14).

Dans certains films, le rapport aux bêtes se fait moins par une intervention de l'homme sur le troupeau que par une parole inarticulée. Une manière d'évoquer une société coutumière d'où le verbe est absent (*Transhumance des moutons*), qui donne le même statut aux hommes et aux animaux, dans un monde rustique et naturalisé. C'est surtout par le témoignage des bergers qui s'expriment sur leurs conditions de vie en estive – un mode de vie présenté comme étrange - que le spectateur peut percevoir la richesse de leurs

1) « Un huchement est un interpellatif vocal ou sifflé adressé par l'homme à l'animal domestique pour influencer sur son comportement. Il appartient à l'un des quatre registres suivants : expressif, impressif, injonctif et descriptif. Les deux premières catégories confinant si l'on veut à l'onomatopée, les deux autres à l'interjection » (1995 : 201).

relations avec leurs animaux. Un berger (1) représente la communauté professionnelle. D'autres se font entendre notamment lors de brèves scènes de sociabilité (repas, soin, tri des animaux...). Mais elles restent le plus souvent incompréhensibles, parce qu'elles sont dialectales, ou tout simplement inaudibles. Certains réalisateurs n'ont d'ailleurs pas hésité à sous-titrer le berger, interviewé pourtant en français (*Ceux d'en haut*).

La majorité des films ne distribue la parole à la profession qu'avec parcimonie. Et il est frappant qu'ils la donnent plutôt aux éleveurs qu'aux bergers salariés. En situation d'apprentissage, dans *Où sont passés les bergers ?*, le berger essuie les critiques de l'éleveur sur la manière dont il s'y prend pour soigner une bête malade. On ne lui donne pas la parole, il disparaît seul avec son chien dans le hors champ. Encore la parole forte de l'éleveur dans *Ceux d'en haut*, face au mutisme et à la gêne du berger lorsque qu'il doit rapporter à l'éleveur les pertes en estive. Le berger en exercice subit aussi le regard des anciens. Les paroles d'un vieux professionnel encadrent ainsi l'action du film *Où sont passés les bergers ?* : « écorcher quatre moutons à l'heure », « être capable de soigner les bêtes ». Le vieux père d'une famille d'éleveurs de la Crau, dans *De la Crau au Vercors, les transhumances des Lemercier*, sert de témoin garant d'une tradition, d'une famille et d'une pratique d'élevage. Cela lui vaut d'apparaître au même titre que les techniciens. Quant à la parole du *locataire de Chamechaude*, elle est instrumentée dans tout le film. Un commentaire la couvre en style indirect (« Pour Gérard... »), exposant la bonne conduite en montagne et le rôle des institutions pastorales. *Vont-ils marcher encore longtemps ?*

au contraire, prend acte d'une parole qui s'énonce difficilement. Le réalisateur interpelle le spectateur sur les conditions d'existence des transhumants. La parole du berger en rend toute sa force.

Mais certains films ne font plus un enjeu de la préservation du métier et des coutumes de ces sociétés pastorales. En plus, les bergers y *parlent* à leurs brebis. Un plan large de Pascal Andermatt dans *Dessine moi un mouton* le montre rejoignant le troupeau avec ses chiens et saluant ses bêtes : « Bonjour ! bonjour ! ». Et il s'exclame dans une autre scène : « T'es enrhumée hein ? t'es enrhumée ! ». Alain les traite de « bestioles » (*La saison du silence*) et André de « garces » (*L'espace d'un berger*). ...Un changement se manifeste à partir des années 1990. D'anciens animaux de travail sont devenus compagnons et confidents du berger, l'âne par exemple. « Plus l'animal se situe du côté de la culture et plus la communication verbale est présente » écrit Jacques Coget (1990 : 120). *Km 250*, une fiction qui s'éloigne du monde pastoral mais pas des moutons, nous plonge dans l'élevage de loisir. Ni l'adresse aux animaux ni les rapports de communication avec eux ne relèvent des fameux « cris » si typiques des bergers. Séquence d'appel et de nourrissage : « Ohé, les moutons ! ». Puis, distribution de nourriture : « Oh vous êtes cons, mais vous êtes cons, mais c'est pas vrai ! ». Cet exemple questionne le rôle du huchement dans la reconnaissance et la légitimité professionnelles. La possibilité de s'adresser autrement à l'animal – un espace ouvert par le débat sur la prise en compte du bien-être animal et les propres de l'homme – confronte cette profession en crise à la perte de sa « maîtrise » sur l'animal.

## Conclusion

La voix est la part émergée d'une relation dont les films, même documentaires (2), rendent mal la complexité. Parente pauvre de l'image, la bande-son est toujours faible. La majorité des films ont recours à une musique « au kilomètre » ou à un commentaire en voix off qui masque ou écrase le son synchrone, voire fonctionne comme un cache misère. Par ailleurs, la bande-son est souvent sans lien avec l'action filmée ; il s'agit de sons « prétexte » : les cris d'appel des bergers sont utilisés comme signe distinctif d'une profession plus que comme action technique (par exemple, attirer les brebis). D'une façon générale, l'usage de la voix apparaît monolithique, ignorant les paramètres tels que la race des chiens et leur statut, les itinéraires individuels des bergers, les régions où ils exercent, etc. La spécificité du travail effectué par le berger avec son troupeau est ignorée, comme les procédés cognitifs qu'il requiert.

Par ailleurs, les contraintes et les limites apportées par le choix de privilégier la communication par la voix - parti-pris d'un groupe de chercheurs interdisciplinaires - nous sont vite apparues.

Car, si les films fournissent des informations sur le sujet, ils ne permettent pas de saisir la relation dans sa

dynamique. Les images font valoir une identité professionnelle structurée autour d'un savoir-faire de communication très spectaculaire : couple symbiotique homme/chien d'une part, huchements d'autre part. La force du mythe du berger lié à ses animaux dans un rapport inné, immédiat et impénétrable au commun, écrase les autres perspectives. Quand l'action est efficace, le fait de s'adresser aux bêtes en langage compréhensible paraît relever de l'amateurisme. L'usage de la voix est enfin toujours présenté comme un état, et non comme un processus continu qui pourrait associer d'autres données de l'échange avec les animaux. La communication est immédiate. Les modes d'apprentissage du métier sont ignorés comme est abolie toute différence de trajectoire individuelle sur *des* façons d'être berger et de « bricoler » un savoir-faire en transformation.

Les films sont structurés par l'imaginaire social autour du personnage du berger et de la montagne, espace de nature. Ce dernier vole la vedette aux animaux qui servent d'abord de support à des concepts ou des affects qui leur sont surtout extérieurs. Ce fort parti-pris écrase l'univers technique associé au travail avec le vivant. Le décryptage des images participe alors de la nécessaire critique des sources à laquelle tout chercheur s'applique. Cela renvoie à ce que l'anthropologie a appelé la posture de l'observateur et cela enjoint à considérer l'action cinématographique avec M.H. Piault (2000 : 12), dans sa capacité « à produire de la réalité et non pas seulement à transcrire, traduire ou reproduire la réalité du réel ».

---

1) A l'exception notable d'un film suisse qui décrit quatre histoires de bergers, quatre façons d'exercer son métier (*Dessine moi un mouton*).

2) Cette précision sur le genre renvoie à un a priori sur lequel s'appuient les réalisateurs pour légitimer le juste fondement de ce qu'ils nous montrent. Cette dimension « documentée » des images est questionnée et analysée dans un article à paraître « Au nom du réel. Permanence et transformation des stéréotypes dans les documentaires sur le pastoralisme ».

## Bibliographie

- AUDIOT Annick & GARNIER Jean-Claude, 1995 : « De l'ân(e)onyme à l'hymne à l'âne ou le renversement de perspectives des usages sociaux de l'âne », *Ethnozootechnie* n° 56, « L'âne » : 65-78.
- COGET Jacques, 1990 : *Sons et musiques autour de l'animal*, Guide des Mœurs et coutume N°7, Rodez, Musée du Rouergue
- COGET Jacques, 1994 : « L'homme, l'oiseau et le chien. Aux origines du langage ? », *L'homme, l'animal et la musique*, Parthenay, Famdt éditions : 114-118
- DELAVIGNE Anne-Elène & ROY Frédérique, 2004, « Respectez le berger, merci ! Incursions cinématographiques dans l'habitat de bergers transhumants en estive », *Revue de géographie alpine*, Tome 92, N°3, pp.95-112
- DIGARD Jean-Pierre, 1990 : *L'homme et les animaux domestiques, anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard, Le temps des sciences
- DOR Rémy, 1982 : « Une recherche en cours : les huchements du berger turc » in : *Production pastorale et société*, Bulletin de l'équipe Ecologie et anthropologie des sociétés pastorales, N° 11, automne : 13-21
- DOR Rémy, 1985 : « Les huchements du berger turc I. Interpellatifs adressés aux animaux de la cour et de la demeure », *Journal asiatique* CLXXIII, 3-4, Paris : 371-424
- DOR Rémy, 1995 : « Les huchements du berger turc III : interpellatifs adressés au gros bétail », *Turcica*, XXVII : 190-222
- GERVET Jacques, 1999 : « Histoire des causes du comportement et unité d'une discipline », *Gradhiva*, Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie n°25 : 65-70
- HAUDRICOURT André Georges, 1962 : « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme* II : 40-50
- HAUDRICOURT André Georges & DIBIE Pascal, 1988 : « Que savons-nous des animaux domestiques ? », *L'Homme*, oct-dec, XXVIII N° 108 : 72-83
- LANDAIS Etienne & DEFFONTAINES Jean-Pierre, 1988 : *André L. : Un berger parle de ses pratiques*, Versailles-Dijon-Mirecourt, INRA-URSAD
- LANNOY Michel de, 1994 : « La voix dans son espace. Chants de labour en bocage poitevin », *L'homme, l'animal et la musique*, Parthenay, Famdt éditions : 104-113
- LESTEL Dominique, 1998 : « Des animaux-machines aux machines animales » in Cyrulink B. (ed) *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*, Paris, Gallimard, « Quarto » : 680-699
- LESTEL Dominique, 2003 (2001) : *Les Origines animales de la culture*, Paris, Flammarion
- PIAULT Marc-Henri, 2000 : *Anthropologie et cinéma*, Paris, Nathan/HER
- REVEL NICOLE, 1993 : « Pour une anthropologie globale » (Entretien), *La science sauvage, des savoirs populaires aux ethnosciences*, Paris, Seuil, inédit sciences, 1993 : 202-212
- SALMONA Michelle, 1994 : *Les paysans français, le travail, les métiers, la transmission des savoirs*, Paris L'Harmattan
- THOMAS Keith, 1985 (1983) : *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, Paris, Gallimard

## Filmographie

- Berger de transhumance (Le)*, G. Fautsch, Afo films Luxembourg, 16 mm, 32 min, 1984.
- Ceux d'en haut*, R. Théron, France 3 Montagne / Marenco productions, Vidéo Béta, 26 min, 1993.
- De la Crau au Vercors, les transhumances des Lemercier*, J. de Chavigny, France 3 Rhône-Alpes Auvergne, Vidéo Béta, 26 min, 1996.
- Dessine-moi un mouton*, Ch. Liardet, B. Aymon/P-P. Rossi/C. Delieutraz Télévision Suisse-Romande, Vidéo Béta, 42 min 10, 1994.
- L'enclos*, B. Keller, La Femis, 35mm, 32min, 2000.
- L'espace d'un berger*, G. Garabedian, INRA, 60 min, 1990.
- J'ai eu la chance d'être berger*, G. Rivière, A. Miquel/AKTIS, Vidéo Béta, 26 min, 1994.
- Km 250*, A. Faisandier, avec A.Grinberg, 64 min, 1999.
- Petit berger des Pyrénées (Le)*, Ph. D'Hennezel, Lipsis Production, Vidéo Béta, 9 min 30, 1990.

*Les quatre saisons du berger*, J.P. Jaude, J+B Séquences, 58 min 30, 1994.

*Saison du silence (La)*, J-P. Froment, Ecrin Production, France 3, 26 min, 1996.

*Transhumance des moutons dans les Cévennes méridionales*, J-J. Brisebarre et A-M. Brisebarre-Crépin, SFRS, 16 mm, 26 min, 1971.

*Vercors, les gardiens des hauts-plateaux*, Ch. Ouvrery, L'œil nu, vidéo Beta, 42 min, 1999.

*Vont-ils marcher encore longtemps ?*, Y. Billon, J-F. Schiano & S. Mathe, Les Films du Village, 16 mm, 68 min, 1987.

# SUR QUELQUES HUCHEMENTS MONGOLS ADRESSÉS AUX « CINQ MUSEAUX »

Alain DESJACQUES <sup>(1)</sup>

**Resumé:** L'article présente un recueil d'interpellatifs destinés au bétail, collectés au cours de diverses missions auprès d'éleveurs mongols. Il s'en dégage une diversité de répertoire et des particularités sonores spécifiques pour obtenir un changement du comportement de l'animal. Il ouvre la voie à des recherches encore très peu explorées dans ce domaine.

**Summary:** This article presents a series of calls to livestock, collected over the course of several assignments to study Mongol stockraising peoples. This reveals a diversity of repertory and sound characteristics specifically utilized to change the behaviour of the animals. The inquiry opens onto a potential for research in this field that has thus far been little pursued.

**Mots clés :** Mongolie, huchement, interpellatif, élevage, bétail

**Keywords :** Mongolia, whistling calls, interpellative, stockraising, livestock

A l'occasion de mes différents terrains de recherche sur la musique et les chants mongols, de 1984 à 2004, il m'est arrivé d'enregistrer différents types d'appels ou interpellatifs que les éleveurs adressent à leur bétail. Cette communication est l'occasion de présenter, pour la première fois, une sélection de mes meilleurs enregistrements, qui vont servir d'ancrage aux analyses qui vont suivre et qui ne constituent, à ce stade de la recherche, qu'une étape préliminaire à une étude plus approfondie des huchements des bergers mongols.

L'économie pastorale de la Mongolie est dominée par l'élevage de cinq espèces de bétail : chameau, cheval, vache et yack, chèvre et enfin mouton, que les éleveurs appellent les « cinq museaux » (*tavan xošuu*). Cette grande catégorie est elle-même divisée en deux sous-ensembles : celui des « museaux chauds » (*xaluun xošuu*) comprenant le cheval, les bovidés et les moutons ; l'autre sous-ensemble, les « museaux froids » (*xüiten xošuu*), regroupent le chameau et la chèvre. Les éleveurs expliquent cette différence par les qualités calorifiques de la viande cuisinée de ces animaux. Un plat de viande de cheval, de bœuf et de mouton est dit rester chaud plus longtemps qu'un plat de viande de chameau et de chèvre qui a tendance à se refroidir très vite. D'où cette expression très populaire : « La viande de chèvre, c'est quand c'est chaud ! » (*jamany max xaluun deeree !*), qui correspond en français à « Mangez pendant que c'est chaud ! » pour inviter ou inciter les commensaux à manger, indépendamment du contenu du plat présenté. Les éleveurs ajoutent que la chaleur de la viande des « museaux chauds » tient au corps plus longtemps.

Lorsque les éleveurs, hommes ou femmes, sont occupés à leurs activités d'élevage, ils s'adressent à leurs animaux pour influencer sur leur comportement. Ils appellent ces interpellatifs adressés au bétail, des « appels au bétail »

(*malyn dudlaga*) que nous traduisons aujourd'hui par huchements. Nous trouvons ce terme dans les remarquables articles de Rémy Dor (1982, 1985, 1995, 1996 et 2003), consacrés aux « huchements du berger turc ». L'auteur, après avoir justifié l'emploi d'un nouveau terme pour définir ce « parler bestiau », propose le réemploi du verbe « hucher » avec le sens de : « émettre un son vocal dans le but d'influencer le comportement d'un animal » avec les dérivations nominales en « hucheur » et « huchement » notamment (1985, 378). Nous utiliserons donc le terme de huchements, particulièrement bien approprié, pour qualifier ces émissions vocales des éleveurs à l'adresse de leur bétail.

Les enregistrements sonores en question ont été réalisés auprès de quatre informateurs différents : d'une part en Mongolie Centrale, auprès de deux éleveuses d'origine *xalx*, l'une de la province de Möst, l'autre près de Kharakorum, dans la région de l'Övörkhangaï, et d'autre part en Mongolie occidentale dans les monts de l'Altaï auprès d'un éleveur d'origine *zaxčïn* de la province de Mankhan et d'une éleveuse *urjanxai* de la province de Duut. Le répertoire de chacun des éleveurs se recoupe souvent et nous ne conservons ici qu'un exemplaire de chaque huchement, lorsque l'analyse sonographique ne révèle pas de différence évidente. Le corpus ainsi constitué comprend une trentaine de huchements, différents selon l'animal auquel ils sont destinés. En effet, pour le chameau nous en avons six, pour le cheval six également, pour le mouton dix, pour la chèvre deux et les bovidés (vache/yack) quatre. La liste n'est pas exhaustive, d'où l'intérêt de recourir à l'avenir à une collecte systématique dans différentes régions de Mongolie qui permettrait d'étoffer ce début de collection de huchements que nous allons maintenant examiner de façon empirique, d'abord selon la catégorie de bétail auquel ils s'adressent :

---

1) Maître de Conférences à l'Université Charles de Gaulle - Lille 3; UFR Arts et Culture; Domaine Universitaire du Pont de Bois; BP 60149; 59653 Villeneuve d'Ascq; [alain.desjacques@univ-lille3.fr](mailto:alain.desjacques@univ-lille3.fr)

## Le chameau.

Le répertoire est composé de huchements destinés à appeler l'animal ou s'en approcher, le calmer, le faire arrêter ou éloigner, le faire uriner, le faire baraquier.

### Appeler ou s'approcher

Deux types de huchements sont utilisés : *toor* par répétition en groupe de trois à sept, pour inciter l'animal à amorcer un mouvement pour se diriger vers le chamelier ou bien à ne pas s'éloigner lorsque le chamelier s'en approche. Une autre variante en *tuš*, répétée en groupe de quatre à huit devant produire les mêmes effets. On note une longueur et une accentuation plus importantes au premier de chaque groupe.

Ce sont deux variantes d'un type de huchement expressif (R. DOR, 1985, 380 ; 2003, 393) qui est élaboré à partir de la représentation sonore du pas du chameau dans son allure au trot (information de N Bovoy, 1984).

### Calmer

Lorsque l'éleveur est assez près du chameau, il saisit la cordelette qui pend de l'attache nasale qui traverse les narines de l'animal. Ce geste est associé à un huchement bref, unique, avec ou sans longueur vocalique : *ook* pour calmer l'animal. Je pencherais pour un huchement de type injonctif (R. DOR, 1985, 380 ; 2003, 393), dérivé du verbe « donner » à l'impératif : *og* (la consonne occlusive vélaire sonore s'assourdisant). Mais ce huchement a été recueilli ailleurs comme stimulant l'animal et classé comme huchement

impressif (R. DOR, 1995, 216).

### Arrêter / chasser

L'action gestuelle pour faire arrêter ou éloigner l'animal est associée également à un huchement bref répété par intervalle : *xa*. Ce huchement est aussi utilisé pour les chevaux, les bovidés et parfois pour le petit bétail (ovins et caprins). C'est très probablement un huchement de type impressif (R. DOR, 1996, 48) dont l'efficacité de sa composante sonore fait réagir les bêtes rapidement. (Voir fig.1)

### Faire uriner

Lorsque le chameau a sa vessie pleine, il ne se déplace plus et ne veut plus effectuer de mouvement, disent les éleveurs. Il faut alors l'inciter à uriner. Le huchement approprié est *šeer* par répétition en groupe de quatre ou cinq. C'est un type de huchement injonctif, dérivé du verbe *šee-*, uriner.

### Faire baraquier

Pour faire baraquier le chameau, le chamelier emploie le huchement *syk*, en émission brève en alternance avec un ensemble de quatre ou cinq. Il s'agit ici aussi d'un huchement de type injonctif qui n'est pas sans rappeler le verbe « s'asseoir » *suux*. (Voir fig.2)

## Le cheval.

Le répertoire comprend des huchements destinés à appeler, à stimuler, à arrêter, à faire boire et à calmer l'animal.

### Appeler

Le huchement spécifique pour appeler les chevaux est *xurii* avec des variantes en *gurii* et *kurii*. D'autres variantes ont été mentionnées par R. DOR (1996, 50). Ce huchement est répété en groupe de deux à cinq avec accentuation (longueur et intensité) sur le premier de chaque groupe. Ce huchement injonctif est dérivé du verbe *xuraa-* utilisé, par exemple dans l'expression *aduu xuraax* « rassembler les chevaux ». (Voir fig. 4)

### Stimuler sa monture

Le cavalier émet des huchements à l'adresse de sa monture pour la stimuler pour avancer ou prendre de la vitesse en changeant de pas : du pas ou petit trot, du petit trot au trot rapide et du trot au galop. Le huchement de circonstance est *ču* parfois dupliqué en *ču ču* ou précédé d'une sifflante en *s* allongée pour obtenir : *sss ču*. Pour les éleveurs il ne fait pas de doute que ce huchement est bien compris par le cheval qui réagit de suite (huchement impressif).

### 2.3. Stimuler une manade,

Pour stimuler une manade, le cavalier émet des huchements en *xay* souvent dupliqués parfois triplés. Il s'agit d'un type de huchement impressif (voir plus haut). Ce

huchement est aussi utilisé pour amener les juments à la traite. Dans ce cas il voisine des huchements proches en *oyš* ou *ayš*.

D'autre part on trouve les chuintantes et sifflantes *ššš*, *sssss* (sifflé), pour stimuler les bêtes lors d'un déplacement.

Le huchement (*x*)*ay* est considéré par les spécialistes comme le « huchement général de stimulation » dans les langues türk (R. DOR, 1996, 48 ; 2003, 393).

### Faire boire

Au moment de faire boire sa monture au bord d'une rivière ou d'un point d'eau, le cavalier émet des huchements sifflés en *psss* aspirés (sifflante précédée d'une attaque bilabiale) par groupe de trois à cinq, reproduisant ainsi le son perçu quand le cheval est en train de boire. Ce huchement peut-être considéré comme expressif (R.DOR, 1996, 48 ; 2003, 392).

### Calmer

La traite des juments est une activité qui mobilise deux éleveurs, généralement un homme et une femme. L'homme est chargé d'amener le poulain sous la mère pour faire monter le lait et de le maintenir juste à côté pendant que la femme entame la traite. La jument a ainsi l'impression que c'est son poulain qui la tête, disent les éleveurs. Durant cette opération, les deux éleveurs émettent des huchements spécifiques pour la calmer, en *xöös*. Ces huchements uniques

sont émis souvent en alternance homme/femme, parfois en même temps. Ils sont liés au contexte sonore des jets de lait

dans le seau pendant la traite.

## Les bovidés

Nous avons enregistré quatre sortes de huchements que les éleveurs adressent à leur troupeau composé de vaches et de croisements issus de yack, pour les appeler, les stimuler, les calmer et les éloigner.

### Appeler

Le huchement de circonstance est : *köör* répété par groupe de trois à sept, avec accentuation sur le premier huchement de la série. Il se rattache au type injonctif, dérivé probablement du verbe *xuraa-* « rassembler », comme indiqué plus haut dans le huchement pour appeler le cheval. Le chercheur mongol SODNOM (1964) a mentionné le huchement en *köw* pour l'appel des vaches.

### Stimuler

C'est la catégorie de bétail où nous avons enregistré une plus dense diversité de huchements : huit pour le troupeau de moutons et deux pour les agneaux en particulier.

### Appeler

Le huchement largement diffusé en Mongolie pour appeler les moutons est : *brrr*. C'est un huchement expressif du bêlement de l'animal qui est composé de trilles avec attaque labialisée. Il est produit par groupes de deux à cinq. Le premier de chaque groupe étant plus accentué en intensité et longueur.

### Stimuler

Pour stimuler les moutons, plusieurs sortes de huchement sont utilisées : *deč* (impressif), *oyš* (injonctif car il semble proche de l'interjection *xoyš!* « devant ! »), *ay*

Stimuler les vaches afin de les mettre rapidement en mouvement est associé à un huchement bref, unique, parfois redoublé : *oč*. C'est un type d'huchement impressif.

### Calmer

Au moment de la traite, activité essentiellement féminine, les éleveuses lancent des huchements en *ööv*, par paire ou triplés, pour calmer les vaches. Ce huchement, est sans doute dérivé d'une représentation sonore du beuglement de l'animal ; il est alors de type expressif.

### Arrêter / chasser

On retrouve ici un huchement impressif déjà mentionné pour le chameau, en *xa*. Sa brièveté et son intensité sonore concourent à faire réagir la bête rapidement.

## Les moutons.

(impressif), de façon unique et brève pour faire lever les bêtes et mettre le troupeau en marche par exemple. Ces huchements sont comparables à ceux que l'on trouve pour les chevaux au §2.3.

### Eloigner, chasser

Le huchement général est *ča* ; il est impressif, bref et unique.

### Calmer

Pendant la traite des brebis, pour calmer l'animal la bergère émet deux sortes de huchements impressifs, soit en *ööv* répétés, avec variante en *övlée* ; ou bien en *xööv* qui rappelle le huchement pour les vaches mentionné par SODNOM, plus haut.

## Les agneaux

### Appeler ou s'approcher

Deux sortes de huchements possibles : *kürgii* répétés en groupe de deux ou trois avec maintien du timbre vocalique de la deuxième syllabe. Ou bien le huchement en *kögnee*, émis de façon unique et maintien de l'intensité sur la seconde

syllabe. Ce dernier huchement, de type injonctif, est dérivé probablement du verbe *xöx-* « téter ». Ces deux huchements, déjà repérés par R. DOR « pour attraper les agneaux et les chevreaux » (2003, 400), peuvent être produits par la même personne, sans différence régionale. (Voir fig. 3)

## Les chèvres

### Appeler

Deux sortes de huchements qui semblent dépendre de régions différentes. Dans la Mongolie de l'ouest en effet le huchement largement diffusé est : *žii* en groupe de deux à sept ; alors qu'en Mongolie Centrale le huchement est plutôt en *zuu* en groupe de deux à quatre. Ce huchement de type injonctif est dérivé du verbe *zuu-* qui signifie « mordre ». En effet, les éleveurs sont contraints de donner régulièrement le

biberon aux chevreaux car leur mère refuse très souvent de les allaiter ; d'où cet appel à « mordre » la tétine, d'abord destiné aux chevreaux, mais qui est devenu l'appel générique pour l'ensemble des chèvres.

Le tableau ci-dessous reprend l'ensemble des huchements observés ici selon la typologie établie par R. DOR.

	injonctif	impressif	expressif
Chameau	<i>ook, šeer, syk</i>	<i>xa</i>	<i>toor, tuš</i>
Cheval	<i>xurii</i>	<i>ču, xa, oyš, ayš, xööš</i>	<i>psss</i>
Vache	<i>köör</i>	<i>oč, xa</i>	<i>ööv</i>
		<i>deč, ay, ča, öövl, övlee,</i>	
Mouton	<i>oyš, kögne</i>	<i>xööv</i>	<i>brrr</i>
Chèvre	<i>žii, zuu</i>		

**Tableau I. Classification des huchements selon la typologie établie par R. DOR**

Nous remarquons l'absence de huchement de type descriptif, de la quatrième catégorie que l'auteur avait mentionnée dans ses articles. D'autre part les huchements de type impressif sont ici les plus nombreux, ce qui confirme l'observation faite sur les huchements en général (R. DOR, 1996, 48).

En écoutant plus attentivement les huchements ainsi recueillis, on remarque que deux paramètres fondamentaux

sont en jeu dans leur émission : le paramètre de longueur vocalique (bref/long) et le paramètre de répétition (singleton/multiple). Par « singleton » nous désignons un huchement produit de façon unique, isolée, en intervalles plus ou moins réguliers ; sous l'étiquette « multiple », nous regroupons les huchements qui sont émis en ensemble d'unités identiques de nombre variable de succession immédiate. Ainsi nous obtenons le tableau suivant :

Ensemble d'unités / Longueur vocalique	singleton	multiples
<b>BREF</b>	CHASSER ( <i>ha, ča</i> ) STIMULER ( <i>xay, ay, ayš, oyš, oč, deč</i> )	FAIRE BARAQUER ( <i>syk</i> ) STIMULER sa monture ( <i>ču</i> )
<b>LONG</b>	APPELER ( <i>kögne</i> ) CALMER ( <i>ook, xööš, ööv, öövl, övlee</i> )	APPELER/S'APPROCHER ( <i>toor, tuš, xurii, köör, brrr, xööv, kürgii, žii, zuu</i> ) FAIRE URINER ( <i>šeer</i> ) FAIRE BOIRE ( <i>psss</i> ) STIMULER dans un déplacement de troupeau ( <i>ššš, sssss</i> )

**Tableau II. Répartition des huchements selon leur longueur vocalique et leur répétition.**

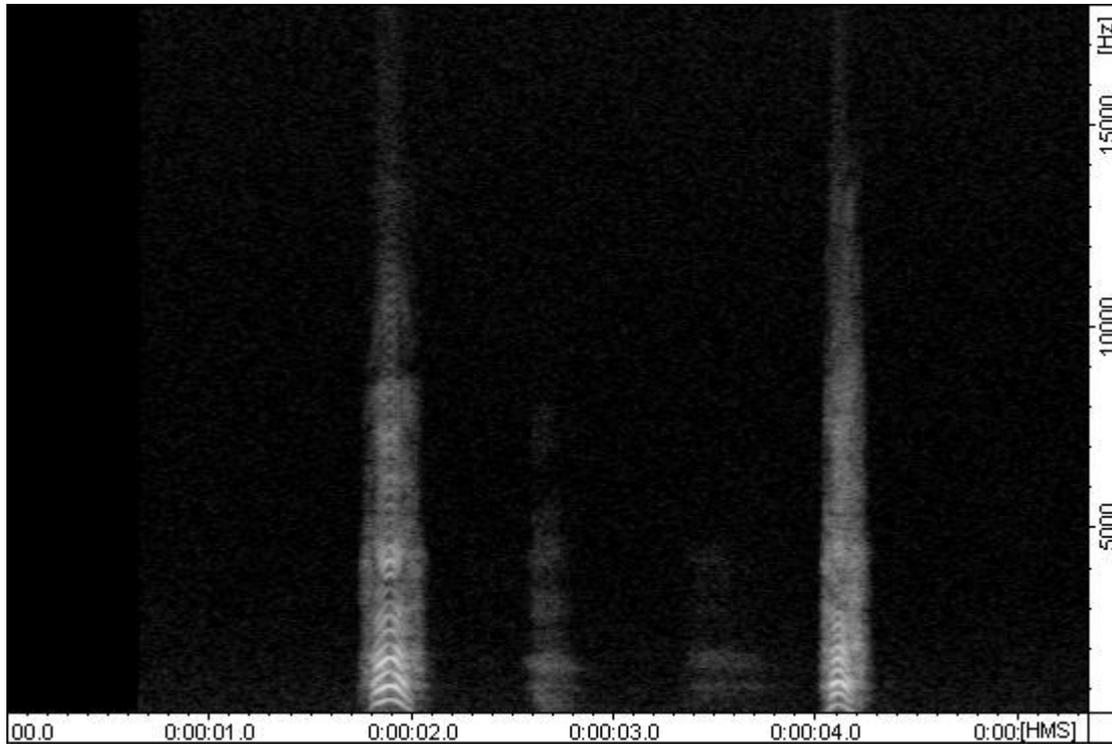
Il est alors intéressant de constater deux grandes tendances : lorsque l'éleveur sait qu'il peut obtenir un changement rapide du comportement de l'animal, il utilise d'une part des huchements brefs en singleton, particulièrement pour éloigner (chasser) et stimuler ; d'autre part des huchements brefs parfois répétés pour faire baraquier son chameau ou stimuler son cheval. Lorsque le changement du comportement de l'animal est plus long à obtenir, les huchements utilisés s'allongent en longueur vocalique en singleton (appeler, calmer) ou sont émis en répétition. Si l'on compare les tableaux I et II, on remarque une forte corrélation entre les huchements de type impressif et leur réalisation sonore sous forme de singleton/bref ; de même les huchements de type expressif et de type injonctif se réunissent pour former un ensemble de huchements multiples/longs. Il y a donc là une opposition entre la catégorie des huchements impressifs et les deux autres. Peut-être que cette opposition rudimentaire n'est-elle qu'une forme vestigiale d'une

opposition originelle entre huchement somatofuge (faire fuir le prédateur pour rester en vie) et huchement somatotrope (faire approcher sa proie pour la capturer) (R. DOR, 2003, 390), deux sortes de huchement lié à la survie, qui remonteraient aux premiers hominidés ?

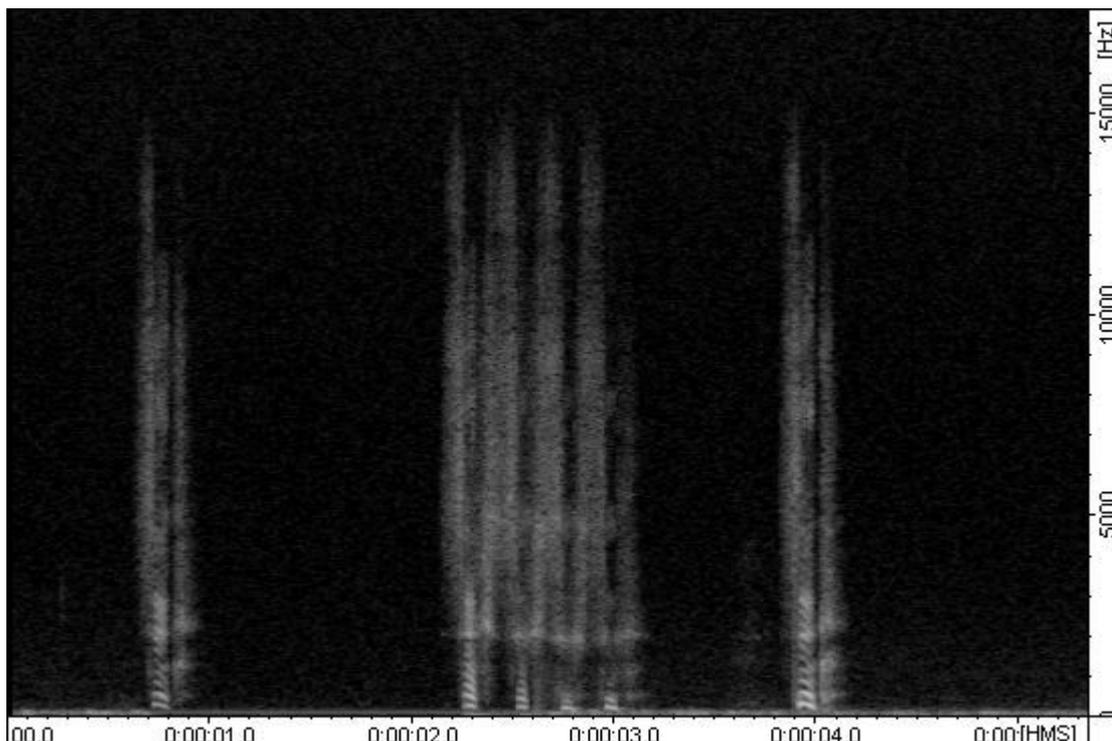
Ainsi l'examen empirique de ce petit recueil d'une trentaine de huchements nous aura au moins permis, dans un premier temps, d'entrevoir la richesse d'un répertoire peu connu dont le caractère fonctionnel ne fait aucun doute. Il ouvre la voie à des perspectives de recherches encore inexplorées, tant au niveau de l'analyse systématique de tous les huchements mongols en tenant compte de leur diversité régionale et de leur comparaison avec ceux diffusés dans toute l'Asie Centrale. D'autre part, les contours vocaliques des huchements multiples, leurs accentuations et leur rythme, incitent à s'interroger sur leur incidence éventuelle dans l'émergence de certaines lignes mélodiques de chants populaires.

## Annexe

Quelques exemples de sonagrammes de huchements mongols illustrant le Tableau I (réalisés sur le logiciel « Acousmographe » de l'INA-GRM, avec le soutien du Ministère de l'Education Nationale).



*xa xa*  
Fig. 1 : Huchement singleton bref : *xa* (1+1)

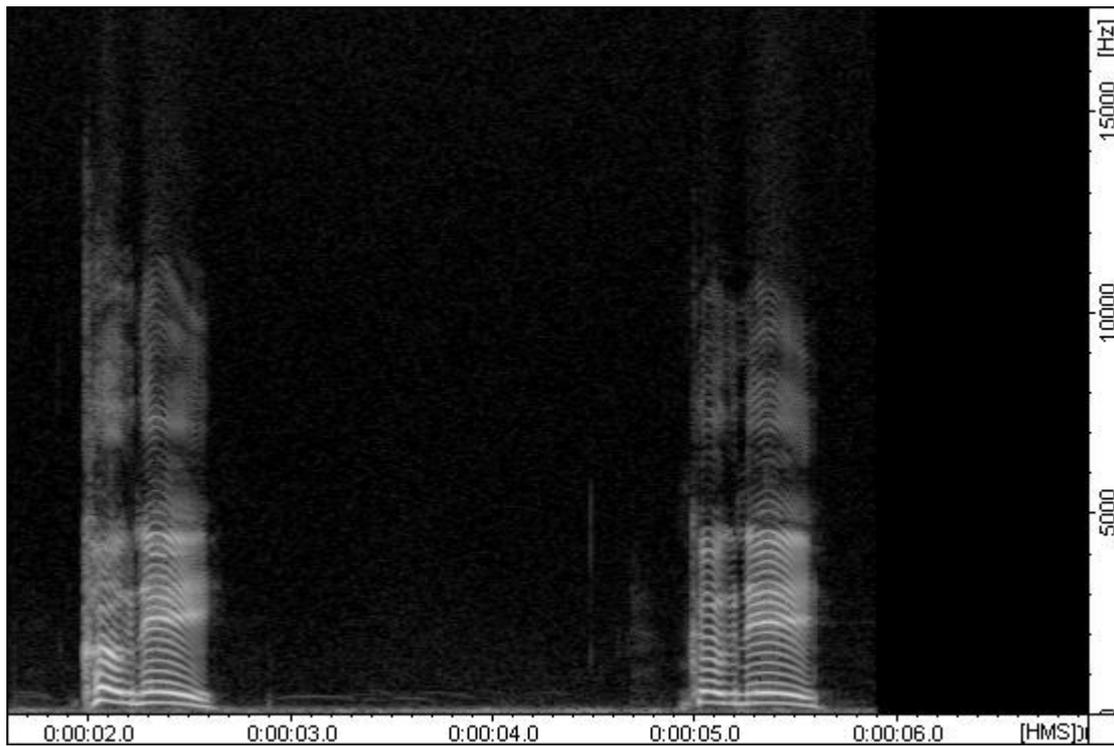


*syk*

*syk syk syk syk*

*syk*

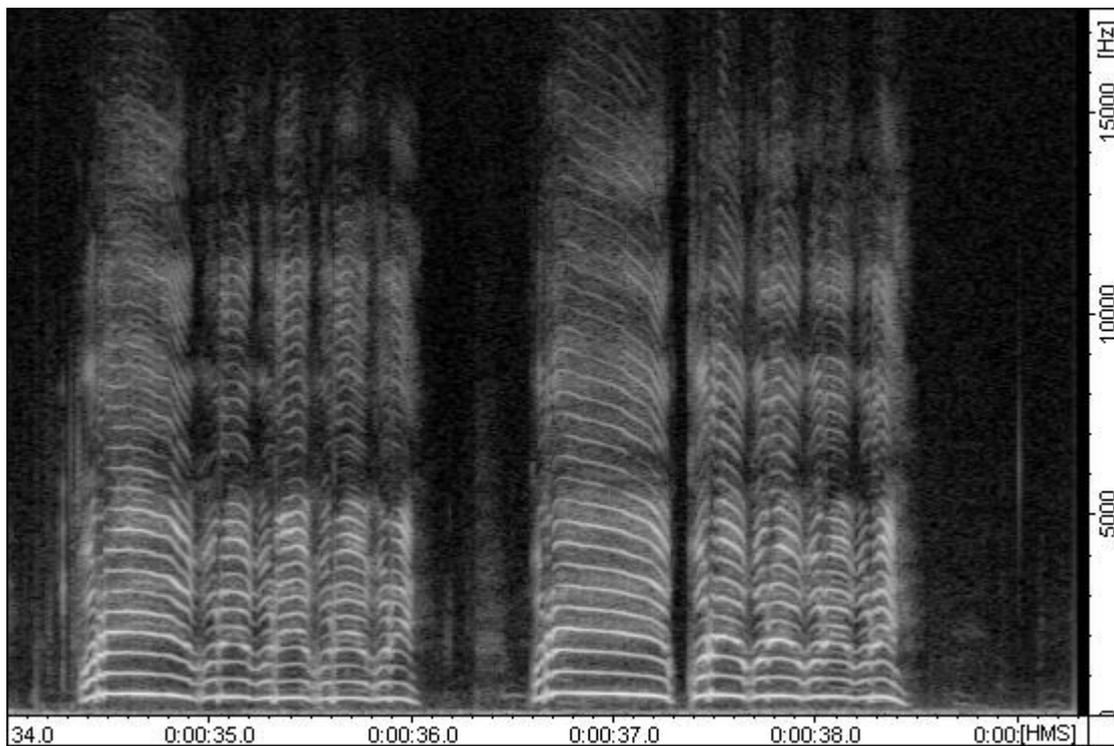
Fig. 2 : Huchements multiples brefs : *syk* (1+4+1)



*köögneee*

*köögneee*

Fig. 3 : Huchement singleton long : *kögnee* (1+1)



*xuriiiii xurii xurii xurii xurii*

*xuriiiii xurii xurii xurii xurii*

Fig. 4 : Huchements multiples longs : *xurii* (5+5)

**Tableau III. Alphabet du mongol cyrillique et sa translittération.**

Mongol cyrillique	Translittération	Mongol cyrillique	Translittération
А а	A	Р р	r
Б б	B	С с	s
В в	V	Т т	t
Г г	G	У у	u
Д д	D	Ү ү	ü
Е е	Je	Ф ф	f
Ё ё	Jo	Х х	x
Ж ж	Z	Ц ц	c
З з	Z	Ч ч	č
И и	I	Ш ш	š
Й й	J	Щ щ	šč
К к	K	Ы ы	y
Л л	L	Ь ь	‘
М м	M	Э э	e
Н н	N	Ю ю	ju
О о	O	Я я	ja
Ө,ө	Ö		
П п	P		

## Bibliographie

- DOR (R.), 1982, Une recherche en cours : les huchements du berger turc, *Production Pastorale et Société*, 11, pp 13-21.
- , 1985, Les huchements du berger turc. 1. Interpellatifs adressés aux animaux de la cour et de la demeure, *Journal Asiatique*, Tome CCLXXIII (3-4), pp 371-424.
- , 1995, Les huchements du berger turc. 3. Interpellatifs adressés au gros bétail, *Turcica – revue d'études turques*, Tome XXVII, Editions Peeters, pp 199-222.
- , 1996, Les huchements du berger turc. 2. Du huchements-aux-morts à l'appel des chevaux, *Les Ottomans et la mort – permanences et mutations*, G. Veinstein (Editeur), pp 39-55.
- , 2003, A la recherche d'un proto-langage : analyse de quelques huchements turcs relatifs au petit bétail, *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, Tome XCVIII, fasc. 1, pp 385-408.
- LEOTAR (F.), 2006, Les mélodies huchées des Touvas et des Ouzbeks, contexte et système musical, *Cahiers d'Etudes Mongoles, Sibériennes, Centrasiatiques et Tibétaines*, vol. 36-37, pp. 351-372.
- SAMPILDENDEV (X.), 1985, *Malč'in ardyn zan jiliin ulamžlal* (Les coutumes traditionnelles des éleveurs), U.X.G. 190 pages.
- SHAGDARSUREN (C.), 1970, Les chansons amadouant la femelle qui refuse d'accepter son nouveau-né, *Rocznik Orientalistyczny* XXXIII (1), pp. 97-102.
- SODNOM (C.), 1964, Malyn tuxaj ug (Paroles associées au bétail), *Studia Mongolica* IV, pp. 15-31.
- TOIVGOO (C.) 1963, *Ner tom'yony cuvral bičig – Malyn bie bütec- oros-mongol, mongol-oros* (Lexique consacré aux parties du corps des animaux d'élevage, en mongol-russe et russe-mongol), Š.U.A.X, 1-r bot', 3-r devter, 180 pages.



# LA RELATION HOMME-ANIMAL DANS LES ARCHIVES SONORES DU MNATP

Marie-Barbara LE GONIDEC <sup>(1)</sup>

**Résumé:** Note complémentaire bibliographique à la journée d'études de la Société d'Ethnozootechnie du 4 décembre 2008, sur les archives de la phonothèque du MuCEM et sur d'autres publications de marque ayant trait aux relations homme-animal entretenues par la voix.

**Summary:** Supplementary bibliographical note to the Société d'Ethnozootechnie Study Day, 4 December 2008, on the sound archives in the MuCEM (Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée) and on other important publications concerning the human-animal relationship maintained by use of the voice.

**Mots-clé:** bibliographie, archives son, MuCEM, MNATP

**Key words :** bibliography, sound archives, MuCEM, MNATP

Ayant en commun d'utiliser des sons pour communiquer, l'homme a développé vis-à-vis de l'animal un mode de communication qui passe par le sonore, voire, le musical.

Nous souhaitons évoquer très brièvement cet aspect à travers les archives sonores de la phonothèque de l'ancien musée national des Arts et Traditions populaires (2), afin d'apporter des éléments d'information complémentaires à la journée "l'homme et l'animal – voix, sons, musique" qui s'est tenue le quatre décembre dernier et dont ce numéro rapporte les principales communications.

Nous rappellerons ici rapidement les différents registres à travers lesquels se développe ce lien homme-animal et donnerons un ou deux exemples d'enregistrements sonores conservés au musée, le cas échéant.

Le thème homme-animal peut être abordé de différentes manières. Nous avons tout d'abord la relation de travail que l'homme entretient avec l'animal. Elle se manifeste principalement sur le mode :

- de l'élevage, l'homme vivant de l'exploitation de troupeaux de bovins, d'ovicaprins,
- de l'agriculture, où l'homme emploie la force de travail du bœuf ou du cheval,
- et enfin, dans celui de l'animal comme moyen de transport.

Avec eux, nous entrons de plain pied dans le monde de la signalétique rendu par l'emploi des cloches et clochettes, sonnailles et autres grelots portés par ce dernier, dans un but de repérage, de stimulation et/ou de protection. De nombreux articles ont été écrits sur le sujet. Cette signalétique se fait autant dans un but pratique que symbolique (notion de blason sonore développé par Cl. Marcel-Dubois par exemple, la cloche du meneur objet de prestige, etc.).

Dans ces domaines, citons les enregistrements suivants :

- ex. n° inv. 47.6.154 (3), appel de berger chikitoak, pays Basque
- ex. n° inv. 60.1.54, descente d'un troupeau bovin transhumant, Oraison, Basses-Alpes
- ex. n° inv. 60.16.632, clochettes et sonnailles de moutons, Saugues, Haute-Loire
- ex. n° inv. 52.24.180, appel de pâtre, Guimgamp, Côtes d'Armor
- ex. n° inv. 60.20.44, cris de labours, Gabarret, Landes

Nous entrons aussi dans celui de l'utilisation de la trompe, de la corne ou de la conque, très utilisée notamment par les bergers communaux pour récupérer les animaux d'un village et les ramener le soir chacun dans son étable ou sa bergerie. Des exemples d'utilisation de tels instruments sont assez nombreux à la phonothèque, comme par ex. n° inv. 49.1.141, appel de corna, Moltifao, Corse.

La relation homme-animal nous offre aussi la possibilité d'évoquer, évidemment, tous les cris et les injonctions qui servent à conduire le troupeau ou l'attelage, et aussi, ceux utilisés dans l'univers domestique de la ferme pour appeler les animaux, principalement des volailles, à venir s'alimenter, pour les faire se sauver quand elles gênent, où pour les inviter à se rassembler dans un lieu donné :

- ex. n° inv. 56.3.35, appel des moutons au sel, Lesponne, Hautes-Pyrénées
- ex. n° inv. 76.40.136, appel aux poules, Dunkerque, nord

Sur le plan plus musical, on peut évoquer, dans le cadre agro-pastoral, la relation que l'homme entretient avec l'animal par le jeu d'un instrument mélodique, tel que la flûte et la cornemuse. Nous avons eu l'occasion d'étudier la façon dont cette relation s'instaure dans le contexte bulgare (1). Si

---

1) Ethnomusicologue, responsable du département de la musique et de la phonothèque du MuCEM, 6, avenue du Mahatma Gandhi, 75116 Paris, France; marie-barbara.le-gonidec@culture.gouv.fr

2) Actuellement fermé au public, le MNATP s'appelle aujourd'hui le MuCEM (Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée) ; ce musée ouvrira ses portes dans un nouveau bâtiment à Marseille en 2013.

---

3) Ce numéro correspond à la côte du phonogramme.

l'ethnographie témoigne de cet aspect pour les sociétés balkaniques, l'histoire nous laisse supposer qu'en France depuis longtemps, l'homme se sert de l'instrument de musique pastoral pour communiquer avec l'animal. Le célèbre agronome du début du XVIIe siècle, Olivier de Serres, fait figurer l'instrument mélodique en bonne place dans la liste qu'il donne des outils indispensables au métier de bergers. Même si nous n'avons pas dans la phonothèque d'enregistrement lié à ce thème, il s'agirait d'une pratique qui n'a rien d'extraordinaire, l'instrument de musique se substituant simplement à la voix de l'éleveur.

Evoquons un autre volet de cette relation homme-animal via le sonore, qui est celui de l'homme imitant l'animal. Ce domaine recouvre celui de la chasse auquel on pensera en tout premier lieu. L'organe vocal est "l'appel naturel" de l'homme, mais il a inventé toute sorte d'objets sonores imitant très fidèlement les cris des animaux. Nous sommes là encore dans le registre de la fonctionnalité, mais par curiosité disons, ou par défi, l'homme a cherché à imiter tous les animaux, même ceux qu'il ne chasse pas. La phonothèque conserve, de ce point de vue, une collection assez étonnante, inventoriée sous le n° 54.5, enregistrée auprès de Ernest Rèbre, dans les Yvelines, qui imite toute sorte d'animaux, à la bouche, avec une conque, un sifflet, une feuille de lierre, etc.

Dans un registre qui s'éloigne de la fonctionnalité première, nous pensons aussi à ces mimologismes dans lesquels l'homme prête aux animaux un langage qui lui permet souvent une critique sociale qu'il peut difficilement se permettre autrement sinon par le biais du truchement. Nous n'avons pas précisément ce genre d'enregistrement dans nos collections, mais en revanche, la liste est longue pour ce qui concerne l'animal comme protagoniste principal d'une chanson. Animal prête-nom, on fait dire au bœuf ou à l'âne ce qui, encore une fois, serait inconvenant exprimé directement. La liste est longue d'histoires de bœufs, de loups, de chats ou de chiens, d'ânes et de lièvres... et surtout d'oiseaux (qui sont par ailleurs souvent les messagers de l'amour). Mais nous

nous éloignons du sujet.

N'oublions pas, en dernier lieu, le langage sifflé qui peut aussi, d'une certaine manière, se rapporter à ce thème, dans le cas où il servait principalement aux bergers à communiquer quand le langage articulé était rendu inopérant dans le cas d'un éloignement dépassant la portée de la voix humaine. Les enregistrements de la collection 63.36 et notamment le phonogramme n°41 – l'illustre parfaitement puisqu'il s'agit de la "communication entre deux vachers", dans vallée d'Aas (Basse Pyrénées).

Pour finir, citons la recherche conduite sur le plateau de l'Aubrac entre 64 et 66, par des chercheurs de l'INRA, du CNRS et du MNATP et dont les enregistrements se trouvent à la phonothèque. Huit volumes ont livré les résultats de ces travaux. C'est dans le tome V que l'on trouvera, aux pages 179 à 182 la description des grelots et des cloches animales, tandis que les pages 233 à 237 évoquent leur usage et notamment le "phonocomportement" des bovins.

Pour finir, citons simplement, parmi une bibliographie assez riche sur le sujet et qu'il n'y a pas lieu de faire ici, deux autres ouvrages importants sur ce thème qui ont l'intérêt, l'un d'être une monographie sur le sujet, l'autre, un recueil d'articles qui brasse très largement ce thème qui nous occupe. Il s'agit de :

- "*Sons et musiques autour de l'animal*", de Jacques Coget (édition du Musée du Rouergue, guide des mœurs et coutumes n°7, Rodez, 1990), qui est aussi le coordinateur de :

- "*L'homme, l'animal et la musique*" (collection Modal, édition de la FAMDT, Parthenay, 1996).

C'est dans cette publication que nous avons eu le plaisir de rédiger l'article que nous évoquions plus haut.

Enfin, signalons que la phonothèque est ouverte aux chercheurs, sur RDV (2), et les enregistrements peuvent être écoutés sur place s'ils ont été numérisés, ce qui est le cas pour la plupart.

---

1) Nous avons consacré à ce thème un article dans *l'homme, l'animal et la musique* (cité en fin d'article).

2) marie-barbara.le-gonidec@culture.gouv.fr

# ADDENDA

*NDLR : Nous rassemblons dans ce chapitre trois documents en rapport avec le thème de cette journée, qui nous ont paru mériter d'être communiqués à nos lecteurs. Ils comprennent une lettre de Germain DALIN †, un article du Professeur THÉRET † et un court extrait récent d'une revue agricole.*



## LETTRE DE GERMAIN DALIN DU 4 NOVEMBRE 2008

*Cette lettre a trait à la journée sur l'animal et les sons, dont Germain DALIN est en partie à l'origine (voir « Introduction »). Elle a été adressée à notre président, B. DENIS. Nous publions de larges extraits de ce qui a été l'un de ses derniers écrits.*

« En ce qui concerne la journée du 4 Décembre, pour laquelle Cozette et Mouette ont fait un remarquable travail, mon apport est très modeste. Tout le mérite leur revient.

Sur ce thème, il est intéressant de constater que le comportement de l'homme vis-à-vis de l'animal évolue ou a évolué avec la condition de celui-ci.

Pratiquement jusqu'à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le patriarcat et la puissance de l'homme était la base de tout et la domination par la force une réalité. Le ton de la voix était élevé et le langage le plus courant manifestait la colère, accompagnée de coups. Seuls, les animaux dépendant des femmes ou entretenus dans des fermes familiales étaient cajolés.

Tous les souvenirs des jeunes ruraux de l'époque sont remplis de cette violence : comportement vis-à-vis du taureau considéré a priori comme méchant, bataille quotidienne des chiens, parfois violente. La nourriture était plus rare et pas lénifiante comme celle d'aujourd'hui.

Vis-à-vis du taureau, pour le comprendre et travailler sa psychologie, l'insémination artificielle fera faire un grand progrès. Mais, là aussi, il y a eu une grande différence entre grandes et petites stations.

Je peux témoigner de mon centre de Pleux en Seine et Marne où nous avons trois taureaux que nous observions souvent : le plus méchant ne le fut plus le jour où je m'aperçus qu'il était chatouilleux et que, par conséquent, il ne se laissait pas approcher par peur du contact, surtout de l'arrière.

J'avais aussi un taureau, célèbre en son temps, de race Française Frisonne Pie Noir (appellation de l'époque) : Fandango. Il pesait une tonne deux cents. Mais il m'avait adopté et me suivait partout comme un chien, sans attache ni lien. Il suivait et obéissait. Sur un pari, il est même venu avec moi dans un restaurant Meldois (Meaux). Les photos existent, la presse en a parlé. Fandango avait un frère jumeau et ils furent réunis lors du concours spécial de la race à Reims en 1948. Je l'avais pris en main à six mois.

Il est bien évident que les conditions de rapport par le son entre l'homme et l'animal ont fait des progrès dans l'analyse mais demeure le problème de la taille de l'exploitation. En effet, il est facile de dialoguer avec un ou trois chevaux ou bœufs d'une attelée mais c'est infiniment plus difficile dans des écuries de plusieurs dizaines d'animaux car, outre la compétition existant entre les charretiers, il y a aussi celle, que nous détectons mal, des animaux entre eux. Les comportements d'affinité ou de rejet sont proches des nôtres.

A cela aussi, il faut ajouter la qualité du timbre de la voix ou du chant.

On sait aussi depuis toujours utiliser la sympathie de l'homme avec certains animaux, auxquels d'ailleurs il peut tenir de longs discours : par exemple, le berger et son chien ou son cadet.

Même la poule, au moment d'être agrainée et du fameux Piou-piou, réagissait différemment suivant la voix qui le prononce.

Les animaux de compagnie sont l'objet d'analyse et de psychanalyse et apportent ainsi une meilleure connaissance du problème. Mais a-t-on analysé le rapport suivant la tonalité des voix ?

Les différences de réactions suivant les races sont bien connues. Il faut y ajouter l'effet de la mémoire auditive de l'animal et ses réactions de crainte ou de joie même après de longs moments d'absence.

N'oublions pas non plus la réaction souvent entendue du propriétaire d'animal de compagnie : « Il

ne lui manque que la parole ». Je l'ai entendue aussi pour des chiens de travail, des chevaux, des porcs etc...

Où en serons-nous dans cinq ou dix ans ? Les progrès seront importants mais il y aura toujours la barrière du mystère.

# BRUITS UTILES CHEZ LES ANIMAUX

Marcel THÉRET <sup>(1)</sup>

*Il s'agit du texte d'une réflexion très générale, dépourvue de bibliographie, ayant fait l'objet d'une conférence au colloque « Audition et olfaction, éléments de la communication animale », organisé par le CAMHA (Comité pour l'association des médecines humaine et animale) en 1988. Les communications ont été rassemblées dans un document de la « Collection Fondation Mérieux ».*

*Le thème des bruits utiles avait été proposé par les organisateurs du colloque. L'auditoire était composé principalement de médecins. Bien que très empreint d'anthropomorphisme, ce texte constitue l'un des rares exemples que nous connaissions où un zootechnicien a accepté d'aborder la question de « l'animal et les sons ». Il est par ailleurs l'occasion d'associer la mémoire de M. THÉRET à celle de G. DALIN. Ils étaient tous les deux de la même génération et étaient l'un et l'autre de bons connaisseurs de l'animal.*

## Introduction

Comme l'homme, l'animal est sensible aux bruits et, comme pour lui, ceux-ci peuvent être à l'origine de nuisances ou, au contraire, présenter une certaine utilité.

Cette utilité doit être surtout envisagée à la lumière des relations homme-animal, en reconnaissant toutefois que certains bruits peuvent satisfaire un besoin ou un plaisir pour l'animal lui-même, en dehors de toute autre considération.

Par ailleurs, faut-il voir dans les bruits, uniquement comme le veulent les définitions habituelles, un ensemble de sons sans harmonie ? Certes non, et un ensemble de bruits harmoniques ou non, peuvent avoir valeur de bruits, comme la parole, la musique ... ou tout autre bruit.

L'abord du sujet est particulièrement délicat, car on a

toujours tendance à faire de l'anthropomorphisme et à considérer que ce qui est utile pour l'animal l'est d'abord pour nous. Au lieu de nous baser sur des études de comportement avec leur analyse, nous rechercherons surtout dans les rapports homme-animal, des exemples où les bruits, au sens large, présentent une utilité certaine.

Ce n'est qu'après avoir cherché à préciser ce que l'animal peut attendre d'un bruit, ou ce que l'homme désire obtenir d'un animal par un bruit particulier que nous envisagerons par des exemples les *bruits utiles* chez les animaux, sans chercher à faire une véritable étude du mécanisme du comportement.

## De l'utilité du bruit chez les animaux

D'un point de vue un peu schématique, on peut reconnaître trois types d'utilité : - un bruit perçu avec une apparente satisfaction personnelle, voire avec un certain plaisir, sans autre finalité ; - le bruit, toujours au sens large, ayant une action tranquillissante sur l'animal ; - enfin, le bruit utilisé par l'homme pour obtenir une réaction utile pour lui-

même.

C'est donc sous ces trois aspects que nous allons rechercher, uniquement sur nos animaux domestiques, des faits montrant l'utilité des bruits. Il s'agira naturellement de quelques exemples choisis parmi les plus nets, en précisant la nature du bruit ?

## Les bruits utiles

### Bruits perçus avec une apparente satisfaction personnelle

Les animaux, en général, ne sont pas insensibles et peuvent fort bien apprécier certains bruits et leur

comportement traduire une certaine joie. On peut donc considérer ces bruits comme utiles. A l'évidence, ce bruit ne doit pas être trop dysharmonique.

Nous retiendrons deux exemples seulement :

- Lors d'une parade militaire avec musique, il est intéressant d'observer le comportement des chevaux. Leur

---

1) Professeur à l'Ecole vétérinaire d'Alfort.

allure est fière et ne peut être comparée à celle qu'ils ont dans le cadre d'un simple défilé. Y a-t-il vraiment utilité ? Peut-être pas, mais cette musique crée une certaine ambiance et le cheval éprouve un vrai plaisir. Il est facile à dire qu'il y a accoutumance, conditionnement, peut-être, mais les faits sont là.

– Notre deuxième exemple aura trait aux cloches que les vaches surtout, mais aussi les chèvres et les moutons, portent en montagne. C'est une règle dans la conduite des animaux en pâturages alpestres.

### **Bruits ayant une action tranquilisante sur l'animal**

En diverses circonstances un animal peut manifester de l'inquiétude, de la peur, traduites par un comportement particulier, variable avec les espèces et avec les individus.

Il importe alors de tranquilliser ces animaux et, pour cela, la parole a un rôle évident.

On ne saurait aborder un cheval sans lui parler, ne serait-ce que par simple sécurité. En réalité, le bruit, ici la parole, évite la peur et les réactions qu'elle peut entraîner. Tout conducteur d'animaux, en faisant varier le ton de sa voix, communique en fait avec eux. La compréhension des mots eux-mêmes résulte d'un phénomène complexe, car la

Là aussi, quelle que soit la motivation de cette pratique, les animaux porteurs de cloches ne manifestent-ils pas quelque fierté ? Ils se plaisent à faire sonner leur cloche pour leur propre plaisir. La vache à qui on a enlevé sa cloche, se trouve banalisée et marque une certaine tristesse bien observée par le berger. Ce bruit de cloche qui, bien souvent, est loin d'être argentin, agit de façon heureuse sur le psychisme de l'animal et provoque un comportement particulier qui peut d'ailleurs être utilisé par l'homme pour la conduite du troupeau.

voix seule n'intervient pas dans cette compréhension. Tout mot ayant pour finalité une réponse de la part de l'animal ne saurait entrer dans ce chapitre.

Il paraît difficile de citer des exemples précis car ceux-ci pourraient paraître à beaucoup comme puérils. Pourtant, par le larynx, on émet bien des sons qui peuvent varier largement sans obligatoirement rechercher l'harmonie. Leur utilité est indéniable et non seulement ils servent à tranquilliser l'animal, mais aussi à le flatter, le complimenter, et le son lui-même avec toutes ses nuances a son importance, bien plus que la compréhension des mots qui sont prononcés.

### **Bruits utilisés par l'homme pour obtenir de l'animal une réponse particulière**

D'une façon générale, dans le cadre du dressage, l'homme, en association avec d'autres stimuli, fait appel aux sons les plus divers. Ceux-ci ont donc un caractère d'utilité dont il tirera profit sans qu'il y ait nuisance pour l'animal.

Il ne saurait être question d'envisager cet aspect d'une façon fondamentale, mais simplement de choisir quelques exemples pour lesquels la finalité dressage reste secondaire, mais qui, néanmoins, conduisent les animaux à avoir un comportement particulier.

#### **❖ Les bruits d'appel**

Dans l'exploitation et la conduite générale d'un élevage, on peut être amené à rassembler les animaux.

Deux cas sont évidents : - Tout d'abord celui du berger qui appelle ses brebis en émettant un son particulier, un bruit de roulement, qui invite les animaux, soit à se rassembler, soit à le suivre. Certes les chiens interviennent, mais les sons plus ou moins modulés émis par le berger jouent un rôle important, sinon prédominant, à certain moment de la conduite du troupeau. – L'autre exemple est aussi bien connu : c'est l'appel de la fermière pour rassembler les animaux de sa basse-cour. Le plus souvent, un mot est répété plusieurs fois : « Petits, petits ». Cet appel est généralement lié à la distribution des grains et les animaux sont donc conditionnés.

En dehors de ces bruits, les volailles circulent librement à l'intérieur de la cour de la ferme. Cette véritable scène de la vie rurale appartient presque au passé.

A ces deux exemples, on peut rattacher le rôle joué par les sonneries de trompes en vénerie. En dehors de la signification particulière de chaque sonnerie dans la conduite de la chasse, il paraît évident que les chiens sont influencés par le son des trompes de chasse. Ils y trouvent une certaine excitation et aussi plus d'allant. La voix des chiens de meute s'intègre aussi aux « bruits » des trompes pour former un complexe conditionnant les animaux avec une réaction de groupe.

#### **❖ Le bruit du fouet**

Dans l'utilisation des animaux, on pourrait signaler de nombreux exemples de bruits constitués par un son bref correspondant à un ordre. Nous retiendrons seulement le cas de l'utilisation du fouet dans la conduite des chevaux et plus particulièrement celle des chevaux de trait-lourd.

La conduite de trois chevaux en flèche attelés à une charrette lourdement chargée n'est pas simple. Au démarrage, les trois chevaux doivent agir simultanément. Il est évident que chaque charretier peut avoir sa technique, mais le fouet n'est pratiquement jamais utilisé pour frapper un animal. Le

démarrage s'effectue en deux temps. Dans un premier temps, l'homme prend contact avec ses chevaux par la parole ; répondant à leur nom, ils assurent aux traits une tension, mais sans effort ; ils se préparent à démarrer. Toujours en contact avec ses animaux par la parole, le charretier fera claquer son fouet ; les chevaux alors, avec une parfaite synchronisation démarreront leur fardeau. Des coups de fouet, opportunément donnés, permettront de maintenir les animaux dans leur effort, les chevaux n'étant jamais fouettés.

## ❖ La musique dans les étables de vaches laitières au moment de la traite

Il y a fort longtemps déjà que la presse agricole, voire la grande presse, faisait état de l'effet favorable de la musique au moment de la traite des vaches sur la quantité de lait produite (1). La musique douce semblait devoir donner les résultats les plus favorables. Qu'en est-il aujourd'hui ? Il apparaît que peu de vachers sont devenus mélomanes pour le plaisir des vaches.

L'étude du comportement des vaches au moment de la traite, surtout lorsque celle-ci a lieu en salle de traite, est intéressante. Il se crée un conditionnement des animaux qui, l'heure venue, ressentent sans doute le besoin de donner leur

lait. Le calme au moment de la traite est une des règles principales de celle-ci.

La traite est annoncée par une série de bruits : mouvements du personnel, bruit des seaux, bruit de pulsateur ... Les vaches se présentent volontiers à la salle de traite, car généralement, elles y reçoivent un complément alimentaire. La musique, une fois les animaux habitués, n'est donc qu'un élément de plus dans l'ensemble des stimuli. Quant à affirmer qu'elle a un effet additif important, cela reste encore à démontrer.

## ❖ Le brelandage

Nous terminerons cette vue d'ensemble sur les bruits utiles aux animaux par une pratique assez particulière qui a presque totalement disparu en même temps que la production mulassière.

L'accouplement d'un baudet et d'une jument est naturellement contre nature et une jument en chaleur ne saurait attirer un baudet. Divers artifices sont utilisés, mais le plus original est certainement le « brelandage », autrefois classique en Poitou, dont la réputation des mulets est encore mondiale.

Si la jument parfaitement prête peut accepter sans grandes difficultés les services du baudet, on ne saurait en dire

autant de ce dernier, qui doit être mis en condition. Un certain nombre de précautions, de techniques, et le tout accompagné d'encouragements par la parole, permettent la réalisation de la saillie. Des auteurs signalent une technique ancestrale qui veut que la mise en condition du baudet soit grandement facilitée par un ensemble de bruits les plus divers : bruits de chaînes, de casseroles, voire d'instruments de musique comme le violon ou la vielle.

On ne retiendra ici que l'anecdote, qui appartient à un passé sans doute lointain, mais il s'agit bien là de bruits utiles pour l'animal, même si leur utilisation est depuis longtemps tombée en désuétude.

# Conclusion

Dans la recherche des bruits utiles pour l'animal, nous avons voulu montrer des exemples, et seulement chez les animaux domestiques, sans faire une étude des comportements avec leur analyse.

Les bruits auxiliaires du dressage ont été éliminés et le chien n'a été qu'exceptionnellement mentionné.

Il nous paraît évident que ces bruits utiles le sont en fonction des relations homme-animal et bien souvent on les rencontre dans des modes traditionnels d'exploitation des animaux où les liens homme-animal sont très étroits.

Aujourd'hui, avec les nouvelles techniques d'élevage, conséquences de l'industrialisation de ce dernier,

l'animal lui-même se trouve inclus dans une collectivité qui l'isole de l'homme.

Sans doute, de nouvelles conditions d'élevage conduiront-ils à mettre en évidence des bruits favorables, des bruits utiles.

Le calme au sein de l'abondance était autrefois évoqué pour obtenir des animaux une production maximale. Pourquoi ne pas réaliser ce calme avec un fond musical ? peut-être, mais il faudra que l'homme ne perde pas le contact avec l'animal, qui, cela est évident, a une certaine sensibilité, d'où un certain comportement.

---

1) Lorsque nous préparions cette conférence, nous avons trouvé cet extrait du *Boston Journal*, repris dans le *Recueil de médecine vétérinaire*, 1912, 87, p. 82. Nous le reproduisons ici à titre indicatif : « **Musique et zootechnie** – L'histoire nous vient naturellement d'Amérique. Un fermier du New Jersey a découvert que la musique peut favoriser la production laitière. Il avait pour vachère une Suisseuse qui avait l'habitude de fredonner en soignant ses animaux, et dans ces conditions il voyait s'accroître le rendement en lait. Cette fille ayant quitté l'établissement, les vaches devinrent tristes, et la quantité de lait diminua. Le fermier eut alors l'idée d'acheter un phonographe, qu'il installa dans ses étables. Lorsque l'instrument répétait certains airs appréciés des vaches, celles-ci donnaient du lait en abondance. D'autres airs, au contraire, les tarissaient ».

## INNOVATION DES BALADEURS POUR VACHES

*Il s'agit d'un extrait du BIMAGRI 1534 (septembre-octobre 2008), qui nous a été transmis par Pierre DEL PORTO.*

"Le fameux cow-boy des grandes plaines serait-il une espèce menacée ? C'est la question que l'on peut se poser avec un nouveau système destiné à localiser et guider les troupeaux de vaches. Deux chercheurs seraient en train de mettre au point un casque haute technologie, appelé Ear-A-Round, pour suivre et guider les vaches à distance. Les instructions directionnelles seraient délivrées sous forme de sons perçus par les vaches via des écouteurs. Les vaches

seraient ainsi habituées à entendre toujours la même chanson, interprétée par une même personne, lorsqu'elles se rendent à un même point. Cette chanson servirait de guide, et devrait ensuite devenir un stimulus incitant les vaches à se rendre au point désigné.

Les vaches ayant tendance à suivre les meneurs, il suffirait d'équiper quelques individus pour que le troupeau entier obéisse aux instructions."

# **VARIA**



# «ERRER AVEC UN CHIEN»: ETAT DES LIEUX D'UN NOUVEAU TYPE DE MARGINALITÉ

Christophe BLANCHARD <sup>(1)</sup>

**Résumé:** L'analyse du phénomène des jeunes de la rue représente un défi de taille pour la recherche sociale. Tout d'abord parce que le recensement des personnes vivant dans la rue est difficile et prête à discussions. La littérature sur le sujet s'accorde certes pour délimiter ce groupe à une frange de la population âgée de 14 à 30 ans, mais là encore l'amplitude sociologique demeure bien trop large pour parvenir à une étude exhaustive de ce groupe, d'autant que la variété des parcours individuels, les origines sociales et culturelles éclectiques ne permettent pas de brosser un portrait-robot unique du jeune errant. Dans l'étude qui m'occupe ici, j'ai souhaité resserrer l'analyse de cette population mouvante, sur une catégorie plus identifiable, mais peu étudiée : les jeunes errants avec chiens. Très souvent, les études ou les articles portant sur les jeunes en errance n'évoquent le chien que comme un élément périphérique, attribut supplémentaire d'une panoplie composée d'un treillis, d'un sac à dos et de piercings. Le chien est rarement envisagé dans une analyse interprétative plus globale, dans laquelle l'homme et le chien constitueraient un binôme autonome qu'il s'agirait d'étudier.

## Observation générale

### Une jeunesse marginalisée et toujours plus nombreuse

La population de propriétaires de chiens vivant dans la rue, dans les squats ou effectuant de rapides passages dans les rares structures d'urgence acceptant les animaux, n'est pas seulement composée que de jeunes adultes. Elle est également faite de « zonards » plus âgés et plus expérimentés, dont les profils variés résultent généralement de parcours de vie oscillant entre la « marge » et « l'exclusion » (anciens Punks « traditionnels », individus en rupture familiale et professionnelle, etc.) La majorité des propriétaires croisés jusqu'ici sont des hommes ; les quelques jeunes femmes rencontrées étaient très souvent en couple, évitant par ce biais la rudesse et les dangers inhérents à la vie dehors. Une autre « famille » de propriétaires, plus mobile et plus organisée, côtoie cette population. Ils font partie de ces Travellers qui écument les festivals musicaux durant la période estivale. Population de passage, elle ne reste généralement jamais plus de quelques jours dans une ville.

### Des chiens de grande taille en augmentation constante

S'il fallait donner un profil type du chien des jeunes errants, on pourrait le décrire comme un animal mâle, de taille moyenne à grande, robuste et globalement en bonne santé physique malgré quelques puces. Les femelles sont généralement moins nombreuses et moins prisées, car leurs chaleurs sont une contrainte supplémentaire dont la gestion n'est pas toujours simple à gérer (coût élevé de la stérilisation, contrainte de la gestion des éventuelles portées, etc.) Si la

possession de certaines races de chiens se prête parfaitement à la valorisation de son identité en exprimant les goûts que l'on juge compatibles avec sa personnalité, la précarité inhérente aux jeunes de la zone limite grandement, quant à elle, les stratégies d'acquisition d'animaux. Dans la rue, c'est le hasard qui demeure le meilleur pourvoyeur de compagnons à quatre pattes. Chiens trouvés ou chiens donnés constituent le gros de cette meute bigarrée, dans laquelle les rares chiens « racés » que l'on dénombre ont généralement été « offerts » par des personnes ne souhaitant plus s'en occuper. L'offrande peut d'ailleurs s'avérer empoisonnée. Plusieurs propriétaires interviewés se sont en effet retrouvés avec, sur les bras, des animaux malades.

### Une errance immobile, mais visible

Les parcours urbains des jeunes errants se structurent essentiellement autour des lieux d'accueil municipaux ou associatifs, des pôles d'attraction importants qui finissent par constituer, comme le rappelait la sociologue Djemila Zeneidi-Henry (2), une véritable « géographie de l'assistance », un système géographique cohérent qui entretient l'identité de cette population marginalisée. Comme j'ai pu le remarquer durant mes enquêtes, la déambulation des errants est essentiellement positionnée sur le centre-ville. Leur boucle quotidienne dépasse rarement les 5-6 kilomètres. Une distance respectable, mais relativement limitée quand on pense à la terminologie de « routard » dont on les caractérise souvent. L'itinéraire quotidien et ritualisé de ces populations à travers la ville contribue à renforcer ce territoire et à en délimiter les contours. Les « voyageurs estivaux », en escale (festivaliers, étudiants au look « routard », etc.) se repèrent d'ailleurs assez facilement, car ils mettent généralement en place des stratégies de déplacements sur la ville qui ne sont pas celles des autochtones.

---

1) Doctorant en sociologie au Laboratoire d'Histoire Economique, Sociale et des techniques (LHEST)- Université d'Evry Val d'Essonne;

1 bis rue des 3 frères Blaise, 29150 Chateaulin; Contacts. chrblanchard@yahoo.fr

---

2) ZENEIDI-HENRY, D., *Les SDF et la ville. Géographie du savoir vivre*, Paris, Bréal, 2002.

## Place du chien dans le parcours des jeunes en errance

Dans la rue, le chien est souvent considéré comme un compagnon de galère, dont la proximité rassure et reconforte. Une fidélité à toute épreuve qui se décline aussi bien sous l'angle psychique que physique.

### Un auxiliaire fonctionnel

Dans la rue, le chien s'avère un auxiliaire important, qui permet au propriétaire de mieux appréhender les rudesses du milieu. Majoritairement de type « croisés bergers », la robustesse de ces chiens offre aux maîtres la certitude de disposer d'animaux solides qui ne craignent pas la vie en extérieur. Peu de soins à fournir donc une fois nourris. Chauffage sur pattes, le chien demeure également un gardien dont la présence protectrice, parfois plus psychologique que réelle, rassure

### Un réconfort affectif

Dans la rue, le chien demeure un véritable exutoire cathartique qui permet à son propriétaire de mieux vivre une réalité quotidienne pas toujours simple à appréhender. Il permet notamment aux maîtres, souvent très jeunes, de compenser des manques affectifs évidents, liés à des ruptures sociales et familiales parfois profondes. Chez les jeunes errants, la relation entretenue avec leur chien est de l'ordre de la paternité symbolique. Pour eux, les chiens peuvent devenir de véritables substituts d'enfants. « Ils sont comme nos gosses » peut-on ainsi entendre à longueur de conversations avec les uns et les autres. Chien-enfant, l'animal représente pour les jeunes errants l'objet transitionnel par excellence. Sa vitalité et son autonomie rendent sa présence importante aux yeux de son propriétaire. Par contre, sa privation (lors d'une fugue ou d'une saisie par la fourrière par exemple) est particulièrement mal vécue. Sa perte ou sa disparition est quant à elle ressentie comme un deuil à part entière.

## Le binome « jeune-chien », l'émergence d'une précarité d'un nouveau genre

### Un compagnon de route coûteux et encombrant

Les propriétaires vivant dans la rue mettent un point d'honneur à nourrir correctement et soigner régulièrement leurs animaux. Pour une population souvent jeune et très précarisée, qui ne bénéficie d'ailleurs pas forcément des minima sociaux comme le RMI, ces attentions ont bien sûr un coût non négligeable qui impacte directement son quotidien. Autre conséquence de la présence du chien : étant donné le coût des transports en commun, les voyages s'avèrent quasiment impossibles pour ces jeunes que l'on considère, paradoxalement, comme des « routards ». En fait, plus globalement, il convient de préciser que dehors, la possession d'un animal peut devenir une source aggravante de marginalisation sociale. En effet, une fois dans la rue, où laisser son chien en cas d'hospitalisation ? Que faire de son animal lorsqu'il faut se rendre à un entretien d'embauche ou se déplacer dans des administrations pour effectuer les démarches sociales qui permettront justement de vous réintégrer dans un système plus classique ?

Voilà autant d'interrogations qui reviennent sans cesse dans la bouche de ceux dont la société critique la

### Un médiateur (re)valorisant

Sur les chemins accidentés de la rue, la possession d'un chien est une bouée de secours permettant d'éviter de glisser trop en avant. L'investissement nécessaire dans les soins à apporter au chien, crédibilise le propriétaire vis-à-vis des professionnels (vétérinaires, acteurs sociaux) mais aussi vis-à-vis des pairs et surtout vis-à-vis de soi-même. Être reconnu « responsable d'une vie », c'est tout simplement être reconnu, c'est acquérir et éprouver sa valeur d'être humain. La présence de l'animal facilite également la création de liens entre soi et autrui. Chez un public, au physique, aux vêtements et aux attitudes volontairement provocants, le chien peut devenir un médiateur efficace vis-à-vis du reste de la communauté. Durant les périodes de « manche », il constitue ainsi un atout supplémentaire pour son propriétaire en extrayant celui-ci de l'anonymat du bitume. Particulièrement calme durant ces longues périodes d'immobilité (pour ne pas dire tout bonnement endormi !), l'animal s'avère être un médiateur efficace et un catalyseur de la bienveillance du passant. Sa fonction au sein du groupe des pairs est tout aussi importante. Ainsi, l'arrivée d'une nouvelle portée de chiots n'est jamais sans incidence pour la vie du groupe. C'est elle en effet qui va permettre de redéfinir les alliances entre les membres de cette communauté par le biais du système d'échanges qui se met alors en place entre les individus. En cas de portée dans la « meute », certains chiots seront offerts à d'autres compagnons d'errance. L'échange qui s'opère alors acquiert une valeur émotionnelle qui en fait toute sa richesse puisqu'elle permet de redéfinir les alliances au sein du groupe. La cession d'un chien à un membre du groupe permet ainsi à son nouveau maître d'acquérir une reconnaissance et d'affirmer son positionnement au sein de la communauté en renforçant ses alliances avec les autres propriétaires désormais unis dans une même parenté.

déviance, mais auxquels personne n'apporte de réponses convaincantes. Conscients du problème, les professionnels sociaux ou de santé avouent généralement être démunis face à l'ampleur de ce phénomène.

En fait, le noeud gordien de cette problématique reste bien évidemment l'accès au logement. Devant la farouche volonté des propriétaires de conserver leur chien auprès d'eux coûte que coûte, les portes des logements « normaux » restent fermées et ne s'ouvrent jamais. La difficulté de cet accès à un logement stable, freine tout le processus ultérieur d'accès à la formation ou à l'emploi.

### Une stigmatisation sociale accrue

Malgré les soins attentifs qu'ils portent généralement à leurs chiens (comme me l'a confirmé jusqu'ici un grand nombre de vétérinaires), les jeunes errants demeurent pour beaucoup de personnes, des maîtres irresponsables et parfois malveillants. Le raccourci entre « chien vivant dans la rue » et « maltraitance » est intéressant, car il induit la croyance que seul le confort d'un foyer stable serait, pour l'animal, synonyme de bien-être. En fait, cette conviction est

généralement basée sur la conception anthropomorphiste que nous avons des chiens. Pour beaucoup de propriétaires, l'animal n'est qu'une personne en miniature qu'il faut traiter comme telle. Légalement, les chiens sont certes reconnus comme des « êtres sensibles » par la loi du 6 janvier 1999, mais c'est bien sous le statut « d'objets » que le code civil les confinent. Les animaux sont en effet considérés comme des biens « *qui peuvent se transporter d'un lieu à un autre, soit*

*qu'ils se meuvent par eux-mêmes, comme les animaux, soit qu'ils ne puissent changer de place que par l'effet d'une force étrangère, comme les choses inanimées »* (Article 528 du Code Civil)

Aussi, s'il est absurde de contester au chien le droit de pouvoir vivre confortablement dans la résidence familiale, mieux vaut donc éviter les condamnations trop vives.

### **En guise de conclusion...**

A travers différents entretiens et observations menés depuis plusieurs mois auprès des « routards », des assistants sociaux, des éducateurs, des habitants ou des autorités, on s'aperçoit que même s'il est politiquement correct de valoriser l'animal dans le discours (« *leur chien, c'est leur réconfort* », « *ils font tout pour leur animal* » etc.) celui-ci demeure un bagage inadapté dans une société qui le réprouve bel et bien. Aux yeux de certains acteurs chargés de leur réinsertion, les propriétaires de la rue sont d'ailleurs indirectement accusés de cultiver leur précarité en alourdissant leur misère d'un fardeau supplémentaire. Ce qui semble corroborer Patrick Declerck (1) dans certaines de ses analyses : « *La réinsertion suppose, le plus souvent implicitement plutôt qu'explicitement, l'idée d'un retour du sujet au sein de la normalité sociale et économique. Cette représentation s'accompagne d'une dimension spatiale. On s'imagine le sujet comme une pièce du puzzle isolée et par la même dénuée de sens, que l'on remettrait par une opération, dont les détails restent*

*d'ailleurs des plus vagues, à sa plus juste place, inséré, citoyen enfin parmi d'autres, dans le cadre des obligations du fonctionnement social, économique et relationnel. Guéri, autonome, il vivrait alors le reste de son existence, comblé par les délices de la normalité* ».

Toutefois, comme le précise également l'auteur des *Naufragés*, « *on ne peut raisonnablement pas attendre d'un sujet qu'il abandonne une source de plaisir (fût-elle pathologique) sans en trouver une contrepartie dans la réalité* ». Faut de pouvoir trouver une réponse compensatrice à leur mal-être social, il y peu de chance que la société voit la population errante se séparer de ses chiens. Aussi, plutôt que tenter de l'éduquer et de contraindre celle-ci à s'adapter aux normes en vigueur, peut-être serait-il judicieux que les décideurs et les techniciens du social envisagent désormais d'élaborer avec les propriétaires précaires des réponses adaptées à leurs besoins spécifiques.

---

1) DECLERCK, P., *Les naufragés*, Paris, Plon, 2001.



# CHIENS MÉCHANTS, UNE NOUVELLE FIGURE DE LA DANGÉROSITÉ

Karine DARBELLAY <sup>(1)</sup>, David GERBER <sup>(2)</sup>, Claudine BURTON-JEANGROS <sup>(3)</sup>  
ET Annik DUBIED <sup>(4)(5)</sup>

**Résumé:** L'animal émerge comme nouvelle figure de la dangerosité et l'importance de la couverture médiatique du cas récent d'un enfant tué par des pitbulls en Suisse en est une illustration. En effet, cette affaire est la deuxième plus importante de notre corpus (composé d'articles de presse et d'émissions télévisées de 1978 à 2007) faisant intervenir différentes crises amenant une négociation particulière des représentations des animaux. L'analyse de contenu de six quotidiens suisses (francophones et germanophones) sur cette affaire montre que le rôle prédominant dévolu à l'animal est celui l'agresseur traité en fonction de deux axes : les causes de l'accident, ciblées sur l'humain (conditions d'élevage) et les réglementations à mettre en place, ciblées sur l'animal (interdiction de races de chiens). Ces résultats mettent en exergue deux éléments : d'une part l'oscillation du discours entre l'ordre social (évoqué par les causes) et l'ordre biologique (évoqué par les mesures) et d'autre part le passage d'une société du danger à une société du risque. En effet, dans ce dernier type la source des peurs est objectivée par la science portée, dans notre affaire, par l'argumentaire sur l'interdiction des races de chiens.

Plusieurs épisodes dramatiques mettant en scène des chiens dangereux ont récemment été relatés dans les médias. Les événements rapportés contribuent à remettre en cause au moins deux représentations qui semblaient relativement bien ancrées. D'une part, les chiens dangereux s'inscrivent en faux dans l'approche zoocentrique qui semblait dominer la nouvelle définition des rapports humain-animal développée au cours du XXe siècle, avec une domestication croissante des animaux, voire une 'humanisation' progressive de certains animaux de compagnie. D'autre part, le débat autour des mesures à prendre pour contrôler la menace canine questionne l'approche préventive des risques mise en place au cours du XXe siècle et signale le retour de l'incertitude et de la dangerosité dans le débat relatif à la sécurité.

Ces questions sont appréhendées ici à travers une analyse générale des représentations des animaux dans les médias. A côté des nombreuses 'braves bêtes' domestiquées dont journaux et télévisions affectionnent de parler (au premier rang desquelles figure l'ourson Knut) apparaissent souvent des animaux menaçants, soit parce qu'ils sont malades, soit parce qu'ils s'avèrent agressifs ou plus sauvages qu'on ne le croyait. Vaches folles, oiseaux contaminés, mais aussi ours trop gourmands ou chiens méchants se dressent alors comme des figures hostiles et dangereuses pour le commun des mortels. Dès lors, à travers leurs représentations des animaux, ce sont de nouvelles figures de dangerosité que les médias révèlent, explorent, négocient... Le rôle des médias dans les mécanismes de réflexivité face au danger et au risque a été assez peu étudié jusqu'ici. Or, à travers différentes affaires récentes telles que la crise de la vache folle (Dubied et Marion 1997), la grippe aviaire, les faits divers

parlant des morsures de chiens ou à travers ceux traitant de la réintroduction du loup dans nos montagnes (Lits 2005), ils ont non seulement participé à la transformation des représentations relatives aux relations entre humains et animaux, mais aussi à celles qui touchent aux risques liés aux animaux.

Par l'examen d'un fait divers suisse, rapportant le décès d'un jeune enfant attaqué par trois chiens, nous procédons à une analyse des tensions existant autour des représentations des animaux et des modes de gestion du danger dont ils sont potentiellement porteurs. En nous appuyant sur un corpus de presse helvétique, nous évaluons dans un premier temps la valeur symbolique d'un tel fait divers. L'analyse se centre ensuite sur les décalages existant entre les explications données au drame et les mesures préconisées pour faire face aux chiens dangereux. Au-delà de réflexions relatives à l'articulation de l'ordre biologique et de l'ordre social, le débat médiatique révèle les limites d'une régulation des risques au profit de la résurgence d'une dangerosité, jusqu'alors supposée domestiquée ou tout au moins contrôlable.

---

1) Assistante de recherche,

2) Assistant de recherche, Université de Genève, Faculté SES, Département de sociologie, Uni Mail, 40, bd du Pont-d'Arve, CH-1211 Genève 4

3) Professeure

4) Professeure

---

5) Le présent texte rend compte des premiers résultats d'une étude dirigée par les professeures Claudine Burton-Jeangros et Annik Dubied sur *Les représentations des animaux dans les médias suisses d'information, 1978-2007*. De la 'brave bête', à 'l'altérité menaçante', financée par l'Office vétérinaire fédéral suisse et s'étendant de septembre 2007 à février 2009 au Département de Sociologie de l'Université de Genève.

Emmanuel Gouabault, chercheur post-doctorant, travaille également dans le cadre de la recherche mentionnée. Ses travaux ont inspiré le contenu de ce texte.

## L'affaire Suleyman

Une affaire ayant défrayé la chronique à l'hiver 2005 en Suisse a retenu notre attention, et nous semble particulièrement intéressante à étudier dans le cadre de la réflexion sur les figures animales de la dangerosité. Il s'agit d'un fait divers tragique : le 1er décembre 2005, à Oberglatt, dans le canton de Zurich, trois pitbulls s'échappent de l'appartement de leur propriétaire et se jettent sur un petit garçon de six ans, Suleyman, qui se rendait à l'école. Ce dernier, gravement blessé, décède des suites de ses blessures. Par la suite, le propriétaire des pitbulls se verra notifier, en novembre 2007, une peine de deux ans et demi de prison ferme avec sursis (1).

Ce fait divers dramatique a généré une onde de choc médiatique conséquente, remettant à l'agenda public helvétique la problématique des chiens dangereux. Les politiques notamment ont été sommés de se prononcer sur les mesures législatives à prendre. Plus généralement, c'est la

question de la dangerosité animale et de sa maîtrise qui a été reprise en priorité, à travers des prises de position directes, mais aussi par le biais de constructions de différentes figures (le maître, les animaux, la victime) et de leur (dé)valorisation respective.

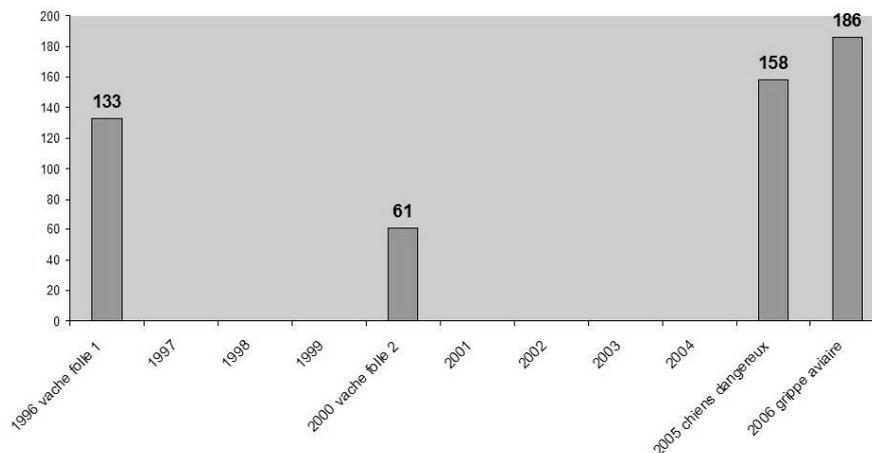
Notre étude du « cas Suleyman » et de sa contribution au débat sur la dangerosité s'est logiquement focalisée sur la presse suisse. Six quotidiens (trois francophones et trois germanophones) (2), sélectionnés pour leur représentativité, ont été dépouillés. Le corpus ainsi constitué représente 99 pages de journal. Conformément aux principes de base de la méthode d'analyse de contenu, nous avons ensuite classé chaque titre dans une catégorie sémantique, afin de voir quels thèmes en rapport avec la question de la dangerosité étaient privilégiés par la couverture médiatique de l'affaire Suleyman (3).

### Le fait divers, excellent indicateur symbolique

La première phase d'analyse de contenu (sélection et comptage des articles portant sur le sujet) montre que, comparée à d'autres affaires mettant en jeu des animaux dangereux (4), la mort de Suleyman est seconde quant à l'importance de la couverture médiatique qui lui a été consacrée par nos 15 journaux. 158 pages de journal (5) lui

ont été dédiées sur une semaine ; seule la grippe aviaire de 2006 avait fait plus de bruit médiatique avec 186 pages. En comparaison, l'annonce de la transmissibilité à l'homme de l'épizootie de la vache folle de 1996 culminait à 133 pages et la deuxième crise de 2000 à 61 seulement.

Nombre de pages récoltées par cas  
dans la presse écrite suisse



Pourtant, l'affaire Suleyman, même tragique, ne

concernait qu'un seul petit garçon, un cas isolé par rapport aux dangers potentiellement explosifs des épizooties évoquées. A cette sur-représentation médiatique, on peut amener plusieurs explications.

1) Le tribunal a retenu l'accusation d'homicide par négligence mais a levé celle de lésions corporelles graves.

2) Ces journaux ont été sélectionnés en fonction de leur ligne éditoriale ; les premiers mentionnés de chaque paire sont francophones, les deuxièmes, germanophones: *Le Temps* et la *NZZ* (quotidiens de référence), *Le Matin* et le *Blick* (quotidiens populaires), *L'Express* et *l'Aargauer Zeitung* (quotidiens régionaux).

3) Nous avons utilisé un logiciel CAQDAS (*Computer Assisted Qualitative Data Analysis System*) appelé Atlas.ti ([www.atlasti.de](http://www.atlasti.de)).

4) L'étude mentionnée en introduction porte sur trente années de parution et recense bien d'autres cas fortement médiatisés et impliquant des animaux dangereux: vache folle, grippe aviaire, etc.

5) A ce niveau de la comparaison quantitative, nous considérons des pages de journal et non des articles. Ainsi, une page de journal peut

contenir plusieurs articles. Pour la suite de l'analyse chiffrée, nous prendrons en considération les titres des articles.

Une seconde explication requiert de s'intéresser au

genre médiatique mobilisé dans l'affaire Suleyman. En effet, il s'agit d'un fait divers, dans sa plus pure expression (Dubied, 2004): un enfant se fait tuer par un animal de compagnie. La contradiction entre deux termes qui ne vont pas ensemble, qui fait toute l'explosivité du fait divers, joue ici en plein. D'autant que, comme toujours dans le fait divers, on déroge à une norme — ici, à plusieurs, même : naturelle, morale, légale. La dérogation est même à ce point brutale que l'onde de choc médiatique se déploie pour ainsi dire de lui-même.

C'est en outre d'un événement « arrivé près de chez nous » que l'affaire Suleyman traite; proximité géographique donc, mais aussi proximité situationnelle: ce pourrait être mon enfant, ce pourraient être les chiens de mon voisin...

La première phase d'analyse permet donc de formuler un constat: ce n'est pas l'ampleur 'objective' de l'événement — telle que mesurée par le nombre de personnes concernées ou le nombre de victimes (1) — ayant trait à la dangerosité animale qui fait l'importance de la couverture... Autrement dit, ce n'est pas le danger menaçant le plus grand nombre qui prime médiatiquement, mais bien le plus proche, le plus ressemblant, le plus concret. Voilà qui n'est pas nouveau en matière médiatique. Mais, dans les termes de Douglas (1985), le traitement médiatique de cette affaire rend compte du fait que ce risque — qui n'est en soi pas nouveau — est jugé inacceptable en raison des valeurs qui lui sont associées et non pas en raison de son ampleur. On savait déjà que le fait divers est un très mauvais indicateur statistique; il n'est en effet pas en mesure de nous dire par exemple que le nombre de morsures de chien a augmenté, ou que le danger représenté par les pitbulls est important. Même si l'on s'y trompe parfois en le lisant, la mort de Suleyman racontée par les médias se concentre sur un cas particulier, et ne peut nous dire que le tragique du destin individuel de ce petit garçon. Mauvais élève en termes de représentativité, donc, le fait divers est par contre un excellent indicateur symbolique. D'un côté, il rappelle que dans notre société, l'enfant est au cœur des attentions et des valeurs; de l'autre que l'on n'aime pas voir sa sphère privée « contaminée » par des dangers extérieurs. Bref, on peut considérer qu'en l'occurrence le fait divers est un excellent indicateur des valeurs, normes et peurs d'une société à un moment donné de son histoire.

La couverture médiatique du cas met d'ailleurs clairement en scène cette dimension émotionnelle : les photos de chiens menaçants, gueule ouverte tramée de rouge,

symbolisent la menace, en opposition au bambin présenté de manière virginale.



L'illustré, 7 décembre 2005, p.1

Cette puissance émotionnelle du danger, ainsi soulignée dans les médias (2), constitue un élément central des représentations sociales; elle reste néanmoins largement ignorée ou stigmatisée dans les discours techniques sur la gestion des risques et des dangers (Joffe 1999).

## Qui est responsable ?

Dans l'analyse de contenu des titres issus des six journaux dépouillés, on constate que le rôle prédominant dévolu à l'animal dans cette affaire reste celui de l'agresseur.

Le *Blick* (journal populaire zurichois) souligne par exemple cet aspect en plaçant un en-tête, « Die killer Pitbulls », au début de chaque page traitant de l'affaire.

1) Les cas d'accident de morsures de chiens sur l'être humain ou sur l'animal en Suisse ne sont recensés que depuis mai 2006 et les résultats publiés ne concernent pour l'instant que la période de septembre à décembre 2006 (rapport OVF du 05.03.2007). Sur ces quatre mois, 1003 annonces de morsures sur un individu ont été annoncées, mais "ce nombre d'annonces est certainement très en dessous du nombre effectif d'accidents par morsure" (OVF, 2007:1). Pour les deux-tiers des accidents recensés, le chien était celui de la victime ou connu par lui. Les enfants sont plus souvent victimes que les adultes et leurs blessures se situent plus fréquemment à la tête et à la gorge. Dans notre corpus, le journal Le Temps a publié un historique des morsures de chiens en Suisse depuis l'an 2000: des enfants (5) et quelques adultes (3) se sont faits attaqués par des chiens (race non-mentionnée), des chiens de combat ou des chiens de traîneau. Aucun de ces accidents n'a entraîné la mort de la victime.

2) On retrouve dans les faits divers d'autres animaux comparables aux pit-bulls tels les singes magots issus d'importations illégales depuis le Maroc ou Gibraltar et présentés comme devenant les nouveaux animaux de combats à la mode dans les cités, en France, dans les années 2000 et 2001. Les espèces invasives comme les tortues de Floride ou les loups dans les cas de réintroduction font elles aussi partie de ce bestiaire médiatique de l'altérité menaçante (Campion-Vincent et Renard, 2005, pp. 337-340; Campion-Vincent, 1992).

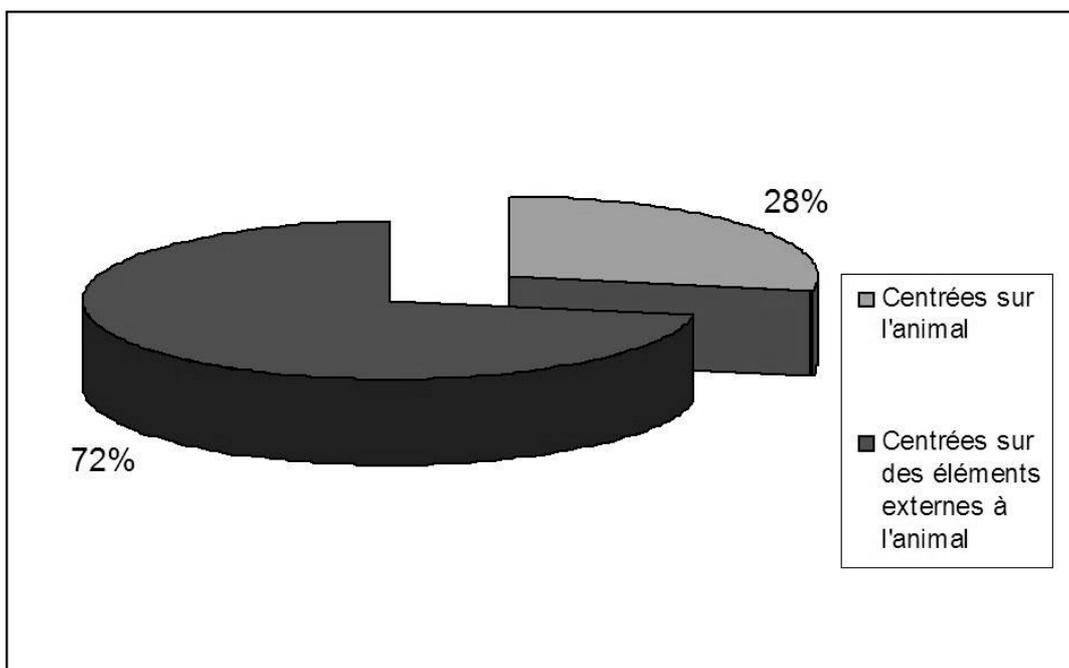


Blick, 6 décembre 2005, p.1

Les animaux sont donc bien considérés ici comme des figures de la dangerosité. Plus globalement, on constate que le discours s'organise autour de deux grands axes traitant de l'animal agresseur : le premier concerne les causes de l'accident ; le second, les dispositions à prendre dans le futur

pour éviter qu'un nouveau drame ne se répète. Ces deux axes sont interconnectés car, dans une perspective de gestion des risques, c'est grâce à l'identification des causes de l'accident que l'on peut se mettre d'accord sur les mesures à prendre.

Distribution des types de causes (1):



1 Ces pourcentages ne fournissent que des ordres de grandeur sur la base du corpus sélectionné ici.

Les représentations des causes de l'agression portent moins sur le chien lui-même que sur des éléments externes. Sur les 51 unités thématiques traitant des explications de l'accident, environ 28% se focalisent sur l'animal comme source du drame. Son comportement de groupe (en meute), son appartenance à l'espèce canine ou à une race précise explique son agressivité: "Les pitbulls sont les chiens les plus agressifs" (1). Si le chien est parfois comparé au loup (référence à une origine sauvage supposée, à une animalité non-maîtrisée susceptible de resurgir à certaines occasions (Duclos, 1995)), le pitbull en est d'ailleurs la meilleure illustration. Il apparaît bien comme "un dévorateur fascinant [...] immédiat et sans justification" (Dalla Bernardina, 2005). Selon l'anthropologue, le pitbull est donc représenté comme vulgaire et passionnel, possédé par son excitation. Par ces caractéristiques, il participe bien de ce bestiaire des grands fauves, point focal contemporain de tant de fascination.

Les chiens sont aussi recensés et comptabilisés en fonction de leur race: l'Express présente "Toutous les chiffres..." (2), notamment le nombre de chiens de combat, de pitbulls ou rottweiler ou encore de bouviers, labradors et bâtards présents en Suisse. Enfin les journaux retracent l'histoire des morsures et accidents graves provoqués par eux: "Agressions passées" (3). Ces démarches de comptage s'inscrivent dans une logique de gestion technique des risques: compter devrait permettre de mieux pouvoir contrôler.

Le 72% des unités thématiques restantes mettent pour leur part l'accent sur des éléments déclencheurs externes au chien. Le maître (la personne humaine) est alors mis en cause: "les propriétaires (...) aussi dangereux que des Rambos enragés" (4). Les conditions d'élevage et de détention des chiens, la manière et le but dans lesquels on les a éduqués expliquent également qu'ils puissent devenir dangereux. Certains titres insistent sur le fait que le chien n'est que le reflet du comportement de son maître, voire de la nature humaine, cet aspect sera développé ci-dessous. D'autres titres comparent les risques de posséder de tels chiens à ceux de la conduite d'une voiture: "Molosse ou bolide: le proprio est responsable" (5). Ici, donc, l'évocation des causes se focalise sur le comportement de la personne/du maître par rapport au chien: finalement ce dernier ne naît pas mauvais mais le devient! Une dernière thématique récurrente évoquant les causes de l'accident se concentre enfin sur la question la réglementation, jugée trop laxiste en Suisse.

La thématique, énoncée ci-dessus, instaurant le chien

comme reflet du comportement de son maître trouve de nombreux exemples dans notre corpus. Le premier jour, le Blick s'interroge: "Quel genre de personnes vivent avec six pitbulls dangereux dans leur cave?" (6). Les réponses arrivent sans tarder: dès le lendemain, il répond à sa propre question avec le titre "Voici le détenteur des chiens tueurs" (7) et rapporte qu'"après le bain de sang, le propriétaire ne s'est occupé que de ses chiens" (8). Pendant ce temps, le Matin titre "Leur propriétaire était un trafiquant de chiens" (9) et annonce le lendemain en première page d'autres "Révélations sur le propriétaire des chiens" (10).

Le portrait du maître fautif se dessine alors à coups de "révélations" multiples: Italien de 41 ans, avec divers antécédents dont une affaire de prostitution, le non-paiement de son loyer et autres doléances recueillies auprès de son bailleur, la présence en Suisse sans les autorisations de séjour nécessaires. Au fil des investigations, un certain nombre de détails supplémentaires sur sa vie s'accumulent comme le désordre qui règne dans le jardin de sa maison en Italie, jonché de carcasses de voitures. Il faut ici préciser que le profil de ce "bon à rien qui cherchait les problèmes" (11), cynique et criminel, se dessine surtout dans les deux journaux populaires analysés (deux tiers des occurrences). Si l'on inclut les quatre autres journaux, plus de la moitié des occurrences présentent le maître en tant qu'individu potentiellement dangereux. En effet, ce portrait profondément critique du personnage dessine une figure négative d'altérité. En ce sens, derrière le chien c'est l'homme qui ici tend à constituer une figure de la dangerosité.

Par ailleurs, cette première extraction tend à confirmer l'importance, dans les représentations, de la dyade chien-personne (12); ne dit-on pas communément "Tel maître, tel chien"? Selon Brohm (1997), "le chien est sans doute le seul animal qui puisse se prévaloir du statut d'alter ego de l'être humain, qui le transforme de fait en membre à part entière de la famille, en une personne avec sa singularité, son caractère, son histoire" (p. 41). L'animal assure ici une fonction symbolique de double culturel, ce qui permet de comprendre l'ambivalence dans laquelle sont prises les représentations qui lui sont liées (ibidem, pp. 36 et 40). En effet, il joue un rôle de révélateur socio-anthropologique, révélateur de nos visions du monde, de l'Autre et de la Nature, véritable discours de la société sur elle-même, exprimant ainsi tout autant nos peurs que nos aspirations, de même que le loup, l'ours ou le dauphin (13) dans d'autres contextes.

## Qui faut-il contrôler ?

La question de la réglementation est la seconde thématique dominante de notre corpus: 90 unités thématiques

ont été recensées, ce qui représente le double des occurrences traitant des causes de l'accident. La réglementation centrée sur

1) "Pitbulls sind die schärfsten Hunde", Blick, 02.12.2005, p.4-5

2) L'Express, 03.12.2005, p.2

3) Le Temps, 02.12.2005, p.3

4) "Die Halter (...) sind so gefährlich wie schiesswütige Rambos", Aargauer Zeitung, 02.12.2005, p.1

5) Le Matin, 05.12.2005, p.20

6) « Was sind das für Leute, die mit sechs gefährlichen American Pitbulls in ihrem Keller wohnen ? », Blick, 02.12.2005, p.4

7) « Das ist der Halter der Killerhunde », Blick, 03.12.2005, p.5

8) Blick, 3.12.2005, p.4 - Le Temps rapporte qu'il aurait à ce moment-là dit cyniquement « merde, maintenant on va sûrement nous retirer les chiens » (05.12.2007, p.9)

9) Le Matin, 03.12.2005, p.2

10) Le Matin, 05.12.2005, p.1-2

11) Le Matin, 06.12.2005, p.3

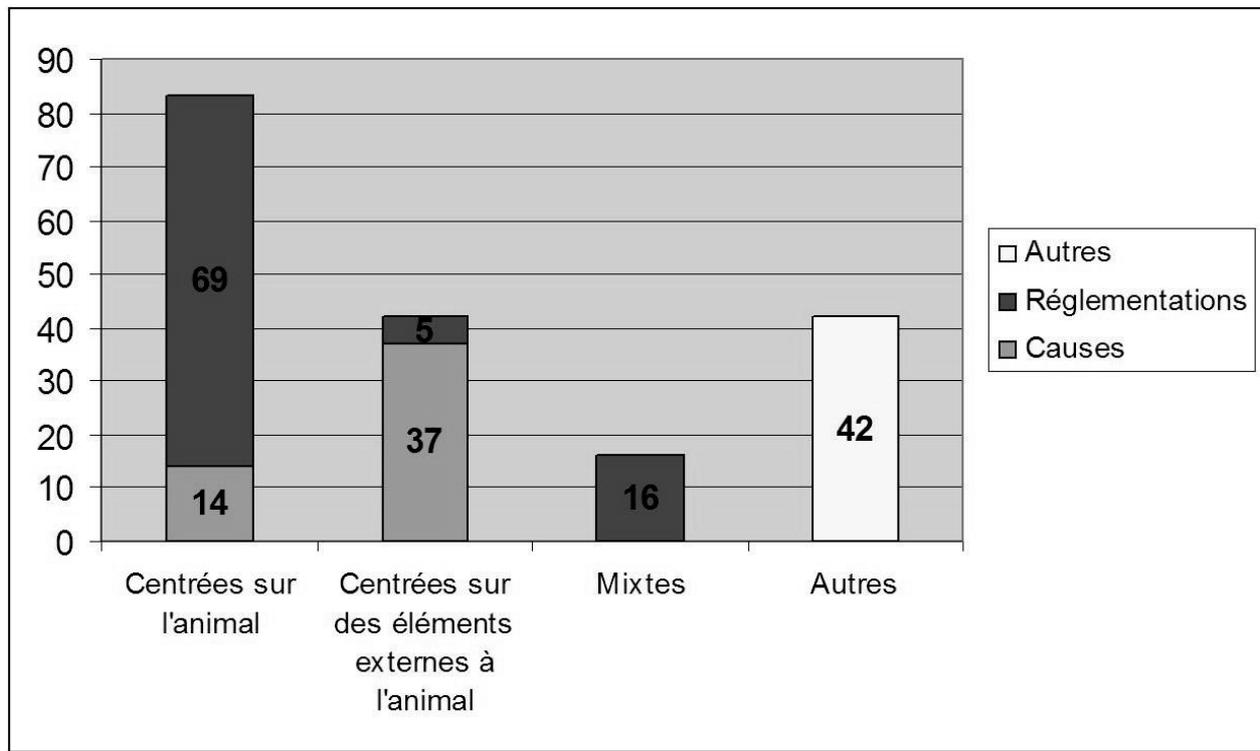
12) L'expression est une traduction de "dog-person dyad", concept basé sur l'observation d'interactions in situ et développé dans: Sanders et Arluke, 1996, chap. 3: "Speaking for dogs".

13) Voir pour les deux premiers: Bobbé (2002), et pour le second: Gouabault (2006).

l'animal (race des chiens, espèce canine, catégorisations de chiens jugés dangereux) est celle qui intéresse les médias au premier chef, avec 77% environ des unités: "Zurich musée quatre races" (1) – "Les chiens dangereux pourraient être interdits rapidement: pitbulls dans la ligne de mire" (2). Par contre, alors que les explications externes à l'animal sont dominantes comme nous l'avons vu plus haut, les mesures

s'appliquant aux causes externes ne représentent que 5 occurrences: "Comment poser des limites pour la détention des chiens de combat?" (3). Enfin, 18% environ des occurrences proposent de mettre en débat les différentes réglementations (centrées ou non sur l'animal): "Morsures: les suites et sanctions divergent selon les cantons" (4).

#### Distribution des types de causes et de réglementations



Dans ce graphique, la rubrique "Autres" regroupe les titres qui parlent des chiens comme agresseur simple (sans faire de liens avec les causes ou les mesures) ou qui désignent l'animal comme source d'une onde de choc émotionnelle suite au drame ou encore qui attribue au chien l'origine des sanctions envers le propriétaire ("*Le propriétaire des pitbulls placé en détention préventive*" (5)) et envers lui-même (l'euthanasie). Enfin, la représentation du chien agresseur est utilisée à des fins symboliques, par exemple pour qualifier une ligne d'action d'un politicien ou la ligne éditoriale d'un journal (la NZZ qualifie les journalistes du *Blick* de pitbulls).

Cette répartition montre que les quotidiens dépouillés privilégient la discussion des mesures législatives à prendre ou déjà prises face aux chiens dits dangereux à la présentation des causes supposées de l'accident. Une telle perspective cherche à éviter l'occurrence d'autres drames et répond donc à l'importante demande de sécurité typique de la 'société du risque' décrite par Beck (2001). Il faut cependant souligner le décalage existant entre les occurrences focalisées sur les causes et celles qui portent sur les réglementations. Si les explications portent prioritairement sur des éléments

à l'animal (ses conditions d'élevage ou sa relation avec le maître), paradoxalement, la grande majorité des mesures préconisées et en place visent les chiens comme cible principale.

On aurait donc deux poids et deux mesures : une « déresponsabilisation » de l'animal lorsqu'est évoquée l'origine de l'accident, mais sa sur-responsabilisation lorsqu'il s'agit de prendre des mesures et de pointer un vecteur concret de dangerosité. L'étude devrait bien sûr être étendue à d'autres organes de presse, mais nous pourrions avancer, à l'issue de ce premier parcours d'analyse, que l'animal représente en l'occurrence un parfait bouc émissaire... Pour assurer cet effet, les chiens responsables subissent un processus de stéréotypage (6) jusqu'à la création, dans certains quotidiens, d'un logo que nous avons déjà évoqué, figeant en une image lapidaire le stéréotype du chien tueur : le pit-bull, féroce, gueule ouverte, tous crocs dehors (7).

1) L'Express, 08.12.2005, p.18

2) Le Matin, 07.12.2005, p.5

3) "Wo Grenzen setzen bei der Haltung von Kampfhunden?", NZZ, 08.12.2005, p.44

4) Le Matin, 08.12.2005, p.4

5) L'Express, 03.12.2005, p.21

6) Voir Gouabault (2007) sur le stéréotypage et le contre-stéréotypage concernant les dauphins.

7) Revaz, Pahud et Baroni (2008, pp. 4-5) : "Alors les pitbulls, pour moi, c'est un feuilleton, alors les pitbulls, il faut revenir tous les jours avec les pitbulls. Et on a créé un logo pour les pitbulls" (Extrait d'un entretien avec Peter Rothenbühler, rédacteur en chef du Matin). Dans le corpus de presse romande étudié par les auteurs (Le Temps, 24 Heures, Le Matin et La Tribune de Genève), seuls Le Matin et 24 Heures ont utilisé cette technique du logo.



2représentations, la race du chien peut être un indicateur social. Comme l'exprime ce titre d'article dans notre corpus : "Dans le milieu, les chiens sont des symboles sociaux" (1), un chien peut représenter un statut social, car posséder un caniche ou un rottweiler n'a pas la même signification sociale (Digard, 2004). Le chien devient le reflet, voire la face cachée du maître: "On aime l'animal pour l'image qu'il nous renvoie de nous-mêmes" (2), rappelle Jean-Pierre Digard dans un entretien à l'un des journaux analysés. Dans le cas Suleyman, le propriétaire du pitbull est décrit comme un personnage douteux, qui a déjà eu affaire avec la justice et qui voulait vendre ses chiens à des proxénètes. Tout s'explique. L'homme étant douteux, les chiens ne pouvaient que porter le fardeau de la faute de leur maître. Or ce qui est paradoxal, c'est que l'argumentaire se maintient sur une notion immanente (la génétique): "il faut interdire les pitbulls!", clament certains médias. La recherche des causes s'écartèle entre le biologique et le social, sans articuler l'un avec l'autre, ni les mettre en opposition. Le paradoxe n'est pas relevé. La frontière homme-animal, par contre, est réaffirmée avec une obstination remarquable et le renvoi au critère biologique de la race permet d'externaliser le danger (Joffe 1999).

Au sein de cette tension – faut-il agir sur le chien ou sur l'homme ? -, les politiques sont sommés de prendre des décisions. Le *Blick* part en croisade pour enjoindre ceux-ci à légiférer, alors même que les scientifiques (sociétés canines, office vétérinaire fédéral) refusent de souscrire à cette logique. Peut-on vraiment ne rien faire alors qu'un enfant est mort et que sans aucun doute d'autres suivront?, rappellent les journaux. Si la science ne peut rien, alors il faut agir coûte que coûte, même si la solution proposée n'est pas la bonne, estime notamment le *Blick*. Pour légitimer l'appel urgent aux mesures, l'émotion est du coup l'argument le plus tangible invoqué. Au moins la colère, la tristesse, l'incompréhension et la peur ne font pas de doute, ils se manifestent dans les courriers des lecteurs, les reportages sur les manifestations de deuil, et dans les propos des personnes intervenantes citées dans les enquêtes des journalistes. Agir, à défaut de savoir, agir contre le savoir parce que ce dernier ne peut apporter de réponse. Ceci renforce l'affaiblissement de « l'adéquation du savoir et du pouvoir », adéquation typique du paradigme de la

prévention (Ewald 1996 :394). Au-delà de l'émergence de nouvelles formes de vulnérabilité, la problématique des chiens dangereux semble directement questionner la capacité de la science à fournir des critères de décision tranchés.

Au niveau politique, à partir du 1<sup>er</sup> septembre 2008, une nouvelle législation entrera en vigueur concernant la détention d'animaux de compagnie (des formations imposées conjointement aux humains et aux animaux, une plus grande considération pour le bien-être de l'animal, etc.). En décembre 2007, le Conseil fédéral (organe exécutif national) a proposé d'instaurer l'obligation de contracter une assurance pour tous les propriétaires de chiens, afin que les victimes soient indemnisées. La possibilité d'interdire certains chiens dangereux reste pour sa part en débat au niveau d'une commission fédérale. Ce faisant, l'exécutif tend à se concentrer sur l'humain comme vecteur de dangerosité. Par ailleurs, les spécialistes des animaux s'inscrivent également dans la voie choisie par l'exécutif en mettant en place des communications préventives centrées sur la personne. Par exemple, l'Office vétérinaire fédéral avait distribué en 2003 une brochure contenant des conseils destinés aux enfants, puis en 2004, deux dépliants suivirent, le premier adressé aux propriétaires de chiens et le deuxième aux personnes qui ont peur des chiens (1) (3).

Ces mesures s'inscrivent pour leur part dans la logique du paradigme de la prévention d'Ewald : "la prévention est une conduite rationnelle face à un mal que la science peut objectiver et mesurer" (1996:407). La quantification des risques (ici le nombre de morsures ou d'accidents) permet d'établir des mécanismes d'assurances répartissant les dommages sur l'ensemble de la collectivité (Ewald, 1986); l'identification des facteurs de risques (attitudes des humains envers les chiens) amène à éduquer les groupes directement concernés, que ce soit les propriétaires de chiens ou les personnes exposées au risque (enfants, personnes ayant peur des chiens). Ces mesures techniques ne semblent toutefois pas satisfaire les médias qui, eux, réclament une action politique « courageuse ». Cette tension est plus globalement révélatrice de la transformation du débat autour de la gestion des risques et de la sécurité, un aspect que nous allons aborder maintenant.

## Risque ou danger ?

Dans les discours médiatiques analysés, la prépondérance de demandes de réglementations en fonction de la race indique, comme souligné ci-dessus, un appel à la science, à la génétique comme recours face à un problème peu maîtrisable. Devant l'impossibilité pour la science de répondre à cette demande, sommes-nous face à un retour de la notion de dangerosité dans nos représentations des risques? Selon Castel (1983), la notion de risque a pourtant, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, pris le pas sur la notion de dangerosité. Celle-ci, qualifiée de 'mystérieuse', 'paradoxale', 'polyvalente' (p. 120), renvoyait précédemment à une potentialité ancrée dans un individu, mais néanmoins marquée par l'imprévisibilité. Les solutions alors mises en place – l'enfermement et l'eugénisme – ont montré leurs limites et ont été de ce fait largement critiquées. Par contraste, la notion de risque renvoie

au danger 'mesuré', 'objectif' grâce à la science (invoquée à grand cris, on l'a vu, dans la couverture de l'affaire Suleyman). Grâce aux progrès technologique et scientifique, on aboutit à une identification et une évaluation de plus en plus fines des risques (desquelles découle une multiplication des risques). Dans cette nouvelle gestion technique et rationnelle du danger, le sujet passe au second plan puisque l'accent porte sur les facteurs de risque. L'objectif est de définir de nouvelles modalités d'intervention (notamment en amont avec la prévention). La notion de risque s'est ainsi diffusée dans un contexte dans lequel il est considéré que le

1) "Im Milieu sind die Hunde ein Statutssymbol", *Blick*, 07.12.2005, p.6-7

2) *Le Temps*, 02.12.2005, p.16

3) Une législation impose depuis 2006 l'identification de tous les chiens sur territoire suisse par le moyen d'une puce électronique ou d'un tatouage. Des informations sur les conditions de détention des animaux de compagnie ont également été diffusées par l'office (rapport annuel de l'OVF, 2004). Cette démarche a pris de l'ampleur avec les nouvelles mesures de 2008, relayées par un site Internet de l'OVF consacré aux animaux de compagnie intitulé "Mon animal j'en prends soin" (<[www.bvet.admin.ch/tsp/index.html?lang=fr](http://www.bvet.admin.ch/tsp/index.html?lang=fr)>).

savoir scientifique peut assurer une maîtrise de l'environnement et des humains, contexte également caractérisé par la confiance du public envers la capacité de la science à prédire et les compétences des experts à faire les bons choix (Ewald 1996). C'est le modèle sur lequel s'appuient le Conseil Fédéral et l'Office vétérinaire fédéral dans les actions décrites précédemment.

Les médias traitant de l'affaire Suleyman invoquent comme autorité de référence des sciences telles que la biologie. Il est en effet supposé que cette dernière, par les avancées importantes dans le domaine de la génétique, devrait permettre à une société de se protéger contre les risques qu'elle encourt. Or les incertitudes font rapidement surface dans les questionnements soulevés par nos journaux : Qu'est-ce que la notion de race? Comment déterminer le pedigree d'un animal qui est le fruit de multiples croisements? Comment poser des limites entre les chiens dangereux et les toutous inoffensifs? L'impossibilité d'appréhender la Nature par la démarche scientifique, une Nature qui échappe au déterminisme, questionne donc ici les limites de la science.

On peut voir dans ce débat un parallèle à l'émergence du paradigme de la précaution décrit par Ewald (1996). Relayant la crise du modèle de gestion rationnelle par le risque, ce nouveau paradigme rend compte à la fois de la prise de conscience de l'ampleur des incertitudes et de l'émergence d'une vulnérabilité inattendue dans différents domaines. Autour des catastrophes 'naturelles' (tsunami, Katrina,...), on assiste en effet au retour d'une nature insoumise qui se rebelle

contre les activités humaines. Dans notre analyse spécifique de même que dans notre étude globale, cette nature prend les traits d'animaux dangereux : pitbulls, volatiles contagieux, vaches empoisonnées. Ewald souligne d'ailleurs qu'avec le paradigme de précaution « il ne s'agit pas seulement de la vie des hommes, mais de la vie des animaux (à travers la protection de la diversité des espèces) et de la nature » (Ewald 1996, p. 397).

En ce sens, l'analyse du cas Suleyman nous semble révélatrice de la coexistence des paradigmes de la prévention et de la précaution et des limites de la gestion technique des risques. En effet, alors que les médias demandent des solutions et invoquent les outils de la science pour répondre au nouveau danger, les scientifiques soulignent les limites de leurs connaissances. Par ailleurs, nous avons montré le décalage existant entre des explications mettant en jeu le social (les relations maître-animal, les caractéristiques sociales du propriétaire) et des solutions centrées sur le biologique (interdiction de certaines races de chiens). L'animal est donc stéréotypé et stigmatisé comme agresseur, agresseur intrinsèque quant aux mesures à prendre et agresseur induit par le social quant à l'explication du phénomène. Ce retour de la nature sauvage, qui s'oppose à nos représentations de la domestication de celle-ci, nous amène à considérer une certaine catégorie de chiens ou d'animaux comme une nouvelle figure de la dangerosité, une figure particulièrement intéressante à analyser dans son évocation médiatique.

## Références

- Arluke, Arnold and Clinton R. Sanders (1996) *Regarding Animals*, Philadelphia, Temple University Press.
- Bobbé, Sophie (2002) *L'ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme et INRA.
- Brohm, Jean-Marie (1997) "Le chien et son double" *Panoramiques*, 31, 33-42.
- Burton-Jeangros Claudine (2007) Des risques épidémiologiques aux pratiques sociales de santé, in : Burton-Jeangros C, Grosse C, November V, *Face au risque*, Genève, Georg, L'Equinoxe, 183-203.
- Campion-Vincent Véronique (dir.) (1992) *Des fauves dans nos campagnes. Légendes, rumeurs et apparitions*, Paris, Imago.
- Campion-Vincent Véronique et Renard Jean-Bruno (2002 ; 2005) *De source sûre. Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Payot.
- Castel, Robert (1983) De la dangerosité au risque, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47-48, 119-127.
- Dalla Bernardina, Sergio (2006) *L'éloquence des bêtes: quand l'homme parle aux animaux*, Paris: Métailié
- Descola Philippe (2005) *Par-delà nature et culture*, Paris, Flammarion.
- Digard, Jean-Pierre (2005 ; 1999) *Les Français et leurs animaux. Ethnologie d'un phénomène de société*, Paris : Hachette (Littérature) Lausanne
- Digard, Jean-Pierre (2004) "La construction sociale d'un animal domestique : le pitbull." *Anthropozoologica*, 39 (1), 17-26.
- Douglas, Mary (1985) *Risk Acceptability According to the Social Sciences*, London: Routledge & Kegan Paul.
- Dubied, Annik (2004) *Les dits et les scènes du fait divers*, Genève-Paris, Droz
- Dubied, Annik et Marion, Philippe (1997) La crise de la « vache folle ». Entrecôte et peurs ancestrales, *L'année des médias 1996*, Bruxelles, Académia-Bruylant, 117-125
- Duclos, Denis (1994) Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine, Paris : La Découverte
- Ewald, François (1986) *L'Etat providence*. Paris: Bernard Grasset.
- Ewald, François (1996) "Philosophie de la précaution", *L'Année sociologique*, 46(2), 383-412.
- Fontenay, Elisabeth de (1998) Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité, Paris, Fayard.
- Franklin, Adrian (1999) *Animal and Modern Cultures: A Sociology of Human-Animal Relations in Modernity*, London, Sage.

- Gouabault Emmanuel (2006) *La résurgence contemporaine du symbole du dauphin. Approche socio-anthropologique*, thèse de sociologie, sous la direction du professeur Jean-Bruno Renard, Université Paul-Valéry, Montpellier III.
- Gouabault Emmanuel (2007) « Le dauphin. Stéréotype, contre-stéréotype, symbole », in Henri Boyer (dir.), *Stéréotypage, Stéréotypes. Fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Tome 2, Paris, L'Harmattan, 109-118.
- Guillaumin, Colette (1975) "Les ambiguïtés de la catégorie taxinomique "race"", Léon Poliakov (dir.) *Hommes et bêtes. Entretien sur le racisme*, Paris, Ehess and Mouton & co.
- Guillaumin, Colette (1992) "Les harengs et les tigres. Remarques sur l'éthologie" in *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes, 153-170.
- Joffe, Hélène (1999) *Risk and "the Other"*, Cambridge, Cambridge University Press
- Lits, Marc (2005) "Le retour du loup dans les médias", *Les Cahiers du journalisme*, 14, 230-240
- Midgley, Marie (1983) *Animals and why they matter*, Athens, The University of Georgia Press.
- Revaz Françoise, Pahud Stéphanie, et Baroni Raphaël (2008) "Museler les toutous? Le feuilleton d'une polémique mordante", *Belphégor* (à paraître).

# **COMPTES-RENDUS**



# IN MEMORIAM : GERMAIN DALIN

Est-il nécessaire de rappeler que notre ami, Germain DALIN, qui vient de nous quitter, a été auprès de Monsieur LAURANS, de Jean BLANC, de notre président Bernard DENIS et de quelques autres, l'un des membres fondateurs de notre association ? Son dévouement à la cause de nombreux mouvements associatifs concernés par l'élevage français a été soutenu, toujours efficace et plein d'enseignement pour son entourage. Il nous a apporté sa compétence, son dynamisme et a beaucoup animé nos réunions aux thèmes variés, ainsi que nos voyages si intéressants, donnant à chaque participant le

Le 4 janvier a disparu l'un des plus actifs militants du patrimoine rural, ancien vice président puis président d'honneur de la Fédération des Musées d'agriculture et du Patrimoine rural (AFMA, qui regroupe près de 1200 musées français), des Compagnons de la Bergerie nationale et fidèle soutien du Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, ancien MNATP. Ancien élève de l'Ecole de zootechnie de Rambouillet, depuis 1994 Centre de ressources et de formation sur l'agriculture et le développement durable des territoires, ancien maître berger, Germain Dalin avait travaillé dans le secteur des aliments du bétail, des engrais, du phytosanitaire, et avait, l'un des premiers, développé l'outil informatique pour optimiser leur emploi.

Sa passion pour le patrimoine lui avait été inspirée par Rambouillet, où, au cours de ses études, il avait découvert un édifice hors du commun, la Bergerie Nationale, haut lieu en France de la zootechnie puisque fondé sous Louis XVI pour être une ferme modèle dédiée à l'innovation en matière d'élevage. C'est là que furent importées d'Espagne et élevées les premières brebis mérinos (1786), et que furent pratiquées les premières inséminations artificielles animales (1946). Mais cette passion tenait aussi à la vive conscience qui était la sienne, très tôt, de cette « fin des paysans » (Mendras) qui nécessitait une sauvegarde urgente d'un pan essentiel de civilisation, conscience qui avait aussi été celle, dès avant-guerre, du fondateur du MNATP, Georges Henri Rivière. Loin

plaisir des retrouvailles.

Nous le savions malade depuis longtemps, porteur de ce mal jusqu'alors vaincu et son décès nous fait mesurer la place que cet ami, aux qualités de cœur et d'esprit immenses, tenait en nos cœurs.

A sa femme et ses enfants nous disons nos sentiments de respectueuses condoléances et les assurons que Germain restera toujours dans nos esprits.

Gisèle et Luc GILBERT

d'être nostalgique et passéiste, Germain Dalin pensait que le patrimoine rural, matériel aussi bien qu'immatériel, était un vecteur de transmission aux plus jeunes générations de savoirs, de savoir-faire, de valeurs auxquels aujourd'hui les débats sur le développement durable et la préservation des ressources de la planète donnent une nouvelle actualité.

Son engagement dans la diffusion culturelle l'avait conduit, en plus de nombreux engagements professionnels et associatifs (Conseil national de l'Enseignement agricole, Association des anciens élèves de la Bergerie Nationale, Conseil d'administration de l'Ecole, de la Fédération Nationale Ovine etc.) à fonder, avec les encouragements de Gérard Larcher et des élus de Rambouillet, le Festival International Animalier de Rambouillet. Il a consacré ses derniers efforts, dans le cadre de la préparation de la 8<sup>e</sup> conférence mondiale du mérinos qui se tiendra en 2010 à Rambouillet, à convaincre les autorités de la nécessité d'une rénovation du musée de la Bergerie Nationale, qui détient un patrimoine méconnu.

Généreux, chaleureux, ouvert à tous les avis mais homme de décision et d'action, Germain Dalin avait été distingué par la Légion d'Honneur, le Mérite national et les Palmes académiques. Il était commandeur du Mérite agricole.

Michel COLARDELLE et Pierre DEL PORTO

## VOYAGE DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHNIE EN MAYENNE

Lors de son traditionnel voyage annuel, la société d'ethnozootechnie a visité du 3 au 6 septembre 2008 la Mayenne, avec quelques passages dans la Sarthe et le Maine-et-Loire.

### Mercredi 3 septembre

L'après-midi du 3 septembre a été consacrée à la visite du centre historique de Laval sous la conduite de Monsieur Hilland, directeur de l'architecture et du patrimoine de la ville de Laval qui nous a fait découvrir :

-le Château, d'époque 1<sup>ère</sup> Renaissance (1456) en tuffeau, abritant aujourd'hui un musée d'art naïf,

-le Château Neuf, d'époque 2<sup>ème</sup> Renaissance (1540), qui a hébergé le Palais de justice jusqu'en 2002, et est actuellement en cours de restauration,

-la Place de La Trémoille (Prince de Talmont, général dans l'armée vendéenne, exécuté en janvier 1794), coeur économique de la ville jusqu'à la Révolution,

-la cathédrale Notre-Dame de la Trinité, synthèse de différents styles architecturaux (la tour de croisée date de 1070-1080, la nef est de style gothique angevin, le collatéral

gauche d'époque Renaissance et le collatéral droit du XIX<sup>ème</sup> siècle). Le retable lavallois monumental en tuffeau et marbres rouge et noir, a été construit en 1638 par Pierre Corbineau, célèbre rétablier,

-la Porte Beucherese, seule porte vestige des fortifications du XIII<sup>ème</sup> siècle,

-la Promenade Anne d'Allègre, le long des anciennes douves du mur d'enceinte sud du XIII<sup>ème</sup> siècle,

-le Jardin de la Perrine, qui offre un panorama superbe sur la ville de Laval et où repose le peintre naïf Henri Rousseau (avec une épitaphe de Guillaume Apollinaire sur sa tombe), natif de Laval. A l'entrée du jardin, un bâtiment abrite un musée consacré à Alain Gerbault, navigateur et humaniste lavallois.

## Jeudi 4 septembre

La société d'Ethnozootechnie fait une entrée « décoiffante » au Domaine des Rues à Chenillé-Changé (49) puisque le car en voulant passer sous la ligne téléphonique, y laisse l'issue de secours du toit.

Le Domaine des Rues est la ferme-école du Château des Rues et a été construite en 1836 par Camille de Rougé, gentilhomme campagnard, proche des paysans (« Pas de fossé entre le donjon et la métairie»). Son petit-fils Olivier de Rougé, a créé en 1908 le premier syndicat d'éleveurs de race Durham-Mancelle (devenue Maine-Anjou, puis récemment Rouge des Prés). Cette race est issue du croisement de grande ampleur de vaches de race Mancelle avec des taureaux Durham importés d'Angleterre au XIX<sup>ème</sup> siècle.

### **AOC Maine-Anjou** : Albéric Valais

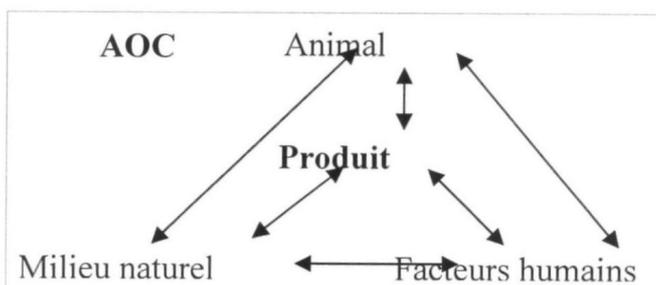
Le Domaine des Rues accueillera après restauration l'Entreprise et Organisme de Sélection (EOS) Rouge des prés, fusion de l'UPRA Rouge des prés et de "Rouge des prés Sélection".

Son directeur, Albéric Valais, nous présente l'Appellation d'Origine Contrôlée (AOC) Maine-Anjou.

L'AOC est un signe de qualité qui consacre le lien d'un produit avec des hommes et un terroir.

En viande bovine, trois AOC existent : Taureau de Camargue, Maine-Anjou et Fin Gras du Mezenc (cf voyage de la SEZ 2006).

Pour l'AOC Maine-Anjou, la démarche a été initiée par des éleveurs ayant un réel savoir-faire à partir de 1995 pour sauver la race Maine-Anjou dont les effectifs avaient chuté de façon très importante (137 000 têtes en 1969, 87 000 en 1988). Le dossier AOC a été déposé en 1998 à l'INAO qui a nommé une commission d'enquête en 1999. Le terroir a été délimité en 2001 à partir de données géologiques (sols peu profonds), pluviométriques (pluviométrie faible avec sécheresse estivale) et floristiques (limite du hêtre et du charme). La race Maine-Anjou a été reconnue pour sa capacité à supporter une alimentation moins abondante en été (bovins « accordéon »). Le nom de la race a été modifié : « Rouge des prés dans les prés, Maine-Anjou dans l'assiette ».



Le cahier des charges « élevage » impose un vêlage pour un hectare d'herbe et une finition des animaux pendant au moins 60 jours sans ensilage (avec un mash comprenant au moins trois matières premières, les OGM étant interdits). Actuellement l'AOC compte 10 000 vaches en production.

Le cahier des charges « produit » comprend les carcasses de plus de 380kg de femelles de moins de 10 ans, ayant vêlé au moins une fois, et les carcasses de plus de 400kg de mâles castrés de plus de 30 mois. Les culards sont exclus de l'AOC. Lors de l'inspection à l'abattoir les carcasses sont notées sur leur tendreté, leur couleur, et le marbré-persillé. La viande est soumise à une maturation de 10 jours avant commercialisation.

En 2007, sur 1 507 animaux abattus, 1 300 ont reçu l'AOC Maine-Anjou (dont 200 boeufs). Cette AOC est vendue

exclusivement par la grande distribution (Auchan, Monoprix). L'AOC Maine-Anjou (qui est commercialisée 15% plus cher) permet le développement de la race Rouge des prés.

### **Conservatoire des animaux de Pays de Loire (CRAPAL):**

Régis Fresneau – Le CRAPAL, dont le Président est Bernard Denis, a été créé en 1998. Financé essentiellement par le Conseil Régional des Pays de Loire, il a pour but d'inventorier, de caractériser et d'élaborer un programme de conservation des races à faibles effectifs, et aussi d'aider et de former les éleveurs qui le demandent. Son animateur Régis Fresneau intervient sur le terrain aidé par des experts (dont Laurent Avon pour les bovins Louis Reveleau pour les ovins).

Certaines races ont déjà disparu (Vache Bleue de Bazougers, Poule du Mans), d'autres sont en difficulté (Canard de Challans, Oie du Poitou), et d'autres ne sont pas encore sécurisées (Mouton Belle-Ile-200 brebis-, Poule Noire de Challans-300 poules). La Vache Nantaise (728 vaches) et la Maraîchine (800 vaches) se développent ainsi que la Chèvre des Fossés (600 chèvres). D'autres races, dont les effectifs sont encore assez importants comme la Saosnoise (1 200 vaches), le Landes de Bretagne (1 050 brebis), et le Bleu du Maine (2 000 brebis) n'ont pas forcément un avenir assuré compte tenu notamment de l'âge des éleveurs.

L'avenir des porcs Blanc de l'Ouest (110 truies) et Porc de Bayeux-Longué (40 à 50 animaux) est très incertain.

Le Baudet du Poitou est stable mais il ne reste qu'un tiers des effectifs dans le berceau de la race.

Le Trait poitevin mulassier stagne en race pure compte tenu de la demande en mules.

Des évaluations sont en cours pour d'autres populations, notamment la Poule de La Flèche.

Après un déjeuner au restaurant « La Table du meunier » de Chenillé-Changé, le nouveau car prend la route de Marigné-Peuton.

### **Elevage d'ovins Bleu du Maine chez M. et Mme Foucault à Marigné-Peuton (53)**

Le Bleu du Maine est issu d'animaux à tête blanche (Blanc du Maine) qui ont pris du format suite à des croisements avec des brebis venues du nord de l'Europe. Un animal à tête bleue ardoise est apparu lors de l'exil en Angleterre et cette particularité a été ramenée en France. C'est une race de grand format (80 à 90kg pour les brebis) à haute prolificité (taux de prolificité de 1,8). Une brebis consomme entre 12 et 15kg d'herbe par jour pour nourrir ses agneaux. Le berceau de la race se situe à Bazougers, mais des échanges avec les Ardennes ont permis l'implantation d'un noyau dynamique dans le nord-est de la France et la Belgique. La race compte 600 brebis dont 606 contrôlées dans le berceau de race et les Ardennes. Elle est élevée en petits troupeaux de 100 brebis maximum.

M. et Mme Foucault élèvent sur 54 hectares, une cinquantaine de brebis Bleu du Maine, 40 vaches laitières Prim'Holstein et 15 vaches Rouge des prés. La plus grosse partie de la production ovine est commercialisée en vente directe, les agneaux étant vendus entre 6 et 12 mois (carcasse de 20 à 25kg). Ces éleveurs commercialisent également des reproducteurs.

L'alimentation des brebis est à base d'herbe avec un complément constitué d'épeautre et de blé. L'agnelage a lieu en janvier-février. Sur l'élevage nous avons rencontré Mme

Chauvin, présidente de l'UPRA Bleu du Maine et M. Lemesle son ancien président.

M et Mme Foucault commercialisent également de la viande bovine (4 boeufs par an) par l'intermédiaire d'un atelier relais situé en Ille-et-Vilaine.

### ***Elevage de Poulets de Loué chez M et Mme Delaune à Auvers-le-Hamon (53)***

L'EARL Delaune produit des Poulets de Loué, des bovins Rouge des prés et des cultures de vente.

Historiquement les volailles de la région du Maine étaient réputées et ont été décrites par Racine et Brillat-Savarin. Le marché de Loué était reconnu pour ses volailles de races locales vendues vivantes aux « coconiers » qui assuraient leur abattage et leur commercialisation en carcasses. En 1950, l'explosion du poulet industriel breton fait décliner ce marché. Le 30 août 1958, au comice de Loué, trois hommes, le préfet, le président de la FDSEA et un coconier Auguste Lambert décident de réagir et sont à l'origine de la constitution de la coopérative. En 1960, le Poulet de Loué, premier Label Rouge, reste confidentiel. En 1972 la production augmente grâce à la grande distribution (en 2-3 ans, de quelques milliers à quelques millions de poulets). La coopérative intègre le couvoir et depuis 2001, une usine

### **Vendredi 5 septembre**

### ***Le Trotteur Français : exposé de Jacques Bouilly et visite de son élevage à Juvardeil (53)***

M. Bouilly (ancien directeur de l'UPRA Prim/Holstein) retrace l'histoire du Trotteur Français. C'est Ephrem Houël (1807-1885) qui a créé les courses de trot en France. Les premières ont eu lieu les 25 et 26 septembre 1836 sur la grève de Tourlaville près de Cherbourg. A l'époque l'élevage normand est médiocre et Ephrem Houël a l'idée de sélectionner les chevaux sur leur aptitude contrôlée et pas sur leur modèle.

Les apports étrangers ont varié selon l'époque : en 1830, apport de pur-sang anglais et arabe; de 1840 à 1860, apport de demi-sang anglais et de Norfolk, et de 1860 à 1900, apport d'Orlov (Russie) et de Standardbred (Etats-Unis). La première course de trot à Paris a lieu en 1873. En 1907 le Stud-book Trotteur Français est créé et comprend 8 150 chevaux (les juments doivent courir en moins de 2"/km et leurs descendants en moins de 1'50"/km). Il a été fermé en 1937 avec une ouverture limitée au Standardbred après 1977. En 2008 le seuil de qualification est de 1'20"/km et le record de 1'09"/km. Dès 1950 le Trotteur Français s'impose dans les courses de trot attelé.

Le Trotteur Français est l'une des quatre races principales de trotteurs dans le monde avec l'Orlov en Russie, le Standardbred aux Etats-Unis et le Kallblodiga en Suède. Sa caractéristique est son aptitude au trot (attelé surtout mais aussi monté).

Si on compare sa morphologie à celle du Pur-sang anglais, le Trotteur Français est de plus grande taille, sa cage thoracique est plus ronde et son épaule plus verticale.

Les courses (10 731 courses en 2006) attirent 6,5 millions de parieurs soit 8 842 millions d'euros d'enjeux. (« Sans parieurs, plus de trotteurs »)

En France 16781 saillies de Trotteur Français ont été déclarées en 2007. Les poulinières sont réparties chez 8 000 éleveurs dont la moitié n'ont qu'une seule jument et seulement une soixantaine en détiennent plus de 15. L'élevage de Trotteur Français nécessite une eau de bonne qualité, de l'herbe et du foin en hiver ainsi qu'une complémentation riche en énergie. Le poulain est sevré vers 4 à 6 mois.

d'aliments dédiée. L'aliment contient 80% de céréales et depuis l'origine, les farines animales en sont exclues.

Le cahier des charges prévoit des bâtiments de 4 300 poulets sur un parcours non clôturé (particularité du poulet de Loué) de 2 hectares (les renards consomment environ 135 000 poulets de Loué par an). La durée d'élevage est de 87 jours minimum pour les poulets « blancs » et les poulets « noirs » et de 95 jours minimum pour les poulets « jaunes ».

### ***Elevage de bovins de race Saosnoise chez M. Besnard à Saint-Marceau (72)***

M. Besnard est double actif et élève 50 vaches allaitantes sur 50 hectares de prairies clôturées par 8 km de haies). C'est un éleveur naisseur agrobiologiste qui a reconverti son troupeau, composite au départ, en Saosnoise. Cette conversion lui permet de bénéficier des aides relatives aux mesures agro-environnementales (conversion à l'agriculture biologique, prime herbagère agro-environnementale, aide à l'extensification, protection des races menacées). Toutes les femelles sont conservées pour le renouvellement du troupeau et il commercialise des brouards mâles et des bœufs. Le débouché « viande bio » vers l'Italie, habituellement très intéressant, est actuellement bloqué à cause de la fièvre catarrhale ovine.

La filière comprend également 4400 propriétaires et 1800 entraîneurs.

Sur le plan économique, l'élevage de Trotteur Français est peu rentable puisqu'un éleveur perd en moyenne 3 045 € par an et par jument.

M. Bouilly fait partie de GEMTROT, association d'éleveurs pour l'amélioration du trot. Son élevage, l'élevage de Fellière a été créé en 1992 sur 1 ha avec une jument. Aujourd'hui il s'étend sur 8 ha et comprend 5 juments dont 2 en pleine propriété et 3 à 50%, 2 foals, 2 yearlings ainsi que 2 pouliches à l'entraînement et 34% d'un hongre à l'entraînement.

M. et Mme Bouilly nous reçoivent dans leur domaine de Fellière (XVI<sup>ème</sup> siècle) à Juvardeil autour d'un verre de Coteaux de l'Aubance. La société d'Ethnozootechnie embarque ensuite à bord de « l'Hirondelle » pour un déjeuner-croisière sur la rivière Mayenne naviguant du département du Maine-et-Loire à celui de la Mayenne sous des trombes d'eau, en franchissant deux écluses. Au retour, lors du passage de la dernière écluse, un âne, répondant à l'appel de Denis Sergent, nous salue et accompagne l'embarcadère.

### ***Elevage de bovins Rouge des Prés et élevage de porcs chez M. et Mme Pourias à Congrier (53)***

M. et Mme Pourias ont repris en 1990 l'exploitation familiale. Le grand-père de M. Pourias avait introduit les premières Maine-Anjou en 1960 pour remplacer des Pie-Rouge de l'Est. L'élevage a produit du lait jusqu'en 1991 (4 000 l/lactation). Aujourd'hui, ils élèvent sur 59ha (5ha de maïs et le reste en prairies) 55 vaches Rouge des prés, et cette souche de Rouge des prés à potentiel laitier permet de produire de « beaux » veaux.

Par ailleurs, l'EARL Pourias exploite également un atelier porcin naisseur-engraisseur de 150 truies en bâtiment qui a succédé à un élevage porcin en plein-air conduit de 1985 à 1992. Les porcs sont vendus dans une filière certifiée. Leur alimentation n'est pas produite sur l'exploitation.

L'atelier bovin est engagé dans la démarche AOC Maine-Anjou et M. Pourias a développé depuis 2001 une activité de vente directe avec livraison à domicile. Il a commencé par vendre du boeuf en 2001, puis du veau sous la

mère en 2002 et enfin du porc à partir de 2003.

Mme Pourias vend également de l'Aloe vera, dont les propriétés stimulantes peuvent être bénéfiques pour l'homme mais aussi pour les animaux.

### ***Elevage de silures au Lycée agricole de Château-Gontier (53):***

M. Bobineau proviseur du lycée agricole de Château-Gontier et M. Denizot responsable de la pisciculture

Le Syndicat de communes de Château-Gontier présidé par Jean Arthuis avait eu l'idée de développer la production de silures en eaux closes et avait créé 3 ha de bassins (11 bassins étanches de 400 m<sup>2</sup>). La pisciculture a été rachetée par le lycée en 1996. Un atelier de transformation et une éclosionerie-nurserie étaient en projet. Des expérimentations

## **Samedi 6 septembre**

### ***Festival de la viande d'Evron (53):***

Dr Joël Bedouet, vétérinaire, maire d'Evron

Le Festival de la viande d'Evron est un concours d'animaux de boucherie finis de 3 ans à 3 ans et demi.

Le premier Festival date de 1966 et comprenait à l'époque 100 animaux alors que le Festival 2008 a recueilli 500 inscriptions. Il existe une trentaine de manifestations de ce type en France et celui d'Evron apparaît comme le plus beau concours quant au nombre d'animaux présentés et à leur qualité. Les trois quarts des animaux viennent de Mayenne. Les animaux sont vendus au kg de viande (avec un poids de carcasse moyen de 600kg pour un rendement 62 à 67 %) et à la fin du marché 95% des animaux auront été vendus. Les prix sont de 7 à 7,5 €/kg pour les femelles et 5,5 à 6 €/kg pour les mâles. Les deux champions 2008 ont été vendus aux enchères, la femelle à 11,60 €/kg et le mâle à 9,50 €/kg. Au cours du Festival, les animaux sont vendus 10 à 15% de plus qu'à la ferme. La majorité des bovins présentés en 2008 sont de race Rouge des Prés, alors qu'il y a vingt ans la plupart étaient des croisés Maine-Anjou x Charolais. La crise de l'ESB de 1996 a entraîné une dévalorisation des croisés et un développement de l'élevage en race pure.

Le Festival reçoit également un concours d'animaux culards et une présentation de reproducteurs bovins (Rouge des prés, Charolais, Limousine, Blonde d'Aquitaine) mais aussi d'ovins (Bleu du Maine, où nous retrouvons Mme Foucault) et de chevaux Percherons.

### ***Château de Sainte-Suzanne***

Pascal Trégan, animateur du service du patrimoine du Conseil Général

Le village de Sainte-Suzanne est situé sur un promontoire rocheux. Des fouilles ont mis en évidence une occupation néolithique à proximité de cette butte.

Le château de Sainte-Suzanne a été acquis par le Conseil Général de Mayenne depuis dix ans et les travaux de restauration ont commencé en 2000.

Des sondages archéologiques ont montré que le site avait déjà été occupé à l'époque gauloise. Sa situation à l'extrémité d'un éperon rocheux est typique de l'oppidum gaulois.

Le donjon (XI<sup>ème</sup> siècle) a été construit par le vicomte Hubert de Beaumont. C'est le seul donjon ayant résisté à Guillaume le Conquérant, qui l'a assiégé vainement pendant trois ans.

Le logis médiéval a été remplacé par un bâtiment 2<sup>ème</sup> Renaissance, construit entre 1608 et 1613 pour Guillaume Fouquet de la Varenne, contrôleur général des postes, ministre

sont en cours sur l'élevage pour remplacer, dans l'alimentation des silures, le soja par du lupin. 90% des animaux sont vendus vivants à 3-4kg essentiellement à destination des pays de l'Est pour le rempoissonnement. Un débouché existe également vers quelques restaurateurs.

Le silure, qui se développe dans les cours d'eau mayennais, fait l'objet d'une vive polémique localement, avec la constitution d'une association « anti-silures ».

La société d'ethnozootechnie reprend ensuite la route de Chenillé-Changé pour son traditionnel dîner festif au restaurant « La Table du meunier ». « Le Cœur à l'EZ » retentit sous la direction du barde René Frédet, et tous les animaux domestiques nous rejoignent grâce à Denis Sergent et à ses imitations.

d'Henri IV. Ce bâtiment n'a jamais été terminé, faute d'argent, la mort d'Henri IV ayant entraîné la faillite de Guillaume Fouquet de la Varenne. Il est en cours de restauration et abritera en 2009 un centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine.

### ***Abbatiale d'Evron:***

Jacques Naveau, chef du service du patrimoine du Conseil Général

L'abbatiale d'Evron est située sur l'emplacement d'un monastère datant du VII<sup>ème</sup> siècle et qui a été détruit par les Bretons au IX<sup>ème</sup> siècle.

L'abbatiale a été restaurée à la fin du X<sup>ème</sup> siècle. C'est une des toutes premières églises romanes, de très grande taille car destinée à accueillir des pèlerinages. Elle a été fortifiée dès le Moyen-âge et le système défensif a été restauré lors de la guerre de Cent-Ans. Une nouvelle enceinte et des douves ont été construites pendant les guerres de Religion.

La tour-clocher et le porche datent de la fin de l'époque romane. Par la suite l'église a été reconstruite à partir de l'est en style gothique au XIII<sup>ème</sup> siècle. Les travaux ont été arrêtés en cours d'où la coexistence de roman (basse nef) et de gothique (chœur, transept et deux premières travées de la nef).

Dans la basse nef, devant une peinture de la Vierge datant du XIII<sup>ème</sup> siècle, Bernard Denis entonne un « Sub tuum ».

La Chapelle Saint-Crépin date du XII<sup>ème</sup> siècle et son décor traduit une inspiration espagnole.

### ***Site Gallo-romain de Jublains:***

Jacques Naveau, chef du service du patrimoine du Conseil Général

Jublains a été le chef-lieu de la cité des Diablinthes, territoire qui correspond aux trois quarts nord du département de la Mayenne et au sud de l'Orne.

A l'origine, un sanctuaire gaulois existait au IV<sup>ème</sup> siècle avant JC. Vers 20 après JC une ville gallo-romaine appelée Noviodunum (Ville Neuve) commence à se développer. Après 150, la croissance s'interrompt et certains quartiers sont désertés. La crise générale de la fin du III<sup>ème</sup> siècle accélère le déclin de Jublains. La cité des Diablinthes perd son autonomie et est rattachée à l'évêché du Mans. A partir du V<sup>ème</sup> siècle, Mayenne (située à 11km) devient le nouveau centre de pouvoir.

Jublains est un modèle car le site antique, redécouvert notamment par Prosper Mérimée, n'est pas caché par une agglomération moderne. Le plan géométrique de la ville a été reconstitué et les vestiges des principaux bâtiments publics (temple, forum, thermes et théâtre) ont été retrouvés,

alignés selon l'axe principal de la ville.

Nous visitons le musée archéologique départemental et la forteresse construite au III<sup>ème</sup> siècle, située à l'écart de la ville. Le rôle de cette forteresse n'est pas connu et il n'existe aucun monument comparable dans tout l'Empire romain. L'hypothèse la plus récente est qu'il aurait servi d'entrepôt mais pour des biens particulièrement précieux (métaux précieux ?) compte tenu de l'épaisseur des murs et du système de verrouillage des portes. Il a été constitué en trois étapes : le bâtiment central vers 200 après JC, le rempart en terre vers

290 et la muraille périphérique vers 295. La forteresse comprend également les vestiges de deux thermes, l'un très complet, l'autre simplifié.

C'est dans ce site chargé d'histoire que se termine le voyage 2008 de la société d'ethnozootechnie, remarquablement organisé par Louis Reveleau. Chacun regagne ensuite sa région.

Annick PINARD

## **RÉFLEXIONS D'UN ETHNOZOOTECNICIEN AYANT ASSISTÉ AUX 3R, LES 15<sup>ÈME</sup> RENCONTRES AUTOUR DES RECHERCHES SUR LES RUMINANTS**

### **Les 3R : une manifestation bien Établie**

C'est toujours avec grand intérêt que l'on vient assister aux Rencontres autour des Recherches sur les Ruminants appelées communément les 3R, pour plusieurs raisons :

1. C'est maintenant une manifestation nationale bien implantée et reconnue par l'ensemble de la communauté de la zootechnie française. Elle permet en 2 jours de s'informer des sujets d'actualité et des derniers résultats de la recherche.
2. C'est aussi l'occasion de rencontrer et d'échanger avec les scientifiques, les hommes de terrain et les décideurs qui comptent en productions animales. On peut même y rencontrer de nombreux collègues étrangers.
3. Cette année a vu des événements comme le Grenelle de l'environnement, la hausse exceptionnelle des coûts, notamment des coûts alimentaires, le rapport de la FAO qui accuse l'élevage de contribuer à

l'augmentation de diverses pollutions et enfin la crise mondiale qui a entre autres, réduit de façon drastique le robinet du crédit. Dans ces conditions, on attendait des analyses de la situation, des réflexions et des projections à la hauteur des enjeux que les productions animales vont être obligées de relever.

4. Enfin, il est toujours passionnant de regarder un tel événement sous un angle original, en l'occurrence sous un oeil d'un ethnozootechnicien, pour estimer si les motivations qui ont conduit à la création des 3R, il y a 15 ans, sont toujours aussi pertinentes, après les transformations socio-économiques de ces dernières années, l'émergence des agricultures de pays du Sud, les nouvelles exigences de la société, les besoins évoluant rapidement des consommateurs et l'apparition d'une certaine méfiance vis-à-vis de la science.

### **Les 3R ont du succès**

Dans un premier temps, il est rassurant de constater que les 3R ont de plus en plus de succès. Le record de participations a dû être battu cette année avec plus de 900 participants dont la moitié environ appartient à des structures de développement suivies par les représentants de la recherche et l'enseignement.

Il est aussi intéressant de noter que la participation issue de l'étranger progresse chaque année. La présence de nos collègues venant principalement d'Afrique du Nord, de Belgique, d'Espagne et d'Italie montre bien que les 3R prennent de plus en plus une dimension internationale. Un bémol sur cette participation : le faible nombre de décideurs autant parmi les représentants professionnels que ceux des directions du Ministère de l'Agriculture.

Les 126 affiches présentées montrent aussi le dynamisme des structures de recherches et de développement pour entreprendre des travaux sur des sujets les plus variés. A ce sujet, il semble que depuis quelques années de nombreuses structures de développement sont capables de réaliser des travaux de recherches de très bonne qualité.

Ce qui fait aussi plaisir à constater, ce sont les communications où les structures de recherches, principalement l'INRA sont associées à des structures de développement comme l'Institut de l'Élevage mais aussi à des structures régionales de développement. Une telle politique crée de l'émulation et surtout met définitivement au rebut, les vieilles rivalités au nom de l'efficacité et de l'intérêt général.

### **Mais, tout n'est pas idyllique aux 3R.**

D'abord trois sessions sur onze présentaient un caractère original pour répondre aux préoccupations actuelles : celles sur les maladies à transmission vectorielle (et sous entendu, la fièvre catarrhale), le changement climatique et les « omiques ». Les autres sur les systèmes d'élevage, la

gestion du risque sanitaire et la santé, l'économie, la reproduction et la génétique, l'alimentation et le comportement reproduisaient le schéma traditionnel, c'est-à-dire la présentation de communications sur des thèmes variés qui ont pour but essentiellement de monter les résultats des

derniers travaux réalisés. Mais cela manque singulièrement de lien et il paraît souvent difficile aux participants, excepté aux spécialistes, d'apprécier l'intérêt réel des résultats en les replaçant dans un contexte plus général. Parfois les présidents de séance le sentent et essaient d'avoir une approche plus pédagogique mais dans d'autres cas, ce déficit peut être criard comme le montrent certaines questions posées.

En outre, trois sessions seulement ont été ouvertes par des synthèses sur le thème ou un point important du thème. A chaque fois, cela s'est traduit par une meilleure participation de la salle à la discussion et une impression des participants d'avoir assisté à une session intéressante. Pourquoi aussi peu de présentations synthétiques et un nombre élevé de communications sur des aspects plus ou moins ponctuels ! Est-ce que les 3R ne trouvent plus de spécialistes qui acceptent de passer du temps à préparer une synthèse ? Les 3R risquent alors de perdre leur rôle de diffuseur de messages scientifiques de façon objective, et d'une certaine prudence vis à vis des nouveaux résultats présentés. A titre d'exemple, une synthèse introductive à la session des « omiques », sujet nouveau de génétique aurait permis certainement une meilleure compréhension de l'assistance.

Un autre point interpelle l'ethnozootechnicien. Il faut une culture zootechnique générale large pour interpréter des résultats d'une expérience même si son objectif est ponctuel, en particulier dans les secteurs des systèmes d'élevage, du risque sanitaire, de la qualité des produits et de la génétique. Trop d'expérimentateurs se contentent d'analyser les résultats dans un secteur scientifique sans trop se soucier si les autres facteurs de production ne peuvent pas être modifiés dans un sens favorable ou défavorable. Le Professeur D. Sauvart ayant bien évalué le risque parle de loi de réponse et de modèles qui puissent établir les conséquences d'une variation d'un facteur sur tous les autres facteurs de production dans un système d'élevage. En effet, il est indispensable de connaître toutes les répercussions possibles avant l'introduction d'une nouvelle technique sur le terrain. Par exemple, heureusement il y a une vingtaine d'années, les physiologistes de la lactation ont indiqué que le risque de mammite augmenterait chez la

chèvre si on sélectionnait sur la vitesse de traite comme voulaient le faire les généticiens qui avaient trouvé un gène très intéressant sur la vitesse de traite. Il semble que c'est un point capital que les chercheurs dans tous les secteurs de la zootechnie doivent garder en tête.

A l'inauguration de ces 3R, la nécessité d'un équilibre bien réfléchi entre production a été placée comme idée directrice : produire plus en produisant mieux en recherchant la durabilité des systèmes. Or, au cours de plusieurs communications et aussi sur certaines affiches, le productivisme semblait encore dominant et la recherche de maintenir une qualité du produit relativement secondaire. Or, ce ne sont pas seulement des slogans mais une réalité qu'on ne peut ignorer. Les consommateurs sont de plus en plus avertis sur la qualité et comment est produit un animal laitier, à viande ou encore un fromage.

Une remarque identique peut être faite sur la biodiversité. Beaucoup d'intervenants l'évoquent dans l'introduction de leurs communications. Ce sont parfois les mêmes qui ne parlent que de moyennes sans indiquer si leurs résultats sont dispersés ou non à l'intérieur d'un même lot. N'est-il pas important pour un éleveur de savoir ou non si une technique va lui permettre de produire des lots homogènes qui lui facilitent la gestion de ses bâtiments et la réalisation du vide sanitaire et qui lui réduit les coûts de production et de transport.

Mais ce qui frustre le plus un zootechnicien, c'est le raisonnement de nombreux intervenants qui ne se posent pas la question de savoir si leur proposition peut être bien accueillie par l'éleveur ou comment celui-ci peut adapter sa conduite d'élevage. Les conséquences sur le travail et même sur les résultats économiques sont assez peu abordées. Quand ces questions fusent de la salle, la réponse la plus fréquente est souvent : « Nous n'avons pu dans cette première étude analyser l'aspect travail ou conséquences économiques ». Messieurs les chercheurs, vos recherches sont destinées à améliorer la condition de l'homme, très souvent de l'éleveur. Les conséquences de vos recherches sur le travail et les conditions socio-économiques sont donc essentielles.

## Ce qui intéresse l'ethnozootechnicien aux 3R

Toutefois, plusieurs présentations ou affiches comme chaque année pouvaient, au cours de ces 3R, captiver l'intérêt de l'ethnozootechnicien. En voici quelques exemples, étant dans l'impossibilité d'être exhaustif.

1. Les vaches peuvent acquérir très facilement un comportement de toilettage par une brosse automatique et même sont d'autant plus motivées à utiliser cette brosse qu'elles n'ont pu y avoir accès pendant une longue période : ce qui montre bien l'instinct de propreté des animaux même si leurs principes ne sont pas toujours ceux de l'homme.
2. Des études belges mettent en évidence que les génisses sont moins stressées au vélage quand celui-ci a lieu après leur intégration dans le troupeau de vaches laitières ; ce qui met en évidence encore une fois le rôle social des animaux plus âgées ayant déjà eu l'expérience d'un état physiologique comme le vélage vis à vis d'animaux « inexpérimentés ».

3. La tétée du veau avant et après la traite est pratiquée chez les vaches Salers, ce qui constitue une contrainte majeure de main d'œuvre. Le simple contact physique avec le veau sans tétée permet de maintenir la production laitière alors que la seule vue du veau entraîne une baisse non négligeable du lait trait. Cela confirme combien le contact physique reste important entre animaux.
4. Dans une étude de modélisation des systèmes de production de la chèvre laitière, il est très rassurant d'apprendre que la diversité des carrières des chèvres d'un troupeau est un élément essentiel à considérer pour caractériser un troupeau et pour estimer la robustesse du système, et la capacité à revenir à l'équilibre en cas d'aléas.

Donc beaucoup de résultats intéressants pour les ethnozootechniciens surtout dans les domaines du comportement des ruminants, de la conduite d'élevage et du système de production.

## Conclusion :

L'édition 2008 des 3R n'a pas apporté de grandes nouveautés qui révolutionneront les productions animales dans le futur, et surtout que la crise actuelle n'a pas mobilisé les économistes et les sociologues de l'INRA et de l'Institut de l'Elevage pour entrevoir le futur des productions animales et comment s'y préparer. C'est un peu dommage car une partie des participants l'espéraient en se rappelant qu'une telle mobilisation s'était mise en place aux 3R l'année de la vache folle.

L'organisation des 3R en 1994 basée sur des thèmes renouvelés chaque année persiste. C'est un système qui garde ses avantages. Mais on est conduit à se demander si ce principe n'est pas en train de s'abâtardir en proposant des sessions sur l'économie, les systèmes de production, l'alimentation ou la génétique sans choisir dans chaque cas un thème d'actualité et sans programmer une présentation de synthèse sur chaque sujet. Est-ce que les sujets intéressants ont été épuisés au cours des années précédentes ? Beaucoup de participants pensent qu'il en reste encore de nombreux à

traiter.

Il ne faut peut-être pas accabler les 3R car en réalité, elles ne sont que le reflet de la situation de la recherche et du développement en France. Quantitativement, de nombreux travaux, études, enquêtes, expériences sont réalisées sur des sujets variés dans toutes les régions de France. Mais une impression contradictoire domine : l'aspect routinier de certaines communications sans effort de se remettre un peu en cause à côté de travaux plus novateurs et intéressants, malheureusement une minorité.

Toutefois, dans cette masse d'informations diversifiées sur les participants pendant 2 jours, souvent à l'état brut, il y a toujours de quoi attirer et même passionner les ethnozootechniciens. Ils doivent faire leur marché en gardant l'esprit critique. Dans ces conditions, il est toujours intéressant d'y participer.

Pierre MORAND-FEHR <sup>(1)</sup>  
(UMR 791 AgroParisTech-INRA)

---

1) Il est rappelé (voir page de garde) que les opinions librement exprimées dans *Ethnozootechnie* n'engagent que leurs auteurs.



# SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHE

5, Avenue Foch, F54200 TOUL

## COTISATION ANNUELLE DE ..... 30 €

donnant droit à deux numéros de la revue et quatre lettres d'information. Selon les possibilités, il arrive que des numéros supplémentaires soient édités.

Photocopie des sommaires des numéros parus..... 7 €

1975-1 Races domestiques en péril (1 <sup>re</sup> journée)	10,5 €	44 Varia (n° 1)	12,0 €
1975-2. Quelques aspects de la transhumance	10,5 €	45 La couleur du pelage des animaux domestiques	13,5 €
15 Le Yak	10,5 €	46 Evolution des rapports hommes-animaux en milieu rural	14,5 €
16 Le Porc domestique	10,5 €	47 Milieux, société, et pratiques fromagères	15,5 €
18 L'Elevage en Grèce	10,5 €	48 L'homme et la viande	15,5 €
20 L'Ethnozooteche	7,5 €	49 Le dindon	15,5 €
21 Les débuts de l'élevage du mouton	8,5 €	50 Varia (n° 2)	12 €
22 Les races domestiques en péril (2 <sup>e</sup> journée)	10,5 €	51 Le logement des animaux domestiques	15,5 €
24 Zones marginales et races rustiques	10,5 €	52 Races domestiques en péril (4 <sup>e</sup> journée)	10,5 €
25 Le chien	10,5 €	53 La faune sauvage	11,5 €
26 Le petit élevage des animaux de ferme	10,5 €	54 La zooteche et son enseignement	15,5 €
27 Le lapin (1 <sup>re</sup> journée)	10,5 €	55 La transhumance bovine	13,5 €
28 Les concours de bétail	10,0 €	56 L'âne (2 <sup>e</sup> journée)	13,5 €
29 Le concept de race en zooteche	10,5 €	57 Varia (n° 3)	10,5 €
30 Le cheval en agriculture	10,5 €	58 Le coq	12,0 €
31 Les animaux domestiques dans les parcs naturels et dans les zones difficiles	9,0 €	59 L'Elevage médiéval	12,0 €
32 L'évolution de l'élevage bovin	11,5 €	60 Les Boeufs au travail	13,5 €
33 Races domestiques en péril (3 <sup>e</sup> journée)	12,0 €	N° 61 Varia n° 4 (1998)	12 €
34 La médecine vétérinaire populaire	11,5 €	N° 62 La Poule et l'œuf (1998)	12 €
35 Foires et Marchés	10,0 €	N° 63 Premices de la sélection animale en France (1999)	12 €
36 Les éleveurs de brebis laitières	12,0 €	N° 64 Poneys (1999)	13,5 €
37 L'âne (1 <sup>re</sup> journée)	10,5 €	N° 65 Varia n° 5 (2000)	13,5 €
38 Les femmes et l'élevage	10,5 €	HS n° 1 L'habitat rural traditionnel en France (2000)	15,5 €
39 Les palmipèdes domestiques et sauvages	10,5 €	N° 66 L'alimentation des animaux (2000)	13,5 €
40 Le Chat	13,0 €	N° 67 L'élevage en agriculture biologique (2001)	13,5 €
41 La chèvre	13,5 €	HS N° 2 L'animal et l'éthique en élevage (2001)	13,5 €
42 Etat sauvage, Apprivoisement, état domestique	11,5 €	N° 68 Élevage et enseignement de la zooteche (2001)	13,5 €
43 Les chiens de troupeau	12,0 €	N° 69 Varia n° 6 (2002)	12 €
N° 70 La chèvre, son rôle dans la société au XX <sup>ème</sup> siècle (2002)	15 €	HS N° 3 Histoire des races bovines et ovines (2002)	13,5 €
N° 71 Animal domestique, espèce domestique, domestication: points de vue (2003)	12 €		
Hors série n° 4 Du lait pour Paris (2003)	12 €		
N° 72 Le Mulet (2003)	12 €		
N° 73 Animaux au secours du handicap (2003)	10 €		
N° 74 Varia n° 7 (2004)	12 €		
N° 75 Le Lapin (2 <sup>e</sup> journée) (2004)	12 €		
Hors série n° 5 La vie et l'œuvre de F.-H. Gilbert (1757-1800) (2004)	12 €		
N° 76 Races en péril: 30 ans de sauvegarde; Bilan et perspectives (5 <sup>e</sup> journée) (2005)	14 €		
N° 77 Varia n° 8 (2005)	12 €		
N° 78 Le chien: domestication, raciation, utilisations dans l'histoire (2006)	20 €		
Hors série n° 6 François Spindler, Souvenirs ethnozootecques (2006)	12 €		
N° 79 Les bovins: de la domestication à l'élevage (2006)	15 €		
Hors série n° 7 Josiane Ribstein, La transhumance bovine dans le massif vosgien et l'arc alpin (2006)	14 €		
N° 80 Le gardiennage en élevage (2007)	14 €		
N° 81 Les aides animalières: les animaux au service du handicap (2007)	12 €		
N° 82 Histoire des courses et des compétitions équestres (2007)	14 €		
N° 83 Appréciation et jugement morphologiques des animaux (2008)	14 €		
N° 84 L'homme et l'animal: voix, sons, musique (2008)	14 €		
N° 85 Histoire et évolution des races et des productions caprines (2008)	14 €		
N° 86 Le lait de demain	(à paraître)		

# SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHNIE

Association loi 1901

## étude:

les relations HOMME, ANIMAL, MILIEU dans les sociétés anciennes et actuelles, et leurs transformations déterminées par l'évolution de l'élevage. Elle réunit ainsi des éléments de comparaison, de réflexion et des informations utiles à ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'avenir de l'élevage des animaux domestiques.

Les thèmes suivants retiennent plus particulièrement l'attention:

- l'origine des animaux domestiques et l'évolution des races
- l'histoire de l'élevage
- l'évolution des techniques et du langage des éleveurs
- leur adaptation aux conditions socio-économiques
- la conservation du patrimoine génétique animal
- la place de l'élevage dans les sociétés anciennes et actuelles

## organise

- des colloques et journées d'étude

## publie

- les textes des communications présentées aux journées d'étude
- des articles et mémoires sur thèmes divers
- des informations, comptes rendus et analyses

dans son bulletin semestriel

## ETHNOZOOTECHNIE

et sa

## Lettre d'information trimestrielle

### RENSEIGNEMENTS - ADHÉSIONS:

**Le Président**  
**Pr. Bernard DENIS**  
**5 Avenue Foch**  
**F54200 TOUL**  
Téléphone: 03.83.43.06.45

**Le Secrétaire-trésorier**  
**Jean BLANCHON**  
**15 rue Antoine Dorat**  
**F63170 Pérignat-lès-Sarliève**  
Téléphone: 04.73.79.10.26

Site Internet de la Société d'Ethnozootechnie: <http://www.ethnozootechnie.asso.educagri.fr>



### BULLETIN D'ADHÉSION ET/OU DE COMMANDE

NOM et PRÉNOM:

ADRESSE:

DÉSIRE

- ADHÉRER A LA SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHNIE  
 RECEVOIR LES NUMEROS SUIVANTS.....

Les commandes sont expédiées **après règlement** par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Paris 17885-33 N) à l'ordre de la Société d'Ethnozootechnie